AMYOT

VIES DE PLUTARQUE

EDITION LUTETIA

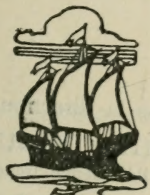
U d'/of OTTAWA

39003002084316

J. AMYOT.

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE

TRADUITES DU GREC
PAR AMYOT
GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE



ÉDITION LUTETIA

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

INTRODUCTION PAR
ÉMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME DEUXIÈME

Paris
Nelson, Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Londres, Édimbourg et New-York

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Ottawa
LIBRARY ANNEX

Sous la direction de
ÉMILE FAGUET
de l'Académie française

BIBLIOTHÈQUE
Université d'Ottawa

PQ
1601
A6T4
#2

Ex 2

TABLE

	Pages
THEMISTOCLES	7
FURIUS CAMILLUS	67
Comparaison de Themistocles avec Camillus	147
PERICLES	155
FABIUS MAXIMUS	233
Comparaison de Pericles avec Fabius Maximus	289
ALCIBIADES	295
CORIOLANUS	379
Comparaison d'Alcibiades avec Coriolanus .	451
GLOSSAIRE	461

THEMISTOCLES

SOMMAIRE

Extraction de Thémistocle. II. Sa jeunesse ardente et appliquée. III. Son étude de la sagesse, c'est-à-dire, de la science du gouvernement. Antiquité de cette science. V. Sa rivalité avec Aristide. VI. Sa sensibilité à la gloire. VII. Il détermine Athènes à employer l'argent des mines à la construction des vaisseaux. VIII. Son caractère. X. Sa popularité. XI. Il fait bannir Aristide. XII. Sa fermeté. XIII. Il est élu capitaine général des Athéniens. Il les fait embarquer pour aller combattre Xerxès. XIV. Il cède le commandement à Eurybiade, général de Lacédémone. XV. Combat d'Artemisium. XVI. Xerxès gagne les Thermopyles. XVIII. Feinte de Thémistocle pour inspirer du courage aux Athéniens. XXI. Il soutient celui d'Eurybiade. XXII. Frayeur des Grecs. XXIII. Thémistocle les met dans la nécessité de combattre. XXVII. Nombre des vaisseaux de Xerxès. XXVIII. Thémistocle prend l'avantage du vent. XXIX. Victoire de Salamine. XXXII. Fuite de Xerxès. XXXIII. Honneurs rendus à Thémistocle. XXXV. Sa passion pour la gloire. Ses paroles remarquables. XXXVII. Il rebâtit les murailles d'Athènes. XXXVIII. Il construit le Pirée. XXXIX. Projet de Thémistocle pour donner à Athènes la supériorité sur toute la Grèce, rejeté parce qu'il est injuste. XL. Sa sage politique pour maintenir l'équilibre. XLI. Le poète Timocréon lui reproche des concussions. XLII. Il fait trop sentir ses services. XLIII. Il est banni du ban d'ostracisme. XLIV. Trahison de Pausanias. Il en confie le secret à Thémistocle. XLV. Le peuple veut s'assurer de sa personne. Il s'enfuit à Corfou. XLVI. De là dans l'Épire. XLVIII. Enfin dans la Perse. L. Son entrevue avec le roi de Perse. LIII. Traitement honorable qu'il reçoit. On lui assigne le revenu de trois villes. LVI. Révolte de l'Égypte, excitée par les Athéniens. La Perse arme contre Athènes. Thémistocle se donne la mort pour ne pas servir contre sa patrie. LVII. Le roi de Perse l'admire. Ses enfants. LVIII. Son tombeau magnifique à Magnésie. LIX. Sa postérité encore honorée du temps de Plutarque.

Depuis la soixante-troisième jusqu'à la soixante-dix-neuvième Olympiade, 463 ans avant Jésus-Christ.

THEMISTOCLES

LA maison dont estoit Themistocles n'a pas gueres aidé à sa gloire : car son pere, qui se nommoit Nicocles, estoit bien citoyen d'Athenes, mais non pas des plus apparents de la ville, natif du bourg de Phrear, en la lignée Leontide : et du costé de sa mere, il estoit mestif, comme lon dit, pource qu'elle estoit estrangere, ainsi que tesmoignent ces vers :

> Abrotonon je suis en Thrace née,
> Mais je puis dire estre si fortunée,
> Que j'ay le grand et par tout tant chanté
> Themistocles aux Gregeois enfanté.

Toutefois Phanias escript, que sa mere n'estoit point Thraciene, ains natifve du païs de Carie, et ne la nomme point Abrotonon, mais Euterpe : et Neanthes y adjouxte d'avantage, qu'elle estoit de Halicarnasse, ville capitale du royaume de la Carie : au moyen dequoy estant la coustume que les enfans mestifz, c'est à dire ceulx qui n'estoyent pas nez de pere et de mere naturelz citoyens d'Athenes, feissent leurs assemblées pour se jouer et exerciter en un certain lieu appellé Cynosarges, qui estoit un parc deputé aux exercices des jeunes gens, hors les murailles de la ville, et dedié à Her-

cules, pource qu'entre les dieux il n'estoit pas non plus luy mesme naturel, ains tenoit de bastardise, à cause de sa mere qui estoit femme mortelle : Themistocles feit tant envers quelques jeunes hommes des plus nobles maisons de la ville, qu'il les mena quand et luy en ce parc de Cynosarges, et les y feit despouiller, oindre et exerciter avec luy : en quoy faisant, il abolit finement la difference que lon faisoit auparavant entre les mestifz et les legitimes citoyens à Athenes. Ce nonobstant il est tout certain qu'il tenoit de quelque chose à la maison des Lycomediens, par ce que la chapelle de ceste famille, qui est au bourg de Phlyes, ayant esté arse et bruslée par les Barbares, Themistocles la feit refaire à ses despens, et l'enrichit et orna de peintures, ainsi que dit Simonides.

II. Au demourant, c'est bien chose confessée de tous, que dès le temps de son enfance on appercevoit desja bien qu'il estoit ardent, remuant, advisé, de bon sens, et de sa nature convoiteux de faire toutes grandes choses, et né pour manier affaires : car ès jours et heures qu'il avoit vacation de l'estude et congé de s'esbatre, il ne jouoit jamais, ny jamais ne demouroit oisif, comme faisoyent les autres enfans, ains le trouvoit on tousjours apprenant par cueur, ou composant à part soy quelques harengues, le subject desquelles estoit le plus souvent, qu'il defendoit ou accusoit quelcun de ses compagnons : à raison de quoy son maistre d'escole luy disoit ordinairement : « Tu ne seras jamais peu « de chose, mon enfant, ains est force que tu sois « un jour quelque grand bien ou quelque grand

« mal. » Et pourtant quand on luy vouloit faire apprendre aucune chose servant seulement à reformer et civiliser les meurs, ou bien de celles que lon estudie pour plaisir et honneste passetemps, il les apprenoit laschement et froidement : mais si c'estoit quelque chose de sens, et qui servist à manier affaires, on voyoit qu'il le notoit, et le vouloit entendre plus avant que ne portoit son aage, comme celuy qui se confioit à son naturel. Cela fut cause que depuis se trouvant en quelques compagnies mocqué par d'autres qui avoyent estudié en ces arts là d'honneste et gentil entretien, il fut contraint pour se revenger et defendre, de leur respondre en paroles un peu haultaines et odieuses, « disant qu'il ne sçavoit pas voirement « accorder une lyre ou une viole, ny jouer d'un psal- « terion : mais qui luy mettroit entre ses mains « une ville petite, foible et de peu de nom, qu'il « sçavoit bien les moyens de la faire devenir grande, « puissante et de noble renom. »

III. Ce neantmoins Stesimbrotus escrit, qu'il fut à l'escole d'Anaxagoras, et qu'il estudia soubs Melissus le philosophe naturel : en quoy il s'abuze grandement, pour n'avoir pas bien pris garde à la suitte des temps : car Melissus fut capitaine des Samiens à l'encontre de Pericles du temps qu'il teint la ville de Samos assiegée. Or est il, que Pericles estoit de beaucoup plus jeune que Themistocles, et Anaxagoras se tenoit en sa maison mesme demourant avec luy : pourtant y a il plus d'apparence et plus d'occasion de croire à ceulx qui disent que Themistocles se proposa à imiter Mnesi-

philus le Phrearien, lequel ne faisoit profession ny d'orateur, ny de philosophe naturel, que lon appelloit en ce temps là, ains de ce que lon nommoit alors sagesse, laquelle n'estoit autre chose que prudence de manier affaires, et un bon sens et jugement en matiere d'estat et de gouvernement, laquelle profession ayant commencé à Solon [1] avoit continué de main en main jusques à luy, comme une secte de philosophie. Mais ceulx qui sont venus depuis y ont meslé parmy les arts de la plaiderie, et peu à peu en ont transporté l'exercice des effects aux paroles nues : à raison dequoy ilz ont esté appellez Sophistes, comme qui diroit, contrefaisans les sages : toutefois quant à ce Mnesiphilus là, il s'approcha de luy qu'il avoit ja commencé à s'entremettre du gouvernement de la chose publique. Si furent les premiers mouvemens et deportemens de sa jeunesse fort variables et divers, comme de celuy qui se laissoit aller, où le poulsoit l'impetuosité de sa nature, sans la regler et guider avec le jugement de la raison : dont il advenoit qu'elle produisoit de grandes mutations de façons de faire et de meurs, en l'une et en l'autre partie, et bien souvent se tournoit en la pire, comme luy mesme confessa depuis disant, que les plus rebours et les plus farouches poulains sont ceulx qui à la fin deviennent les meilleurs chevaux, quand ilz sont domptez, faits et dressez ainsi comme il appartient.

[1] La sagesse, ou la science du gouvernement, commença alors chez les Grecs. Elle était bien plus ancienne dans l'Orient, comme on le voit par les livres de David et de Salomon.

IV. Au reste, tous les autres comptes que quelques uns vont adjouxtant à cela, comme, que son pere le desherita, et que sa mere se feit vouluntairement mourir pour le regret et la douleur qu'elle avoit de veoir le mauvais gouvernement de son filz, sont à mon advis choses controuvées : car au contraire il y en a qui escrivent, que son pere mesme le voulant divertir de s'entremettre du gouvernement de la chose publique, luy alloit monstrant au long du rivage de la mer, les corps des vieilles galeres jettées çà et là, sans que lon en feist plus de compte, en luy disant, que le peuple faisoit tout ainsi des gouverneurs[1] quand ilz ne pouvoyent plus servir.

V. Comment que ce soit, il est tout certain que Themistocles s'affectionna incontinent à bon esciant aux affaires, et qu'il fut bien tost attaint au vif de la convoitise de gloire : de maniere que voulant dès son commencement mettre le pied devant tous les autres, il prit audacieusement à son arrivée la picque contre les plus grands et les plus puissants hommes, qui se meslassent pour lors du gouvernement des affaires, mesmement contre Aristides filz de Lysimachus, qui luy estoit tousjours en tout et par tout adversaire. Toutefois il semble que l'inimitié qu'il conceut à l'encontre de celuy-là, proceda d'une cause assez legere : car ilz se trouverent tous deux amoureux du beau Stesilaüs natif de la ville de Tios, ainsi comme l'escrit le philosophe Ariston : et

[1] Dans le grec : *des démagogues*, c'est-à-dire, des orateurs qui dirigeaient le peuple.

depuis le commencement de ceste jalouzie là, continuerent à tenir tousjours partis contraires, non seulement en leurs privées affections, mais aussi au gouvernement de la chose publique. Toutefois je croy bien que la diversité de leurs meurs et de leurs conditions augmenta grandement l'inimitié et la dissention qu'ilz eurent entre eulx, pource qu'Aristides estant de sa nature homme posé, droit et entier en sa vie, et qui en ses actions ne tendoit point à flatter le peuple, ny à servir à sa propre gloire, ains à faire, dire et conseiller tousjours ce qu'il estimoit estre le meilleur, le plus juste et le plus seur pour la chose publique, estoit contraint de resister souvent à Themistocles, qui alloit incitant le peuple à entreprendre tousjours quelque chose de nouveau, et qui mettoit tous les jours quelques nouvelletez en avant, à fin d'empescher l'accroissement de son authorité.

VI. Car on dit qu'il estoit si transporté de la cupidité de gloire, et si ardemment espris du desir de faire de grandes choses, qu'estant encore bien jeune lors que la bataille de Marathon[1] fut donnée contre les Barbares, où lon ne parloit d'autre chose que de la valeur du capitaine Miltiades qui l'avoit gaignée, on le trouvoit bien souvent tout seul resvant et pensant à part soy, et ne pouvoit dormir la nuict, ny ne vouloit le jour aller aux lieux, ny se trouver ès compagnies où il avoit paravant accoustumé de frequenter, disant à ceulx qui s'esbahissoyent d'un si grand changement de ses

[1] La troisième année de la soixante-douzième olympiade : année mémorable qui a commencé le grand éclat de la Grèce.

façons de faire, et qui luy en demandoyent l'occasion, « que la victoire de Miltiades ne le laissoit « point dormir » : à cause que les autres estimoyent que la desfaitte des Barbares en ceste journée de Marathon deust estre la fin derniere de la guerre : mais Themistocles au contraire pensoit bien que ce n'estoit qu'un commencement de plus grands affaires, ausquelz il s'alloit tous les jours preparant pour le salut de toute la Grece, et y exercitoit de bonne heure sa cité, prevoyant ja de loing ce qui en devoit advenir.

VII. Parquoy tout premierement, là où ceulx d'Athenes au paravant avoyent accoustumé de distribuer entre eulx le revenu annuel que lon tiroit des mines d'argent, qui estoyent en un endroit de l'Attique nommé Laurium, il fut seul qui oza mettre en avant au peuple, qu'il falloit desormais oster ceste distribution, et employer l'argent à bastir force galeres pour en faire la guerre aux Æginetes [1], qui pour lors estoit la plus grosse qui fust en toute la Grece, à cause qu'ilz tenoyent toute la mer en leur puissance, tant ilz avoyent grand nombre de vaisseaux. Cela fut cause que Themistocles persuada plus facilement à ses citoyens ce qu'il voulut en cest endroit, non point en les menassant du roy Darius ny des Perses : car ceulx là estoyent trop loing, et n'avoit on pas crainte, au moins gueres asseurée, qu'ilz fussent pour venir : mais en usant opportunement de la haine et de la jalousie des Atheniens à l'encontre des Æginetes : car de cest

[1] Le grec : « cette guerre était pour lors dans toute sa force, et les Æginetes tenaient toute la mer en leur puissance ».

argent là furent basties cent galeres, avec lesquelles ilz combattirent et desfirent par mer le roy Xerxes : et depuis ce commencement là, attirant petit à petit, et faisant descendre ses citoyens à la marine, en leur monstrant, comme par terre à peine estoyent ilz forts assez pour faire teste à leurs semblables, là où avec la puissance qu'ilz pouvoyent acquerir en mer, ilz estoyent non seulement pour se defendre des Barbares, mais aussi pour donner loy au demourant de la Grece, il les rendit mariniers et gens de mer, comme dit Platon, au lieu que paravant ilz estoyent bons et roides champions de terre ferme : ce qui donna matiere à ses malvueillans de luy reprocher depuis qu'il avoit osté au peuple d'Athenes la picque et le pavois, pour le reduire au banc et à la rame : et le gaigna à l'encontre de Miltiades, qui luy contredisoit en cela, ainsi comme dit Stesimbrotus. Or si en ce faisant il a esté cause de gaster la netteté et purité de sa chose publique, ou non, je le laisse disputer aux philosophes : mais que la preservation de la Grece pour celle fois soit deue à la marine, et que les galeres ayent esté cause de la ressource d'Athenes, oultre les autres preuves que lon en pourroit alleguer, Xerxès luy mesme le tesmoigna, par ce qu'estant encore son armée de terre toute entiere, quand il veit celle de mer rompue et desfaicte, il s'en fouit, comme confessant qu'il n'estoit plus fort assez pour combatre les Grecs, et laissa Mardonius son lieutenant en la Grece, plus pour empescher que les Grecs ne le poursuyvissent, que pour esperance de les subjuguer, à mon advis.

VIII. Aucuns escrivent de Themistocles[1], qu'il estoit grand mesnager et fort subject à son profit, pour ce qu'il despendoit liberalement, et aimoit à faire souvent des sacrifices, et à recueillir et traitter honorablement les estrangers, à l'occasion dequoy il falloit qu'il fust diligent et ardent à amasser pour pouvoir fournir à la despense. Les autres au contraire, le blasment d'avoir esté fort chiche et mechanique, jusques à envoyer vendre des presens de viande qu'on luy donnoit. Il demanda quelquefois à un nommé Diphilides, qui tenoit des haras de chevaux, un poulain en don : dequoy estant tout à plat refuzé, il eut si grand despit, qu'il le menassa de luy rendre avant qu'il passast gueres de temps, sa maison, le cheval de bois avec lequel Troye fut prise : voulant ouvertement luy donner à entendre, que bien tost il luy susciteroit des procès et des querelles à l'encontre de ses propres parents, et de ses domestiques mesmes.

IX. Il est bien vray que c'estoit le plus ambitieux homme du monde : car dès qu'il estoit encore jeune et peu cogneu, il pria à grande instance un excellent joueur de cithre, qui pour lors avoit le bruit à Athenes, nommé Epicles, natif de Hermionne, qu'il vinst exercer et monstrer son art en sa maison, à fin que beaucoup de gens qui auroyent envie de l'ouir, demandassent son logis, et vinssent chez luy. Mais estant une année allé à la feste et assemblée des jeux olympiques, il y voulut tenir maison ouverte à tous venans, avoir des tentes richement parées, et

[1] Dans le grec : *qu'il cherchait tous les moyens de gagner de l'argent pour ce qu'il, etc.*

toute autre magnificence de train et d'équippage, à l'envy de Cimon. Cela despleut aux Grecs, lesquelz estimerent que ceste despence estoit chose bien seante, et qui se devoit permettre à Cimon, à cause qu'il estoit jeune et de grande maison : mais à luy qui estoit homme neuf, et qui sembloit faire le grand plus que ses biens et ses facultez ne portoyent, et plus qu'il ne luy appartenoit, cela non seulement ne fut point loué, ains fut estimé vaine gloire et presumption. Une autre fois il feit les frais d'une tragœdie qui fut jouée publiquement, et en ayant gaigné le pris, estant desja l'honneur de vaincre en telz jeux fort envié et chaudement poursuivy à Athenes, il feit peindre ceste sienne victoire en un tableau, qu'il dedia et feit attacher en un temple avec une telle inscription : « Themistocles Phrearien « faisoit les frais, Phrynicus l'avoit composée, Adi- « mantus estoit [1] prevost. »

X. Ce neantmoins il estoit aggreable au commun peuple, en partie, pource qu'il saluoit chasque citoyen par son propre nom, sans que personne luy aidast à les nommer, et en partie aussi, pource qu'il se monstroit juge droitturier ès affaires des particuliers, comme il respondit un jour au poëte Simonides natif de Chio, qui le requeroit de quelque chose, laquelle n'estoit pas raisonnable, lors qu'il estoit gouverneur de la ville : « Tu ne serois pas bon poëte, « si tu chantois contre les regles de la musique, « ny moy bon gouverneur de ville, si je faisois « aucune chose contre les loix civiles. » Une autre fois se moquant du mesme Simonides, il luy dit,

[1] Archonte.

« qu'il n'avoit point d'entendement de mesdire des « Corinthiens, veu qu'ilz estoyent seigneurs d'une « si grosse et si puissante cité, et de se faire por- « traire au vif, attendu qu'il estoit si laid ».

XI. Mais estant venu en credit, et ayant acquis la bonne grace du commun peuple, il embrouilla tellement Aristides, qu'à la fin il le feit chasser et bannir de la ville d'Athenes pour cinq ans [1]. Et comme ja le roy de Perse fust en chemin pour venir faire la guerre aux Grecs, et les Atheniens commenceassent à deliberer qui ilz eliroyent pour capitaine, lon dit que tous les autres qui avoyent accoustumé de s'entremettre des affaires, craignans le danger se tirerent lors en arriere, et qu'il n'y eut qu'un orateur nommé Epicydes filz de Euphemides, homme eloquent, mais lasche de cueur et subject à l'argent, qui se presentast à demander ceste charge, et y avoit apparence qu'il l'obtiendroit. Parquoy Themistocles ayant peur que tout ne se perdist, si la conduitte de ceste guerre venoit à tumber entre les mains d'un tel personnage, achepta à deniers comptans, l'ambition d'Epicydes, pour le faire deporter de la poursuitte.

XII. On loue aussi grandement ce qu'il feit, touchant le truchement qui vint avec les ambassadeurs du roy, pour demander l'eau et la terre, c'est à dire, entiere recognoissance et obeissance, aux Grecs : car il le feit saisir au corps et punir de mort, par decret public, pour avoir ozé employer la langue grecque aux commandemens des Barbares. Ce fut

[1] C'est une faute d'Amyot. Le ban d'ostracisme était de dix ans. Voyez Amyot lui-même dans la Vie d'Aristide, chap. XVII.

aussi une belle chose, qu'à son instance Arthmius natif de Zelée fut noté d'infamie, luy, ses enfans et toute sa posterité, à cause qu'il avoit apporté de l'or du roy de Perse, pour en gaigner et corrompre des hommes en la Grece : mais le plus grand et le plus louable acte qu'il feit en cest endroit, fut, qu'il appaisa et pacifia toutes les guerres que les Grecs avoyent entre eulx, persuadant aux villes, de remettre leurs inimitiez jusques après la guerre, en quoy lon dit que Chileus Arcadien luy aida plus que nul autre.

XIII. Ayant donques esté eleu capitaine general des Atheniens, il tascha incontinent de faire embarquer ses citoyens sur les galeres, en leur remonstrant qu'ilz devoyent abandonner leur ville pour aller rencontrer par mer le roy des Barbares, le plus loing qu'ilz pourroyent de la Grece : ce que le peuple ne trouva pas bon : au moyen dequoy il mena par terre bonne trouppe de combattans au pas de Tempes [1] avec les Lacedæmoniens, pour defendre contre les Barbares celle entrée de la Thessalie, laquelle ne s'estoit point encore declarée, ny tournée du costé des Medois. Mais depuis s'estans les Grecs retirez de là sans rien faire, et ayans les Thessaliens pris party avec le roy, tellement que jusques au païs de la Bœoce, tout estoit à la devotion des Barbares : les Atheniens adonc commencerent à trouver l'opinion de Themistocles bonne, de vouloir combattre par mer, et l'envoyerent avec leurs vaisseaux en la ville d'Artemisium, pour garder le destroit :

[1] La célèbre vallée de Tempé, le plus beau lieu de la nature dans la Thessalie, et chanté par tous les poètes.

là où les autres Grecs vouloyent que les Lacedæmoniens et leur admiral Eurybiades, eussent la preeminence de commander à tous : et les Atheniens ne vouloyent point marcher soubs autruy, pource qu'ilz avoyent eulx seuls en ceste armée là, plus grand nombre de vaisseaux, que tous les autres Grecs ensemble.

XIV. Mais Themistocles prevoyant le danger qui estoit pour en advenir, de luy mesme ceda vouluntairement à Eurybiades l'authorité de commander, et y feit condescendre les Atheniens, en leur promettant et asseurant, que s'ilz se monstroyent gens de bien en ceste guerre, les autres Grecs de leur bon gré puis après se soubmettroyent à leur obeissance : par où il appert qu'il fut lors principale cause du salut de la Grece, et celuy qui poulsa plus avant l'honneur et la gloire des Atheniens, leur faisant vaincre leurs ennemis en prouesse, et leurs alliez et amis en bonté. Ce pendant la flotte de l'armée barbaresque estant venue poser l'ancre au long de l'isle des Aphetes [1], Eurybiades voyant si grand nombre de vaisseaux tout de front, s'en estonna, et entendant qu'il y en avoit encore autres deux cents, qui alloyent faire le tour par dessus l'isle de Sciathe, se voulut incontinent retirer plus au dedans de la Grece, et s'approcher du Peloponese, à fin que l'armée de mer fust près de celle de terre, n'estimant pas qu'il fust possible de combattre la puissance du roy Xerxes par mer. A l'occasion dequoy les habitans de l'isle d'Eubœe, ayans peur que les Grecs ne

[1] Aphètes, qu'on appelle maintenant *Fetio*, est une ville de la Magnésie, et non pas une île.

les abandonnassent, feirent secrettement parler à Themistocles, et luy envoyerent une bonne somme de deniers par l'entremise d'un nommé Pelagon, lesquelz deniers Themistocles prit, comme Herodote l'escrit, et les donna à Eurybiades. Mais il y avoit entre ses citoyens un nommé Architeles capitaine de la galere que lon appelloit sacrée, lequel resistoit fort à son intention, et n'ayant point d'argent pour payer et entretenir ses mariniers, faisoit tout ce qu'il pouvoit, à fin que lon partist de là vistement. Themistocles irrita ses gens encore plus qu'ilz n'estoyent encontre luy, de maniere qu'ilz luy coururent sus dedans sa galere mesme, et luy ravirent son soupper. Dequoy Architeles estant fort indigné et courroucé, Themistocles luy envoya du pain et de la viande dedans un pannier, au fond duquel il feit encore mettre un talent d'argent [1], luy mandant que pour ce soir il souppast, et que le lendemain il advisast de prouveoir aux gens de sa galere, autrement qu'il crieroit à l'encontre de luy, et l'accuseroit envers leurs citoyens d'avoir pris argent des ennemis. Ainsi l'escrit Phanias le Lesbien.

XV. Au demourant, ces premieres rencontres, qui se feirent dedans le destroit de l'Eubœe entre les Grecs et les Barbares, ne furent pas de grande consequence pour la decision finale de toute celle guerre; mais ce fut comme un essay, qui servit beaucoup aux Grecs, leur faisant veoir par experience, et au danger mesme du combat, que la grande multitude des vaisseaux, ny la pompe et magnificence des paremens d'iceulx, ny les cris superbes et chants de

[1] Maintenant 4,668 francs de notre monnaie.

victoire des Barbares, ne servent de rien à l'encontre de ceulx qui ont le cueur de joindre de près, et combattre à coups de main leur ennemy, et qu'il ne fault point faire de compte de tout cela, ains aller droit affronter les hommes et s'attacher hardiment à eulx. Ce qu'il me semble que le poëte Pindarus entendit très bien, quand il dit touchant la battaille d'Artemisium [1] :

Ceulx d'Athenes ont planté
Le glorieux fondement
De la grecque liberté.

Car sans point de doubte, le commencement de vaincre est s'asseurer. Ce lieu d'Artemisium est une coste de l'isle d'Eubœe [2], regardant vers le septentrion au dessus de la ville d'Estiæe, droit vis à vis de la contrée qui fut jadis en l'obeïssance de Philoctetes, mesmement de la ville d'Olizon, et y a un temple non guere grand de Diane surnommée Orientale, à l'entour duquel y a des arbres, et un circuit de coulonnes de pierre blanche tout à l'environ, lesquelles quand on les frotte avec la main, rendent la couleur et l'odeur de saffran, et en l'une d'icelles y a une inscription en vers elegiaques de telle substance :

Après avoir par martiale encombre,
Icy devant jadis en mer desfaict
Des nations d'Asie infiny nombre,
Les preux enfans d'Athenes en ont faict

---

[1] Cette bataille, où les Perses furent vaincus, se donna la première année de la soixante-quinzième olympiade, 480 ans avant Jésus-Christ.

[2] Artemisium est un promontoire de l'île d'Eubée, maintenant *Negreponi*.

Edifier, pour memoire du faict,
Ce monument à Diane la saincte,
Lorsque par eulx eut esté en effect
Des fiers Medois toute l'armée estaincte.

Encore monstre lon jusques aujourdhuy en celle coste un endroit, où il y au milieu de force sable de la pouldre noirastre comme cendre, jusques à bien avant dedans la terre, et pense lon que ce soit où ilz bruslerent les morts et les reliques des naufrages.

XVI. Mais y estant venue la nouvelle de ce qui avoit esté fait au pas des Thermopyles, comme le roy Leonidas y estoit mort, et comme Xerxes avoit gaigné celle entrée de la Grece par terre, adonc se retira l'armée de mer plus au dedans de la Grece, estans les Atheniens en celle retraitte rengez à la queuë tous les derniers, comme ceulx qui avoyent le cueur elevé pour la gloire des vaillances qu'ilz avoyent desja faittes. Et Themistocles passant au long des lieux, où il falloit necessairement que les ennemis abordassent et se retirassent à l'abry, engrava en grandes et grosses lettres sur des pierres, qu'il trouvoit par cas d'adventure, ou qu'il faisoit expressement apporter aux endroits, où il y avoit bon abry pour les vaisseaux, ou commodité de prendre eau, des paroles addressantes aux Ioniens, par lesquelles il leur remonstroit qu'ilz se devoyent tourner devers eulx, qui estoyent leurs ancestres et fondateurs, et qui combattoyent pour leur propre liberté, ou à tout le moins mettre quelque trouble, et faire du pis qu'ilz pourroyent en l'armée des Barbares, quand on viendroit à combattre, car il esperoit que cela feroit tourner les Ioniens de leur

costé, ou pour le moins mettroit les Barbares en quelque defiance d'eulx.

XVII. Au reste Xerxes estant entré par le hault de la province Dorique dedans le païs de la Phocide, bruslant et destruisant les villes des Phociens, les autres Grecs ne feirent aucun devoir de les aller secourir, combien que les Atheniens les requissent de vouloir aller au devant des Barbares, jusques en la Bœoce, pour preserver le païs d'Attique, comme eulx estoyent allez par mer jusques à la coste d'Artemisium : mais personne ne leur prestoit l'oreille, ains vouloyent tous que lon se retirast au Peloponese, et que lon assemblast toutes les forces de la Grece au dedans de l'encouleure d'iceluy, en la fortifiant d'une bonne muraille qui prist depuis une mer jusques à l'autre : dequoy les Atheniens furent bien mal contens, et aussi fort descouragez et desplaisans de se voir ainsi laissez et abandonnez par les autres Grecz : car de combattre tous seulz contre tant de milliers d'ennemis, il n'y falloit pas penser, et ne leur restoit plus d'autre expedient, que de quitter leur ville et s'embarquer sur leurs vaisseaux : ce que le peuple entendoit fort mal vouluntiers, faisant son compte qu'il ne se falloit plus soucier, ny de vaincre, ny de se sauver, quand ilz auroyent abandonné les temples de leurs dieux, et les sepultures de leurs parents.

XVIII. Parquoy Themistocles voyant qu'il ne pouvoit par raisons ny suasions humaines conduire le peuple à son opinion, dressa une fainte comme lon fait quelquefois ès jeux des tragœdies, et commencea à battre les Atheniens de signes celestes, d'ora-

cles et de responses des dieux : car il se servit pour signe et presage celeste de l'occasion du dragon de Minerve, qui de bonne adventure environ ces jours là ne comparut point, comme il avoit accoustumé, au temple, et trouvoyent les presbtres les oblations que lon luy portoit par chascun jour toutes entieres, sans que lon y eust aucunement touché. Au moyen dequoy ayans esté embouchez par Themistocles, ilz semerent un bruit parmy le peuple que la deesse tutrice de la ville l'avoit abandonnée, en leur monstrant le chemin de la mer : et d'un autre costé il les gaigna aussi par le moyen de la prophetie, qui leur commandoit de se sauver en des murailles de bois, disant que les murailles de bois ne signifioyent autre chose que les navires : et que pour ceste cause Apollo en son oracle appelloit Salamine divine, non point miserable ny malheureuse, pource qu'elle devoit donner le nom à une très heureuse victoire que les Grecs y devoyent gaigner. Ainsi ayant son advis esté receu, il meit en avant ce decret, que lon deposast la ville d'Athenes en la sauvegarde de Pallas, qui estoit dame et tutrice du païs, et que tous ceulx qui estoyent en aage de porter armes montassent sur les galeres : au demourant, que chascun advisast de retirer quelque part en lieu de seureté sa femme, ses enfans et ses esclaves, le mieulx qu'il pourroit.

XIX. Ce decret ayant esté passé et authorisé par le peuple, la plus part transporta ses peres et meres vieux, les femmes et les petits enfans en la ville de Trœzene, où les Trœzeniens les receurent fort honestement et humainement : car ilz ordonnerent

qu'ilz seroyent nourris aux despens du public, en leur donnant deux oboles [1] de leur monnoye par chascun jour, qui sont environ quatorze deniers pour teste, et permettant aux jeunes enfans de prendre des fruicts par tout où ilz en trouveroyent : et d'avantage entretenant des maistres d'escole aux despens de leur chose publique pour leur enseigner les lettres. Celuy qui s'inscrivit autheur de ce decret, fut un nommé Nicagoras.

XX. Or n'avoyent point alors les Atheniens de deniers communs, mais le senat des Areopagites, ainsi que dit Aristote, fournit à chasque homme de guerre huit drachmes [2], et fut par ce moyen principale cause que les galeres furent armées : toutefois Clidemus escrit que cela fut encore une ruze de Themistocles, pource qu'estans descendus les Atheniens au port de Piræe, il feit semblant que l'escu de Pallas où est la teste de Meduse entaillée, estoit perdu, et ne se trouvoit point avec l'image de la deesse, et que faignant de le chercher, il fouilla par tout, et trouva grande quantité d'argent que les particuliers avoyent caché parmy leurs hardes. Cest argent fut apporté en public, et par ce moyen eurent les hommes de defense, qui s'embarquerent sur les vaisseaux, dequoy faire leurs provisions necessaires. Quand ce vint au departir, que toute la ville d'Athenes fut montée en mer, cela faisoit d'un costé pitié à veoir, et d'un autre costé apportoit grand esbahissement

[1] Ces deux oboles font un peu plus de cinq sous de notre monnaie.

[2] Six francs de notre monnaie.

à ceulx, qui consideroyent la hardiesse et le bon cueur de ces hommes là, qui envoyoyent devant leurs peres et meres ailleurs, et eulx sans fleschir pour les larmes, cris et embrassemens de leurs femmes et enfans au departir, passoyent courageusement en l'isle de Salamine. Mais oultre cela, il y avoit beaucoup de vieux citoyens que lon estoit contraint de laisser là, pource que lon ne les pouvoit transporter à cause de leur vieillesse, ce qui faisoit grande compassion : et si y avoit ne sçay quoy de pitoyable qui attendrissoit les cueurs, quand on voyoit les bestes domestiques et privées, qui couroyent çà et là avec hurlemens et signifiance de regret après leurs maistres et ceulx qui les avoyent nourries, ainsi comme ilz s'embarquoyent : entre lesquelles bestes on compte du chien de Xantippus pere de Pericles, que ne pouvant supporter le regret d'estre laissé de son maistre, il se jetta dedans la mer après luy, et nageant au long de la galere où il estoit, passa jusques en l'isle de Salamine, là où si tost qu'il fut arrivé l'aleine luy faillit, et mourut soudainement. Lon dit que le lieu que lon appelle encore aujourdhuy la Sepulture du chien, est l'endroit où il fut enterré.

XXI. Ce sont aussi grands actes de Themistocles, que voyant les Atheniens regretter l'absence d'Aristides, et craindre que par un despit il ne se tournast du costé des Barbares, et en ce faisant ne fust cause de ruiner les affaires de la Grece, pource qu'il avoit esté par les menées de Themistocles avant la guerre banny pour cinq ans [1], il meit en

[1] Le ban d'ostracisme était de dix ans. Voir ch. XI.

avant un decret, que tous ceulx qui auroyent esté bannis à temps, peussent retourner pour faire, dire et conseiller avec leurs concitoyens, ce qu'ilz estimeroyent estre le meilleur pour le salut de la Grece. Et estant Eurybiades capitaine general de toute l'armée de mer des Grecs pour la dignité de la ville de Sparte, mais au demourant homme à qui le cueur failloit au besoing, voulant à toute force partir de là, et se retirer dedans le gouffre [1] du Peloponese, là où toute l'armée de terre des Peloponesiens estoit assemblée, Themistocles y contredit et resista fort et ferme : et fut lors qu'il feit certaines responses notables, qui ont bien esté recueillies et notées depuis. Car comme Eurybiades luy dist un jour, « Themistocles, ès jeux de pris ceulx qui se « levent avant qu'il en soit temps, sont soufflettez » : « Il est vray, luy respondit Themistocles : mais « aussi ceulx qui demeurent les derniers, ne sont « jamais couronnez. » Une autre fois Eurybiades haussa le baston qu'il tenoit en sa main, comme s'il l'en eust voulu frapper : et il luy dit, « Frappe « si tu veux, pourveu que tu escoutes » : Eurybiades adonc s'esmerveillant de veoir en luy une si grande facilité, et si grande patience, luy permeit de dire tout ce qu'il voulut : et ja commençoit Themistocles à le ramener à la raison, mais il se trouva là quelcun qui luy dit, « Il siet mal à un homme qui n'a plus « de ville ny de maison, de prescher ceulx qui en ont, « de les abandonner. » Themistocles tournant sa parole à luy, repliqua : « Nous avons, dit il, lasche « et meschant homme que tu es, vouluntairement

[1] Dans l'Isthme.

« abandonné des maisons et des murailles, ne
« voulans pas nous soubmettre au joug de servi-
« tude pour crainte de perdre des choses qui n'ont
« point d'ame ny de vie : et neantmoins nostre ville
« ne laisse pas d'estre la plus grande de toute la
« Grece : car c'est une flotte de deux cents galeres
« toutes prestes à combattre, qui sont icy venues
« pour vous sauver si vous voulez : mais si vous
« vous en allez, en nous abandonnant pour la
« deuxieme fois, vous orrez dire, avant qu'il passe
« beaucoup de temps, que les Atheniens auront
« une autre ville franche, et possederont autant
« de terres et d'aussi bonnes comme celles qu'ils
« auront icy perdues. » Ces paroles feirent incon-
tinent penser à Eurybiades et craindre que les
Atheniens ne s'en voulussent aller, et les aban-
donner. Mais comme un autre Eretrien essayas
encore d'alleguer quelques raisons contre l'advis
de Themistocles, il ne se peult tenir de luy dire
« Dea fault il que vous autres parliez aussi de la
« guerre, qui ressemblez proprement aux casse-
« rons [1] : car vous avez bien un cousteau, mais vous
« n'avez point de cueur. » Aucuns escrivent que ce-
pendant que Themistocles tenoit ces propos de des-
sus le tillac de sa galere, on apperceut une cheves-
che [2] volant à main droitte des vaisseaux, qui
s'alla poser sur le bout du mas d'une galere, et que
cela fut cause de faire condescendre les autres

[1] Le casseron est la petite espèce de poisson volant que les Romains appelaient *loligo*. Ce poisson jette une liqueur noire.

[2] Une chouette, l'oiseau de Pallas, et le symbole particulier d'Athènes, qu'on voit sur presque toutes ses médailles.

Grecs à son opinion, et se preparer à combattre par mer.

XXII. Mais quand la flotte des vaisseaux ennemis fut arrivée en la coste de l'Attique à l'endroit du port Phalerique, où elle couvroit tous les rivages d'alenviron, tant que la veuë se pouvoit estendre, et que le roy Xerxes luy mesme en personne avec son armée de terre se fut aussi venu camper le long de la marine, de sorte que lon voyoit toute sa puissance, tant de mer, que de terre ensemble : Alors toutes les belles raisons et remonstrances de Themistocles s'escoulerent hors de la memoire des Grecs, et regarderent de rechef les Peloponesiens, comment ilz se pourroyent retirer au gouffre du Peloponese, en se courrouceant quand on leur cuidoit parler d'autre chose. Brief, il fut arresté, que lon feroit voile la nuict ensuyvant, et commandé aux pilotes qu'ilz teinsent leur cas tout prest pour partir.

XXIII. Quoy voyant Themistocles, et estant fort marry que les Grecs s'escartassent ainsi les uns des autres, en se retirant chascun en sa ville, et abandonnant l'avantage que leur donnoit la nature du lieu, et le destroit du bras de mer, où ilz se trouvoyent ensemble, pensa en soy mesme comment il y pourroit remedier : si s'advisa de la menée d'un Sicinnus, lequel estoit Persien de nation, et ayant esté autrefois pris à la guerre aimoit Themistocles, de maniere qu'il estoit gouverneur de ses enfans. Il l'envoya secrettement devers le roy de Perse, luy donner à entendre, que Themistocles capitaine general des Atheniens, ayant bonne envie de

devenir son serviteur, l'advertissoit de bonne heure, que les Grecs s'en vouloyent fouir, et luy conseilloit de ne les laisser point eschapper, ains les faire charger à bon esciant, pendant qu'ilz estoyent en trouble et en effroy, esloignez de leur armée de terre, à fin de desfaire à un coup toute leur puissance de mer.

XXIV. Xerxes estimant que cest advertissement vinst d'homme qui desirast la prosperité de ses affaires, le receut à grande joye, et incontinent feit sçavoir à ses capitaines de marine, qu'ilz embarquassent leurs gens sur leurs autres vaisseaux tout à loisir : mais que promptement ilz en depeschassent deux cents pour aller par derriere clorre l'issue du destroit, et enceindre les isles tout à l'environ, à fin qu'il ne se sauvast pas un tout seul des ennemis : ce qui fut faict. Et adonc Aristides filz de Lysimachus, s'en estant apperceu le premier, s'en alla au logis de Themistocles, encore qu'il luy fust ennemy, à cause que par ses menées il avoit esté banny pour cinq ans [1], comme nous avons dit paravant : et l'ayant fait sortir dehors, luy compta comment ilz estoyent environnez. Themistocles qui d'ailleurs cognoissoit assez la bonté du personnage, et estoit bien aise de ce que lors il l'estoit venu trouver jusques dedans sa tente, luy declara la menée qu'il avoit ourdie par l'entremise de Sicinnus, le priant de luy aider à retenir les Grecs, et à procurer avec luy, attendu que sa parole estoit de plus grande authorité envers eulx, que lon combattist dedans

[1] Le ban d'ostracisme était de dix ans. Voir ch. XI.

le destroit de Salamine. Aristides louant son bon sens, alla devers les autres capitaines des galeres les prescher et inciter à vouloir combattre : toutefois encore ne croyoit on point du tout ce qu'il disoit, jusques à ce qu'il arriva une galere Tenediene, dont estoit capitaine un nommé Panetius, s'estant desrobée de l'ost des Barbares, laquelle apporta certaines nouvelles, comme le destroit asseureement estoit fermé, tellement que oultre la necessité, le despit encore que les Grecs en conceurent, les incita à vouloir essayer le hazard de la battaille.

XXV. Le lendemain au poinct du jour le roy Xerxes s'asseit en un lieu hault elevé, dont il voyoit la flotte de ses vaisseaux, et l'ordonnance de son armée navale, au dessus du temple de Hercules, ainsi comme escrit Phanodemus, qui est l'endroit où le canal d'entre l'isle de Salamine et la coste de l'Attique a moins de largeur, ou comme dit Acestodorus, sur les confins du territoire de Megare, au dessus de la pointe, que lon appelle vulgairement les Cornes, où il feit dresser un throne d'or, et avoit autour de soy plusieurs secretaires, pour rediger par escript tout ce qui se feroit en la battaille.

XXVI. Mais ainsi comme Themistocles sacrifioit aux dieux dessus la galere capitainesse, on luy amena trois jeunes prisonniers fort beaux de visage, et richement parez de vestemens et de joyaux d'or, lesquelz on disoit estre enfans de Sandace sœur du roy et d'un prince nommé Autarctus. Incontinent que le devin Euphrantides

les eut apperceuz, ayant aussi observé qu'il estoit à leur arrivée sailly du sacrifice une grande et claire flamme, et qu'en mesme instant quelcun des assistans à main droitte avoit esternué, il prit Themistocles par la main, et luy commanda de sacrifier tous ses trois prisonniers au dieu Bacchus surnommé Omestes, qui vault autant à dire comme, cruel : pource qu'en ce faisant, non seulement les Grecs se sauveroyent, mais emporteroyent la victoire sur leurs ennemis. Themistocles fut bien esbahy d'ouir un si estrange et si terrible commandement du devin : mais la commune suyvant sa coustume, qui est de se promettre plus tost salut ès grands dangers et affaires presque desesperez, par moyens estranges, et hors d'apparence de raison, que par les raisonnables et ordinaires, se prit à invoquer le dieu tout d'une voix, et en approchant les trois prisonniers de l'autel, le contraignit de parfaire le sacrifice en la maniere que le devin l'avoit ordonné : ainsi l'escrit Phanias Lesbien, homme sçavant en philosophie, et ayant grande cognoissance des histoires et de l'antiquité.

XXVII. Quant au nombre des vaisseaux barbaresques, le poëte Æschylus en la tragœdie qu'il a intitulée les Perses, comme le sachant certainement et à la verité, dit ainsi :

> Le roy Xerxes avoit en somme toute
> Mille vaisseaux, car je le sçai sans doubte :
> Entre lesquelz y en avoit deux cents
> Et sept, tout autre en vistesse passans [1].

---

[1] *Æschyli Persæ*, v. 339.

Les Atheniens en avoyent cent quatre vingts, sur chascune desquelles y avoit dix huit hommes de guerre, dont les quatre estoyent archers [1], et tous les autres armez à blanc [2].

XXVIII. Si ne fut pas Themistocles moins sage et bien advisé à choisir le temps que le lieu pour combattre : car il attendit à renger ses vaisseaux en battaille jusques à ce que l'heure fut venue, qu'il avoit accoustumé de se lever ordinairement un grand vent du costé de la mer, qui emouvoit de grosses vagues dedans le canal. Ce vent là ne faisoit point de desplaisir aux galeres Grecques, pource qu'elles estoyent trappes et basses : mais aux navires barbaresques, qui avoyent les prouës relevées, et les planchez haults, et qui estoyent pesantes et lourdes à manier, il portoit grand dommage, pource qu'il leur faisoit à tous coups monstrer les flancs aux Grecs, qui les alloyent incontinent investir et heurter legerement, ayans tousjours l'œil à veoir ce que Themistocles leur ordonneroit, comme celuy qui entendoit mieulx que nul autre ce qui estoit à faire : et aussi qu'à l'endroit de luy l'admiral de Xerxes, Ariamenes, homme vaillant de sa personne, et entre les freres du roy de beaucoup le meilleur, et le plus juste, estant dessus une grosse navire combattoit à coups de traict et de gect [3], ne plus ne moins que s'il eust esté dessus les murailles de quelque chasteau. Si s'addressa à la galere sur laquelle combattoyent

[1] Qui lançaient des flèches.
[2] L'épée, la lance, la cuirasse.
[3] De jet.

ensemble Aminias Decelien, et Sosicles Pediien : et comme les deux vaisseaux se fussent entrechocquez l'un l'autre de front, et accrochez avec des crampons et crochets d'arain, il saulta dedans leur galere : mais eulx le soustindrent hardiment, et à coups de javeline le renverserent en la mer : le corps duquel la royne Artemisia recogneut flottant entre les autres naufrages, et l'ayant recueilly le porta au roy Xerxes.

XXIX. Or ce pendant que la battaille estoit en telz termes, on dit qu'il s'apparut en l'air devers la ville d'Eleusine une grande flamme, et que lon ouit une haulte voix et grande clameur par toute la plaine Thrasiene jusques à la mer, comme s'il y eust eu grand nombre d'hommes qui ensemble eussent à haulte voix chanté le sacré cantique de Iacchus, et sembloit que de la multitude de ceulx qui chantoyent il se levast petit à petit une nuée en l'air, laquelle partant de la terre venoit à fondre et tumber sur les galeres en la mer. Les autres affermoyent avoir veu des figures et images d'hommes armez, qui de l'isle d'Ægine tendoyent les mains au devant des galeres grecques : et pensoit lon que ce fussent les Æacides, desquelz à publiques prieres on avoit invoqué l'aide avant la battaille.

XXX. Le premier donques qui prit aucun vaisseau des ennemis, fut Lycomedes Athenien capitaine d'une galere, lequel luy ostant les paremens et enseignes, le consecra et dedia à Apollo surnommé *Portant laurier*[1], c'est à dire, victorieux. Les autres

[1] Daphnephorus.

Grecs estans de front egaulx en nombre aux Barbares, à cause du bras de mer où ilz combattoyent, qui estoit estroict, où ilz ne pouvoyent venir au combat, que à la file, et où ilz s'entreheurtoyent et s'entr'empeschoyent les uns les autres pour leur grande multitude, à la fin les presserent tant, qu'ilz les contraignirent de se tourner en fuitte sur le soir, après avoir soustenu et combattu jusques à la nuict : et ainsi gaignerent celle tant renommée et tant glorieuse victoire [1], de laquelle se peult veritablement affermer ce qu'en dit Simonides, que

> Jamais nation barbare,
> Ne grecque ne feit en mer
> Exploit de guerre si rare,
> Ne si digne de nommer;

et ce, par la prouesse et le bon courage de tous ceulx qui y combattirent, mais particulierement par le bon sens et la sage conduitte de Themistocles.

XXXI. Après ceste battaille navale Xerxes s'opiniastrant de despit en sa perte, voulut essayer de combler le bras de mer pour passer sur une levée son armée de terre en l'isle de Salamine : et Themistocles voulant sonder l'opinion d'Aristides, luy dit en devisant, qu'il seroit d'advis, que lon allast au destroit de l'Hellespont avec l'armée de mer, pour rompre le pont de navires que Xerxes y avoit fait faire : à fin, dit il, « que nous prenions

[1] C'est la glorieuse victoire de Salamine, remportée la première année de la soixante-quinzième olympiade, 480 ans avant Jésus-Christ, le 20 du mois Boedromion, ou le 23 de septembre.

« l'Asie en Europe ». Aristides ne trouva pas cest advis bon : « pource, dit il, que nous avons jusques « icy combattu contre ce roy barbare, qui ne pen- « soit que se jouer : mais si une fois nous enfer- « mons en la Grece, et reduisons à necessité de « combattre, pour sauver sa vie, un ennemy « qui commande à si grosse puissance, il ne s'amu- « sera plus à regarder, estant assis à son aise « dessoubs un pavillon bien doré, le passetemps de « la battaille, ains tentera toutes choses, et se « trouvera luy mesme en personne par tout, pour « crainte du danger : de maniere qu'il pourra bien « avec diligence r'habiller la faulte qu'il a commise « par negligence, et prouvoira mieulx à son faict, « quand il verra qu'il y ira de sa vie et de son estat « ensemble : pourtant serois-je d'advis, Themis- « tocles, non seulement de ne rompre point le pont « qu'il a fait faire, ains plus tost, si nous pouvions, « de luy en bastir un autre pour le chasser le plus « tost que nous pourrions hors de l'Europe. » Themistocles adonc luy repliqua, « Puis qu'il « vous semble qu'il se doive ainsi faire, il fault donc « que nous advisions tous ensemble, d'inventer « quelque moyen de l'en faire sortir le plus tost « qu'il sera possible. »

XXXII. Cela estant conclu entre eulx, il envoya incontinent un des eunuques du roy, c'est à dire, de ses valets de chambre nommé Arsaces, qu'il trouva entre les prisonniers, par lequel il luy manda que les Grecs ayans gaigné la battaille par mer, avoyent arresté en leur conseil d'aller au destroit de l'Hellespont pour rompre le pont de navires qu'il

y avoit fait dresser : dequoy il l'avoit bien voulu advertir pour l'affection qu'il luy portoit, à fin que de bonne heure il advisast de se retirer ès mers de son obeïssance, pour repasser en Asie le plus tost qu'il pourroit, pendant que luy donneroit ordre à amuser les alliez et confederez qu'ilz ne le poursuyvissent incontinent. Le roy barbare entendant ces nouvelles, fut si effroyé, qu'il se partit à la plus grande diligence qui luy fut possible. Mais au demourant, le bon sens et la sage provoyance de Themistocles et d'Aristides en cest endroit, se monstra bien evidemment depuis en la battaille que les Grecs eurent devant la ville de Platées contre Mardonius le lieutenant de Xerxes, lequel n'avoit qu'une petite partie de la puissance du roy, et toutefois meit les Grecs en grand danger de tout perdre.

XXXIII. Or quant aux villes et citez qui combattirent en ceste battaille, Herodotus escrit que celle d'Ægine emporta le pris de vaillance : et quant aux hommes particuliers, que les Grecs l'adjugerent à Themistocles, combien que ce fust contre leur voulunté, pour l'envie qu'ilz portoyent à sa gloire : car après la battaille s'estans retirez tous les capitaines au destroit de l'entrée du Peloponese, et ayans juré sur l'autel du sacrifice, qu'ilz donneroyent leurs voix à qui mieulx leur sembleroit le meriter selon leur conscience, chascun d'eulx se donna à soy mesme le premier lieu de prouesse, et le second à Themistocles. Les Lacedæmoniens mesmes le menerent à Sparte, là où ilz adjugerent à leur admiral Eurybiades l'hon-

neur de vaillance, et à Themistocles celuy de sagesse et de prudence, pour raison de laquelle ilz luy donnerent un rameau d'olive avec le plus beau chariot qui fust en toute la ville, et envoyerent trois cents de leurs jeunes hommes pour le convoyer et luy faire compagnie jusques hors de leurs terres.

XXXIV. Et dit on, qu'en la prochaine feste et assemblée des jeux Olympiques, qui se feit après ceste victoire, depuis que Themistocles fut entré dedans le parc où se faisoyent les jeux, les assistans ne feirent plus compte de regarder les combattans, ains eurent tout le long du jour les yeux sur luy, en le monstrant avec le doigt aux estrangers qui ne le cognoissoyent point, et tesmoignant par battemens de mains combien ilz l'estimoyent : dequoy il fut si joyeux, que luy mesme confessa à ses familiers amis, qu'il recueilloit alors le fruict de tout tant de labeurs qu'il avoit onques endurez pour le salut de la Grece, tant il estoit de sa nature ambitieux et convoiteux d'honneur : ainsi que lon peut facilement cognoistre par quelques faicts et dicts notables que l'on a recueilliz de luy.

XXXV. Car ayant esté eleu admiral d'Athenes, il n'expedia affaires quelconques, ne privez ne publiques, à part, à mesure qu'ilz survenoyent, ains les remeit tous ensemble au jour mesme qu'il se devoit embarquer, à fin que quand on le verroit depescher tant d'affaires tout à un coup, et parler à tant de gens tous ensemble, on l'en estimast tant plus grand homme, et de plus d'authorité.

Une autre fois il se promenoit sur la greve le long de la marine, regardant les corps des Barbares que la mer avoit jettez au rivage, et en voyant aucuns qui avoyent encore des chaines et des bracelets d'or, il passa oultre, mais il les monstra à un sien familier qui le suyvoit, et luy dit, « Prens cela « pour toy, car tu n'es pas Themistocles. » Et à un Antiphates qui avoit autrefois esté beau jeune garson, et lors s'estoit deporté fierement envers luy sans en faire compte, et depuis quand il le veit parvenu en grande authorité luy alloit faire la cour : « Jeune filz mon amy, dit il, nous som- « mes tous deux, mais bien tard, devenuz « sages tout à un coup. » Il disoit que les Atheniens ne l'honoroyent ny ne l'estimoyent point en temps de paix : mais quand il leur survenoit quelque orage de guerre, et qu'ilz se voyoyent en danger, ilz recouroyent à luy, ne plus ne moins que lon fait à l'umbre d'un platane, quand il survient une soudaine pluye, et puis après quand le beau temps est revenu, on l'esbranche et luy coupe lon ses rameaux. Il y eut un natif de l'isle de Seriphe, qui estant entré en paroles avec luy, luy reprocha que ce n'estoit point par sa valeur, ains seulement pour la noblesse de la ville dont il estoit né, qu'il avoit acquis tant de gloire : « Tu dis « vray, luy respondit il : mais, ny je n'eusse jamais « acquis grand honneur si j'eusse esté Seriphien, « ny toy aussi quand tu eusses esté Athenien. »

XXXVI. Une autre fois, comme l'un des autres capitaines de la ville, pour avoir fait quelque bon service à la chose publique, s'en glorifiast

devant Themistocles, et comparast ses gestes à ceulx qu'il avoit faits : Themistocles, pour response luy feit un compte, « Que le Lendemain de la « Feste tensa un jour avec elle, en luy reprochant « qu'il ne faisoit que travailler et avoit toute la « peine, là où elle ne faisoit rien que despendre « et faire bonne chere de ce que les autres avoyent « gaigné : Tu dis la verité, luy respondit la Feste, « mais si je n'eusse esté devant toy, tu ne fusses « pas maintenant : Aussi si je n'eusse esté alors, « vous autres où seriez vous à ceste heure ? » Son filz abusoit un peu trop de l'affection que luy portoit sa mere, et de luy aussi semblablement par le moyen d'elle : à l'occasion dequoy il disoit en se jouant, « que son filz avoit plus de pouvoir « qu'homme qui fust en toute la Grece : pource, « dit il, que les Atheniens commandent aux autres « Grecs, je commande aux Atheniens, elle à moy, « et luy à elle ». D'avantage voulant tousjours avoir quelque chose de singulier plus que les autres en tout et par tout, en faisant proclamer un sien heritage qu'il vouloit vendre, il commanda au sergent qui faisoit la criée, d'adjouxter à sa proclamation, que l'heritage avoit bon voisin. De deux qui luy demandoyent sa fille en mariage, il prefera l'honneste au riche, « disant qu'il aimoit « mieulx pour son gendre un homme qui eust « faulte de biens, que des biens qui eussent faulte « d'homme ». Telles donques estoyent les responses et rencontres de Themistocles.

XXXVII. Mais après avoir fait les choses que nous avons cy devant exposées, il essaya

incontinent de rebastir la ville et les murailles d'Athenes en corrumpant par argent les officiers de Lacedæmone, à fin qu'ilz ne luy donnassent point d'empeschement à ce faire, ainsi comme escrit Theopompus : ou, comme tous les autres disent, en les ayant abusez par une telle finesse : Il s'en alla à Sparte comme ambassadeur, depesché exprès sur ce que ceulx de Lacedæmone se plaignoyent que les Atheniens renfermoyent leur ville de murailles, et les en accusoit envers le conseil de Sparte un orateur nommé Poliarchus, y ayant expressement esté envoyé pour ce faict par les Æginetes. Themistocles leur nia fort et ferme, et leur dit que pour s'en informer à la verité, ilz envoyassent de leurs gens sur les lieux : voulant par ce delay gaigner tousjours autant de temps au parachevement des murailles, et aussi que les Atheniens reteinsent pour ostages de la seureté de sa personne, ceulx qui seroyent envoyez à Athenes pour en faire le rapport : comme il advint. Car les Lacedæmoniens informez à la verité de ce qui estoit, ne luy feirent point de desplaisir, ains dissimulans le malcontentement qu'ilz avoyent de se veoir ainsi affinez par luy, le renvoyerent sain et sauf.

XXXVIII. Depuis il feit aussi accoustrer et fortifier le port de Piræe, ayant consideré la commodité du lieu, pour du tout appliquer la ville à la marine : en quoy il suyvit un conseil presque tout contraire à celuy des anciens roys d'Athenes, lesquelz, ainsi comme lon dit, taschans à retirer leurs hommes de la marine, et les accoustumer à

vivre sans hanter la mer, en plantant, semant et labourant diligemment leurs terres, inventerent et publierent la fable que lon compte de la deesse Pallas, c'est à sçavoir, que querellant le patronage du païs d'Attique à l'encontre de Neptune, elle produisit et monstra aux juges l'olivier, moyenant lequel elle gaigna son procès. Ainsi n'adjouxta pas Themistocles le port de Piræe à la ville d'Athenes, comme dit le poëte comique Aristophanes [1], ains plus tost attacha la ville au Piræe, et la terre à la mer : en quoy faisant il augmenta la puissance du peuple contre celle des nobles, et rendit la commune plus audacieuse, par ce que l'authorité vint à tumber entre mains de matelots, galiots, pilotes et autres telles gens de marine, au moyen dequoy la tribune mesme des harengues qui estoit sur la place de Pnyx, regardoit vers la mer : mais les trente tyrans qui furent depuis, la remuerent ailleurs pour la faire tourner devers la terre, ayans opinion que l'estre puissant par mer estoit ce qui engendroit et maintenoit l'authorité du gouvernement populaire : et à l'opposite que ceulx qui vivent du labeur de la terre, portent plus patiemment le gouvernement de la noblesse.

XXXIX. Encore s'advisa Themistocles d'une autre chose bien plus grande pour rendre la ville d'Athenes puissante par mer : car après la retraitte de Xerxes s'estant toute la flotte de l'armée navale des Grecs retirée pour hyverner au port de Pegases [2], il dit un jour en publique assem-

[1] Dans la comédie des *Chevaliers*, v. 815.
[2] Il faut lire Pagases, port de la Magnésie.

blée du peuple, qu'il avoit imaginé une chose qui leur estoit très utile et très salutaire, mais qu'il n'estoit pas expedient de la declarer publiquement : le peuple lui ordonna qu'il la communiquast à Aristides, et que si celuy-là la trouvoit bonne, qu'elle s'executast promptement. Themistocles luy declara, que ce qu'il avoit en pensée estoit de mettre le feu dedans l'arcenal, où estoyent retirez les vaisseaux des Grecs, et les brusler tous ensemble. Aristides ce conseil ouy, retourna devers le peuple, et dit, qu'il n'y avoit rien ne plus utile, ne plus injuste que ce que Themistocles avoit imaginé. Et adonc luy commanderent les Atheniens qu'il s'en deportast entierement.

XL. Au demeurant, les Lacedæmoniens ayans proposé au conseil des Amphictyons, qui est une assemblée generale des estats de toute la Grece, que les villes Grecques qui n'avoyent point esté de la ligue des Grecs contre les Barbares, fussent deboutées de ce conseil, Themistocles craignant que si les Argiens, les Thessaliens, et encore les Thebains venoyent à en estre forclos, les Lacedæmoniens alors n'y fussent les plus forts en nombre de voix, et que par ce moyen ilz ne feissent tout ce qui leur plairoit en ce conseil, il parla pour les villes que lon en vouloit forclorre, si bien qu'il feit changer d'advis aux deputez seans en ceste assemblée : leur remonstrant qu'il n'y avoit eu que trente et une villes seulement comprises en la ligue, et encore aucunes d'icelles fort foibles et fort petites, et qu'il ne seroit pas raisonnable qu'en deboutant tout le demourant de la Grece, l'authorité entiere

de ce conseil vinst à tumber entre les mains de deux ou trois des principales citez seulement. Cela fut la cause principale, que depuis les Lacedæmoniens luy voulurent fort grand mal, et pousserent en avant Cimon le plus qu'ilz peurent, à fin que ce fust un adversaire qui luy feist teste au maniement des affaires d'Athenes : et encourut aussi la malvueillance des alliez et confederez des Atheniens, pource qu'il alloit çà et là rouant [1] par les isles, et demandant de l'argent aux habitans : ce que lon peult entendre par la proposition qu'il feit aux Andriens [2], desquelz il vouloit tirer de l'argent, et par la response qu'il en eut aussi, comme Herodote l'escript : car il leur dit, qu'il leur apportoit deux puissans dieux, Amour et Force : et eulx luy respondirent, qu'ilz en avoyent deux grands aussi qui les engardoyent de luy en donner, c'est à sçavoir, Pauvreté et Impuissance.

XLI. Suyvant lequel propos Timocreon poëte Rodien le picque bien aigrement, en luy reprochant que pour argent il rappelloit beaucoup de bannis, et avoit luy [3] qui estoit son hoste et son amy, pour l'avarice de gaigner une somme de deniers, trahy et abandonné. Les vers où il le dit sont de telle substance :

> Pausanias ne Leotychydes,
> Ne Xantippus auprès d'Aristides,
> Ne me sont point louables capitaines :
> C'est le meilleur qui sortit onc d'Athenes.

---

[1] Circulant.

[2] De l'île d'Andros, qu'on appelle encore maintenant *Andro*.

[3] Amyot aurait dû écrire, *et l'avoit luy*.

Themistocles point je ne mentionne,
Il est haï à bon droit de Latone :
Car c'est un traistre, un meschant, un qui ment,
Qui pour un peu de deniers, laschement
A refuzé à son hoste ancien
Timocreon retour au païs sien,
En Ialise [1] : et pour la somme et pris
De trois talents d'argent [2] qu'il a mal pris,
A fait d'exil les aucuns revenir
Injustement, les autres forbannir
Ou mettre à mort sans digne forfaitture :
Puis a fait voile à sa mal'adventure :
Tout pour argent, le concussionnaire,
Qui a depuis tenu un ordinaire
De tavernier avare et mechanique
Ès jeux sacrez de l'assemblée Isthmique,
Servant à ceulx qui sa table hantoyent
Chair froide : et eulx la mangeans soubhaittoyent
N'avoir jamais, pour sa meschanceté,
Du temps du faux Themistocles esté.

Mais encore l'injuria il bien plus oultrageusement, et plus à la descouverte, après qu'il s'en fust allé en exil, et qu'il eut esté condemné, et ce en une chanson, qui se commence,

O Muse, soit par toy la renommée
De ces miens vers entre les Grecs semée,
Ainsi qu'il est bien juste et raisonnable.

Lon dit que la cause pour laquelle cestuy Timocreon avoit esté banny, fut pour avoir eu intelligence avec les Barbares, et que Themistocles fut un de ceulx qui le condemnerent : à l'occasion dequoy, quand il fut luy mesme depuis accusé aussi du mesme crime, Timocreon composa lors les vers qui s'ensuyvent à l'encontre de luy :

[1] Ialyse, ville de l'île de Rhodes.
[2] Ces trois talents font 14,006 francs de notre monnaie.

Timocreon n'a doncques pas esté
Seul, qui avec les Medois ait traitté :
Il y en a d'autres que moy meschans,
Je ne suis pas seul regnard par les champs.

XLII. Mais oultre cela, ses citoyens mesmes pour l'envie qu'ilz luy portoyent, commenceoyent desja à prester vouluntiers l'oreille à ceulx qui le calumnioyent et qui mesdisoyent de luy : au moyen de quoy pour cuider y obvier, il estoit contraint de faire chose qui le rendoit encore plus odieux, pource que souvent en harenguant au peuple, il leur ramentevoit ses bienfaicts et services, et voyant que lon s'en faschoit, il leur disoit : « Pourquoy vous lassez vous de souvent « recevoir du bien d'un mesme endroit ? » Il despleut aussi grandement à plusieurs quand il surnomma Diane, à la dedicasse du temple qu'il luy avoit fait bastir, Aristobule, qui signifie, de très bon conseil : voulant dire par cela, qu'il avoit donné à sa ville et à tous les autres Grecs un très bon et très sage conseil. Il edifia aussi le temple qui est au quartier de Melite, près de sa maison, là où les bourreaux exposent maintenant les corps de ceulx qui ont esté executez par justice, et là où ilz apportent aussi les vestemens et les cordeaux des criminelz qui ont esté estranglez, ou autrement occis par justice : et y avoit encore de nostre temps, en ce temple de Diane Aristobule, une petite image de Themistocles, laquelle donne clairement à cognoistre et monstre qu'il avoit, non seulement le cueur et l'entendement elevé, mais aussi le visage plein de majesté.

XLIII. A la fin donques les Atheniens le bannirent et releguerent hors de leur ville pour cinq ans [1], en intention de luy rabaisser son authorité et son trop grand credit, comme ilz avoyent accoustumé de faire à tous ceulx dont la puissance leur sembloit excessive et demesurée, pour l'egalité qui doibt estre entre les citoyens d'un estat populaire : car ceste maniere de bannissement à temps, qui s'appelle Ostracisme, n'estoit point punition d'aucune forfaiture, ains estoit comme un contentement et une allegeance de l'envie de la commune, laquelle prenoit plaisir à rabbattre et rabaisser ceulx qui luy sembloyent trop exceder en grandeur, et eventoit par ce moyen le venin de sa malvueillance par ceste diminution d'honneur. Ainsi estant chassé d'Athenes, il s'alla tenir en Argos.

XLIV. Ce pendant le cas de Pausanias advint, qui donna occasion et moyen à ses ennemis de luy courir sus : mais celuy qui s'inscrivit à l'encontre de luy accusateur et partie en matiere de trahison, fut un nommé Leobotes filz d'Alcmæon, natif du bourg d'Agraula, avec ce que ceulx de Sparte l'en chargerent et poursuyvirent aussi : car Pausanias n'avoit auparavant jamais rien descouvert à Themistocles de la trahison qu'il machinoit, combien qu'il luy fust grand amy : mais quand il le veit chassé hors de son païs, et portant fort impatiemment ceste relegation, alors il prit la hardiesse de la luy communiquer, et le solliciter d'y vouloir entendre avec lui, en luy monstrant les lettres que le roy de Perse luy escrivoit, et

[1] Plutarque parle du ban d'ostracisme, qui était de dix ans.

l'irritant à l'encontre des Grecs, comme gens ingrats et de mauvaise nature. Themistocles rejetta bien arriere sa sollicitation, et luy declara ouvertement qu'il ne vouloit avoir en cela rien de commun avec luy : mais aussi ne revela il à personne du monde les propos qu'il luy en avoit tenus, ny ne descouvrit jamais ce qu'il avoit entrepris de faire, fust ou pource qu'il esperast qu'il s'en deporteroit, ou qu'il ne fauldroit point d'estre assez tost descouvert par autre moyen, attendu que follement il aspiroit à des choses trop hazardeuses, sans propos ny apparence quelconque.

XLV. Or après que Pausanias eut esté puny de mort, on trouva entre ses papiers quelques lettres et escriptures, qui rendoyent Themistocles fort suspect, et crioyent d'un costé les Lacedæmoniens contre luy, et d'autre costé ses envieux le chargeoyent et accusoyent aussi à Athenes en son absence : ausquelz il respondit par lettres du commencement : car il escrivit au peuple qu'il n'estoit point vraysemblable, que luy qui cherchoit par toute voye à dominer, et qui n'estoit point né pour servir, ny n'en avoit aucune voulunté, eust onques pensé de vendre sa liberté, ny celle de la Grece aux Barbares ennemis. Ce neantmoins le peuple à la suscitation de ses malvueillans, envoya gens pour le saisir au corps, à fin de le representer en l'assemblée des estats de la Grece, pour y estre jugé par le conseil. Dequoy luy ayant de bonne heure senty le vent, passa en l'isle de Corfou, à cause que la ville luy estoit tenue et obligée pour quelque plaisir qu'il leur avoit autrefois fait : car

eulx ayans quelque different contre ceulx de Corinthe, il appaisa leur querelle en donnant sa sentence en leur faveur, et condemnant les Corinthiens en amende de vingt talents[1] envers eulx, et ordonnant qu'ilz jouyroyent en commun de l'isle de Leucade, comme ayant esté peuplée des habitans de l'une et de l'autre ville ensemble.

XLVI. De là il s'en fouit en Epire, là où estant poursuyvy par les Atheniens et par les Lacedæmoniens, il fut contrainct de se jetter en une esperance fort doubteuse et bien dangereuse : car il s'alla rendre entre les mains du roy des Molossiens Admetus, lequel ayant autrefois requis quelque chose aux Atheniens, avoit esté assez honteusement esconduit de sa requeste, par le moyen de Themistocles, qui lors estoit au plus fort de son credit, dont ce roy fut fort indigné contre luy, et estoit tout evident, que si lors il l'eust peu avoir entre ses mains, il l'eust mal traitté : toutefois en la calamité de l'exil où il se trouvoit, il estima que la malvueillance ja envieillie de ce roy estoit moins à craindre pour luy, que la haine et l'envie toute fresche de ses citoyens. Et à ceste cause s'alla rendre à sa mercy, et se faire suppliant d'Admetus en une maniere nouvelle et toute differente de l'ordinaire : car il prit entre ses bras le filz du roy, qui estoit encore petit enfant, et s'alla jetter à genoux joignant l'autel domestique, pource que les Molossiens tienent celle façon de supplier pour la plus urgente, et celle que lon n'ozeroit esconduire ny refuzer : et disent aucuns

[1] Ces vingt talents font 93,375 francs de notre monnaie.

que ce fut Phthia mesme, la femme du roy, qui l'advisa de ceste coustume du païs, et qui oultre ce luy amena son filz près dudit autel : les autres escrivent, que ce fut Admetus luy mesme, qui pour avoir couleur de s'excuser envers ceulx qui luy demanderoyent, sur l'obligation necessaire de la religion, qui luy defendoit de le rendre, luy disposa et enseigna ceste pressante maniere de supplier.

XLVII. Ce pendant Epicrates Acharnien trouva façon de desrober secrettement sa femme et ses enfans hors d'Athenes, et les luy envoya, pour raison dequoy il fut depuis appellé en justice, et executé à mort, à l'instance et poursuitte de Cimon, ainsi comme Stesimbrotus escrit : lequel puis après ne sçay comment oubliant cela, ou bien le faisant oublier à Themistocles, dit qu'il navigua en Sicile, où il demanda à Hieron tyran de Syracuse sa fille en mariage, luy promettant de luy conquerir en ce faisant, et luy assubjettir tous les peuples de la Grece entierement : ce que n'ayant Hieron voulu accepter, à son refus il dressa adonc son chemin vers Asie : mais cela n'est pas vraysemblable, car Theophrastus escrit au traitté qu'il a composé de la royaulté, que Hieron ayant envoyé à la feste des jeux Olympiques, des chevaux pour courir, et y ayant fait dresser une fort magnifique, sumptueuse et riche tente, Themistocles feit une harengue aux Grecs, en laquelle il leur remonstra, que lon devoit deschirer et saccager ceste tente de tyran, et ne recevoir point ses chevaux pour courir avec les autres à qui emporteroit le pris de vis-

tesse en ces jeux sacrez : et Thucydides met qu'il descendit jusques à l'autre mer, et s'embarqua en la ville de Pydne, sans que personne le cogneust de ceulx qui estoyent dedans la navire, jusques à ce que le vent les poulsa en l'isle de Naxos, que les Atheniens d'adventure tenoyent lors assiegée, là où craignant d'aborder, il fut contrainct de declarer qui il estoit au maistre de la navire et au pilote, envers lesquelz il feit tant partie par prieres et partie par menaces, en leur disant qu'il les accuseroit vers les Atheniens, que ce n'auroit point esté par ignorance, mais par argent qu'ilz l'auroyent receu en leur navire, qu'il les contraignit de tirer oultre, et prendre la route de l'Asie.

XLVIII. Quant à ses biens, ses amis en destournerent et sauverent une bonne partie, qu'ilz luy envoyerent en Asie, mais ce qui en vint en evidence et qui fut confisqué au public, Theopompus escrit qu'il monta jusques à la valeur de cent talents [1], et Theophrastus n'en met que quatre vingts [2] seulement, là où tout son bien ne valoit pas trois talents [3], quand il commencea à s'entremettre du gouvernement de la chose publique. Quand il fut arrivé en la ville de Cume, il trouva qu'il y avoit beaucoup de gens par toutes les costes de la marine, qui l'espioyent pour le prendre au corps : mesmement entre les autres un Ergoteles et un Pythodorus, en estant la prise grandement profitable à

[1] Soixante mille escus. *Amyot.* Maintenant 456,875 francs de notre monnaie.

[2] Maintenant 373,500 francs de notre monnaie.

[3] Dix-huit cents escus. *Amyot.* Maintenant 14,006 francs de notre monnaie.

gens qui vouloyent faire leur profit de toutes choses et par tous moyens, pour ce que le roy de Perse avoit fait crier à son de trompe, qu'il donneroit deux cents talents à celuy qui le luy ameneroit : à l'occasion dequoy il s'en fouit en une petite ville de nation Æolique, qui s'appelle Æges, où personne ne le cognoissoit, sinon son hoste seul, Nicogenes, qui estoit le plus riche et le plus opulent homme de tous les Æoliens, ayant cognoissance avec les seigneurs, qui avoyent credit à l'entour du roy de Perse. Themistocles demoura quelques jours caché en sa maison, durant lesquelz un soir après le festin d'un sacrifice, le maistre des enfans de ce Nicogenes appellé Olbius, estant par inspiration divine soudainement transporté et ravy hors de soy, se prit à prononcer tout hault ces vers :

> Donne ta voix à la nuict noire,
> Et ton conseil et ta victoire.

Et la nuict ensuyvant Themistocles estant couché en son lict, songea qu'il avoit un serpent entortillé à l'entour du ventre, lequel se glissa contremont le long de son col jusques à ce qu'il l'attaignit à la face, et que lors soudainement il devint aigle, laquelle l'embrassa entre ses ailes, et le soublevant en l'air l'emporta bien loing, jusques à ce qu'il luy fut advis qu'il apperceut un baston d'or, tel que ceulx que les heraults portent en main, dessus lequel elle le posa fermement, si bien que lors il se trouva delivré de la frayeur esperdue et du grand trouble où il estoit. Pour donques le conduire en seureté à la cour, Nicogenes s'advisa d'une telle

habilité : Les nations barbares, pour la plus part, mesmement la Persiene, sont de nature estrangement et cruellement jalouzes des femmes, non seulement de celles qu'ilz ont espouzées, mais aussi de leurs esclaves et de leurs concubines, lesquelles ilz gardent si estroittement, que personne ne les voit jamais dehors, ains demeurent tousjours renfermées en la maison, et, quand elles vont par les champs, elles sont portées sur des chariots bien clos et couverts tout à l'entour, de maniere que lon ne voit point dedans. Themistocles monta sur un chariot accoustré de telle sorte, ayant instruict ses gens de respondre à ceulx qu'ilz rencontroyent par les chemins, et qui demandoyent qu'il y avoit dedans, que c'estoit une jeune femme Grecque du païs d'Ionie, qu'ilz menoyent à un des seigneurs de la cour. Si disent Thucydides et Charon Lampsacenien, que ce fut après la mort de Xerxes qu'il y alla, et qu'il parla à son filz. Mais Ephorus, Dinon, Clitarchus, Heraclides et plusieurs autres escrivent que ce fut à luy mesme : toutefois il semble que le dire de Thucydides s'accorde mieulx avec les chroniques, et les tables où est enregistrée la suitte des temps, encores qu'elles mesmes ne soyent pas gueres certaines.

XLIX. Themistocles donques arrivé sur le bord du peril, s'addressa premierement à Artabanus capitaine de mille hommes de pied, et luy dit, qu'il estoit Grec de nation, qui vouloit parler au roy touchant des choses de très grande consequence, et que le roy avoit le plus à cueur. Artabanus luy respondit en ceste maniere : « Estranger mon amy, les

« loix et coustumes des hommes sont differentes, « et estiment les uns une chose honneste, et les « autres une autre : mais bien est il honneste à « tous de garder et observer celles de son païs. Or « quant à vous autres Grecs, on dit que vous « estimez la liberté et l'egalité sur toutes autres « choses : mais quant à nous, entre plusieurs belles « coustumes et ordonnances que nous avons, celle « là nous semble la plus belle, de reverer et adorer « nostre roy, comme l'image du dieu de nature, « qui maintient toutes choses en leur estre et leur « entier. Parquoy si tu te veux accommoder à noz « façons de faire et adorer le roy, tu le pourras « veoir et parler à luy : mais si tu as autre voulunté, « il te fauldra necessairement negocier et traitter « avec luy par personnes interposées : car la « coustume de ce païs est telle, que jamais le roy « ne donne audience à personne qui ne l'ait pre- « mierement adoré. » Themistocles ayant ouy ce propos luy respondit : « Seigneur Artabanus, je « suis icy venu en voulunté d'augmenter la gloire et « la puissance du roy : et pourtant non seulement « obeïray-je à voz loix, puis qu'ainsi plaist à dieu « qui a eslevé l'empire de Perse en ceste grandeur, « mais aussi feray que plus de gens adoreront le roy « qu'il n'y en a qui l'adorent maintenant : et pour- « tant à cela ne tiene, que je ne declare moy mesme « au roy ce que j'ay à luy dire. » « Mais qui dirons « nous, luy demanda lors Artabanus, que tu sois ? « car à t'ouir parler il ne semble pas que tu sois « homme de petite qualité. » Themistocles luy respondit : « Quant à cela, Artabanus, personne ne

« le sçaura devant le roy. » Ainsi le met Phanias : et Eratosthenes en un traitté qu'il a fait de la richesse, y adjouxte, que Themistocles eut accès à cestuy Artabanus, et luy fut recommandé par le moyen d'une femme Eretrienne qu'il entretenoit.

L. Ayant donques esté mené devant le roy, après luy avoir fait la reverence, il se teint tout debout sans mot dire, jusques à ce que le roy commanda au truchement de luy demander qui il estoit. Le truchement luy demanda, et il respondit : « Sire roy, je suis Themistocles Athenien, « qui estant banny et chassé de mon païs par les « Grecs, me suis retiré devers toy, sçachant bien « que j'ay fait beaucoup de mal aux Perses, mais « estimant leur avoir fait encore plus de bien, « attendu que je fus celuy qui empescha que les « Grecs ne vous poursuyvissent, lorsque ayant mis « les affaires de la Grece en seureté, et mon païs « hors de danger, il me sembla que je pouvois « bien vous faire aussi quelque plaisir. Or quant « à moy, j'ay toutes vouluntez convenables au « calamiteux estat où je me treuve maintenant : « car je viens en deliberation de recognoistre comme « une grace s'il te plaist amiablement te reconcilier « à moy, et de te demander pardon si tu es encore « courroucé contre moy : mais je te prie, sire, que « prenant l'inimitié que me portent les Grecs pour « tesmoignage des services que j'ay faits à la « nation Persiene, tu vueilles user de ma fortune « comme d'une occasion et matiere de monstrer « ta vertu, plus tost que de satisfaire à la passion « de ton courroux : car en me sauvant la vie tu

« sauveras un suppliant qui s'est jetté en la fran-
« chise de ta mercy, et en me faisant mourir tu
« occiras un ennemy des Grecs. » Ayant dit ces paroles il y adjouxta encore, que les dieux par plusieurs signes et arguments l'avoyent incité à se venir rendre à luy, en racomptant la vision qu'il avoit euë en songe chez Nicogenes, et recitant l'oracle de Jupiter Dodonien, par lequel il luy estoit commandé qu'il se retirast devers celuy qui se nommoit comme dieu, et qu'il avoit pensé que c'estoit luy, pource que et dieu et luy s'appelloyent et estoyent à la verité tous deux grands roys.

LI. Le roy l'ayant ouy parler ne luy respondit rien à l'heure, combien qu'il eust en grande admiration son bon sens et sa hardiesse : mais depuis entre ses amis il dit, qu'il se reputoit bienheureux d'avoir eu ceste bonne fortune que Themistocles se fust retiré devers luy, et pria son grand dieu Arimanius, qu'il envoyast tousjours telle voulunté à ses ennemis, de chasser les plus gens de bien et les plus grands hommes, qu'ilz eussent entre eulx : et dit on qu'il en sacrifia aux dieux pour leur en rendre graces, et s'en meit incontinent à faire bonne chere tellement que la nuict en songeant, au plus fort de son sommeil il s'escria de joye par trois fois : « J'ay Themistocles l'Athenien. » Le lendemain au matin ayant mandé les principaux personnages de sa cour, il feit aussi appeller Themistocles, lequel n'esperoit rien de bon, mesmement quand il veit que ceulx des gardes qui estoyent à la porte luy feirent mauvais visage, et luy dirent injure quand ilz le veirent et qu'ilz

entendirent son nom. Davantage Roxanes l'un des capitaines, quand Themistocles passa au long de luy pour s'approcher du roy qui estoit assis en sa chaire, faisans tous les autres grand silence, luy dit tout bas en souspirant : « O serpent Grec cault « et malitieux, la bonne fortune du roy t'a icy « amené. »

LII. Toutefois quand il fut devant le roy, et qu'il luy eut fait une autre fois la reverence, le roy le salua, et luy parla amiablement, disant que ja il luy devoit deux cents talents[1], pource que s'estant presenté soy mesme, c'estoit raison qu'il receust le pris de l'argent qui avoit esté promis à celuy qui l'ameneroit : mais il luy promeit encore bien d'avantage, et l'asseura, en luy commandant de dire librement et franchement tout ce qu'il vouldroit touchant les affaires de la Grece. Themistocles adonc luy respondit, « Que « la parole de l'homme ressemble proprement à « une tapisserie historiée et figurée, pource qu'en « l'une et en l'autre les belles images qui y sont, « se voyent, quand on les estend, et que lon les « desploye : et au contraire, n'apparoissent point, « et se perdent, quand on les serre et qu'on les « ploye : au moyen dequoy, il avoit besoing de « temps pour pouvoir desployer sa parole. » Le roy trouva ceste comparaison fort propre et bonne, et luy dit qu'il prist tant de temps qu'il voudroit : et il demanda un an : durant lequel ayant suffisamment appris la langue persiene, il parla depuis luy mesmes, sans truchement, au roy.

[1] Maintenant 913,750 francs de notre monnaie.

LIII. Si fut advis à ceulx qui n'estoyent point de la cour, qu'il luy parlast des affaires de la Grece seulement : mais pource qu'au mesme temps il y eut beaucoup de nouvelletez et de changemens en la cour, les grands eurent opinion qu'il avoit pris la hardiesse de luy parler d'eulx aussi, à l'occasion dequoy ilz luy porterent depuis grande envie : car ce n'estoit rien de l'honneur qu'il faisoit aux autres estrangers au pris de ceulx qu'il faisoit à Themistocles, pource qu'il le menoit à la chasse quand et luy, et luy feit veoir sa mere, avec laquelle il prit familiarité, et ouit par exprès commandement du roy les discours des sages de Perse touchant la philosophie secrette qu'ilz appellent magie. Et comme Demaratus Lacedæmonien estant au mesme temps en la cour de Perse, et ayant esté un jour convié par le roy mesme à luy demander en don ce qu'il vouldroit, eust requis que le roy luy ottroyast ceste grace qu'il peust aller par la ville de Sardis avec le chapeau royal dessus sa teste comme font les roys de Perse : Mithropaustes, qui estoit cousin du roy, luy dit, luy touchant en la main : « Demaratus, ce chapeau royal que tu de-« mandes, s'il estoit sur ta teste, ne couvriroit « gueres de cervelle : car encore que Jupiter te « donnast sa foudre à porter en main, tu ne serois « pas Jupiter pour cela. » Et le roy luy feit un fort aspre rebut pour ceste importune demande, et s'en meit en si grande cholere contre luy, que lon pensoit qu'il ne luy deust jamais pardonner : toutefois Themistocles interceda pour luy si bien, qu'il feit son appointement. Et dit on que les roys

successeurs qui ont esté depuis, soubs lesquelz les affaires des Perses furent bien plus meslez avec ceulx des Grecs qu'ilz n'avoyent esté auparavant, quand ilz vouloyent retirer à leur service quelque personnage de la Grece, luy promettoyent et luy escrivoyent qu'ilz le feroyent plus grand auprès d'eulx, que n'avoit esté Themistocles auprès de Xerxes. A quoy se rapporte ce que lon compte aussi, que luy mesme ayant desja grand credit, et estant suyvy de beaucoup de gens qui luy faisoyent la cour, pour l'authorité qu'il avoit, comme il se trouvast un jour à table servy fort magnifiquement, et de toutes viandes exquises, il se tourna devers ses enfans et leur dit : « Mes « enfans, nous estions perdus, si nous n'eussions « esté perdus. » Si escrit la plus part des historiens, qu'il luy fut donné le revenu de trois villes pour son pain, son vin et sa pitance, sçavoir est Magnesie, Lampsaque et Myunte : mais Neanthes Cyzicenien et Phanias y en adjoustent encore deux autres, Percote et Palæscepsie, l'une pour son vestir, l'autre pour son coucher.

LIV. Depuis quand il descendit ès basses provinces vers la mer pour entendre aux affaires de la Grece, il y eut un seigneur persien nommé Epixyes, gouverneur de la haulte Phrygie, qui luy dressa embusche, ayant de longue main attiltré quelques meurtriers Pisidiens, pour le tuer quand il seroit arrivé en un bourg de son gouvernement qui s'appelle Teste de Lion : mais ainsi comme il dormoit un jour en son logis sur le midy, la mere des dieux s'apparut à luy qui

luy dit : « Themistocles, n'arrive pas à Teste de « Lion de peur que tu ne treuves le lion : et pour « cest advertissement je te demande ta fille « Mnesiptoleme pour ma servante. » Themistocles s'esveillant là dessus en sursault, feit sa priere à la deesse, et se destournant du grand chemin, prit un autre circuit : puis ayant passé le bourg se logea qu'il estoit desja nuict : mais il y eut un des sommiers qui portoyent sa tente qui tumba par cas d'adventure en une riviere, au moyen dequoy ses gens estendirent les tapisseries, qui estoyent toutes mouillées, à la lune pour les secher : et les Pisidiens n'ayans pas peu discerner de loing à la lune que c'estoyent tapisseries que lon avoit tendues pour les secher, penserent que ce fust la tente propre où logeoit Themistocles, et s'y en allerent droit les espées traittes aux poings, esperans l'y trouver dormant : quand ilz furent tout contre, ainsi comme ilz levoyent ja un bout de la tapisserie, aucuns des gens de Themistocles, qui faisoyent le guet, les apperceurent, qui leur coururent sus, et les prirent. Ainsi Themistocles ayant eschappé ce danger, s'esbahit grandement de la faveur que luy avoit fait la deesse, qui s'estoit apparue à luy : en recompense dequoy quand il fut en la ville de Magnesie, il y feit edifier un temple de Dindymene, et y rendit sa fille Mnesiptoleme religieuse.

LV. Mais en passant par la ville de Sardis, pour passer son temps il alla visitant les temples et les offrandes que lon y avoit données : si veit au temple de la mere des dieux, une image d'une pucelle

faitte de cuyvre, ayant deux coudées de hault, que lon appelloit l'Hydrophore, c'est à dire, portant eau, et estoit une statue que luy mesme avoit autrefois dediée, l'ayant fait faire de l'argent provenu des amendes, esquelles avoyent esté condemnez ceulx qui desroboyent et divertissoyent l'eau publique à Athenes, lorsqu'il y estoit superintendant des eaux, et fust ou pource qu'il luy feist mal de veoir ceste belle image prisonniere entre les mains des Barbares, ou qu'il voulust monstrer aux Atheniens combien il avoit de credit et d'authorité en tous les païs de l'obeïssance du roy, il en parla au gouverneur de la Lydie, et le pria de vouloir en sa faveur renvoyer ceste image à Athenes. Le Barbare se courroucea fort de ceste requeste, et luy dit qu'il en escriroit au roy : dont Themistocles eut si grande peur, qu'il fut contraint de recourir aux femmes et concubines dudit gouverneur, lesquelles il gaigna par argent, et les feit interceder pour luy, à fin que le satrape appaisast son courroux : et depuis ceste fois là, il alla bien plus retenu et plus reservé en toutes choses, redoubtant ja l'envie des Barbares : car il n'alla point çà et là se promenant par l'Asie, comme l'escrit Theopompus, ains se teint longuement en la ville de Magnesie, y jouissant en paix des dons et bienfaicts du roy, et y estant honoré et reveré comme l'un des plus grands personnages de Perse, pendant que le roy estoit empesché aux affaires des haultes provinces de l'Asie, et n'avoit pas loisir de vacquer à ceulx de la Grece.

LVI. Mais quand les nouvelles vindrent, que l'Ægypte s'estoit rebellée moyenant la faveur et l'aide des Atheniens, et que les galeres grecques venoyent courir jusques en l'isle de Cypre, et jusques aux costes de la Cilicie, et que Cimon tenoit toute la mer en sa subjection, cela luy feit adonc tourner la pensée à resister aux Grecs pour les garder de s'accroistre à son dommage : si commencea lon à lever gens, depescher capitaines, et envoyer messagers à Magnesie devers Themistocles, par lesquelz le roy luy mandoit qu'il entendist aux affaires de la Grece, et qu'il luy teinst les promesses qu'il luy avoit faittes. Mais luy, sans se monstrer picqué ny irrité de rancune à l'encontre de ses citoyens, ny emeu du desir de la puissance et authorité grande qu'il pouvoit avoir en ceste guerre, ou peult estre aussi n'estimant pas que ce fust chose dont il peust venir à bout, attendu mesmement que la Grece avoit lors de très grands capitaines, et que Cimon entre les autres prosperoit merveilleusement, et plus encore ayant honte de maculer la gloire de tant de beaux faicts, de tant de triumphes et de victoires qu'il avoit gaignées, il prit une très sage resolution de mettre fin à sa vie telle comme il luy convenoit, car il feit un solennel sacrifice aux dieux, auquel il festoya ses amis : et après avoir pris congé d'eulx, beut du sang de taureau, ainsi que le tient la plus commune renommée : ou, comme les autres disent, d'une sorte de poison qui tue l'homme dedans vingt quatre heures : et acheva ainsi ses jours en la ville de Magnesie, après avoir vescu jusques à

l'aage de soixante et cinq ans, et la plus part d'iceulx tousjours en offices et charge grande.

LVII. Lon dit que le roy de Perse ayant entendu la cause et la maniere de sa mort, l'en estima encore plus que devant, et qu'il continua à bien traitter tousjours ses amis et ses domestiques : car il laissa des enfans qu'il avoit eus de Archippe fille de Lysander du bourg d'Alopecie, Archeptolis, Polyeuctus et Cleophantus, duquel Platon mesme le philosophe fait mention, disant qu'il estoit[1] bien bon homme d'armes, mais au demourant qu'il n'avoit rien de bon : quant aux autres plus aagez, Neocles mourut d'une morsure de cheval, et quant à Diocles, son ayeul Lysander l'adopta pour son filz. Il eut plusieurs filles, entre lesquelles Mnesiptoleme qu'il avoit euë d'une seconde femme, fut mariée à son frere Archeptolis qui n'estoit pas d'une mesme mere, et Italie fut mariée à un nommé Panthides natif de Chio, Sybaris à Nicomedes Athenien, et Nicomache à Phasicles nepveu de Themistocles, auquel les freres la donnerent en mariage dedans la ville mesme de Magnesie depuis la mort du pere, et celuy là nourrit et eleva la plus jeune de toutes qui s'appelloit Asie.

LVIII. Au demourant sa sepulture magnifique se veoit encore sur la place de Magnesie : mais quant à ses ossemens, il ne fault point adjouxter de foy à ce que Andocides en escrit, en un discours qu'il fait à ses amis, que les Atheniens ayans trouvé les reliques de son corps, les jetterent au

[1] Dans le grec : *bon cavalier, mais qu'au demourant, etc.*

vent : car il feint cela pour irriter les nobles à l'encontre du peuple. Et Philarchus en son histoire, ne plus ne moins qu'en une tragœdie, dresse par maniere de dire, l'engin d'une feincte, avec lequel il fait venir je ne sçay quelz Neocles et Demopolis filz de Themistocles, pour emouvoir les lecteurs à compassion : mais il n'y a homme qui ne juge incontinent, que c'est chose controuvée et faitte à plaisir. Et Diodorus le geographe, en un traitté qu'il a escrit des sepultures, dit, par conjecture plus tost que de certaine science, que au long du port de Piræe à venir de devers le [1] chef de Alcimus, il y a une poincte en forme de coulde, au dedans de laquelle quand on a doublé le bout, la mer est tousjours platte, et y treuve lon une base grande et longue, dessus laquelle y a comme la forme d'un autel, c'est (ce dit il) la sepulture de Themistocles, et pense que mesme le poëte comique Platon, le tesmoigne en ces vers :

Ta sepulture est à poinct située,
Pour des marchands estre bien saluée :
Elle verra tous ceulx qui entreront
Dedans le port, et qui en sortiront :
Et s'il se fait aussi quelque combat
Dessus la mer, elle en verra l'esbat.

LIX. Au reste, ceulx de Magnesie ordonnerent quelques honneurs aux descendans de Themistocles, qui durent encore jusques aujourdhuy, et en jouissoit de mon temps un autre Themistocles Athenien, avec lequel j'ay eu familiere conversation et amitié chez le philosophe Ammonius.

[1] Dans le grec : *le promontoire d'Alcimus.*

FURIUS CAMILLUS

SOMMAIRE

DIGNITÉS accumulées sur Camille sans consulat. II Sa modération ; sa bravoure. III. Il est nommé censeur. Siège de Veïes. V. Gonflement et débordement du lac d'Albe. IX. Première dictature de Camille. X. Défaite des Falisques. XI. Prise de Veïes. XIV. Triomphe de Camille. Il s'oppose à la proposition d'évacuer une partie de Rome pour aller habiter Veïes. XV. Mécontentement du peuple. XVII. Guerre des Falisques. XX. Nouvelle tentative pour faire habiter Veïes par des Romains. XXII. Camille est condamné et banni. XXIII. Invasion des Gaulois. XXV. Ils se répandent dans la Toscane. XXVIII. Témérité des Fabiens. Les Gaulois marchent contre Rome. XXXII. Bataille d'Allia. XXXIII. Observation sur les jours malheureux. XXXVI. Consternation des Romains. XXXIX. Les Gaulois entrent dans Rome, et la détruisent. Manlius sauve le Capitole. XLI. Camille bat un gros parti de Gaulois près d'Ardée. XLIII. Il est rappelé de l'exil, et nommé dictateur. LI. Il chasse les Gaulois, et il les défait. LII. Il répare les temples et rebâtit Rome. LV. Il fait rejeter la proposition d'aller habiter Veïes. LVI. Guerre des Èques, des Volsques, des Latins. Troisième dictature de Camille. LIX. Ville prise et reprise dans le même jour. Triomphe de Camille. LXI. Ambition de Manlius. LXII. Il est précipité du haut du Capitole, qu'il avait sauvé. LXIII. Guerre des Prénestins et des Volsques. Témérité de Furius. Valeur de Camille. LXV. Il fait rentrer les rebelles de Tusculum dans le devoir. LXVI. Troubles excités par Licinius Stolo. Quatrième dictature de Camille. LXVIII. Nouvelle invasion des Gaulois. Camille est nommé dictateur pour la cinquième fois, à l'âge de près de quatre-vingts ans. Il défait les Gaulois. LXXIII. Conciliation de la noblesse et du peuple. Sextius premier consul tiré du peuple. Fondation du temple de la Concorde. LXXIV. Peste qui ravage Rome. Mort de Camille.

Depuis l'an 308 *jusqu'à l'an* 389 *de Rome,* 365 *ans avant Jésus-Christ.*

Comparaison de Thémistocle avec Camille.

FURIUS CAMILLUS

ENTRE plusieurs grandes choses, qui se disent de Furius Camillus, celle là semble estre la plus nouvelle et la plus estrange, qu'ayant eu les premieres charges de son païs, et en icelles ayant fait beaucoup de haults et glorieux exploits, comme celuy qui fut eleu par cinq fois dictateur, qui triumpha quatre fois, et qui acquit le tiltre de second fondateur de Rome, jamais toutefois il n'a esté consul. Dequoy fut cause l'estat auquel se trouvoit pour lors la chose publique romaine, pource que le peuple estant en dissension à l'encontre du senat, ne vouloit plus elire de consuls, ains elisoit d'autres gouverneurs, qui s'appelloyent tribuns militaires, lesquelz encore qu'ilz feissent toutes choses avec authorité et puissance pareille à celle des consuls, n'estoyent pas neantmoins tant odieux au peuple à raison du nombre : pource que mettre le gouvernement des affaires en la main de six officiers, et non pas de deux seulement, estoit quelque reconfort à ceulx qui supportoyent mal vouluntiers la domination du petit nombre de la noblesse. Ainsi Camillus estant environ ce temps là en la fleur de son credit, et en la principale gloire de ses faicts, n'appeta point d'estre consul oultre la voulunté

du peuple, combien que durant le temps qu'il eut la vogue, il y ait eu des consuls creez par plusieurs fois.

II. Mais en toutes les autres charges et offices qu'il eut de toutes sortes, il se porta tellement, que quand il estoit seul, l'authorité estoit commune, et quand il avoit des compagnons, la gloire de ce qui se faisoit en demouroit à luy seul : dont estoit cause d'un costé sa moderation, pource qu'il commandoit sans arrogance : et d'aultre costé, son grand sens et sa suffisance, pour laquelle tous les autres vouluntairement luy cedoyent le premier lieu : et n'estant pas encore pour lors la maison des Furiens [1] fort renommée, il fut le premier qui de soy mesme commencea à se poulser en avant, pource qu'en une grosse battaille, qui fut donnée contre les Æques et Volsques, estant simple homme d'armes soubs le dictateur Posthumius Tubertus [2], il fut le premier qui picquant devant toute l'armée, commencea la charge, et y ayant esté blecé en la cuisse, il ne recula point pour cela, ains arrachant luy mesme le tronçon de la javeline, qui luy estoit demouré dedans, il s'attacha aux plus vaillans hommes des ennemis, et combattit si vertueusement qu'il leur feit tourner le dos.

III. A l'occasion dequoy oultre les autres honneurs et recompenses qu'il en eut, il fut eleu censeur, estant ja l'office dès ce temps là de grande preeminence et de grande dignité. Si feit en ceste censure deux actes notables : l'un honeste, quand

[1] La famille Furia était partagée en patriciens et en plébéiens.
[2] L'an de Rome 323.

il induisit les hommes, qui n'estoyent point mariez, à espouser les femmes veufves, qui estoyent en grand nombre à cause des guerres, et les rengea à ce poinct en partie par remonstrances qu'il leur feit, et en partie par menaces de les condemner à l'amende : l'autre necessaire, quand il meit les enfans orphelins à la taille, qui paravant luy n'avoyent jamais esté contribuables : dequoy furent cause les guerres continuelles, ès quelles la chose publique estoit contrainte de faire grande despense, mesmement le siege de la ville des Veiens, que aucuns appellent Venetaniens [1], qui plus les pressoit alors. Car c'estoit la ville capitale de toute la Thoscane, laquelle en quantité d'armes et en nombre de combattans n'estoit de rien moindre que Rome, et qui sentant son cueur à cause de son opulence et de ses delices, avoit au paravant plusieurs fois combattu à l'encontre des Romains en plusieurs grosses battailles, pour la gloire et pour l'empire : mais lors se sentant affoiblie par plusieurs grandes desconfitures, dont elle avoit esté battue, se deportoit de ceste premiere ambition, de sortir contre eulx en campagne. Et ayans les habitans haulsé et bien remparé les murailles, et fait bonne provision d'armes, de traicts, de bledz et autres munitions necessaires, soustenoyent hardiment sans crainte de rien ce siege [2], lequel alloit fort en longueur, et n'estoit pas moins penible et difficile pour ceulx qui assie-

[1] Lisez *Veientaniens*, d'après la correction de Xylander et plusieurs manuscrits.

[2] Le siège de Veies avait commencé l'an 349 de Rome.

geoyent, que pour ceulx qui estoyent assiegez : car au lieu que paravant ilz ne souloient estre que l'esté seulement aux champs, et l'hyver se retiroyent en leurs maisons, ilz furent lors premierement contraints par les capitaines et tribuns militaires, d'edifier des forts, et de fermer de muraille leur camp dedans le territoire mesme de leurs ennemis, et y passer l'hyver[1], aussi bien comme l'esté.

IV. Or avoit ja duré ce siege l'espace de sept ans tous entiers, et chargeoit on les capitaines de n'avoir pas bien fait devoir de le presser assez vivement, de maniere que finablement on les deposa de leurs charges, et en eleut on d'autres en leur place pour l'achever, entre lesquelz Camillus en fut un, que lon crea tribun militaire pour la seconde fois, et neantmoins ne feit encore rien pour lors en ce siege, à cause qu'il luy escheut par le sort de faire la guerre aux Phaleriens et aux Capenates, lesquelz pendant que les Romains estoyent empeschez ailleurs, avoyent couru leurs terres, et les avoyent grandement molestez et endommagez, durant tout le temps de ceste guerre de Thoscane. Mais Camillus en ayant desfaict un grand nombre, qu'il trouva en la campagne, chassa les autres, et les rembarra jusques au dedans de leurs murailles.

V. Au demourant l'accident du lac Albanien[2],

[1] Ce fut l'an de Rome 351 que les Romains commencèrent à camper l'hiver.

[2] Le lac d'Albe s'enfla l'an de Rome 356. Cette montagne est remplie de sources qui coulent de toutes parts. Sans doute que

qui survint environ le temps que ceste guerre de Thoscane estoit en sa plus grande force, estonna fort les Romains, n'estant pas moins esmerveillable, que les plus estranges et plus incroyables choses que lon sçauroit ouïr compter, pource que lon n'en peult trouver aucune raison commune, ny cause qui ait son fondement en nature : car il estoit ja l'arriere saison de l'automne, et finissoit l'esté, lequel n'avoit point esté trop pluvieux, ny trop notablement fascheux pour les soufflemens des vents du midy. Et comme ainsi soit qu'en Italie y ait plusieurs lacs, plusieurs ruisseaux et rivieres, plusieurs fonteines et autres eaux, les unes tarirent de tout poinct, les autres resisterent bien maigrement et petitement à la secheresse, et y estoyent toutes les rivieres, comme elles ont accoustumé d'estre ordinairement en esté, fort basses, et y avoit bien peu d'eau : mais au contraire, le lac d'Albe, qui ne vient point d'ailleurs ny ne sort point hors de soy mesme, estant tout à l'entour environné de coustaux, de montagnes, où la terre est bien bonne, commencea à s'enfler et se haulser à veuë d'œil, sans cause quelconque, sinon occulte et divine, et alla tousjours ainsi croissant au long des coustaux, jusques à ce qu'il attaignit au plus hault, montant tousjours uniement sans agitation ny tourmente quelconque.

des eaux qui fournissent à ces sources se versèrent dans le lac. Les vents et les fermentations, qui n'agissent que trop souvent sous terre, purent encore contribuer à ce gonflement du lac d'Albe. Ces causes sont très naturelles. Elles sont constatées par l'examen des lieux que le père Kircker et d'autres ont fait. Mais tout était prodige pour les anciens.

VI. Cela du commencement donna aux bergers et bouviers, qui gardoyent leurs bestes à l'entour, un grand esbahissement : mais à la fin quand la terre d'un des coustaux qui soustenoit le lac comme une chaussée, et le gardoit de se respandre en la campagne, vint à se rompre pour la pesanteur et quantité grande de l'eau, laquelle avec une violence et impetuosité merveilleuse, à travers les terres labourables et les heritages plantez d'arbres, s'alla descharger en la mer : alors non seulement les Romains, mais aussi tous les habitans de l'Italie s'en estonnerent fort, et estimerent que c'estoit signe et presage de quelque grande chose à venir, et ne parloit on d'autre nouvelle dedans le camp qui estoit au siege devant la ville de Veies, de maniere que le bruit en passa jusques à ceulx mesmes qui estoyent assiegez.

VII. Et comme il advient ordinairement ès sieges qui durent si longuement, que ceulx de dehors parlent et communiquent souvent avec ceulx de dedans, il y eut un Romain qui prit cognoissance et accoustumance de s'approcher et deviser familierement avec un de ceulx de la ville, lequel sçavoit beaucoup de choses anciennes, et estoit estimé mieulx entendu en l'art de deviner que nul autre de la ville. Le Romain donques luy compta un jour ce regorgement du lac d'Albe, et voyant que l'autre après l'avoir ouy en faisoit la plus grande feste du monde, et se moquoit de leur siege, il luy dit que ce merveilleux accident n'estoit pas advenu seul aux Romains en ce temps là, ains en avoyent eu beaucoup d'autres encore plus estranges,

lesquelz il desiroit luy communiquer pour veoir s'il y auroit point de moyen, que les affaires publiques se portans si mal, il peust donner ordre que les siens particuliers se portassent bien. Le Veien luy respondit qu'il les entendroit vouluntiers, et luy presta l'oreille attentifvement, esperant ouïr de luy quelque grand secret : ainsi le Romain le tirant de propos en propos en cheminant tousjours, quand il veit qu'il estoit assez loing des portes de la ville, il le saisit soudainement au corps et l'enleva estant plus fort que luy, et à l'aide d'autres qui accoururent du camp, le prit et emmena devant les capitaines. Cest homme se voyant ainsi contraint, et aussi sachant bien que la fatale destinée ne se peult eviter, commencea à declarer et descouvrir aux Romains des anciens oracles et propheties touchant les fortunes de sa ville, par lesquelz il estoit porté que jamais elle ne seroit prise, que les ennemis n'eussent fait retirer arriere l'eau du lac d'Albe qui seroit desbordé, et qu'ilz ne l'eussent diverty ailleurs, de sorte qu'il ne se deschargeast plus dans la mer.

VIII. Cela fut rapporté au senat à Rome, et mis en deliberation du conseil : auquel il fut advisé que lon envoyeroit à l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes, pour luy demander ce que lon en devoit faire. Si y furent envoyez de grands et notables personnages, Cossus Licinius, Valerius Potitus et Fabius Ambustus : lesquelz ayans fait le voyage par mer, et eu response de ce qu'ilz demandoyent, s'en retournerent au païs, et apporterent entre autres oracles un qui disoit, que par negligence on avoit

omis quelques anciennes cerimonies ès feries latines[1] : et un autre qui commandoit, que lon engardast par tous les moyens qui seroyent possibles, que l'eau du lac d'Albe n'entrast point en la mer, en la faisant retourner en son ancien lict, s'il estoit possible : sinon, en la divertissant par plusieurs fossez et trenchées, tant qu'elle se perdist emmy les champs.

IX. Ces oracles entendus, les presbtres r'accoustrerent ce qui appartenoit au service divin, et le peuple se meit après l'eau du lac pour la destourner : quoy fait le senat, au dixieme an de la guerre contre les Veiens, deposa tous les autres magistrats, et crea dictateur Camillus[2], lequel nomma pour maistre et chef de la chevalerie Cornelius Scipion : et avant toute œuvre voua aux dieux, que s'il leur plaisoit donner heureuse issue à ceste guerre, il feroit en leur honneur celebrer les grands jeux, et edifier un temple à la deesse que les Romains appellent Matuta[3], laquelle semble estre celle que nous appellons Leucothea, consideré ce qui se fait en ces sacrifices. Car ilz font entrer dedans son temple une chambriere, à laquelle ilz donnent des soufflets, et puis la font sortir dehors, et embrassent les enfans de leurs freres plus tost que les leurs propres : et font plusieurs autres cerimonies qui resemblent à celles que lon fait aux

[1] Elles se célébraient en l'honneur de Jupiter Latial sur le mont d'Albe.

[2] L'an de Rome 358.

[3] Sa fête est marquée dans les anciens calendriers romains au onzième jour du mois de juin, MATRALIA, c'est-à-dire fête de la déesse mère Matuta.

nourrices de Bacchus, et aux inconveniens qui advindrent à Ino, à cause de la concubine de son mary.

X. Puis ces vœus et prieres faites, entra avec son armée sur les terres des Falisques, lesquelz il desfeit en une grosse battaille, avec les Capenates qui les estoyent venus secourir : et de là s'en alla au siege de la ville de Veies, là où voyant que de la prendre d'assault c'estoit chose trop dangereuse et trop difficile, il commencea à la faire miner, trouvant la terre d'alentour propre à caver, et faire mines si profondes, que les ennemis n'en pouvoyent rien appercevoir : et luy estant ceste besongne succedée selon son esperance, il feit donner un assault general à la muraille, à fin d'y faire venir tous ceulx de la ville : et pendant qu'ilz entendoyent à la defendre, ses gens entrerent secrettement par les mines dedans le chasteau à l'endroit du temple de Juno, qui estoit le plus grand de toute la ville, et auquel les habitans avoyent plus de devotion. Si dit on qu'à l'instant mesme le capitaine des Thoscans y sacrifioit aux dieux, et que son devin ayant consideré les entrailles des bestes immolées s'escria tout hault, que les dieux donnoyent la victoire à celuy qui surviendroit sur ce sacrifice.

XI. Les Romains qui estoyent dedans la mine entendirent ceste parole, et tout incontinent rompirent la terre, et se jetterent dehors en criant et faisant bruire leurs armes : dequoy les ennemis s'effroyerent de sorte qu'ilz se meirent à fouir, et eulx prirent les entrailles et les porterent à Camillus. Cela resemble fort aux comptes que lon fait à plaisir : toutefois Camillus ayant par ce moyen pris la ville, et

voyant du hault du chasteau comme les Romains pilloyent et saccageoyent une opulence infinie qu'il y avoit dedans la ville, s'en prit à plorer de pitié : et comme ceulx qui estoyent autour de luy, luy dissent qu'il estoit bien heureux, il leva les mains vers le ciel, et feit une telle priere : « O très hault « Jupiter, et vous, ô dieux, qui voyez et jugez les « bonnes et mauvaises œuvres des humains, vous « sçavez assez que nous autres n'avons point « vouluntairement à tort et sans cause commencé « ceste guerre, ains justement et par contraincte, « pour nous venger d'une ville ennemie qui nous « avoit fait beaucoup d'oultrages. Mais toutefois « si d'adventure en contrepoix de ceste prosperité, « il nous est predestiné quelque malheur, je vous « supplie qu'au lieu de le faire tumber sur toute la « ville de Rome, ou sur toute son armée, il vous « plaise le faire avec le moins de mal qui sera pos- « sible cheoir sur moi seul. »

XII. Ayant prononcé ces paroles il se voulut tourner à main droitte, comme est la coustume des Romains quand ilz ont fait leurs prieres et oraisons aux dieux : mais en se cuidant tourner il tumba tout de son long emmy la place. Les assistans prenans ceste cheutte à mauvais presage s'en troublerent : mais luy après s'estre relevé, leur dit que ce qu'il avoit requis aux dieux luy estoit advenu. C'estoit un peu de mal en contrepoix d'une très grande felicité.

XIII. Ainsi estant toute la ville pillée et saccagée, il voulut transporter aussi à Rome l'image de Juno suyvant le vœu qu'il en avoit fait : et ayant mandé

des ouvriers à ceste intention, il sacrifia premierement à la deesse, la suppliant de vouloir accepter et avoir pour aggreable la bonne affection des Romains, et vouluntairement s'en venir habiter avec les autres dieux qui avoyent en protection la ville de Rome. Il y en a qui disent, que l'image respondit qu'elle en estoit contente : mais Livius escrit [1] que Camillus feit ceste priere en attouchant l'image, et que les assistans respondirent qu'elle le vouloit bien, et qu'elle iroit vouluntiers : toutefois ceulx qui afferment que ce fut l'image mesme qui le dit, et favorisent au miracle, ont un grand argument pour aider à le prouver, que la fortune de la ville de Rome, laquelle de si bas et si petit commencement, ne fust jamais montée à si haulte gloire et si grande puissance, sans une faveur singuliere des dieux, laquelle s'est evidemment monstrée par plusieurs grandes et expresses demonstrations. Et neantmoins encore alleguent ilz d'autres semblables merveilles, comme, que des images ont autrefois souvent rendu des gouttes de sueur, qu'on les a ouy souspirer, qu'elles se sont tournées, qu'elles ont fait quelques signes des yeux, ainsi que lon treuve en plusieurs anciennes histoires : et pourrions aussi nous mesmes racompter plusieurs semblables merveilles [2], que nous avons ouy affermer aux hommes de nostre temps, qui ne sont point à rejetter ny à condemner legerement. Mais quant

[1] Tite-Live, liv. V, chap. XXII.

[2] Plutarque était prêtre d'Apollon. C'est ce qu'on doit se rappeler lorsqu'il rapporte ou fait valoir des prodiges imaginaires. Malgré ses préjugés, ses réflexions sont sages et judicieuses.

à telles choses, il y a danger à trop les croire, et à trop les descroire aussi, à cause de l'imbecillité de la nature humaine, qui n'a point de bornes certaines, ny ne se peut retenir soy mesme, ains se laisse desborder quelquefois en vanité et superstition, et quelquefois en mespris et contemnement des choses divines : et par ainsi l'estre retenu, et ne faire rien trop en cela, comme en toute autre chose, est le meilleur.

XIV. Au demourant, Camillus, soit que ou la grandeur de l'œuvre qu'il venoit de parachever luy eust elevé le cueur, d'avoir pris une ville qui contestoit de per à per [1] avec celle de Rome, et ce au bout de dix ans que le siege avoit duré, ou que les paroles de ceulx qui le benissoyent et magnifioyent luy eussent haulsé le courage, et fait prendre une opinion de soy mesme plus presumptueuse, que ne comportoit la civilité d'un magistrat de chose publique, qui est subject aux loix, il dressa un triumphe superbe en toute autre magnificence d'appareil, et mesmement en ce qu'il se feit porter par Rome sur un chariot triumphal, trainé par quatre coursiers blancs : ce que nul autre capitaine paravant luy n'avoit ozé faire, ny depuis luy aussi, pource que lon estime que ce soit une voiture sacrée et proprement destinée au roy et pere des dieux. Cela luy engendra la malvueillance de ses citoyens, qui n'avoyent point accoustumé que lon leur usast de telle braverie : et si y eut encore une autre occasion qui le rendit malvoulu : ce fut qu'il s'opposa à la loy qui fut mise en avant, que lon divisast la ville

[1] De pair à pair.

de Rome : car les tribuns du peuple proposerent un edict [1], que le senat et le peuple Romain fust mesparty en deux parts, et que ceulx à qui il escherroit par le sort, demourassent à Rome, les autres allassent habiter en la ville de Veies nouvellement conquise, alleguans pour le persuader, que les uns et les autres en seroyent plus riches, et garderoyent plus aiseement leurs terres et leurs biens des courses de leurs ennemis par le moyen de ces deux grosses villes. Le peuple qui estoit ja multiplié en grand nombre [2], et qui avoit bien fait ses besongnes, le trouvoit le meilleur du monde, et ne faisoit autre chose que crier et tumultuer à l'entour de la tribune aux harengues, en demandant que lon meist ceste loy aux voix et suffrages du peuple. Mais le senat universellement, et les plus gens de bien d'entre les autres citoyens, estimans que ceste proposition des tribuns estoit la destruction et non pas division de la ville de Rome, ne pouvoyent endurer qu'elle tirast avant, et avoyent leur recours à Camillus, lequel craignant de venir à l'essay de tenter si la loy passeroit ou non, alloit tousjours inventant quelques occasions et quelques nouveaux empeschemens, par lesquelz il dilayoit et rejettoit tousjours à un autre temps l'enterinement de ceste loy, et pour ces raisons estoit haï de la commune : mais la principale et plus apparente cause de la malvueillance que le peuple luy portoit, vint de la decime des despouilles, et ne fut pas sans quel-

[1] L'an de Rome 359.

[2] On peut traduire : *et qui était sans fortune*, suivant la correction de Reiske.

que occasion, encore que à la verité ce fust à tort si le peuple luy en voulut mal. Car quand il alla devant la ville de Veies, il feit vœu qu'il offriroit aux dieux la dixme [1] du butin qui se gaigneroit à la prise de ceste ville, s'il la pouvoit prendre : mais lors qu'elle fut prise et pillée, fust ou pource qu'il luy faschast de molester ses citoyens, ou que pour la multitude d'autres affaires, il eust oublié son vœu, il endura que les gens de guerre departissent entre eulx le butin, et en feissent leur profit : puis quelque temps après qu'il estoit desja hors de sa charge, il en advertit le senat : et en mesme temps les devins rapporterent que par les signes des sacrifices, ilz cognoissoyent quelques courroux et malcontentement des dieux, et qu'il falloit se reconcilier avec eulx et les pacifier.

XV. Quoy entendu le senat ordonna, pource qu'il seroit malaisé que chascun peust representer les choses mesmes qu'il auroit eues en sa part du butin, pour les repartir de nouveau, que lon rapporteroit par serment la dixieme partie de ce que lon y auroit gaigné. Si y eut beaucoup d'affaire, et fallut user de violence pour faire rendre aux pauvres soudards, qui avoyent beaucoup travaillé et beaucoup enduré en ceste guerre, une si grosse partie de leur gaing, attendu mesmement que plusieurs l'avoyent desja tout despendu, à l'occasion dequoy chascun crioit à l'encontre de

[1] Il y a dans le grec : *à ce dieu :* ce qui ne signifie rien, à moins que de supposer, comme Bryant, que Plutarque écrivait à Delphes, où il était prêtre d'Apollon : on sait en effet par Tite-Live, liv. V, chap. XXIII, que c'était à ce dieu qu'il avait voué la dîme du butin.

Camillus : et luy ne trouvant autre couleur meilleure pour se couvrir, fut contrainct d'user d'une excuse la plus maigre et la plus desraisonnable qu'il eust sceu alleguer, en advouant qu'il l'avoit fait par oubliance. Le peuple neantmoins ne laissoit pas pour cela de s'en courroucer bien asprement, disant qu'il avoit lors voué d'offrir aux dieux la dixme des biens des ennemis, et que maintenant il vouloit decimer ses propres citoyens. Ce nonobstant chascun à la fin ayant rapporté ce qu'il devoit pour sa part, il fut advisé que lon en feroit fondre une couppe d'or massif, pour l'envoyer au temple d'Apollo en la ville de Delphes : mais il se trouvoit bien peu d'or en la ville de Rome : et comme les officiers fussent empeschez à chercher dont ilz en pourroyent recouvrer, les dames romaines de leur propre mouvement arresterent entre elles, qu'elles contribueroyent ce qu'elles en avoyent en leurs joyaulx, pour employer à faire ceste offrande, qui peza jusques à huit talents[1]. En recompense dequoy, pour les honorer le senat ordonna qu'elles seroyent louées publiquement de harengues funebres à leur trespas, ne plus ne moins que les grands et honorables hommes, quand ilz venoyent à deceder : car la coustume n'estoit point au paravant de louer ainsi publiquement les dames à leurs fune-

[1] A ne les évaluer que selon le petit talent romain qui était du poids de soixante livres, les huit talents font 453,000 francs de notre monnaie. Cela peut faire connaître la grandeur et la forme de ce *crater*, qui était un vase, et non pas une coupe, comme a traduit Amyot. Si l'évaluation se faisait selon le grand talent des Romains, elle serait de 630,000 francs de notre monnaie.

railles. Si furent deputez trois des plus notables personnages de la ville, pour aller presenter ceste offrande, et les y envoya lon sur une galere fort bien equippée de bons hommes de rame, et au demourant parée et accoustrée triumphantement : mais et en tourmente et en calme ilz furent en grand danger de leurs personnes. Car après avoir approché bien près d'estre noyez par la tourmente, quand le vent fut appaisé, ilz retumberent en un autre peril, dont ilz eschapperent aussi contre leur esperance : pource qu'auprès des isles d'Æolus, les galeres des Lipariens leur coururent sus, comme à des coursaires : toutefois quand les Lipariens veirent qu'ilz ne se mettoyent point en defense, ains les prioyent en leur tendant les mains, ilz ne les chargerent point autrement, ains seulement attacherent la galere aux leurs, et l'ayans tirée en terre, exposerent publiquement en vente au plus offrant à l'encant, les biens et les personnes, après les avoir declarez escumeurs de mer, et les eussent vendus n'eust esté la preudhommie et l'authorité de Timasitheus, qui pour lors estoit capitaine de la ville, lequel eut beaucoup affaire à leur persuader qu'ilz les laissassent aller : et non content de ce, feit encore tirer en mer quelques vaisseaux qui estoyent à luy, avec lesquelz il les accompagna en ce voyage, et leur aida à faire leur offrande : à raison dequoy luy furent depuis faits de grands honneurs à Rome, ainsi comme il meritoit.

XVI. Or recommencerent de rechef les tribuns du peuple à remettre sus la loy, touchant la division des habitans de la ville de Rome : mais la guerre

des Falisques survint bien à propos, qui donna moyen aux nobles d'elire telz magistrats, comme ilz voulurent. Si eleurent Camillus tribun militaire [1], avec autres cinq, requerans les affaires un capitaine, qui eust ja l'authorité et la reputation toute acquise par longue experience au faict des armes. Le peuple ayant authorisé ceste election, Camillus incontinent avec l'armée romaine entra dedans le païs des Falisques, là où il alla mettre le siege devant la ville des Faleriens, qui estoit bien fortifiée et prouveue de toutes choses requises et necessaires à la guerre : sçachant très bien que ce n'estoit pas entreprise legere que de la prendre, ne qui se peust executer en peu de temps : mais voulant comment que ce fust, tenir ses citoyens occupez à quelque chose, et les divertir, à fin que par estre trop de sejour en leurs maisons, ilz n'eussent loisir de vacquer à seditions et dissentions civiles : car les Romains usoyent sagement de ce remede là, tournans au dehors, comme bons medecins, les humeurs qui estoyent pour troubler le repos de leur chose publique.

XVII. Mais les Faleriens se confians en l'assiette de leur ville, qui estoit forte de tous costez, faisoyent si peu de compte d'estre assiegez, que ceulx qui n'estoyent point à la garde des murailles, se promenoyent en robbes sans armes par la ville, et alloyent leurs enfans à l'escole, le maistre de laquelle les menoit ordinairement hors de la ville se promener, jouer et exerciter au long des murailles : car ilz avoyent un commun maistre d'escole pour

[1] L'an de Rome 360.

toute la ville, comme encore ont les Grecs, voulans que leurs enfans dès le commencement s'accoustument à estre nourris en compagnie, et qu'ilz conversent tousjours ensemble. Ce maistre donques espiant l'occasion de faire un mauvais tour aux Faleriens, menoit tous les jours leurs enfans à l'esbat hors de la ville, non gueres loing des murailles du commencement, et puis les remenoit dedans après qu'ilz s'estoyent esbattus et exercitez. Depuis qu'il les y eut menez une fois, il les tira de jour en jour un peu plus loing pour les accoustumer à s'asseurer, en leur donnant à entendre qu'il n'y avoit point de danger, jusques à ce qu'un jour à la fin ayant tous les enfans de la ville avec soy, il donna jusques dedans le guet du camp des Romains, ausquelz il livra tous ses escholiers, et leur dit qu'ilz le menassent devant leur capitaine general. Ce qui fut fait : et quand il fut devant Camillus, il se prit à dire qu'il estoit maistre et precepteur de ces enfans, mais neantmoins qu'il avoit eu plus cher acquerir sa bonne grace, que de faire ce que le devoir de ces tiltres là luy commandoit : au moyen dequoy il luy venoit rendre la ville, en luy livrant ces enfans entre ses mains.

XVIII. Camillus ayant ouy ces paroles trouva l'acte bien malheureux et meschant, et dit à ceulx qui estoyent autour de luy, que la guerre estoit bien chose mauvaise, et où il se faisoit beaucoup de violence et d'oultrages : mais toutefois qu'encore y avoit il entre gens de bien quelques loix et quelques droits de la guerre, et que lon ne devoit point tant chercher ne prochasser la victoire, que lon ne fouist les obli-

gations d'en estre tenu à si maudits et si damnables moyens, et qu'il falloit qu'un grand capitaine feist la guerre se confiant en sa propre vertu, non point en la meschanceté d'autruy : si commanda à ses sergens [1] qu'ilz deschirassent les habillemens de ce mauvais homme, en luy liant les deux mains par derriere, et qu'ilz donnassent des verges et des escorgées aux enfans, à fin qu'ilz remenassent le traistre qui les avoit ainsi trahis en le fouettant jusques dedans la ville. Or si tost que les Faleriens eurent entendu la nouvelle, comme ce maistre d'eschole les avoit trahis, toute la ville incontinent en mena très grand dueil, ainsi que lon peult estimer en si griefve perte, et s'en coururent hommes et femmes pesle mesle sur les murailles et aux portes de la ville, sans sçavoir qu'ilz faisoyent, tant ilz estoyent troublez. Estans là ilz apperceurent leurs enfans qui ramenoyent leur maistre nud et lié en le fouettant, et appellant Camillus leur pere, leur dieu et leur sauveur : de maniere que non seulement les peres et meres des enfans, mais aussi tous autres citoyens generalement conceurent en eulx mesmes une grande admiration et singuliere affection envers la preudhommie, bonté et justice de Camillus, tellement que sur l'heure mesme ilz assemblerent le conseil, auquel il fut resolu que lon luy envoyeroit promptement des ambassadeurs, pour se remettre eulx et leurs biens du tout à sa discretion.

XIX. Camillus envoya leurs ambassadeurs à Rome, là où leur estant donnée audience par le senat, ilz dirent que les Romains ayans preferé la

[1] Licteurs.

justice à la victoire, leur avoyent enseigné de mieulx aimer se soubmettre à eulx, que de retenir leur liberté, en confessant qu'ilz se sentoyent plus surmontez de leur vertu, que vaincus de leur force et puissance. Le senat renvoya le tout à Camillus pour en faire et ordonner ainsi que bon luy sembleroit : et luy ayant fait payer une somme d'argent aux Faleriens, feit au demourant paix et alliance avec tout le reste des Falisques, et à tant s'en retourna à Rome : dequoy les gens de guerre furent très mal contens, pource qu'ilz avoyent conceu en eulx mesmes esperance de piller la ville des Faleriens, et voyans qu'il leur falloit ainsi retourner les mains vuides en leurs maisons, quand ilz furent à Rome commencerent à accuser Camillus envers les autres citoyens, disans qu'il n'aimoit point le menu peuple, et que par envie il avoit osté aux pauvres le moyen de faire leurs besongnes.

XX. D'un autre costé, comme les tribuns du peuple eussent de rechef mis en avant leur loy touchant la division des habitans de Rome, et fussent après à la faire passer par les voix et suffrages du peuple, Camillus sans craindre d'encourir la malegrace de la commune, feit et dit librement à la descouverte toutes choses à l'encontre, de sorte que manifestement il fut cause principale que le peuple malgré soy, pour la grande instance qu'il en feit, la refuza : mais aussi en demoura il si asprement indigné contre luy, que pour quelque inconvenient qui luy fust advenu en sa maison de l'un de ses enfans qui luy mourut de maladie, il n'en addoulcit onques par pitié son courroux envers luy : combien que luy

qui estoit de bonne et doulce nature portast ceste perte fort impatiemment, de maniere qu'estant appellé en justice, il ne bougea de sa maison, se tenant renfermé avec les femmes pour le dueil qu'il menoit de la perte de son filz. Celuy qui l'accusoit estoit Lucius Apuleius, le chargeant d'avoir soubstraict et desrobbé partie du butin de la Thoscane, et disoit on que lon avoit veu chez luy quelques portes de bronze qui en avoyent esté apportées.

XXI. Or estoit le peuple si fort irrité contre luy, que lon cognoissoit evidemment que s'il le pouvoit une fois avoir entre ses mains, pour quelque occasion que ce fust, il le condemneroit : parquoy assemblant ses amis et ceulx qui avoyent esté à la guerre soubs luy, ou en charge avec luy, qui estoyent en bien grand nombre, il les pria de ne vouloir point endurer qu'il fust ainsi meschamment condemné pour faulses imputations que lon luy mettoit sus à tort, ny moqué et diffamé par ses ennemis. Ses amis ayans communiqué et consulté ensemble là dessus, luy feirent response, que quant au jugement ilz ne veoyent point qu'ilz le peussent secourir : mais que s'il estoit condemné, vouluntiers ilz se cottizeroyent tous pour luy aider à payer son amende. Et luy ne pouvant supporter une indignité si grande, resolut en cholere de se partir de la ville et s'en aller en exil : et après avoir dit adieu à sa femme et à son filz, sortit de son logis et s'en alla jusques à la porte de la ville sans mot dire : mais quand il fut là il s'arresta tout court, et se retournant en arriere tendit les mains vers le Capitole et feit prieres aux dieux, que si ce n'estoit juste-

ment, ains à grand tort que le peuple par envie le contraignoit de sortir honteusement de la ville, que bien tost les Romains s'en repentissent, et qu'à la veuë et au sceu de tout le monde, ilz le regrettassent et eussent affaire de luy.

XXII. Après avoir fait ces prieres à l'encontre de ses citoyens, comme feit Achilles à l'encontre des Grecs, il s'en alla, et fut condemné par contumace en l'amende de quinze mille asses[1] de monnoye romaine, qui sont à la grecque mille cinq cents drachmes d'argent, pource que as estoit une petite piece de monnoye, dix desquelles faisoyent le denier romain. Mais il n'y a celuy des Romains qui ne croye fermement, que la punition ne s'en ensuyvist incontinent, et que le tort qu'on luy faisoit n'ait esté bien tost vengé par une vengeance non ja plaisante à rememorer, ains aspre et cuisante, mais au demourant fort notable et très renommée : tant il advint soudainement après de malheurs à la ville de Rome, et tant luy amena ce temps là de ruine et de danger avec honte et infamie, soit que cela ait esté par cas d'adventure, ou que ce soit le propre office de quelque dieu, de ne souffrir pas que la vertu soit ainsi ingrattement sans vengeance oultragée.

XXIII. Le premier signe donc qui les menaçoit du

[1] Ce sont environ cent cinquante escus. *Amyot.* Ces quinze mille as font 7,875 francs de notre monnaie. Plutarque s'est trompé en ne les évaluant qu'à mille cinq cents drachmes d'argent, qui ne font que 1,167 francs de notre monnaie. Il a confondu l'as du temps de Fabius Maximus, avec l'as du temps de Camille. Voilà la source de son erreur. Le savant Ruauld, qui a traité cette question fort au long dans sa grande édition grecque et latine de Plutarque, ne l'a pas entendue.

grand mechef à advenir, fut le trespas de Julius l'un des censeurs, pource que les Romains reverent fort et estiment sainct et sacré l'office des censeurs. Le second signe qui advint un peu devant l'exil de Camillus, fut qu'un personnage qui n'estoit pas de gueres grande qualité, ny du corps du senat, mais au demourant homme de bien et de bonne conscience, nommé Marcus Ceditius, advertit les tribuns militaires d'une chose qui meritoit bien que lon y pensast : car il leur dit que la nuict precedente, ainsi comme il alloit son chemin le long de la rue neufve, il entendit quelcun qui l'appelloit à haulte voix, et qu'il se retourna pour veoir que c'estoit : mais il ne veit rien, ains ouit seulement une voix plus forte que celle d'un homme, qui luy dit : « Mar« cus Ceditius, va t'en demain au matin vers les tri« buns militaires, les advertir qu'ilz s'attendent « d'avoir bien tost icy les Gaulois. » Les tribuns ne se feirent que rire et mocquer de cest advertissement, et tantost après advint la condemnation de Camillus.

XXIV. Or quant aux Gaulois, ilz estoyent, comme lon dit, de la nation celtique, lesquelz n'estant pas leur païs suffisant pour soustenir et nourrir leur multitude, en estoyent sortis pour aller chercher autres terres à habiter : et y avoit entre eulx plusieurs milliers de jeunes hommes de service et de bons combattans, mais encore plus de femmes et de petits enfans. Et d'iceulx les uns se jettans du costé de l'Ocean septentrional passerent les monts Riphées[1], et occuperent les extremes parties de

[1] Ils séparent la Russie de la Sibérie.

l'Europe, les autres s'arresterent entre les monts Pirenées et les grands monts des Alpes près des Senonois et des Celtoriens, où ilz demourerent long temps, jusques à ce qu'à la fin il leur advint de gouster du vin qui premier leur fut apporté d'Italie, dont ilz trouverent le breuvage si bon, et furent si transportez du desir et de la volupté d'en boire, que soudainement ilz chargerent leurs armes, et emmenerent femmes et enfans, prenans leur chemin vers les Alpes, pour aller chercher le païs qui produisoit un tel fruict, estimans toute autre terre sterile et sauvage.

XXV. Lon dit que celuy qui premier leur porta du vin, et qui les alla solliciter de passer en Italie, fut un Thoscan nommé Arron, homme noble, et qui au demourant n'estoit point de mauvaise nature : mais il luy estoit advenu un tel inconvenient : il estoit tuteur d'un enfant orphelin le plus riche qui fust pour lors en tout le païs de la Thoscane, et au reste beau à merveilles, qui s'appelloit Lucumo : si fut nourry dès sa premiere enfance en la maison d'Arron, et encore après qu'il fut arrivé à son adolescence n'en voulut point partir, ains feit semblant qu'il se trouvoit fort bien avec luy : mais c'estoit pour autant qu'il y avoit ja long temps qu'il entretenoit secrettement la femme d'Arron, qu'il aimoit, et elle luy : toutefois à la fin, leur amour estant allé si avant qu'ilz ne s'en pouvoyent plus retirer ne l'un ne l'autre, et encore moins le celer, le jeune homme après tout, la luy enleva, et la teint par force. Arron le meit en justice, mais il y feit mal ses besongnes, pource que Lucumo l'opprima et supplanta à force

d'amis, d'argent, de presens et de despence : dont il eut si grand desplaisir qu'il en abandonna son païs, et ayant ouy parler des Gaulois, s'en alla devers eulx, et les guida à venir en Italie, où ilz conquirent d'arrivée toute celle contrée qui estoit anciennement tenue par les Thoscans commenceant au pied des monts, et s'estendant jusques à l'une et à l'autre mer qui environne l'Italie, ainsi que les noms mesmes le tesmoignent : car on appelle encore celle mer qui regarde le Septentrion, la mer Adriatique, à cause d'une ville jadis fondée par les Thoscans qui s'appelle Adrie : et l'autre, qui est vis à vis regardant vers le Midy, se nomme la mer de Thoscane.

XXVI. Toute celle province est bien plantée d'arbres, et a de beaux et bons pasturages pour nourrir du bestail, estant baignée et arrousée de force rivieres : et si avoit ja dès ce temps là dix-huit belles et grandes villes, toutes fort bien assises tant pour enrichir ses habitans par le traffic de marchandise, que pour les nourrir opulentement : toutes lesquelles les Gaulois occuperent en ayant dechassé les Thoscans, ce qui avoit esté fait ja long temps auparavant. Mais pour lors les Gaulois estans entrez plus avant jusques en la Thoscane, tenoyent la ville de Clusium assiegée : parquoy les Clusiens recourans à l'aide des Romains, les prierent de vouloir envoyer lettres et ambassadeurs à ces Barbares en leur faveur, et y furent envoyez trois des plus gens de bien et des plus honorables personnages de la ville, tous trois de la maison des Fabiens. Les Gaulois les receurent humainement à cause du nom de Rome, et cessans de battre et assaillir la ville, leur donnerent au-

dience, en laquelle les ambassadeurs Romains leur demanderent, quel tort leur avoyent fait les Clusiens, pour lequel ilz leur fussent venus faire la guerre.

XXVII. Brennus roy des Gaulois, ceste demande ouye se prit à rire, et leur respondit : « Les Clusiens « nous tiennent tort en ce, qu'estans peu de gens et « ne pouvans pas labourer beaucoup de terres, ilz en « veulent neantmoins occuper beaucoup, sans nous « en vouloir faire part, à nous qui sommes estran- « gers hors de nostre païs, et qui en avons besoing. « Le mesme tort faisoyent anciennement à vous au- « tres Romains ceulx d'Albe, les Fidenates et les Ar- « deates, et nagueres les Veiens, les Capenates et « partie des Balisques et des Volsques, contre les- « quelz vous avez pris et prenez les armes toutefois « et quantes qu'ilz ne vous veulent pas departir de « leurs biens, asservez leurs personnes, pillez leurs « biens et ruinez leurs villes : en quoy faisant vous « ne commettez oultrage ny injustice quelconque, « ains suyvez la plus ancienne loy qui soit en ce « monde, laquelle abandonne tousjours aux plus « forts ce qui est aux plus foibles, commenceant aux « dieux, et achevant aux bestes, lesquelles ont cela « de nature, que les plus puissantes veulent tous- « jours avoir avantage sur les plus foibles : et pour- « tant cessez d'avoir pitié de veoir les Clusiens « assiegez, de peur que vous n'enseignez aux Gaulois « d'avoir aussi compassion de ceulx que vous « oppressez. »

XXVIII. Par ceste response les Romains cogneurent bien qu'il n'y avoit point de moyen d'appointer

avec ce roy Brennus : parquoy ilz entrerent dedans la ville de Clusium, où ilz donnerent courage aux habitans, et les inciterent à faire une saillie avec eulx sur les Barbares, soit qu'ilz eussent envie d'esprouver la vaillance des Gaulois, ou de monstrer la leur : si feirent ceulx de la ville une sortie, et y eut une grosse escarmouche tout joignant les murailles, en laquelle l'un des Fabiens nommé Quintus Fabius Ambustus, estant monté sur un cheval, le lancea à l'encontre d'un beau et grand homme Gaulois, qui s'estoit jetté assez loing devant la trouppe des autres : si ne fut point cogneu du commencement, tant pource que la meslée fut soudaine, comme aussi pource que ses armes reluisantes esblouissoyent la veuë des regardans : mais après qu'il eut desfaict le Gaulois, et qu'il vint à le despouiller, Brennus adonc le recogneut, et protesta contre luy, appellant les dieux à tesmoings, comme il avoit violé les loix et les droits des gens, estant venu comme ambassadeur, et ayant fait acte d'ennemy. Si feit à l'instant mesme cesser l'escarmouche, et laissant le siege de Clusium, mena son armée droit devant Rome mesme : et à fin que lon ne pensast point que les Gaulois fussent bien aises du tort qu'on leur avoit fait, pour avoir couleur honneste de commencer la guerre aux Romains, il envoya devant un herault demander celuy qui avoit fait l'offence pour en faire la punition, et cependant marcha après à petites journées.

XXIX. Le senat fut assemblé là dessus, où il y eut plusieurs des senateurs qui blasmerent la temerité des Fabiens : et sur tous, les prebstres que lon ap-

pelle Fecialiens, qui en feirent grande instance, comme de chose qui touchoit à la religion et à l'honneur des dieux, remonstrans, que le senat pour descharger et absouldre le demourant de la ville du crime de ceste forfaitture, devoit en rejetter toute la pollution sur celuy qui l'avoit commise. Le roy Numa Pompilius, le plus juste et le plus pacifique de tous les roys des Romains, fut celuy qui institua le college de ces Fecialiens, et ordonna qu'ilz fussent gardes de la paix, et juges pour cognoistre et approuver les causes pour lesquelles on pourroit justement commencer la guerre : toutefois à la fin le senat renvoya la decision de ce faict à la voulunté et au jugement du peuple, devant lequel les presbtres Fecialiens accuserent semblablement Fabius Ambustus : mais le peuple feit si peu de compte de la religion et de l'honneur des dieux en ce cas, qu'au lieu de livrer cestuy Fabius aux ennemis, il l'esleut l'un des tribuns militaires avec ses freres. Ce qu'entendans les Gaulois, en furent si mutinez et si courroucez qu'ilz ne voulurent plus aucunement dilayer, ains marcherent en toute diligence devers Rome.

XXX. Or les peuples qui estoyent sur le chemin par où ilz devoyent passer, estans espouventez de les veoir en si grand nombre et en si bel equippage, et aussi redoubtans la violence de leur courroux, cuidoyent que le plat païs deust estre de prinsault par eulx tout destruit, et que les villes mesmes le seroyent incontinent après : et au contraire, ilz ne prirent chose quelconque en la campagne, ny ne feirent mal aucun, ne desplaisir à personne : ains en

passant au long des villes crioyent qu'ilz s'en alloyent à Rome, et qu'ilz ne vouloyent la guerre qu'aux Romains, et au demourant desiroyent d'estre amis de tout le monde.

XXXI. Estans doncques les Barbares acheminez en ceste intention vers Rome, les tribuns militaires tirerent l'armée Romaine aux champs pour les aller combattre : ilz n'estoyent pas en moindre nombre que les Gaulois, car il y avoit jusques au nombre de quarante mille combattans à pied, mais la plus part hommes nouveaux et non aguerriz, qui paravant n'avoyent jamais manié armes. Encore y eut il de la nonchalance, et du mespris ès choses appartenantes à la religion des dieux : car ilz ne se soucierent, ny d'avoir les signes des sacrifices heureux, ny d'enquerir des devins, ce que lon a accoustumé de demander avant une battaille : mais oultre tout cela, la multitude des capitaines egaulx en pouvoir, ruina leurs affaires autant ou plus que nulle autre cause, combien que souventefois auparavant, en beaucoup moindres affaires et moindres dangers, ilz eussent accoustumé d'elire des magistrats uniques, avec puissance souveraine, que lon appelle dictateurs, cognoissans très bien de quelle consequence est en temps dangereux, qu'il n'y ait qu'un seul chef qui commande et qui ait toute l'authorité de la justice en sa main, sans qu'il soit tenu de rendre compte de ce qu'il fait.

XXXII. Le tort aussi qu'ilz avoyent ingrattement fait à Camillus leur porta lors un très grand dommage, pource que depuis les autres capitaines

n'ozerent plus commander roidement au peuple, et ne feirent plus que le flatter. Estans donques sortiz aux champs, ilz se camperent le long d'une petite riviere, qui se nomme Allia, environ cinq lieuës et demie loing de la ville, non gueres loing de l'endroit où ladicte riviere entre dedans le Tybre : et là les allerent trouver les Barbares, qui les desfeirent en battaille, par le mauvais ordre qui estoit en leur armée : car la pointe senestre de leur battaille fut incontinent rompue par les Gaulois, qui la presserent par tel effort qu'ilz la poulserent jusques dedans la riviere : mais la pointe droitte s'estant avant que chocquer retirée un peu hors de la plaine sur quelques coustaux prochains, fut moins endommagée, et s'en sauva la plus part qui se retira dedans Rome : mais des autres, ceulx qui peurent eschapper après que les ennemis furent las de tuer, se retirerent la nuict en la ville de Veies, cuidans que celle de Rome fust perdue, et que tous ceulx qui se seroyent trouvez dedans, eussent esté mis à l'espée. Ceste desconfiture fut environ le plus grand jour d'esté, la lune estant au plein, au jour mesme que paravant estoit advenue la grande desfaicte des Fabiens, où il y en eut trois cents tous d'un mesme nom tuez en un jour par les Thoscans. Le jour neantmoins a depuis esté appellé Alliade[1],

[1] Cette malheureuse journée est marquée dans les anciens calendriers romains au 18 de juillet, DES ALLIENSIS. La rivière d'Allia se nomme maintenant *Torrente di Catino*. La bataille se donna l'an de Rome 364. Les trois cents Fabiens avaient péri l'an de Rome 277. Le 19 de juillet, il y avait encore une fête nommée LUCARIA, en mémoire de la retraite que les Romains avaient trouvée dans les bois après leur défaite par les Gaulois.

du nom de la petite riviere, au long de laquelle fut ceste seconde desconfiture.

XXXIII. Mais quant à la difference des jours, s'il est vray qu'il y en ait aucuns, qui naturellement soyent malencontreux, ou si le philosophe Heraclitus avec bonne raison a repris le poëte Hesiodus, qui en fait les uns heureux, les autres malheureux, comme n'entendant pas que la nature de tous est une, nous en avons traitté et disputé ailleurs [1] : toutefois pour la matiere qui s'offre presentement, à l'adventure ne sera il point hors de propos d'en alleguer quelques exemples seulement. Il est autrefois advenu aux Bœotiens de gaigner deux très glorieuses victoires le cinquieme jour du mois qu'ilz appellent Hippodromus, et que les Atheniens nomment Hecatombœon, qui est le mois de juin, par chascune desquelles ilz ont tousjours remis les Grecs en liberté, l'une fut celle de Leuctres [2], et l'autre celle de Geræste, qui fut plus de deux cents ans [3] auparavant, quand ilz defeirent en battaille

[1] Dans un traité que Plutarque avait fait sur les jours : mais il est perdu. Il en dit encore quelque chose dans les *Questions Romaines*, chap. xxxv.

[2] La seconde année de la cent deuxième olympiade.

[3] La bataille de Géræste, ou plutôt de Céresse, s'est donnée vers le même temps que celle des Thermopyles, et par conséquent vers la première année de la soixante-quinzième olympiade. Elle n'a précédé que de cent huit ans la bataille de Leuctres. Il faut donc qu'il y ait une faute dans le grec de Plutarque. Il paraît aussi qu'il y en a une dans le nom de Géræste. C'est un promontoire de l'Eubée : on ne connaît point d'endroit de ce nom dans la Béotie. Mais il y a près de Thespie, ville de Béotie, une place forte nommée Céresse. C'est là que les Béotiens s'étaient autrefois défendus contre les Thessaliens qui avaient voulu envahir leur pays. Voyez Pausanias, IX, 14.

Lattamias et les Thessaliens. Au contraire, les Perses ont esté desfaicts en battaille par les Grecs le sixieme jour du mois d'aoust [1] en la journée de Marathon, le troisieme en celle de Platées [2], et au mesme jour près de Micale, et le vingt cinquieme jour en celle d'Arbeles [3], les Atheniens gaignerent la battaille navalle près l'isle de Naxos, soubs la conduitte de Chabrias, environ la pleine lune du mois d'aoust [4] : et le vingtieme celle de Salamine [5], ainsi comme nous avons plus amplement deduit au traitté que nous avons fait de la difference des jours.

XXXIV. Aussi a semblablement le mois d'avril [6] apporté aux Barbares de bien notables pertes : car Alexandre le grand desfeit les lieutenans du roy de Perse en la journée de Granique audit mois, et furent les Carthaginois en la Sicile desfaicts par Timoleon le vingt et septieme [7], auquel

[1] Amyot aurait dû conserver les noms des mois grecs. La bataille de Marathon fut donnée le six du mois Boedromion, comme le marque Plutarque, la troisième année de la soixante-douzième olympiade.

[2] Les batailles de Platées et de Mycale sont de la seconde année de la soixante-quinzième olympiade.

[3] La bataille d'Arbeles est de la seconde année de la cent douzième olympiade.

[4] La bataille navale près de Naxos fut livrée vers la pleine lune du mois de Boedromion, la quatrième année de la centième olympiade.

[5] Voyez la Vie de Thémistocle, chap. xxx.

[6] Dans le grec le mois Thargelion. Amyot aurait dû traduire le mois de mai, comme il l'a bien traduit dans la Vie de Timoléon, chap. xxxvi. La bataille du Granique a été donnée la troisième année de la cent onzième olympiade.

[7] Amyot calcule mal la fin des mois qui doit se compter en rétrogradant : ainsi le septième jour du mois Thargelion finissant ne tombe pas au vingt-sept, mais au vingt-trois.

jour mesme on estime que la ville de Troye fut prise, ainsi comme Ephorus, Callisthenes, Damastes et Phylarchus l'ont escrit. A l'opposite aussi le mois de juillet [1], que les Bœotiens appellent Panemus, n'a pas esté favorable aux Grecs : car le septieme d'iceluy ilz furent desfaicts par Antipater en la battaille de Cranon, qui fut leur totale ruine, et paravant avoyent aussi esté battus au mesme mois près la ville de Chæronée par le roy Philippus [2], et le mesme jour, au mesme mois, et en la mesme année, ceulx qui estoyent passez en Italie avec le roy Archidamus [3], y furent tous desfaicts par les barbares du païs. Et les Carthaginois en redoubtent le vingt et septieme jour [4], comme celuy qui leur a autrefois apporté plusieurs grandes et griefves malencontres. Au contraire aussi je n'ignore pas que environ la feste des mysteres la ville de Thebes [5] fut destruicte par Alexandre, et que les Atheniens furent contraincts de recevoir

[1] Dans le grec le mois Metagitnion. C'est le second mois de l'année athénienne : il répond au mois d'août. La bataille de Cranon fut livrée la troisième année de la cent quatorzième olympiade.

[2] Philippe, père d'Alexandre le Grand, gagna la bataille de Chéronée la troisième année de la cent dixième olympiade.

[3] Archidamus, roi de Lacédémone. Il allait porter du secours aux Tarentins, lorsqu'il fut tué à Maduria, ville près de *Casal-Nuevo*, dans la Calabre.

[4] Amyot a ait ici une double faute. Il y a dans le grec le neuvième du mois finissant, et non pas le septième. Il fallait traduire le vingt-deuxième, et non pas le vingt-septième.

[5] Ce fut la seconde année de la cent onzième olympiade qu'Alexandre détruisit la ville de Thèbes dans la Béotie, un peu avant la fête des mystères, qui se célébrait à Éleusis dans le temple de Cérès au mois de Boedromion, ou de septembre.

en leur ville garnison environ le vingtieme jour d'aoust lors que se fait la saincte procession mystique de Iacchus [1]. Semblablement aussi que les Romains en un mesme jour perdirent leur armée avec le capitaine Scipion [2], qui fut desfait par les Cimbres, et que depuis soubs la conduite de Lucullus ilz vainquirent le roy Tigranes et les Armeniens : et que Attalus et Pompeius moururent tous deux à semblable jour qu'ilz estoyent nez. Brief lon pourroit alleguer plusieurs exemples de personnes, ausquelles après mesmes revolutions de temps sont escheuts de notables accidents de bonne et de mauvaise fortune.

XXXV. Mais pour retourner à nostre histoire, le jour de ceste desfaitte est l'un de ceulx que les Romains tienent pour les plus malencontreux, et à cause de celuy là, deux autres [3] encore en chasque mois sont aussi reputez malheureux, s'estant la crainte et la superstition, à cause de ce sinistre evenement, plus avant estendue, ainsi comme il advient ordinairement : mais quant à cela, nous en avons plus amplement et plus diligemment escrit au livre, où nous rendons raison des coustumes et façons de faire des Romains [4].

XXXVI. Or après ceste desfaitte, si les Gaulois eussent chaudement poursuyvy à la trace les

[1] Cette procession de Bacchus allait d'Athènes à Éleusis le sixième jour de la fête des mystères, le 20 du mois Boedromion.

[2] C'est une faute. Il faut corriger Cépion. Il fut défait par les Cimbres l'an de Rome 649.

[3] Le lendemain des calendes et le lendemain des nones étaient les deux autres jours réputés malheureux.

[4] Dans les *Questions Romaines*, chap. XXXV.

fuyans, rien n'eust peu sauver la ville de Rome, qu'elle n'eust esté entierement perdue et destruitte, et tous ceulx qui estoyent demourez dedans mis à l'espée : tant ceulx qui se sauverent de vistesse apporterent de frayeur à ceulx qui les recueillirent, et tant ilz emplirent la ville de trouble, d'effroy et d'estonnement. Mais les Barbares ne croyans pas leur victoire si grande comme elle estoit, et s'amusans à faire bonne chere en une si grande joye, et aussi à departir entre eulx le butin qu'ilz avoyent trouvé dedans le camp de leurs ennemis, donnerent temps et loisir à la tourbe qui s'en fouit hors la ville, de se retirer à leur aise en lieu de seureté : et à ceulx qui demourerent, d'esperer encore de se pouvoir sauver, et de se prouveoir et preparer : car en abandonnant tout le reste de la ville, ilz remparerent et fortifierent le mont du Capitole, et le prouveurent de toutes sortes d'armes : mais devant toute œuvre, ilz retirerent partie des choses sainctes et sacrées dedans ledit fort du Capitole : et les vierges religieuses de la deesse Vesta emporterent le sainct feu avec leurs autres choses sacrées : combien qu'il y en ait quelques uns qui veulent dire, qu'elles n'ont autre chose en garde, que ce feu eternel, par l'institution du roy Numa, qui voulut et ordonna qu'on le reverast, comme le principe et le commencement de toutes choses [1] : attendu que c'est la substance la plus mouvante qui soit en toute la

[1] Voilà l'origine du culte du feu si ancien et si répandu dans l'univers. L'usage s'est perpétué de conserver du feu dans les temples.

nature, comme ainsi soit que la generation est un mouvement, ou à tout le moins qu'elle ne se fait point sans quelque mouvement : et voit on que toute autre matiere, quand chaleur luy default, demeure oisifve et immobile, sans action quelconque, non plus qu'une chose morte, appetant et recherchant la vigueur du feu, comme son ame, laquelle recouvrée elle commence alors à se mouvoir aucunement, et à se disposer à faire ou souffrir quelque chose. Parquoy Numa estant, comme ilz disent, homme de grand sçavoir, et qui pour sa sapience avoit le bruit de communiquer avec les Muses, le consecra et voulut que lon le conservast sans le laisser esteindre, ne plus ne moins qu'une vive image de la puissance eternelle qui regit et gouverne tout ce monde.

XXXVII. Les autres disent que devant les choses sainctes et sacrées il y a du feu tousjours ardent, par une maniere et signifiance de purification, comme les Grecs en tienent aussi, mais que derriere il y a au dedans des choses cachées, qu'il n'est loisible à personne de veoir, sinon à ces vierges sacrées que lon appelle Vestales : et y en a plusieurs qui vont disans, que le palladium de Troye, c'est à dire, l'image de Pallas, qui fut apportée par Æneas en Italie, y est cachée. Encore y en a il d'autres qui comptent que Dardanus, lors qu'il edifia premierement la ville de Troye, y porta les sainctes images des dieux Samothraciens, et qu'il les y dedia, mais que depuis Æneas, quand la ville fut prise, les desrobba, et les garda jusques à ce qu'il s'en vint habiter en Italie. Aucuns autres

qui font semblant de sçavoir touchant cela plus que n'en sçait le commun, tienent qu'il y a deux tonneaux qui ne sont pas grands, dont l'un est vuide et tout ouvert, l'autre est fermé et plein : mais qu'il n'y a que ces vierges sacrées qui les puissent veoir : les autres estiment que ceulx là ayent controuvé ce qu'ilz en disent, pour autant que les vestales jetterent alors tout ce qu'elles peurent serrer dedans deux tonneaux qu'elles cacherent soubs terre dedans le temple de Quirinus, à raison dequoy l'endroit retient encore aujourdhuy le surnom des tonneaux [1] : mais elles prirent sur elles ce qui estoit le principal et le plus digne, et s'en fouirent à tout le long de la riviere. Là où Lucius Albinus homme populaire, qui s'en fouyoit aussi, ayant chargé sur un chariot sa femme et ses petits enfans, avec ses plus necessaires meubles, les rencontra : mais si tost qu'il apperceut ces vierges sacrées portans entre leurs bras les saincts joyaulx devouez au service des dieux toutes seules, et ayans beaucoup de peine à marcher, il feit incontinent descendre sa femme, ses enfans et ses biens de dessus son chariot, et le leur bailla pour monter dessus et s'en fouïr en quelque une des villes Grecques. Si m'a semblé que je ne devois point passer oultre, sans faire en passant ce peu de mention de la reverence envers les dieux, et de la devotion que monstra cestuy Albinus en temps si extremement dangereux.

XXXVIII. Au demourant, les presbtres des au-

[1] Cet endroit se nommait *Doliola*. Voyez Festus Pompeius à ce mot, et Tite-Live, liv. V, chap. XL.

tres dieux et les plus honorables vieillards de la ville, qui autrefois avoyent esté consuls, ou qui avoyent obtenu l'honneur du triumphe, n'eurent pas le cueur d'abandonner Rome, ains se vestans de leurs plus belles robbes sacrées se devouërent, et par maniere de dire se sacrifierent volontairement eulx mesmes à la fortune pour le salut de leur païs suyvans certaines paroles et prieres que Fabius le souverain pontife leur nomma, et s'en allerent ainsi vestus asseoir en la grande place sur des chaires d'ivoire, attendans ce qu'il plairoit aux dieux leur envoyer.

XXXIX. Mais trois jours après arriva Brennus avec son armée, lequel trouvant les portes de la ville toutes ouvertes, et les murailles sans gardes, eut peur d'arrivée que ce ne fust quelque tromperie et quelque embusche, ne pouvant croire que les Romains fussent si bas que d'avoir abandonné leur ville : mais après qu'il fut bien informé de la verité, il entra dedans par la porte Colline, et prit Rome peu plus de trois cents soixante ans [1] après sa premiere fondation : au moins s'il est vray qu'il soit demouré jusques aujourdhuy aucune certaineté du compte de ces temps là, veu que le trouble et la confusion qui fut alors, a mis en doubte plusieurs choses beaucoup plus modernes que celle là. Si est ce pourtant qu'il passa incontinent quelque bruit, mais bien obscur et incertain, de ceste prise jusques en la Grece, pource que Heraclides le Pontique qui n'a esté gueres loing de ce temps là, en un sien traitté qu'il a escrit de l'ame,

[1] L'an de Rome 364.

dit qu'il estoit venu nouvelle du costé de Ponant, qu'une armée issue de par de là les Hyperboriens, avoit pris une ville Grecque nommée Rome, assize en ces païs là sur le bord de la grande mer : mais je ne m'esbahis pas si Heraclides qui a escrit tant d'autres fables et mensonges, amplifia la nouvelle veritable de ceste prise de Rome, en y adjouxtant du sien les Hyperboriens et la grande mer : C'est bien chose asseurée que le philosophe Aristote a sçeu certainement qu'elle fut prise par les Gaulois : toutefois il dit que celuy qui depuis la sauva s'appelloit Lucius : et ce fut Marcus Camillus, et non pas Lucius. Mais tout cela n'est dit que par maniere de conjecture.

XL. Au reste Brennus estant entré dedans Rome, ordonna partie de ses gens pour tenir assiegez ceulx qui estoyent dedans le Capitole, et luy avec le reste descendant à travers la place, s'esmerveilla fort quand il y veit ces hommes ainsi assis dedans leurs chaires en gravité sans mot dire, mesmement quand ilz ne se leverent point, quoy qu'ilz veissent les ennemis en armes venir vers eulx, ny ne changerent aucunement de visage ny de couleur, s'appuyans sur leurs bastons qu'ilz avoyent ès mains tout doulcement, sans monstrer d'estre estonnez ny effroyez de rien, et se regardans les uns les autres : cela donna grand esbahissement aux Gaulois du commencement pour l'estrange façon de faire, tellement qu'ilz demourerent quelque temps en doubte d'en approcher et de leur toucher, craignans que ce ne fussent des dieux, jusques à ce qu'il y eut un d'entre eulx qui prit

la hardiesse de s'approcher de Marcus Papyrius, et luy passa tout doulcement la main par dessus sa barbe qui estoit longue. Papyrius luy donna de son baston si grand coup sur la teste, qu'il la luy blecea : dequoy le barbare estant irrité, desguaina son espée et l'occit. Les autres semblablement tuerent aussi tous ceulx qu'ilz rencontrerent depuis, et furent plusieurs jours à piller et saccager tout ce qui estoit dedans les maisons, et puis à la fin meirent le feu dedans et les ruinerent par despit de ceulx qui tenoyent fort dedans le Capitole, pource qu'ilz ne s'estoyent pas voulu rendre à leur sommation, ains les avoyent très bien repoulsez quand ilz s'estoyent approchez de la muraille : pour laquelle cause ilz demolirent la ville entierement, et passerent au fil de l'espée toutes les personnes qu'ilz peurent avoir en leurs mains, autant femmes qu'hommes, petits enfans et vieilles gens.

XLI. Or ce siege allant en longueur, les vivres commencerent à estre courts aux Gaulois, et fut force qu'ilz en allassent chercher dehors : au moyen dequoy ilz se departirent, et y en eut une trouppe qui demoura avec le roy au siege du Capitole, et les autres allerent courir et fourrager le plat païs, et piller les villages d'alentour, non pas tous ensemble, mais escartez par bandes, les uns çà, les autres là, sans se doubter de rien, ny se tenir autrement sur leurs gardes, tant ilz se fioyent en leur prosperité. Toutefois la plus grosse trouppe d'entre eulx par cas d'adventure s'addressa vers la ville d'Ardée, là où Camillus se tenoit, vivant en homme

privé, sans s'entremettre aucunement d'affaires, depuis qu'il estoit en exil, jusques alors qu'il commencea à prendre esperance et pensement, non d'homme qui se contentast de demourer caché en seureté, et de pouvoir eschapper les mains des ennemis, ains qui espioit les moyens de les desfaire si l'occasion s'en presentoit : parquoy voyant que les habitans d'Ardée estoyent bien en assez competant nombre, mais qu'ilz avoyent faulte de cueur et de hardiesse pour la lascheté de leurs gouverneurs et capitaines, lesquelz n'avoyent experience aucune de la guerre, il commencea à semer ces propos parmy les jeunes hommes, Qu'il ne falloit point estimer le malheur des Romains estre procedé de la prouesse des Gaulois, ny que la calamité qui leur estoit advenue pour n'avoir pas suivy bon conseil, fust œuvre de ceulx qui n'avoyent de leur part fait chose quelconque pour laquelle ilz deussent avoir emporté la victoire, ains que lon devoit estimer, que ce n'estoit autre chose que la fortune seule qui avoit voulu monstrer sa puissance, et que ce seroit entreprise belle et honnorable que de chasser, encore qu'il y deust avoir du danger, des estrangers barbares hors de leur païs, attendu qu'ilz ne mettoyent autre but à leur victoire, sinon de perdre et consommer comme le feu tout ce qui tumboit entre leurs mains : mais toutefois que s'ilz vouloyent seulement prendre courage et s'esvertuer, qu'il leur en donneroit en temps et lieu la victoire sans aucun danger.

XLII. Les jeunes hommes trouverent ces propos les meilleurs du monde : parquoy Camillus s'en

adressa encore aux officiers et à ceulx du conseil, et les ayant persuadez aussi, feit armer tous ceulx qui estoyent en aage de porter le harnois, sans permettre qu'il en sortist pas un de la ville, de peur que les ennemis, qui estoyent près de là, ne s'en apperceussent. Car après qu'ilz eurent bien couru tout le plat païs à l'environ, et qu'ilz se furent bien chargez de pillage et de toute sorte de butin, ilz s'allerent camper negligemment, sans se tenir sur leurs gardes, en une pleine campagne, là où après s'estre bien enyvrez ilz se meirent à dormir, et y avoit un très grand silence en tout leur camp : dequoy Camillus estant d'heure à autre bien adverty par ses espies, feit adonc sortir les Ardeates aux champs, et ayant couru sans bruit quelconque ce qu'il y avoit de chemin entre la ville et le camp des Gaulois, y arriva justement environ la minuit, et là feit incontinent jetter de grands cris à ses gens et sonner les trompettes de tous costez pour effroyer les ennemis, qui encore à grande peine se pouvoyent esveiller à si grand bruit, tant ilz estoyent yvres : toutefois il y en eut quelques uns qui de peur se resveillerent en sursault, et qui revenans à soy prirent les armes pour faire teste à Camillus, lesquelz furent tuez en combattant : mais les autres en bien plus grand nombre gisans çà et là parmy le camp sans armes, encore tous espris de sommeil et de vin, furent mis à l'espée sans combattre : et ceulx qui s'enfouirent du camp la nuict, qui furent bien peu, furent aussi desfaicts le jour ensuyvant par les gens de cheval qui allerent après, et les occirent ainsi

qu'ilz les trouvoyent errans çà et là par les champs.

XLIII. Le bruit de ceste desconfiture courut incontinent par toutes les villes prochaines, ce qui feit que plusieurs jeunes hommes se vindrent joindre à la trouppe de Camillus, mesmement ceulx des Romains qui s'estoyent sauvez en la ville de Veies après la desfaitte d'Allia, lesquelz faisoyent entre eulx leurs regrets, disans : « O « dieux, quel capitaine la fortune a osté à la ville « de Rome, pour honorer celle d'Ardée des proues- « ses et beaux faicts de Camillus ! et ce pendant « celle qui l'a produit et nourry demeure perdue et « destruitte. Et nous, à faulte de chef qui nous « conduise, sommes icy à ne rien faire, renfermez « dedans les murailles d'autruy, laissans ce pendant « ruiner et gaster l'Italie devant noz yeux. Que « n'envoyons nous doncques demander nostre « capitaine aux Ardeates, ou que nous ne prenons « noz armes pour nous en aller devers luy ? Car il « n'est plus banny, ny nous citoyens, puis que nostre « ville est en la puissance et possession de noz enne- « mis. » Ilz s'accorderent tous à ce conseil, et envoyerent devers Camillus le prier d'accepter la charge de capitaine : lequel leur feit response, qu'il ne l'accepteroit point, sinon que premier ceulx qui estoyent assiegez dedans le Capitole ne l'eussent legitimement confirmé par leurs voix et suffrages, pource que ceulx là pendant qu'ilz tiendroyent, representoyent le corps de la ville, et que s'ilz luy commandoyent de l'accepter, il leur obeïroit bien vouluntiers : mais autrement, que oultre

leur gré et sans leur commandement, il ne s'en entremettroit point. Ceste response ouye, il n'y eut celuy des Romains qui ne louast et qui n'estimast grandement la preudhommie et la legalité grande qui mouvoit Camillus : mais ilz ne sçavoyent comment le faire entendre à ceulx qui estoyent assiegez dedans le Capitole, pource qu'il sembloit estre du tout impossible qu'il entrast un messager dedans la forteresse assiegée, attendu que les ennemis tenoyent la ville.

XLIV. Toutefois il y eut entre les jeunes hommes un nommé Pontius Cominius de moyenne maison, mais au demourant convoiteux d'honneur et de gloire, qui offrit vouluntairement de se mettre au hazard d'y entrer : si ne prit point de lettres à porter à ceulx qui estoyent assiegez, de peur que si d'adventure il estoit surpris, les lettres ne descouvrissent l'intention de Camillus : ains se vestit d'une meschante robbe, soubs laquelle il cacha quelques pieces de liege : et se mettant en chemin de plein jour, marcha tousjours sans crainte, tant qu'il arriva près de Rome qu'il estoit ja nuict toute noire : et pource qu'il ne pouvoit passer sur le pont à cause que les barbares le gardoyent, il entortilla à l'entour de son col ce qu'il avoit d'habillemens, qui n'estoyent pas beaucoup ny de gueres pesans, et se mettant à nage dessus les lieges qu'il avoit apportez, feit tant qu'il passa de l'autre costé de la riviere, où est la ville située, et se destournant tousjours des endroits, où il pensoit que les ennemis ne fussent endormis, pource qu'il y veoit de la lumiere et du feu, et

y entendoit du bruit, il s'en alla à la porte Carmentale, où il y avoit plus de silence qu'ailleurs, et du costé de laquelle le mont du Capitole estoit plus roide et plus droit, pource qu'il y a des rochers fort aspres à monter, au long desquels toutefois il gravit tant, qu'il arriva avec beaucoup de travail jusques à la muraille de la forteresse, à l'endroit dont on se donnoit moins de garde, et saluant ceulx qui estoyent du guet, leur declara qui il estoit : si fut par eulx tiré à mont, et mené à ceulx qui lors estoyent en magistrat, lesquelz feirent incontinent assembler le senat, auquel il annoncea la nouvelle de la victoire de Camillus, qu'ilz n'avoyent point encore entendue, et aussi leur exposa l'advis des gens de guerre Romains estans dehors, qui estoit de donner authorité souveraine à Camillus, et les admonesta de la luy deferer aussi et confirmer, pource que c'estoit celuy seul, auquel les citoyens qui estoyent dehors consentoyent d'obeïr.

XLV. Quoy entendu, les assiegez après avoir consulté entre eulx là dessus, eleurent Camillus dictateur, et renvoyerent le mesme messager Pontius Cominius, par le mesme chemin qu'il estoit venu. Il eut toute pareille adventure au retour qu'il avoit euë au venir, car il ne fut aucunement apperceu des ennemis, et rapporta à ceulx de dehors ce que le senat avoit ordonné, dont ilz furent fort joyeux. Ainsi vint Camillus à prendre la charge des affaires, et trouva ja bien vingt mille combattans en armes, et en assembla encore d'avantage du secours des alliez et confederez, se

preparant de jour en jour pour aller assaillir les ennemis. Voilà comment Camillus fut eleu dictateur pour la seconde fois, et s'en alla en la ville de Veies, là où il parla aux gens de guerre Romains qui y estoyent, et y en amassa encore d'avantage des alliez, pour aller le plus tost qu'il pourroit donner la battaille aux ennemis.

XLVI. Mais en ces entrefaittes, dedans Rome quelques uns des barbares passans d'adventure au long de l'endroit par où estoit la nuict monté Pontius Cominius, apperceurent en plusieurs lieux les traces de ses pieds et de ses mains, ainsi qu'il s'estoit accroché en gravissant contremont, et veirent aussi les herbes et broissailles, qui estoyent au long des rochers, froissez, et la terre eboulée, dont ilz allerent faire le rapport au roy, qui se transporta luy mesme sur le lieu, et l'ayant bien consideré, ne feit autre chose sur l'heure : mais le soir quand la nuict fut venue, il assembla une trouppe des plus legers Gaulois, et qui plus avoyent accoustumé de gravir ès montaignes, et leur dit : « Les ennemis nous monstrent eulx mesmes le « chemin, que nous ne pouvions trouver pour les « aller surprendre, et y estans montez, nous donnent « assez à entendre qu'il n'est pas impossible d'y « monter : si seroit grande honte à nous après « avoir si bien commencé de faillir à bien achever, « en abandonnant ce lieu icy comme imprenable : « car s'il a esté facile à un seul d'y gravir, tant « moins doibt il estre difficile à plusieurs d'y mon- « ter les uns après les autres, attendu que l'un « aide à l'autre : et si vous advise, que ceulx qui

« feront leur devoir d'y monter, seront remune-
« rez de presens et d'honneurs convenables à leur
« prouesse. »

XLVII. Le roy ayant tenu tel langage à ces Gaulois, ils entreprirent hardiment d'y monter, et environ la minuict commencerent à gravir contremont la roche plusieurs à la file, le plus coyement qu'il leur estoit possible, s'accrochans comme mieulx ilz pouvoyent au long de la pente du rocher, qu'ilz trouvoyent bien roide, mais neantmoins plus accessible et plus facile qu'ilz n'avoyent pensé du commencement, de sorte que les premiers estans arrivez au plus hault, estoyent ja tous prests à se saisir de la muraille, et à charger les gardes qui dormoyent, pource qu'il n'y avoit ny homme ny chien qui les eust ouys. Mais il y avoit des oyes sacrées que lon nourrissoit au temple de Juno, et leur donnoit on en autre temps à manger largement : mais lors, pource que à male peine avoit on vivres pour les hommes, encore bien estroittement, on n'en faisoit pas compte, et les traittoit on fort mal. Or est-ce une beste qui a naturellement le sens de l'ouye fort aigu, et est fort paoureuse de sa nature, et celles là pour la faim qu'elles enduroyent, estoyent encore plus esveillées et plus faciles à effroyer : à l'occasion de quoy elles sentirent incontinent la surprise des Gaulois, et se prirent à courir et crier contre eulx, tellement qu'elles esveillerent ceulx du chasteau : avec ce que les Gaulois voyans qu'ilz estoyent descouverts, ne se garderent plus de faire bruit, ains y allerent le plus effroyablement qu'ilz peurent. Les Romains

oyans l'alarme, prirent chascun le premier baston qu'ilz trouverent promptement à leur main, et coururent soudainement au secours la part[1] où ilz entendoyent le bruit, entre lesquelz le premier de tous fut un Manlius, homme consulaire, fort et robuste de sa personne, et ayant le cueur de mesme, lequel s'addressant à deux des Barbares ensemble, ainsi comme l'un haulsoit une hache pour lui en donner sur la teste, le prevint, et lui couppa le poing avec son espée, et heurta l'autre au visage avec son escu, si rudement qu'il le feit trebucher en arriere au long du rocher, puis se presentant sur la muraille avec les autres, qui estoyent aussi accourus à l'entour de luy, rebouta le reste des Barbares, qui n'estoyent pas encore beaucoup de montez jusques en hault, ny ne feirent pas grande preuve de hardiesse.

XLVIII. Ainsi les Romains estans eschappez de ce danger, le lendemain au matin jetterent du hault en bas du chasteau à travers les rochers, le capitaine qui celle nuict avoit eu charge du guet, et ordonnerent à Manlius en recompense du bon service qu'il avoit fait, un loyer plus honorable que profitable : ce fut que chascun luy contribua demie livre de froment du païs, qu'ilz appellent far, et du vin la quatrieme partie de la mesure que les Grecs appellent Cotyle, qui pouvoit estre environ cheopine, autant que chascun en avoit de la munition pour son vivre par jour. Depuis ce rebut là les Gaulois commencerent à perdre courage, pource que d'un costé ilz avoyent faulte

[1] Par où.

de vivres, n'ozans plus aller fourrager la campagne, pour la crainte de Camillus, et d'un autre costé la peste commencea à les travailler, pource qu'ilz estoyent logez parmy un grand nombre de corps morts gisans çà et là sans sepulture, et entre les ruines des maisons bruslées, là où la cendre qui estoit fort haulte, emeue par les vents et par la vehemence de la chaleur, rendoit un air sec et perceant, qui offensoit griefvement leurs corps quand ilz venoyent à l'attirer par l'aspiration : mais plus encore que tout cela leur feit de mal le changement de leur vivre accoustumé, pource qu'ilz venoyent de païs frais, où il y avoit des retraittes propres pour eviter les incommoditez de l'esté, et se trouvoyent en lieux bas et mauvais pour y resider en la saison de l'automme. Tout cela ensemble les disposa aux maladies, avec la longueur du temps qu'il y avoit qu'ilz estoyent à ce siege du Capitole : car c'estoit ja le septieme mois : dont il advint une telle mortalité en leur camp, que pour le grand nombre des personnes qui y mouroyent par chascun jour, on ne les ensepvelissoit plus.

XLIX. Mais neantmoins les affaires des assiegez pour tout cela ne s'en portoyent de rien mieulx : car la famine leur alloit tousjours croissant de plus en plus : et pource qu'ilz n'entendoyent point de nouvelles de Camillus, cela les mettoit en grand desespoir : car ilz ne pouvoyent envoyer devers luy, tant les Barbares faisoyent bon guet dedans la ville. Au moyen dequoy, les deux parties se trouvans en tel estat, il se meit en avant quel-

ques paroles d'appointement par ceulx du guet premierement, qui en parlerent entre eulx, et depuis par le consentement des principaux, Sulpitius le tribun des Romains vint à parlementer avec Brennus : auquel parlement il fut accordé que les assiegez payeroyent mille livres pesant d'or [1], et que les assiegeans incontinent après l'avoir receu sortiroyent de la ville, et de tout son territoire. L'accord estant ainsi passé et juré, l'or fut apporté, et quand ce vint à le pezer les Gaulois couvertement du commencement y faisoyent des tours de male foy : mais puis après tout ouvertement arrestoyent le poix, et empeschoyent que la balance ne jouast librement, dequoy les Romains se courroucerent à eulx : et adonc Brennus, par maniere de risée et de moquerie, pour leur faire plus de despit, deceignit son espée, et la meit ceinture et tout dedans la balance où estoit le poix. Quoy voyant Sulpitius, luy demanda que c'estoit à dire que cela : et Brennus luy respondit : « Que pourroit ce estre autre chose, sinon que « douleur aux vaincus ? » Ceste parole depuis est tousjours demeurée en la bouche du peuple, qui en a fait un commun proverbe.

L. Aucuns des Romains prirent à si grand despit ceste insolence barbaresque, qu'ilz vouloyent à toute force que lon reprist l'or, et que lon s'en retournast en la forteresse, pour soustenir encore le siege comme devant : les autres estoyent d'advis qu'il falloit supporter doulcement ceste indignité là, et n'estimer pas que la honte consistast à payer

[1] Plus d'un million de francs de notre monnaie.

plus que lon n'avoit promis, ains que le payer seul à quoy ilz avoyent esté contraints par la mauvaistié du temps, estoit ce qu'ilz devoyent reputer plus necessaire que honorable.

LI. Ainsi comme ilz estoyent en ce debat, tant entre eulx mesmes que contre les Barbares, Camillus arriva aux portes de la ville avec son armée, et entendant ce qui s'y faisoit, il commanda au demourant de l'exercite qu'ilz le suyvissent en ordonnance le petit pas, et luy ce pendant avec les plus gens de bien, se meit devant en diligence. Si tost que les autres Romains l'apperceurent, ilz s'ouvrirent incontinent, et le receurent entre eulx avec grande reverence sans plus mot dire, comme estant survenu leur capitaine souverain qui avoit toute puissance : et luy prenant l'or qui estoit dans la balance, le bailla à ses gens, et commanda aux Gaulois qu'ilz prissent leur poix et leur balance et qu'ilz se retirassent : « Pource, dit il, que ce « n'est point la coustume des Romains de garder « leur païs avec l'or, ains avec le fer. » Brennus donc entra en cholere, disant que c'estoit meschamment fait de contrevenir à l'accord qu'ilz avoyent passé et juré. A quoy Camillus luy respondit, que cest accord n'avoit point esté fait legitimement, et qu'à ceste cause il n'estoit point valable, pource que luy ayant esté auparavant creé dictateur, tout autre officier et magistrat, par ceste siene election venoit à estre supprimé, et à ceste cause qu'ilz avoyent traitté avec gens qui n'avoyent point authorité ny pouvoir de ce faire, et que c'estoit à luy qu'il falloit parler, s'ilz vouloyent

quelque chose, pource qu'il venoit avec pleine puissance de leur pardonner, s'ilz se repentoyent et demandoyent pardon, ou bien de les chastier et faire payer la peine des excès et dommages qu'ilz avoyent faits au païs. Ces paroles feirent sortir Brennus hors de soy, jusques à mettre la main aux armes. Si vindrent les uns et les autres à tirer les espées et à s'entreheurter, ainsi qu'ilz pouvoyent dedans des maisons et parmy les rues, où lon n'eust sceu renger une armée en battaille : toutefois Brennus s'estant soudain advisé qu'il n'y faisoit pas bon pour luy, se retira incontinent dedans son camp avec ses gens, avant qu'il en eust beaucoup perdu : et la nuict ensuyvant se partit de la ville avec tout son exercite, et alla camper environ trois lieuës et demie loing de là, sur le grand chemin qui va à la ville des Gabiens : là où Camillus avec son armée en bonne ordonnance l'alla trouver à l'aube du jour, ayans les Romains repris courage, et luy donna la battaille, laquelle dura longuement fort aspre, jusques à ce que à la fin les Gaulois y furent desfaits, et leur camp pris avec grande occision : car ceulx qui eschapperent la fureur de la battaille, furent tuez les uns par les Romains mesmes, qui les poursuyvirent chaudement après qu'ilz furent rompus, les autres, et la plus grande partie, par ceulx des villes et villages d'alentour, qui leur coururent sus ainsi comme ilz fuyoyent escartez çà et là parmy les champs.

LII. Voilà comment la ville de Rome ayant esté estrangement prise, fut aussi depuis estrangement recouvrée : après avoir demouré sept mois entre les

mains des Barbares : car ilz y entrerent environ le quinzieme jour de juillet [1], et en furent chassez environ le treizieme jour de febvrier [2]. Si en triumpha Camillus ainsi comme il appartenoit à celuy qui avoit sauvé et delivré son païs des mains des ennemis, et qui ramenoit la ville de Rome en elle mesme : pource que ceulx qui pendant le siege en avoyent esté dehors, y rentrerent suyvans son chariot triumphal, et ceulx qui avoyent esté assiegez dedans le Capitole, où ilz estoyent cuydé mourir de male faim, leur allerent au devant, et s'entre'embrasserent les uns les autres en plorant de joye. Les presbtres et ministres des temples representerent les joyaulx sacrez en leur entier, qu'ilz avoyent les uns cachez en terre dedans la ville mesme, les autres emportez avec eulx quand ilz s'en estoyent fouiz : ce que le peuple voyoit aussi vouluntiers, et avec aussi grande joye, comme si c'eussent esté les dieux mesmes qui fussent retournez dedans la ville. Et après avoir sacrifié aux dieux en leur rendant graces, et purifié la cité selon que leur enseignoyent ceulx qui estoyent entendus en telles choses, il se meit à faire reparer les temples qui paravant estoyent en la ville, oultre lesquelz il en edifia encore un autre au dieu Aius Locutius, au lieu où Marcus Ceditius avoit ouy la voix qui leur denonceoit la venue des Barbares. Si furent les

[1] Peu de jours après le quinze de juillet, comme porte le texte grec. Voyez la bataille d'Allia dans le chap. XXXII.

[2] Cette délivrance de la ville de Rome est marquée au 13 de février dans le calendrier de Polemeus Silvius.

places desdicts temples descouvertes à grande peine par la bonne diligence de Camillus, et grande sollicitude et travail des presbtres : mais quand ce vint à rebastir aussi le demourant de la ville, qui estoit entierement demolie et destruite, le peuple se trouva fort mal encouragé de ce faire, reculant tousjours à mettre la main à l'œuvre, pourautant qu'ilz avoyent faulte de toutes choses y necessaires, et avoyent plus tost besoing de repos et de relasche après tant de travaux endurez, que de recommencer à se travailler de nouveau, et se tuer le cueur et le corps, attendu qu'ilz n'avoyent ny les personnes disposées, ny les biens suffisans pour y fournir.

LIII. Au moyen de quoy inclinans de voulunté à la ville de Veies, qui leur estoit demourée toute entiere et prouveue de toutes choses pour les recevoir, ilz donnerent occasion aux harengueurs qui avoyent accoustumé de tousjours prescher et parler au gré du peuple, de remettre ce propos en avant, et commencerent à prester vouluntiers les oreilles à certaines paroles seditieuses et mutines qui se disoyent à l'encontre de Camillus, que pour son ambition particuliere il les vouloit priver d'une ville toute preste, et les contraignoit de se loger dedans des ruines et relever une si grande demolition que le feu avoit faitte, à fin que lon l'appellast non seulement capitaine et general des Romains, mais aussi fondateur de Rome, en deboutant Romulus de ce tiltre d'honneur.

LIV. Quoy voyant le senat, et craignant qu'il ne s'en esmeust quelque sedition, ne voulut point

permettre à Camillus qu'il se deposast de sa charge de dictateur avant le bout de l'an [1], combien que nul autre ne passast jamais six mois : et au demourant se meit aussi en devoir de sa part de reconforter et appaiser la commune, en la priant de demourer, et leur monstrant au doigt les sepultures de leurs ancestres, et leur ramenant en memoire les places sacrées et les lieux dediez aux dieux, et sanctifiez par le roy Numa, ou par Romulus, ou par les autres roys. Mais entre autres arguments tirez des choses religieuses et divines, ne faillirent de leur alleguer la teste d'homme toute fresche qui fut trouvée dedans terre en faisant les fondemens du Capitole, comme au lieu qui fatalement estoit destiné pour estre une fois le chef de toute l'Italie : et davantage le feu sacré de la deesse Vesta, lequel ayant esté depuis la guerre reallumé par les sainctes vierges vestales, viendroit à estre encore de rechef esteint par eulx, s'ilz abandonnoyent la ville de leur naissance, oultre le grand reproche et deshonneur que ce leur seroit de la veoir à l'advenir habitée par quelques survenans estrangers, ou bien du tout reduitte en friche et pasturage des bestes. Telles doleances et telz regrets alleguoyent souvent les gens de bien à la commune tant en privé qu'en public : mais le peuple à l'opposite leur rompoit aussi le cueur de pitié, quand il leur mettoit devant les yeux la pauvreté et l'indigence en laquelle il se trouvoit, et les supplioit de ne les vouloir point forcer de rassembler et rejoindre les pieces d'une ville destruitte,

[1] L'an de Rome 365.

comme d'un naufrage dont ilz estoyent eschappez tous nuds, et n'avoyent sauvé que leurs personnes seulement, attendu mesmement qu'ilz en avoyent une autre entiere toute preste pour les recueillir.

LV. Si fut Camillus d'advis que le senat s'assemblast pour consulter et resouldre absoluement cest affaire : ce qui fut fait : et en ce conseil il deduisit luy mesme plusieurs raisons, pour lesquelles ilz ne devoyent aucunement abandonner le lieu de leur naissance, et aussi feirent les autres senateurs qui voulurent. Finablement après toutes ces remonstrances, il commanda à Lucius Lucretius qui avoit accoustumé de parler le premier en telles assemblées, qu'il se levast pour en dire son advis, et que les autres par ordre dissent aussi consecutivement les leurs. Ainsi feit chascun silence, et à l'instant mesme que Lucretius vouloit commencer à parler, il passa d'adventure par devant le lieu où se tenoit le conseil un centenier du guet de jour avec sa bande, lequel commanda à haulte voix à son portenseigne, qui marchoit le premier, qu'il s'arrestast là, et qu'il y plantast son enseigne : car nous demourerons, dit il, très bien icy. Ceste parole ditte et ouïe, droittement sur le poinct que lon estoit en doubte et en grande attente de ce qui se resouldroit en ceste matiere, Lucretius se prit à dire qu'en remerciant dieu devotement il approuvoit son bon conseil : chascun des autres à son reng en dit tout autant, et y eut aussi un merveilleux changement et mutation de voulunté au commun populaire : car chascun alloit admonestant et encourageant son compagnon de mettre vive-

ment la main à l'œuvre, de maniere que sans attendre que lon eust divisé les rues, et departy à chascun sa place pour bastir, ilz se meirent tous à occuper les lieux qui plus leur aggreerent, ou qui leur semblerent plus commodes pour bastir, sans qu'il y eust autre reglement ny autre departement : dont il advint pour ceste precipitation si grande, que les rues furent toutes confuses, et les maisons rebasties sans ordre quelconque. Car on dit que dedans l'an revolu elle fut toute reedifiée de nouveau tant d'edifices publiques que de privez. Mais ceulx à qui Camillus avoit donné charge de rechercher et marquer les places sacrées où avoyent esté les temples, pource que toutes choses estoyent confuses, en environnant le mont Palatin, arriverent à l'endroit où avoit esté la chapelle de Mars, que les Barbares avoyent toute ruinée et bruslée, comme les autres, et en y fouillant et nettoyant la place, y trouverent par cas d'adventure le baston augural[1] de Romulus entassé dessoubz un hault monceau de cendre : c'est un baston courbé par l'un des bouts, que lon appelle Lituus, et en usent les devins à designer les regions du ciel, quand ilz veulent contempler le vol des oyseaux pour deviner les choses à advenir. Romulus qui estoit bien entendu en cest art de deviner en usoit, et depuis qu'il fut disparu d'entre les hommes, les presbtres le prirent et le garderent religieusement, sans y laisser toucher non plus qu'à un sainct reliquaire. Et le retrouvans lors

[1] Ce bâton augural est représenté sur quantité de médailles, surtout sur celles de Jules César et d'Auguste.

sain et entier, là où toutes autres choses estoyent peries et consumées par le feu, en furent très joyeux, pource qu'ilz interpreterent que cela estoit un signe qui promettoit eternelle durée à la ville de Rome.

LVI. Mais avant qu'ilz eussent parachevé leurs bastimens, il leur sourdit une nouvelle guerre, par ce que tout à coup les Æques, les Volsques et les Latins entrerent en armes dedans leurs terres, et aussi les Thoscans allerent mettre le siege devant la ville de Sutrium qui estoit leur alliée et confederée. Et comme les tribuns militaires, estans sortis aux champs avec leur armée, se fussent allez camper au mont Martien, les Latins les y allerent assieger si estroittement, qu'ilz furent en danger de perdre leur armée, et furent contraints de mander à Rome qu'on les vinst secourir : au moyen dequoy Camillus fut eleu dictateur pour la troisieme fois. Mais au demourant, quant à l'issue de ceste guerre, on la compte en deux manieres, desquelles je reciteray celle qui me semble fabuleuse la premiere. On dit que les Latins, soit ou pource qu'ilz cherchassent quelque occasion de commencer la guerre, ou que veritablement ilz voulussent conjoindre de rechef leurs peuples ensemble par nouvelles alliances de mariage, envoyerent demander aux Romains des filles de libre condition, pour les espouser. Les Romains se trouverent bien empeschez, ne sachans qu'ilz devoyent faire, craignans fort la guerre, à cause qu'ilz n'estoyent pas encore bien remis sus, et se doubtoyent que ceste demande de leurs filles, ne fust autre chose qu'une sommation de leur bailler hostages, que lon couvroit du nom d'al-

liance de mariage : et disent qu'il y eut une servante nommée Tutola, ou, comme les autres veulent, Philotis, laquelle s'addressa aux magistrats de la ville, et leur conseilla qu'ilz l'envoyassent avec quelque nombre d'autres servantes jeunes et belles, accoustrées en filles de bonne maison : et au demourant qu'ilz la laissassent faire. Les officiers trouverent bon cest advis, et choisirent des servantes en tel nombre qu'elle voulut, lesquelles ilz vestirent de bons habillements, et parerent de beaux joyaulx d'or, puis les livrerent entre les mains des Latins, qui estoyent campez non gueres loing de la ville. Quand la nuict fut venue, les autres filles cacherent les espées des ennemis : mais ceste Tutola ou Philotis, comment qu'elle fust appellée, monta dessus un figuier sauvage, de dessus lequel elle monstra aux Romains un flambeau allumé, ayant par derriere tendu quelque habillement, à fin que les Latins n'en peussent rien veoir : car elle avoit pris ce signe avec les magistrats de Rome, sans que les autres en sceussent rien, qui fut cause que la saillie des gens de guerre, quand on leur commanda sortir aux champs la nuict, fut en trouble et en tumulte, pource qu'estans pressez par leurs capitaines, ilz s'entreappelloyent les uns les autres, et y eut beaucoup d'affaire à les renger en battaille : et ainsi allerent surprendre les ennemis dormans en leur camp, où ilz ne se doubtoyent de rien, et en tuerent la plus grande partie.

LVII. Cela fut fait le cinquieme jour [1] du mois

[1] C'est une faute d'Amyot. Dans le grec, *le jour des Nones*. Elles ne sont pas le cinq, mais le sept de juillet. Le calendrier de

qui lors s'appelloit Quintilis, et maintenant se nomme juillet, auquel il se celebre encore jusques à present une feste en souvenance de cest acte là : car premierement en sortant hors de la ville, ilz vont appellant à haulte voix plusieurs noms du païs, qui sont les plus communs, comme Caius, Marcus, Lucius, representans ce qu'en sortant de la ville à grande haste, ilz s'entreappelloyent ainsi les uns les autres : puis les servantes habillées honorablement, vont par la ville, jouant et disant quelque mot de risée à ceulx qu'elles rencontrent en leur chemin, et à la fin elles font semblant de s'entrebattre, en representation de ce que lors elles aiderent à desfaire les Latins : puis sont festoyées soubs des feuillées faittes de ramée de figuier sauvage : et s'appelle le jour de ceste feste, les Nones Capratines[1], à cause du figuier sauvage, comme les uns estiment, de dessus lequel la servante monstra aux Romains le flambeau allumé, pource que les Romains appellent le figuier sauvage Caprificus. Les autres disent que toutes ces choses là se font et se disent en remembrance de l'inconvenient qui advint à Romulus, quand il se disparut, à mesme jour, hors des portes de la ville, s'estant

Polemeus Silvius nous a conservé le souvenir de cette fête avec quelques détails particuliers. Il marque au 7 de juillet : Fête des servantes de Syrie. Elle a été établie en mémoire de ce qu'après la prise de Rome par les Gaulois, les nations voisines déjà vaincues demandèrent des épouses des meilleures familles de Rome. Sur l'avis de Philotis on leur envoya des servantes revêtues des habits de leurs maîtresses. Ces servantes firent des signaux : on surprit ces peuples plongés dans le sommeil, et ils furent vaincus. Macrobe parle aussi de cette fête. *Saturnal.* I, 11.

[1] Macrobe les appelle les Nones Caprotines.

soudainement levé un orage avec une nuée obscure, ou comme les autres disent estant advenue eclipse de soleil, et tiennent que le jour a été nommé les Nones Capratines, pource que Capra en langage Romain signifie une chevre, et Romulus disparut d'entre les hommes ainsi qu'il preschoit son peuple auprès du lieu qui s'appelle le Marez de la chevre, comme nous avons escrit plus au long en sa vie [1].

LVIII. L'autre maniere, comme la pluspart des historiens escrit l'issue de ceste guerre, est, que Camillus estant eleu dictateur pour la troisieme fois, et sachant que les tribuns militaires avec leur armée estoyent assiegez fort à destroit par les Latins et les Volsques, fut contraint de faire armer les vieilles gens, qui pour leur aage estoyent desja exempts d'aller à la guerre : et ayant fait un grand circuit à l'entour du mont Martien, pour n'estre apperceu des ennemis, s'alla loger derriere eulx, là où il feit allumer force feus pour donner à entendre aux assiegez qu'il estoit arrivé : ce que les assiegez ayans advisé reprirent courage, et se delibererent de combattre : mais les Latins et les Volsques se teindrent dedans leur camp, là où ilz se rempererent et fortifierent d'une closture de bois, avec force arbres qu'ilz croiserent en travers, pource qu'ilz se voyoyent assailliz par devant et par derriere, et resolurent d'attendre renfort d'une autre armée de leurs gens, et aussi du secours des Thoscans. Ce que voyant Camillus, et craignant que lon ne luy feist à luy mesme ce qu'il avoit fait aux autres, en les environnant par derriere, il pensa

[1] Vie de Romulus, chap. XLIV.

qu'il les falloit prevenir : et considerant que la closture dont ilz avoyent enfermé et remparé leur camp, estoit toute de bois, et qu'il se levoit ordinairement les matins un grand vent du costé des montaignes, il feit provision de force brandons de feu, et tirant son armée aux champs à l'aube du jour, en ordonna une partie pour assaillir les ennemis par un costé avec grands cris à coups de traict : et luy avec l'autre partie qui devoit mettre le feu par le costé opposite dont le vent souloit venir, estoit attendant l'heure opportune : et si tost qu'il veit le soleil levé, le vent commenceant à souffler à bon esciant de devers les montaignes, et l'escarmouche attachée de l'autre costé, adonc il feit aussi donner à ceulx qu'il conduisoit le signe de courir sus aux ennemis, et feit jetter contre la closture de leur camp force pots et lances à feu, de maniere que la flamme trouvant matiere à se prendre en ceste cloison de bois et en ces arbres croisez, se leva incontinent fort grande en l'air, et alla gaignant tout à l'entour. Parquoy les Latins qui n'estoyent prouveuz d'aucun remede pour esteindre ceste flamme, voyans que leur camp tout à l'environ d'eulx estoit en feu, se serrerent premierement ensemble en bien peu de lieu : mais encore à la fin furent ilz contraints de sortir aux champs, où ilz trouverent leurs ennemis bien armez et rengez en battaille, tellement qu'il eschappa bien peu de ceulx qui sortirent, et ceulx qui demourerent dedans le camp furent tous consumez du feu, jusques à ce que les Romains l'esteignirent eulx mesmes pour piller les biens qui y estoyent.

LIX. Cela fait, Camillus laissa son filz au camp pour garder les prisonniers et le butin : et luy mesme avec le reste de l'armée alla courir le païs des ennemis, où il prit la ville des Æques. Et après avoir rengé les Volsques à sa voulunté, mena incontinent son armée vers la ville de Sutrium, n'ayant pas encore entendu ce qui estoit advenu aux Sutriens, ains se hastant de les aller secourir, pource qu'il pensoit qu'ilz fussent encore assiegez par les Thoscans : mais ilz avoyent ja rendu leur ville par composition, et n'avoyent sauvé de tous leurs biens que les habillemens qu'ilz portoyent sur eulx tant seulement : si rencontrerent Camillus par le chemin, ainsi qu'ilz alloyent lamentans leurs fortunes avec leurs femmes et leurs petits enfans, dont il sentit grande compassion en son cueur, les trouvant en si piteux estat. Et d'avantage voyant que les Romains aussi ploroyent de pitié pour l'instance que leur faisoyent ces pauvres gens, et qu'ilz estoyent fort desplaisans de leur desconvenue, il resolut en luy mesme de n'en differer point la vengeance, ains s'en aller tout droit ce jour mesme devant la ville de Sutrium : faisant son compte qu'il trouveroit les Thoscans en desarroy, sans se tenir sur leurs gardes, ny entendre à autre chose qu'à faire bonne chere, à cause qu'ilz venoyent de prendre une ville opulente et riche, où ilz n'avoyent laissé ennemy quelconque, ny ne se doubtoyent point que de dehors on les deust venir assaillir. En quoy il ne se mescompta pas : car non seulement il traversa tout le territoire de la ville sans que ceulx de dedans en fussent advertis, ains fut aux portes, et eut saisi

les murailles avant qu'ilz en sceussent rien, pource qu'ilz n'avoyent ordonné guet ny gardes quelconques, ains estoyent espars çà et là par les maisons à gourmander et yvrongner ensemble : et quand ilz sceurent que les ennemis estoyent ja dedans la ville, ilz se trouverent si saoulz et si yvres, que la pluspart n'eut pas seulement le sens de fouir, ains attendirent que lon les allast tuer ou prendre fort villainement jusques dedans les maisons.

LX. Ainsi fut ceste ville de Sutrium deux fois prise en un mesme jour : et advint que ceulx qui l'avoyent conquise la perdirent, et ceulx qui l'avoyent perdue la recouvrerent par le moyen de Camillus, qui en merita l'honneur de triumphale entrée dedans Rome : laquelle ne luy apporta pas moins de bienvueillance, d'honneur et de gloire, qu'avoyent fait les deux autres premieres : pource que ses plus malings envieux qui vouloyent que tous ses beaux faicts precedens fussent plus tost procedez de la faveur de fortune que de sa vertu, furent alors contraints par les effects, de confesser que la louange en estoit deuë à son bon sens et à sa vaillance.

LXI. Le plus apparent de ses envieux et adversaires estoit Marcus Manlius, celuy qui repoulsa premier les Gaulois la nuict qu'ilz cuiderent entrer dedans la forteresse du Capitole, dont il fut surnommé Capitolin : car voulant estre le premier de la ville, et ne pouvant arriver par droitte voye à devancer la gloire de Camillus, il se meit au grand chemin de ceulx qui bastissent une tyrannie, qui est de flatter le menu populaire, mesmement ceulx qui estoyent endebtez, defendant leurs causes, et

plaidant pour eulx en jugement contre les creanciers, et quelquefois recourant d'entre leurs mains, et leur ostant à force ceulx qui à faulte de payer leur estoyent adjugez pour esclaves selon la rigueur de la loy. Par lesquelz moyens il assembla en peu de temps autour de luy grand nombre de telz hommes, pauvres et necessiteux, lesquelz faisoyent grande peur aux gens de bien et d'honneur pour les insolences qu'ilz commettoyent, et les troubles et tumultes qu'ilz excitoyent ordinairement en la place : de maniere que pour l'effroy que lon en eut, fut eleu dictateur Quintus Capitolinus [1], lequel incontinent feit prendre au corps ledit Manlius, et le constitua prisonnier : à l'occasion dequoy le peuple changea de robbe : ce qui n'avoit point accoustumé de se faire, sinon en quelques grandes et publiques calamitez. Parquoy le senat craignant qu'il ne s'en ensuyvist quelque trouble de sedition, le feit relascher : mais luy pour estre sorty de prison n'en devint de rien meilleur ny plus sage, ains alloit emouvant et mutinant la commune plus audacieusement et plus seditieusement que jamais.

LXII. Si fut Camillus eleu de rechef tribun militaire [2], et de son temps Manlius appellé en justice : mais quand ce vint à plaider la cause, la veuë du Capitole feit grande nuisance aux accusateurs : pource que l'endroit propre auquel Manlius avoit la nuict repoulsé les Gaulois, en defendant le Capitole, se veoit de la place où se tenoit l'audience,

[1] L'an de Rome 369.
[2] L'an de Rome 370.

et luy mesme le monstroit à ses juges, en y tendant les mains : et plorant à chaudes larmes, leur ramentevoit comme il avoit mis sa vie en danger en combattant pour eulx : ce qui leur attendrissoit le cueur de pitié, tellement qu'ilz ne sçavoyent que faire, et remeirent par plusieurs fois la cause à autre jour, ne le voulans point absouldre, attendu qu'il estoit convaincu par si evidentes preuves, ny ne pouvans user de la rigueur et severité des lois, à cause qu'ils avoyent devant leurs yeux le lieu auquel il avoit fait un si grand service à la chose publique. Dequoy Camillus s'estant apperceu, feit transporter le siege de ce jugement hors la ville en un lieu appellé le boccage Petilien, de là où ne se pouvoit veoir le Capitole : et là poursuyvirent les accusateurs vivement leur accusation, et les juges adonc se ramenans en memoire les mauvais actes qu'il avoit faits, en conceurent en eulx un juste courroux de le punir selon ses demerites : si fut condemné par sentence à mourir, et estre mené sur le mont du Capitole, dont il fut precipité du hault en bas à travers les rochers qui y sont : de sorte qu'il eut un mesme lieu pour tesmoing de ses plus heureux faicts, et de sa plus miserable calamité. Oultre cela, sa maison fut rasée, en la place de laquelle fut edifié le temple de la deesse qu'ilz appellent Moneta, et publié un edict, que de là en avant il ne seroit plus loisible à aucun patricien d'habiter au mont du Capitole.

LXIII. Depuis Camillus estant encore appellé à la charge de tribun militaire pour la sixieme fois [1],

[1] L'an de Rome 373.

taschoit à s'en excuser, tant pource qu'il se sentoit ja bien avant en son aage, comme aussi pource qu'il craignoit à l'adventure quelque envie de la fortune, ou quelque malencontre, après tant de gloire qu'il avoit acquise, et tant de haults faicts qu'il avoit heureusement achevez : toutefois la plus apparente cause, sur laquelle il fondoit son excuse, estoit l'indisposition de sa personne, pource qu'il se trouva malade environ ce temps là. Mais le peuple ne voulut point admettre ny recevoir son excuse, ains criant qu'il ne luy demandoit point qu'il combattist ny à pied ny à cheval, mais qu'il conseillast et commandast seulement, le contraignit d'accepter la charge, et de conduire l'armée avec un de ses compagnons, nommé Lucius Frurius [1], contre les ennemis, qui estoyent les Prænestins et les Volsques, lesquelz joincts ensemble couroyent et pilloyent les terres des alliez des Romains. Si se meit incontinent aux champs avec l'armée, et s'alla camper au plus près des ennemis, voulant quant à luy tirer ceste guerre en longueur, pour puis après combattre s'il en estoit besoing, quand il seroit bien guary : mais au contraire Frurius par une convoitise de gloire, vouloit à quelque peril que ce fust, hazarder tout chaudement la battaille, et alloit sollicitant à ces fins les particuliers capitaines et chefs des bandes. A raison dequoy Camillus craignant que lon ne pensast que par envie qu'il portast à ces jeunes gens, il leur voulust oster et empescher les moyens d'acquerir honneur, et de faire quelque acte digne de memoire, luy permeit contre sa vou-

[1] Il se nommait Lucius Furius.

lunté de renger l'armée en battaille : et luy ce pendant à cause de son indisposition, demoura avec peu de gens au camp.

LXIV. Ainsi s'en alla Lucius à l'estourdie presenter la battaille à l'ennemy : aussi y fut il rompu : mais Camillus entendant ceste route des Romains ne se peut contenir, ains tout malade qu'il estoit, se levant de dessus son lict, s'en alla avec ceulx de sa maison aux portes du camp, et passa à travers les fuyans jusques à ce qu'il eust trouvé ceulx qui les poursuyvoyent. Ce que voyans les Romains qui ja estoyent entrez dedans le camp, le suyvirent incontinent, et ceulx qui fuyoyent encore au dehors, s'arresterent tout court, quand ilz le veirent, et se r'allierent en battaille au devant de luy, s'entreadmonestans les uns les autres, de n'abandonner pas leur capitaine, de maniere que les ennemis cesserent de les chasser et poursuyvre plus oultre ce jour là : mais le lendemain Camillus tirant tout son ost aux champs, leur donna la battaille, en laquelle il les desfeit à force, et suyvant sa victoire, entra pesle mesle parmy les fuyans dedans leur camp, et en tua la plus grande partie. Cela fait, il fut adverty que les Thoscans avoyent pris la ville de Sutrie [1], et mis à l'espée tous les habitans d'icelle qui estoyent citoyens Romains : à l'occasion dequoy il renvoya à Rome la plus pesante partie de son armée, et retenant avec luy les plus dispos et les plus legers,

[1] C'est la ville de Satrie, qui n'était pas dans la Toscane, mais chez les Volsques. Plutarque a confondu les villes Sutrium et Satria. Il paraît même qu'il n'a point décrit exactement cette campagne de Camille. Il faut s'en tenir à Tite-Live, VI, 22.

alla donner l'assault aux Thoscans, qui s'estoyent logez en ceste ville de Sutrie, et l'ayant reprise sur eulx, en tua une partie, l'autre se sauva de vistesse : puis s'en retourna à Rome avec une très grande quantité de butin, faisant cognoistre par experience, que ceulx estoyent très sages qui n'avoyent point craint la vieillesse ny la maladie d'un bon capitaine experimenté et hardy, ains l'avoyent eleu malgré luy, quelque vieil et mal sain qu'il fust, et preferé aux jeunes et dispos qui briguoyent et poursuyvoyent ceste charge.

LXV. Pourtant la nouvelle estant venue au senat, que les Thusculaniens s'estoyent rebellez, ilz y envoyerent encore Camillus, luy enjoignans de prendre avec soy celuy que bon luy sembleroit des cinq autres compagnons [1], lesquelz tous desiroyent estre choisiz par luy et l'en requeroyent : mais tous les autres omis, il eleut encore Lucius Frurius, contre l'opinion et l'esperance de tout le monde, pource que c'estoit celuy qui n'agueres avoit voulu à toute force contre sa voulunté hazarder la battaille, en laquelle il avoit esté desfait : toutefois Camillus voulant, à mon advis, couvrir ceste faulte et la honte qu'il en avoit receuë, le prefera humainement à tous les autres. Au demourant, les Thusculaniens sentans venir Camillus contre eulx, voulurent finement r'habiller la faulte qu'ilz avoyent faitte : car ilz meirent force gens aux champs, les uns à labourer les terres, les autres à garder les bestes, ne plus ne moins que s'ilz eussent esté en pleine paix, et teindrent les portes de leur

[1] De ses cinq collègues.

ville ouvertes, là où les enfans alloyent publiquement à l'escole, les artisans besongnoyent en leurs boutiques, les gens d'estat se promenoyent en robbes longues sur la place, les officiers et gouverneurs alloyent çà et là par les maisons, faisans commandement que lon eust à apprester les logis pour les Romains comme s'ilz n'eussent eu peur de mal quelconque, ny ne se fussent sentis coulpables de faulte aucune. Ce neantmoins toutes ces mines ne feirent pas descroire à Camillus qu'ilz n'eussent point machiné de se rebeller contre les Romains : mais bien feirent elles qu'il eut pitié d'eulx, voyant qu'ilz se repentoyent de ce qu'ilz avoyent voulu faire. Si leur commanda d'aller à Rome vers le senat requerir pardon de leur faulte, et luy mesme leur aida, non seulement à faire absouldre leur ville du crime de rebellion, ains aussi à leur faire ottroyer privilege de bourgeoisie Romaine. Ce sont les principaux actes que feit Camillus en son sixieme tribunat.

LXVI. Depuis il y eut un Licinius Stolo[1], qui emeut une fort grande sedition en la ville entre le commun peuple et le senat, pource qu'il vouloit à toute force, que des deux consuls qui s'éliroyent par chascun an, il y en eust l'un qui necessairement fust de maison populaire, et qu'ilz ne peussent estre tous deux de ces ancienes nobles familles que lon appelle Patricienes. Si feurent bien eleuz les tribuns du peuple : mais quant aux consulz la commune empeschoit que lon n'en eleust, de maniere que la chose publique s'en alloit tumber

[1] L'an de Rome 378.

en plus grands troubles que jamais à faulte de magistrats : pour à quoy obvier, le senat crea Camillus dictateur pour la quatrieme fois, dont il ne fut pas gueres content, à cause que c'estoit contre la voulunté du peuple, et qu'il ne vouloit point entrer en contestation contre hommes, qui pour avoir esté soubs luy en plusieurs guerres et battailles, luy pouvoyent franchement et veritablement alleguer qu'il avoit fait plus de belles choses avec eulx en armes, qu'il n'avoit fait avec les Patriciens en paix, et neantmoins avoit esté creé dictateur en despit d'eulx par envie des nobles : de maniere qu'il estoit force, ou qu'il supplantast et opprimast le peuple, s'il estoit le plus fort en ceste dissention, ou qu'il demourast luy mesme supplanté, s'il se trouvoit le plus foible. Ce nonobstant Camillus essayant de remedier au mal present, et sachant le jour, auquel les tribuns du peuple avoyent proposé de mettre leur edict en avant pour le faire passer par les voix du peuple, il denoncea et publia par affiches, que ce mesme jour là il vouloit lever gens pour la guerre, à fin de revoquer le peuple de la place au champ de Mars, où il vouloit faire sa monstre, soubs grandes peines à qui desobeïroit. Les tribuns du peuple au contraire s'opposoyent à ses menaces, et juroyent qu'ils le condemneroyent luy mesme à l'amende de cinquante mille drachmes d'argent [1], s'il ne se deportoit de cuider empescher le peuple

[1] C'est une faute de Plutarque et d'Amyot. Il n'y avait point alors de monnaie d'argent à Rome. Il faut corriger *cinquante mille as*, qui font de notre monnaie 26,250 francs.

de donner ses voix pour authoriser telle loy qui lui plairoit. Quoy voyant Camillus, soit qu'il craignist d'estre une autre fois condemné et banny, ce qui n'estoit plus convenable à luy, homme ja vieil et ancien, et qui avoit fait tant de belles et grandes choses, ou qu'il ne se sentist pas assez puissant pour soustenir ne divertir un effort de peuple, il se retira pour ce jour là en sa maison : et les jours ensuyvans feignant estre malade, se desmeit à la fin de sa charge.

LXVII. Parquoy le senat eleut en son lieu un autre dictateur, lequel nomma pour maistre de la chevalerie celuy mesme Stolo, qui estoit autheur et promoteur de toute ceste sedition, et luy laissa encore mettre en avant, et faire passer par les voix du peuple une autre loy, qui fascha les Patriciens plus que nulle autre : ce fut celle qui defendoit que nul citoyen Romain ne peust tenir ne posseder plus de cinq cents arpens de terre. Si fut pour lors cestuy Stolo en grand honneur, d'avoir fait authoriser sa loy en despit du senat : mais peu de temps après, il fut trouvé que luy mesme en tenoit d'avantage que sa loy ne permettoit, dont il fut puny de la peine contenue en sa propre loy. Il restoit encore le plus fascheux poinct de toute ceste dissention, celuy qui avoit commencé le premier, et qui donnoit le plus d'ennuy au senat touchant l'election des consulz.

LXVIII. Mais sur ces entrefaittes arriverent nouvelles certaines, que les Gaulois partans de rechef du long de la mer Adriatique, s'en venoyent avec grosse puissance droit vers Rome, et quand et

quand les effects de guerre s'en veirent quasi aussi tost, que les nouvelles s'en ouirent : car les ennemis couroyent ja le plat païs, et les gens des champs qui n'avoyent pas eu loisir de gaigner Rome de vistesse estoyent escartez çà et là par les montagnes. Cest effroy appaisa pour un peu la dissention, et s'assemblant le peuple avec le senat, les roturiers avec les nobles, tous d'un accord et d'un consentement eleurent Camillus dictateur pour la cinquieme fois [1]. Il estoit ja fort vieil, et s'en falloit bien peu qu'il n'arrivast à quatre vingts ans : mais toutefois voyant la necessité et le danger present, sans alleguer excuse ny chercher subterfuge quelconque, comme il avoit fait auparavant, il accepta la charge, et si tost qu'il l'eust acceptée se meit incontinent à lever gens, et à dresser son armée : mais sachant que la plus grande violence des Barbares consistoit en coups de taille de leurs espées, avec lesquelles ilz couppoyent testes et espaules, en les maniant lourdement sans artifice quelconque, il feit forger à la plus part de ses gens salades et morrions, tous de fer bien polits par dehors, à fin que les espées glissassent au long, ou se rompissent en frappant dessus, et feit border leurs pavois tout à l'entour d'une lame de cuyvre, pource que le bois seul ne pouvoit pas durer ny resister aux coups : et oultre advertit ses soudards de porter de longs javelots, et les lancer soubs les espées des Barbares, quand ilz les verroyent ramener leurs grands coups d'amont.

LXIX. Puis quand les Gaulois furent assez près

[1] L'an de Rome 387.

de Rome, ayans mis leur camp sur la riviere de l'Anien [1] chargé et plein de toutes sortes de pillage et de butin, adonc il tira aussi son armée aux champs, et s'alla loger sus une motte qui estoit aisée à monter, et en laquelle il y avoit plusieurs petits fonceaux, de maniere que la plus part de son armée y estoit couverte et cachée, et ce peu que lon en voyoit, sembloit encore s'estre de peur retiré en lieu hault et avantageux. Laquelle opinion Camillus voulant augmenter d'avantage en ses ennemis, il les souffroit venir piller jusques au pied de la motte où il s'estoit logé, sans qu'il bougeast pour les empescher, ains se tenoit coy en son camp bien remparé, jusques à ce qu'il espia son occasion, que la meilleure partie de leur armée estoit escartée çà et là parmy les champs à fourrager : ceulx qui estoyent demourez au camp, ne faisoyent autre chose que gourmander et yvrongner dissoluement à toute heure. Et adonc il envoya de bon matin avant jour, ceulx de ses gens qui estoyent armez à la legere pour harceler les Barbares au sortir de leur camp, et les empescher de se pouvoir renger en ordonnance de battaille : puis à l'aube du jour feit aussi descendre en la plaine, et rengea en battaille les autres bien armez, qui estoyent en bon nombre et tous bien deliberez, non comme les Barbares avoyent cuidé, qu'ilz fussent peu et effroyez.

LXX. Cela tout premierement rabaissa le cueur

[1] Cette rivière, que les Romains nommaient *Anio*, s'appelle maintenant *Teverone*. Il en a déjà été parlé dans la Vie de Publicola, chap. XXXVIII.

aux Gaulois, par ce qu'ilz estimerent leur honneur foulé en ce que les Romains les alloyent assaillir les premiers : et puis les avantcoureurs, qui les chargerent en sursault avant qu'ilz eussent loisir de se renger en battaille, ny ordonner leurs trouppes, les contraignirent de combattre en foule et en desordre, ainsi qu'ilz se rencontroyent à l'adventure. Et à la fin encore leur vint sur les bras Camillus avec le fort de son armée, contre lequel neantmoins ilz coururent les espées haulsées : mais les Romains les receurent avec leurs javelots, dont ilz leur presentoyent les bouts ferrez pour parer leurs coups, et ainsi faulsoyent leurs espées qui avoyent les lames fort tenues et subtiles, et si estoyent forgées de fer fort mol, de sorte qu'elles se courboyent et plioyent incontinent, et leurs pavois percez à coups de javelots, qui puis après leur pesoyent fort sur les bras quand les Romains les retiroyent : au moyen de quoy ilz abandonnoyent leurs propres armes, et taschoyent à se servir de celles de leurs ennemis, saisissans leurs javelots à belles mains pour les leur cuider arracher des poings : et alors les Romains voyans comme ilz estoyent descouverts, mettoyent les mains aux espées. Ainsi fut fait grand meurtre des premiers rengs : les autres s'en fouyrent çà et là parmy la plaine, pource que Camillus avoit fait occuper les coustaux et les montagnes d'alentour : et ne se retirerent point vers leur camp, pource que ne l'ayans point fortifié, à cause qu'ilz ne craignoyent rien, ilz sçavoyent bien qu'il seroit facilement pris.

LXXI. Ceste battaille, comme lon dit, fut treze ans[1] après la prise de Rome, depuis laquelle les Romains s'asseurerent fort contre les Barbares, qui paravant les avoyent fort redoubtez, estimans que la premiere fois ilz ne les avoyent point desfaits à vive force, ains par ce que la pestilence s'estoit mise entre eulx, ou par autres estranges adventures : et estoit la peur qu'ilz en avoyent si vehemente, qu'ilz feirent une ordonnance, que les presbtres seroyent exempts d'aller à la guerre, pourveu que ce ne fust point guerre de Gaulois. Ceste desfaicte fut le dernier exploit d'armes de Camillus : pource que la prise de la ville de Velitres fut comme un accessoire de ceste expedition : car elle luy fut rendue sans coup ferir.

LXXII. Mais des combats de ville en matiere de gouvernement, ilz luy en restoit le plus grand et le plus difficile à l'encontre du peuple, qui retournoit à Rome fort et puissant, à cause de la victoire qu'il venoit de gaigner, et vouloit à toute force que l'un des consuls, contre la coustume qui lors s'observoit, fust necessairement eleu des maisons populaires : à quoy le senat resistoit fort et ferme, et ne vouloit pas que Camillus se demeist de sa charge, esperant que par le moyen de son authorité qui estoit grande, ilz combattroyent mieulx pour la dignité et prerogative de la noblesse. Mais ainsi comme Camillus estoit assis en son tribunal sur la place, où il donnoit audience et depeschoit affaires, il vint devers luy un ser-

[1] C'est une faute du texte grec et d'Amyot. Il faut corriger vingt-trois ans.

gent envoyé de la part des tribuns du peuple, qui luy feit commandement de le suyvre, et quand et quand meit la main sur sa personne, comme pour l'emmener par force. Cela emeut une crierie et un tumulte le plus grand qui eust encore point esté sur la place, par ce que les adherens de Camillus repoulsoyent le sergent arriere de la chaire, et le commun peuple luy crioit d'abas qu'il le tirast : tellement qu'il ne sçavoit qu'il en devoit faire, ne comment s'y gouverner. Si est ce qu'il ne quitta point pourtant [1] son magistrat, ains prenant les senateurs qu'il avoit autour de luy, s'en alla vers le lieu où se souloit tenir le senat, là où avant que d'entrer, il se retourna devers le Capitole, faisant priere aux dieux de vouloir addresser ces troubles à bonne fin, vouant et promettant si ceste emeute et ce trouble se pouvoit doulcement appaiser, de faire edifier un temple de Concorde.

LXXIII. Quand la chose vint à estre proposée au senat, il y eut là mesme grande contention et grande contrarieté d'opinions : toutefois à la fin la plus doulce l'emporta, à sçavoir celle qui cedoit au peuple, et luy permettoit que l'un des consuls fust eleu des citoyens populaires : ce que le dictateur ayant prononcé publiquement devant le peuple, comme le senat l'avoit ainsi conclut, la commune en fut si joyeuse, que sur l'heure mesme elle oublia tout le maltalent qu'elle avoit contre la noblesse et le senat, et reconvoya Camillus avec grands cris de joye et battemens de mains, jusques en sa maison. Le lendemain en pleine assemblée

[1] Sa magistrature.

du peuple sur la place il fut arresté que le temple de Concorde seroit basty aux despens de la chose publique, ainsi comme Camillus l'avoit voué, en lieu où il se pourroit veoir de la place mesme où se faisoyent les assemblées du peuple pour le conseil, et que lon adjouxteroit un jour d'avantage aux feries latines, et que desormais on en festoyeroit et chommeroit quattre, et que presentement se feroyent par toutes eglises sacrifices aux dieux pour leur rendre graces, et porteroit on en signe de joye des chapeaux de fleurs sur la teste, pour ceste reconciliation.

LXXIV. Ainsi procedant Camillus à l'election, furent creez deux consuls[1], Marcus Æmylius du costé des nobles patriciens, et Lucius Sextus du costé des populaires. Ce qui fut le dernier acte de Camillus : car l'année ensuyvant[2] se meit la peste à Rome, laquelle oultre une multitude innumerable de peuple, emporta encore plusieurs magistrats mesmes et officiers de la ville, et en mourut aussi Camillus : lequel combien que pour avoir vescu assez longuement, et avoir achevé un raisonnable cours de vie, fust aussi meur pour mourir que homme le sçauroit estre, fut neantmoins plus plaint et regretté par les Romains luy seul, que ne furent tous les autres ensemble qui moururent de la peste.

[1] L'an de Rome 388. Les deux consuls se nommaient Lucius Æmilius Mamercus et Lucius Sextius.

[2] L'an de Rome 389.

LA COMPARAISON DE THEMISTOCLES AVEC CAMILLUS

PAR SIMON GOULARD[1]

CONSIDERONS maintenant la difference et convenance qu'on peut remarquer entre ces deux grands personnages. Premierement on void qu'ayans esté tous deux de maisons peu renommées ilz se sont avancez aux estats par actes de bon sens et de prouesse, ont fait de grands services au besoin à leurs republiques, en ont reçeu pauvre recompense, et neantmoins ont mieux aimé suporter telles indignitez, que faire chose qui repugnast à leur devoir. Mais il semble que Themistocles ait de meilleure heure fait preuve de sa sufisance, encore que la maison dont il estoit issu le retardast d'autant : et que par ses exercices, estudes, occupations, responses et premiers conseils ès afaires d'estat il ait de beaucoup devancé Camillus, lequel demoura inconu, jusques à ce que se trouvant par rencontre en une escar-

[1] La Comparaison de Thémistocle avec Camille manque dans les ouvrages de Plutarque. Elle a été suppléée du temps même d'Amyot par S. G. S., c'est-à-dire, Simon Goulard (Simon Goulards Senlisien). Voir de Blignières, *Essai sur Amyot*, p. 184.

mouche en qualité de simple homme d'armes il commença à paroistre.

II. Davantage, Themistocles, ayant acheté l'ambition d'Epicydes, homme de petite conduite pour empescher qu'il n'eust la superintendance de la guerre contre les Perses, cedant l'authorité de commander à Eurybiades amiral des Lacedæmoniens, pour entretenir l'union des confederez, et apaisant par une gentile ruse le capitaine Architeles, le depart duquel jettoit toute la Grece en un merveilleux danger, acquit plus d'honneur que ne fit Camillus au siege de Veies, où il n'alla que fort tard, et n'en vint à bout par son adresse, ains pource que l'estat de ceste ville ennemie ne pouvoit durer davantage. Il y a bien plus : c'est que la sagesse de Themistocles, faisant embarquer les Atheniens sur leurs galeres pour estre plus forts contre l'armée des Perses, perseverant de si grand courage au bon conseil qu'il avoit donné pour le salut de sa patrie, se reconciliant à heure propre, et pour le bien public, avec Aristides, afinant les Perses par l'un des plus louables stratagemes qu'il est possible de penser, dont s'ensuivit un exploit de guerre autant rare qu'il en fut jamais, et une des plus remarquables victoires qu'on sache trouver dans les historiens : ceste sagesse, dis-je, descouvre encore mieux la faulte de Camillus, et le danger où il reduisit Rome, entant qu'en lui fut, lors que pour satisfaire à son vœu, pour se faciliter la prinse de Veies, il soufrit contraindre les gens de guerre (ausquelz il devoit donner moins de licence) de rendre la dixieme partie de leur

butin. Ce qui fut le commencement de la rancune que ses citoyens conceurent et descouvrirent puis après contre luy.

III. Oultre plus Themistocles contraint de sortir de Grece, par les calomnies de ses ennemis, après avoir tenté tous moyens de se justifier, se retire sans murmure, et ayant esté honorablement reçeu du roy de Perse, au lieu de faire ou dire chose contraire à la bienseance de sa vie passée et au bien de sa patrie, aime mieux se donner la mort que garder plus long temps sa vie en voyant les siens molestez par un puissant ennemi : au contraire, Camillus, harassé par le peuple à qui il pouvoit aisement satisfaire, preferant sa passion et opinion particuliere au conseil de ses amis, quitta par colere sa ville, à laquelle il pouvoit beaucoup servir, fit des imprecations indignes à l'encontre d'icelle : et voyant les Gaulois dans l'Italie, au lieu de se reunir à ses patriotes pour les secourir de conseil et de main en une si urgente necessité, il se contenta de juger des coups, et fit penser qu'il prenoit plaisir de voir Rome abatue, se serrant ainsi à l'escart en une solitude, d'où peutestre il ne fust sorti pour courir sus aux ennemis, s'ilz ne l'eussent rudement agacé, tellement qu'il semble avoir voulu saouler son courroux de la calamité publique, et ne sortir en campagne sinon lors que le danger prochain et particulier le resveilla.

IV. Somme, que Themistocles fut injustement et à toute rigueur poursuivi des Atheniens, qui ne se soucierent de le rapeler, et y ayant apparence

qu'il se fust volontiers rallié à eux : là où Camillus s'atachant à une querelle assez legere, et estant en quelque tort, se fit mesmes prier pour secourir sa ville. Et si lon allegue les dictatures, diverses guerres, victoires et triomphes de Camillus, à comparaison dequoy les faits de Themistocles sont peu de chose : à l'avanture peut-on repliquer qu'il ne faut pas juger de l'excellence des hommes à divers ou petit nombre d'actes valeureux, mais à la consequence et importance d'iceux actes. Quoy faisant la victoire navale de Themistocles, avec ce qui en depend, se trouvera d'aussi grand poids ou peu s'en faut, que toutes les guerres et victoires de Camillus amassées ensemble.

V. Mais il y a cela à redire à Themistocles que ses vertus ont été obscurcies de vices fort apparens. C'est chose louable d'avoir l'esprit prompt, desireux de choses grandes, estre gracieux, droitturier, avisé en afaires envelopées, se bien resoudre, et empoigner à poinct l'occasion. Tout cela se treuve en Themistocles avec une memoire très excellente, une diligence incroyable, une prudence, solicitude, patience et felicité remarquable en plusieurs accidens de sa vie. Il a esté donc un très grand personnage en temps de guerre et de paix : comme lon ne sauroit trop louer ce qu'il pacifia les troubles de la Grece, et reunit les villes afin qu'elles fissent teste d'un mutuel consentement à l'ennemi commun, qu'il fit declarer infame Arthmius avec sa race, pour avoir touché argent des Perses afin d'en corrompre les Grecs, et autres telz deportemens qui monstrent la gentilesse et

grandeur de son courage : mais aussi son ambition estoit extreme, et la descouvroit en tant de sortes que rien plus, par une vaine gloire et presomption ridicule en dits et en faits, ce qui finalement l'amena à ce point qu'il vouloit avoir quelque chose de singulier plus que les autres en tout et par tout. Davantage, s'il entroit en querelle contre grands ou petits, c'estoit à chercher tous moyens de se maintenir, se laissant emporter à ses passions, et ne regardant pas aux consequences, comme il luy en print en s'atachant aux Lacedæmoniens à diverses fois, foulant les alliez d'Athenes assez licentieusement, et mesmes faisant sonner ses vertus plus haut qu'il n'estoit de besoin : ce qui le fit tomber finalement en l'ostracisme, dont s'ensuivit sa communication avec Pausanias où il se porta indiscretement, sa retraite en Perse où il changea aucunement de mœurs, sa mort indigne, precipitée, et sentant bien fort le naturel d'un homme merveilleusement sujet à croire soy-mesme. Voilà quant à Themistocles.

VI. Pour le regard de Camillus, il a de grands avantages par dessus l'autre. Car au lieu que Themistocles descouvrit dès son enfance un naturel remuant et dangereux, Camillus au contraire demeurant caché tout le temps de sa jeunesse comme une perle qui atend d'estre mise en œuvre, sans faire grand monstre, se descouvrit tout à coup. Et au lieu que Themistocles employa beaucoup de temps à tournoyer et à trouver entrée aux affaires d'estat, Camillus y fut incontinent

poussé par sa vertu, et pour son premier coup d'essay, en l'estat de censeur, fit des actes de meure sagesse. Au reste, ses exploits de guerre contre tant d'ennemis du peuple Romain, par luy subjuguez sans ressource, et le grand cours de sa vie, où tant de vertus, comme pitié, justice, prudence et debonnaireté reluisent clairement, ostent beaucoup de lustre à Themistocles, qui souilla ses ruses de guerre d'un cruel sacrifice, et après une ou deux desfaites de Barbares ne fit chose digne de memoire, et passa le reste de ses jours bien empesché à se garantir du glaive de ses propres citoyens, et de l'envie des Perses, entre les bras desquels on peut dire qu'il s'en alla perdre : là où Camillus entassant glorieusement trophées sur trophées, et ne cessant de servir au bien de son païs, fut redouté et aimé de tous.

VII. Vrai est que pour avoir esté indignement traité des siens il les quitta : mais tant s'en faut que sa gloire en diminue, qu'au contraire on peut dire que l'ingratitude des Romains, son volontaire bannissement, le ravage des Gaulois, et la ruine de Rome, fut un champ spacieux où Camillus fit monstre et belle preuve des grandes vertus dont il estoit doüé. Et peut on dire que si Camillus n'eust esté perdu Rome ne se fust pas retrouvée. Quand elle l'appellera son pere et liberateur, elle dira ce qui est, et n'eust fait que son devoir si après si notable delivrance et restauration elle se fust nommée Camille. Tout au rebours Athenes fut florissante autant et plus après Themistocles que devant qu'il s'entremist des afaires de la

Grece. Je ne touche point aux victoires remportées des Falisques, Æques, Volsques et autres peuples voisins de Rome, encore qu'en icelles Camillus face contrecarre aux plus sages et vaillans qui l'ont devancé ou suivi : seulement, ce qu'il delivra Rome et toute l'Italie de la frayeur des armes Gauloises par deux et trois fois, et redonna à ses citoyens plus de repos et de prosperité qu'ilz n'avoyent eu auparavant, surmonte tout l'heur de Themistocles, lequel mourut (comme on peut presumer) avec un merveilleux regret et souci des afaires de la Grece, laquelle il laissoit embrouillée d'estranges difficultez, et menacée d'une guerre toute prochaine par un ennemi très puissant. Davantage on void en Camillus un trait de cœur plus qu'humain, quand à son entrée dedans Rome, où Brennus et les Gaulois pesoyent à la balance de leur orgueilleux pouvoir l'or des assiegez, il parle en maistre, et fait sentir par efect aux ennemis que les Romains gardoyent leur païs avecques le fer. Mais la louange de tant de valeureux actes d'alors apartient toute (quant aux hommes) à la sagesse et vaillance de Camillus : là où ce que Themistocles fit en la journée de Salamine contre les Perses fut favorisé du bon conseil et de la force des autres chefs alliez.

VIII. Ajoustons encore ce poinct, que Camillus s'estant porté en homme rond et magnanime en tant de charges publiques dont il s'acquita heureusement, persevera en sa course jusques à quatre vingts ans ou environ, qu'estant esleu dictateur pour la cinquieme fois il fit connoistre

(comme quelques années auparavant en la desfaite notable des Thoscans) que la vieillesse et l'indisposition ne luy avoyent rien osté de son bon sens et de sa hardiesse. Au contraire, Themistocles, n'ayant eu l'adresse de se conserver à sa patrie, perdit (par maniere de dire) le soufle au milieu de la carriere, et, faisant une très pauvre fin sans estre beaucoup regretté, recommande tant plus l'heureuse issue de Camillus, qui saoul de jours, et après avoir reuni les cœurs de ses citoyens, et veu le temple et le regne de concorde au milieu d'eux, laissa en sa paisible mort plus de regret aux Romains qu'ilz n'avoyent reçeu de services de luy en sa laborieuse vie, de laquelle si lon dit que c'est aux sages politiques et aux braves guerriers un des plus beaux patrons qu'ilz sauroyent trouver en l'histoire grecque et romaine, ce sera franchement avouer et dire verité, ce me semble.

PERICLES

SOMMAIRE

Les goûts, les talents des hommes doivent être utiles et honnêtes. II. Vertus de Périclès et de Fabius. III. Gloire de la maison de Périclès. IV. Ses études de musique, de philosophie. VI. Son caractère formé par Anaxagoras. XI. Il se mêle des affaires publiques, et prend le parti du peuple. XIII. Son esprit de réserve et son éloquence. On lui donne le surnom d'Olympien. XV. Dignité de ses actions et de ses paroles. XVI. Les mœurs du peuple s'altèrent par l'abondance et les plaisirs qu'il lui procure. XVII. Il se sert de son crédit pour abaisser l'Aréopage. XVIII. Il fait bannir et rappeler Cimon. XXI. La noblesse oppose Thucydide à Périclès. XXII. Jeux, fêtes, banquets qu'il donne au peuple. XXIII. Décoration de la ville d'Athènes. XXV. Émulation et récompenses pour les arts. XXVII. Ils sont portés au plus haut degré de perfection. XXVIII. Phidias préside à tous les grands travaux. Le temple de Minerve, l'Odéon, la longue muraille, les portiques. XXXI. Le parti de Thucydide se plaint des excessives dépenses. Thucydide est banni. XXXII. Périclès reste seul à la tête des affaires de l'État. XXXIII. Dans ce grand éclat de puissance, il n'ajoute rien à la fortune de sa maison. XXXV. Sa manière d'administrer ses biens. XXXVI. Indigence d'Anaxagoras. XXXVII. Périclès propose une assemblée générale pour la pacification et l'union de toute la Grèce. XXXVIII. Sa prudence à ne rien hasarder dans les batailles. XXXIX. Ses succès dans la Chersonèse, le Péloponèse, le Pont. XLII. Idées de conquérir l'Égypte, Carthage et la Sicile, réprimées par Périclès. XLIII. Guerre de l'Eubée. XLV. Guerre de Samos, entreprise pour Aspasie. XLVI. Patrie de cette femme célèbre, et son esprit. XLVIII. Événements de la guerre de Samos. LII. Artémon invente les machines de guerre pour les sièges. LIII. Samos subjuguée. LVI. Guerre du Péloponèse. LX. Brigues contre Périclès. LXIII. Sa constance, sa sagesse. LXVI. Peste qui ravage Athènes. LXVII. Le peuple

s'irrite contre Périclès, et le condamne à une grosse amende. LXVIII. La peste lui enlève ses parents et ses amis. LXIX. Sa fermeté et sa grandeur d'âme. LXX. Il reprend le gouvernement des affaires. Loi de la bourgeoisie d'Athènes révoquée. Nombre des citoyens. LXXI. Fils de Périclès et d'Aspasie. LXXII. Périclès est atteint de la peste. LXXIII. Ses dernières paroles. LXXV. Situation et regrets des Athéniens après la mort de Périclès.

Depuis la 72e Olympiade jusqu'à la quatrième année de la 87e, 429 ans avant Jésus-Christ.

PERICLES

CÆSAR voyant un jour[1] à Rome quelques estrangers hommes riches et opulents, qui avoyent tousjours entre leurs bras de petits chiens et de petites guenons, et les cherissoyent merveilleusement, leur demanda si les femmes en leur païs ne faisoyent pas des enfans : reprenant très sagement ceulx qui employent envers les bestes l'inclination à aimer, et l'affection de charité que la nature a mise en nous, pour en user envers les hommes, et non pas envers les bestes. Au cas pareil, aussi ayant la nature empraint en nostre ame un desir naturel d'apprendre et de sçavoir, il est bien raisonnable de reprendre ceulx qui abusent de ce desir, à ouir et apprendre choses qui n'apportent aucun fruict, et ce pendant mettent à nonchaloir celles qui sont utiles et honnestes. Car quant au sens exterieur qui avec quelque passion reçoit impression de son objet, il luy est à l'adventure force de considerer indifferemment tout ce qui se presente à luy utile ou inutile

[1] Plutarque avait divisé ses Vies des Hommes illustres en plusieurs volumes. Celle de Démétrius commençait le troisième, comme on le voit par le manuscrit de la Bibliothèque Nationale. La Vie de Périclès était à la tête du dixième. C'est pour cela que la préface en est plus longue.

qu'il soit : mais il n'est pas ainsi de l'entendement, pource que chascun en peut user à sa voulunté, et le tourner facilement à toute heure, et appliquer à ce que bon luy semble : à raison dequoy il le fault tousjours addonner à ce qui est le meilleur, à fin que non seulement il le contemple, mais aussi qu'il s'en repaisse et nourrisse en le contemplant. Car tout ainsi que la couleur la plus propre pour l'œil, est celle qui de sa vivacité jointe avec une gayeté resjouit et conforte la veuë : aussi doibt on appliquer son entendement à contemplations, qui en delectant le tirent quand et quand à ce qui est son propre bien : comme sont les effects de la vertu, lesquelz en les oyant ou lisant impriment ès cueurs une affection et un zele de les ensuyvre. Ce qui n'est pas en toutes autres choses que nous avons en quelque estime, et ne sommes pas tousjours incitez à desirer faire ce que nous trouvons bien fait : ains au contraire, bien souvent prenans plaisir à l'œuvre, nous en mesprisons l'ouvrier, comme ès compositions des parfums et ès teintures de pourpre : car nous nous delectons de l'un et de l'autre, et neantmoins estimons les perfumiers et teinturiers personnes viles et mechaniques. Pourtant respondit très bien Antisthenes à un qui luy disoit que Ismenias estoit excellent joueur de flustes, « C'est-mon [1], « dit-il, mais au demourant homme qui ne vault « rien : car autrement il ne seroit point si excellent « joueur de flustes ». Auquel propos Philippus roy de Macedoine dit une fois à son filz Alexandre le grand, qui avoit chanté en un festin fort plaisam-

[1] C'est mon avis.

ment, et en homme qui entendoit bien l'art de musique, « N'as tu point de honte de chanter si « bien ? » Pource qu'il suffit bien que un roy employe quelquefois son loisir à ouir chanter les chantres, et fait beaucoup d'honneur aux Muses, de vouloir estre aucunefois auditeur des ouvriers de tel art, quand ilz font à l'envy les uns des autres à qui chantera le mieux. Mais qui actuellement exerce quelque art basse et vile, il produit en tesmoignage contre soy mesme le labeur qu'il a employé en choses inutiles, pour prouver qu'il a esté paresseux à apprendre les honnestes et utiles. Et n'y eut jamais jeune homme de bon cueur et de gentille nature, qui en regardant l'image de Jupiter, laquelle est en la ville de Pise, souhaittast devenir Phidias, ny Polycletus en regardant celle de Juno qui est en Argos, ne qui desirast estre Anacreon, ou Philemon, ou Archilochus pour avoir quelquefois pris plaisir à lire leurs œuvres : car il ne s'ensuit pas necessairement, si l'ouvrage delecte, que tousjours l'ouvrier en soit à louer. Ainsi ne profitent point telles choses à ceulx qui les contemplent, pource qu'elles n'engendrent point ès cueurs des regardans un zele de les imiter, ny n'excitent point une affection de les ressembler et de s'y conformer : mais la vertu a cela de propre en ses actions, quelle rend l'homme qui la cognoist affectionné de sorte, que tout ensemble il en treuve les actes beaux, et desire ressembler à ceulx qui les font. Car des biens de la fortune nous en aimons la fruition et la possession, et de la vertu l'action : au moyen dequoy nous sommes bien contents d'avoir ces biens là des autres, mais ceulx cy, nous

voulons que les autres les ayent de nous. Car la vertu a ceste force qu'elle incite la voulunté de l'homme, qui la considere, à la vouloir incontinent exercer, et engendre en son cueur une envie de la mettre en execution, formant les meurs de celuy qui la contemple, non point par imitation, ains par la seule intelligence et cognoissance de l'acte vertueux, qui tout soubdain luy apporte un instinct et un propos deliberé de faire le semblable.

II. C'est pourquoy j'ay estimé, que je devois continuer à mettre par escript les vies des hommes illustres, et en ay composé ce dixieme livre, auquel sont contenues celles de Pericles, et de Fabius Maximus qui sousteint la guerre contre Hannibal : pource que ce ont esté deux personnages semblables en plusieurs autres vertus, et mesmement en doulceur et en justice, et qui pour avoir sceu patiemment supporter les folies de leurs peuples et de leurs compagnons ès charges de gouvernement, ont esté très utiles à leur païs : mais si nous avons bien rencontré de les assortir et conferer l'un à l'autre, on le pourra mieulx juger par ce que nous en mettrons cy dessoubs en escript.

III. Pericles donques estoit de la lignée Acamantide, du bourg de Cholarge, de l'une des meilleures maisons, et plus ancienes races de la ville d'Athenes, tant du costé de sa mere, que du costé de son pere. Car Xantippus son pere, qui desfeit en battaille les lieutenans du roy de Perse en la journée de Mycale [1], espousa Agariste, laquelle estoit descendue de

[1] La seconde année de la soixante-quinzième olympiade, 479 ans avant Jésus-Christ.

Clisthenes, celuy qui chassa d'Athenes les descendans de Pisistratus, et ruina vaillamment leur tyrannie : puis establit des loix, et ordonna une forme de gouvernement fort bien temperé, pour maintenir ses citoyens en paix et en concorde les uns avec les autres. Ceste Agariste songea une nuict qu'elle avoit enfanté un lion : et peu de jours après elle accoucha de Pericles, si bien formé en toutes les parties de son corps, qu'il n'y avoit que redire, excepté qu'il avoit un peu la teste longue, et deproportionnée en grosseur au reste de la personne : qui est la cause pourquoy toutes ses statues presque ont l'armet en teste, n'ayans pas les ouvriers, ainsi qu'il est vraysemblable, voulu luy reprocher celle deformité. Mais les poëtes Attiques l'appelloyent Schinocephalos, qui vault autant à dire comme teste d'ougnon, pource que les Attiques appellent aucunefois ce qui s'appelle en langue commune Scilla, c'est à dire, ougnon de Barbarie [1], Schinos : et Cratinus poëte comique en la comœdie qu'il a intitulée Chirones dit :

> Le vieil Saturne avec Sedition
> Ont engendré par leur conjonction
> Ce grand Titan, qu'en la cour immortelle
> Des dieux du ciel Grosse teste on appelle.

Et de rechef en celle qui se nomme Nemesis, en parlant de luy il dit :

> Vien Jupiter hostelier longue teste.

Et Teleclides aussi se moquant de luy, dit en un lieu :

[1] Nous l'appelons l'oignon marin.

Aucunefois ne sachant bonnement
Où il en est de son gouvernement,
Il se tient coy, et point ne se presente,
Sentant du mal en sa teste pesante :
Mais quelquefois aussi seul il desserre
De son grand chef un merveilleux tonnerre.

Et Eupolis en la comœdie qu'il intitule[1] Demi, en interrogant et demandant particulierement de chascun des orateurs, qu'il feinct estre retournez des enfers, quand on luy nomme Pericles le dernier, il dit :

Certainement amené tu nous as
Le chef de tous ceulx qui estoyent là bas.

IV. Or quant à la musique, la pluspart des autheurs escrit que Damon fut celuy qui la luy enseigna, le nom duquel, comme lon dit, se doibt prononcer la premiere syllabe briefve : mais toutefois Aristote dit, qu'il apprit la musique chez Pythoclides. Comment que ce soit, il est certain que cestuy Damon estoit homme fort entendu et ruzé en matiere de gouvernement, qui pour dissimuler et cacher au peuple sa suffisance en cela, se couvroit du nom de musicien, et hantoit autour de Pericles comme un maistre de lucte ou d'escrime, qui luy enseignoit comme il se devoit conduire ès affaires d'estat : toutefois à la fin il ne peut si bien dissimuler, que le peuple ne cogneust qu'il se servoit de sa lyre et de la musique pour couverture : et comme homme remuant, entreprenant, et favorisant à la tyrannie, fut banny pour cinq ans[2] : ce qui donna

[1] Δῆμοις, *les peuples :* il jouait, à ce qu'il paraît, dans cette comédie les différents peuples de l'Attique.

[2] C'est une faute. Il faut corriger *pour dix ans*. C'est le ban de l'ostracisme. Voyez Amyot lui-même, chap. XVIII.

aux poëtes comiques matiere de parler, entre lesquelz Platon en une de ses comœdies introduit quelcun qui luy demande :

> Dis moy premier Chiron, car il est bruit
> Que Pericles tu as fait et instruict.

V. Il fut aussi quelque temps auditeur et disciple du philosophe Zenon natif de la ville d'Elée, qui enseignoit la philosophie naturelle comme Parmenides, mais il faisoit profession de contredire à tout le monde, et alleguer tant d'oppositions en disputant, qu'il rengeoit son homme à ne sçavoir que respondre, ny à quoy se resouldre, ainsi comme Timon Phliasien le tesmoigne en ces vers :

> Grande eloquence, et grande force d'art
> Pour disputer en l'une et l'autre part
> Avoit Zenon, reprenant tout le monde
> Quand il vouloit desployer sa faconde.

VI. Mais celuy qui frequenta plus avec luy, et qui luy donna celle gravité et celle dignité qu'il gardoit en tous ses faicts et ses dicts, plus seigneuriale que ne comporte la condition et l'estat de ceulx qui ont à harenguer devant un peuple libre, et qui brief luy eleva ses meurs jusques à une certaine majesté qu'il avoit en toutes ses façons de faire, fut Anaxagoras le Clazomenien, lequel par les hommes de ce siecle là estoit communement appellé Nus, c'est à dire, l'entendement, fust ou pource qu'ilz avoyent en singuliere admiration la vivacité et subtilité de son esprit à rechercher les causes des choses naturelles, ou pource que ce fut le premier qui attribua la disposition et le gouvernement de ce monde, non à la for-

tune ny à la necessité fatale, ains à une pure et simple intelligence ou entendement, lequel separe, comme cause premiere agente, les substances de parties semblables, qui sont en tous les autres corps de l'univers meslez et composez de diverses substances.

VII. Pericles donques ayant ce personnage en singuliere admiration, par lequel il avoit à plein esté instruict en la cognoissance des choses naturelles, mesmement de celles qui se font en l'air et au ciel, en prit non seulement une grandeur et hautesse de courage, et une dignité de langage, où il n'y avoit rien d'affetté, de bas, ny de populaire, mais aussi une constance de visage qui ne se mouvoit pas facilement à rire, une gravité en son marcher, un ton de voix qui jamais ne se perdoit, une contenance rassise, et un port honneste de son habillement, qui jamais ne se troubloit pour chose quelconque qui luy advinst en parlant, et autres semblables choses, qui apportoyent à tous ceulx qui les voyoyent et consideroyent un merveilleux esbahissement.

VIII. Auquel propos on compte, qu'il y eut quelquefois un meschant effronté, qui fut tout un jour à l'oultrager de paroles diffamatoires en pleine place, et à luy dire toutes les injures dont il se pouvoit adviser : ce qu'il endura patiemment sans jamais luy respondre un seul mot, depeschant ce pendant quelque affaire de consequence, jusques au soir qu'il se retira tout doulcement en son logis, sans se monstrer alteré en façon quelconque, combien que cest importun là le suyvist tousjours en luy disant tous les

oultrages qu'il est possible de dire : et comme il fut prest à entrer dedans son logis, estant desja nuict toute noire, il commanda à l'un de ses serviteurs qu'il prist une torche, et qu'il allast reconduire cest homme, et l'accompagner jusques en sa maison : toutefois le poëte Ion escrit que la frequentation de Pericles estoit superbe et arrogante, et que parmy sa gravité et sa magnanimité il y avoit beaucoup d'orgueil et de mespris des autres : et au contraire il louë grandement la civilité, humanité et courtoisie de Cimon, en ce qu'il se sçavoit dextrement accommoder à toutes compagnies. Mais il ne nous faut pas arrester à ce que dit ce poëte Ion [1], qui vouldroit qu'en la vertu il y eust, comme en quelques tragedies, une partie où lon introduisist des satyres pour faire rire : et au contraire, Zenon conseilloit à ceulx qui disoyent que la gravité de Pericles estoit une presumption et une arrogance, qu'ilz feissent les presumptueux comme luy : pource que ceste maniere de contrefaire les choses honnestes et vertueuses, apporte secretement, avec le temps, une affection de les aimer et de s'y vouloir accoustumer à bon esciant. Si ne receut pas seulement Pericles ces biens là de la conversation d'Anaxagoras, ains y apprit aussi à chasser hors de soy et mettre sous les pieds toute superstitieuse crainte des signes celestes, et des impressions qui se forment en l'air, lesquelles apportent grande terreur à ceulx qui en ignorent les causes, et à ceulx qui craignent les dieux d'une frayeur esperdue, pource

[1] Dans le grec : « qui voudroit que de même qu'une représentation tragique, la vertu eût aussi une partie satirique ».

qu'ilz n'en ont aucune cognoissance certaine, que la vraye philosophie naturelle donne, et au lieu d'une tremblante et tousjours effroyée superstition, engendre une vraye devotion accompagnée d'asseurée esperance de bien.

IX. Lon dit à ce propos, que lon apporta un jour à Pericles de l'une de ses terres la teste d'un belier qui n'avoit qu'une corne seule, et que le devin Lampon ayant consideré ceste teste qui n'avoit qu'une corne forte et dure au milieu du front, interpreta que cela vouloit dire, que y ayant deux lignes et deux parts en la ville d'Athenes touchant le gouvernement, celle de Pericles et celle de Thucydides, la puissance des deux seroit toute reduitte en une, et notamment en celle de celuy en la maison duquel ce signe estoit advenu : mais que Anaxagoras qui se trouva là present, feit fendre le test [1] en deux, et monstra aux assistans comme le cerveau du belier n'emplissoit pas la capacité de son lieu naturel, ains se resserroit de toutes parts, et alloit aboutissant en pointe comme un œuf, à l'endroit où la corne prenoit le commencement de sa racine : si en fut Anaxagoras fort estimé sur l'heure par tous les assistans, mais Lampon le fut aussi bien tost après, quand Thucydides fut chassé, et que tous les affaires de la chose publique universellement tumberent entre les mains de Pericles.

X. Aussi n'est il pas inconvenient, à mon advis, que le philosophe naturel, et le devin ayent bien et veritablement rencontré tout ensemble, ayant l'un bien pris la cause, et l'autre la fin de cest evene-

[1] La tête.

ment : car la profession de l'un est de rechercher comment il se fait, et de l'autre pourquoy il se fait, et de sçavoir predire ce qu'il signifie. Car quant à ceulx qui disent, que rendre la cause soit oster la signifiance du signe, ilz ne considerent pas, qu'en voulant abolir par ceste raison les predictions des signes et prodiges celestes, ilz ostent aussi ceulx qui se font par artifice, comme les sons des bassins, les lumieres des feus le long de la marine, les umbres des aguilles ès horologes au soleil, toutes lesquelles choses se font par quelque cause et quelque manufacture, pour estre signe de quelque chose : mais ceste dispute à l'adventure appartient mieulx à un autre traitté.

XI. Et pour retourner à Pericles, estant encore jeune il redoubtoit fort le peuple, pource qu'il sembloit retraire un peu de visage à Pisistratus, et les plus vieux de la ville craignoyent aussi fort sa voix qui estoit doulce, sa langue diserte, et sa parole aisée, à cause qu'elle ressembloit à celle de Pisistratus. D'avantage il avoit beaucoup de biens, et estoit de l'une des plus nobles maisons de la ville, et si estoyent ses amis ceulx qui avoyent le plus de credit et d'authorité au maniement des affaires : au moyen dequoy, craignant qu'il ne fust banny du ban de l'ostracisme, il ne s'entremettoit point du gouvernement en façon quelconque, et à la guerre se monstroit vaillant homme, et qui n'espargnoit point sa personne. Mais après que Aristides fut mort, que Themistocles eut esté chassé, et que Cimon ayant charge des armées se trouva la plus part du temps hors de la Grece, occupé en guerres

loingtaines, alors il se[1] rengea à la ligue du menu peuple, preferant la multitude de la commune pauvre au petit nombre des nobles et des riches : ce qui estoit contre son naturel, pource que de soy mesme il n'estoit point populaire : mais il le feit, comme il est vraisemblable, pour eviter la suspicion qu'il pretendist à usurper la tyrannie : et aussi, pource qu'il voyoit que Cimon inclinoit entierement du costé de la noblesse, et estoit singulierement aimé et porté des gens de bien, luy au contraire se jetta entre les bras de la commune, se provoyant par ce moyen de seureté pour soy mesme, et d'authorité contre luy.

XII. Si commencea incontinent à suyvre une toute nouvelle maniere de vivre, depuis qu'il se fut mis aux affaires[2] : car on ne le veit onques-puis aller par la ville, sinon qu'il allast ou en la place ou au senat. Il desista d'aller aux banquetz où lon le convioit, et laissa tout autre tel entretien d'amis, et toute telle maniere de conversation, tellement qu'en tout le temps qu'il se mesla du gouvernement de la chose publique, qui fut fort long, il n'alla jamais soupper chez pas un de ses amis, sinon qu'il fut au festin des nopces de Euryptolemus son nepveu, encore n'y demoura il que jusques aux graces quand lon offre du vin aux dieux, et se leva de table incontinent, pource que ces amiables privaultez là abaissent fort toute haultesse affectée pour apparoir, et est bien difficile de

[1] Livra aux affaires publiques et se rengea, etc.

[2] Périclès se mit aux affaires vers la soixante-treizième olympiade, 488 ans avant Jésus-Christ.

maintenir une severe gravité pour garder sa reputation, en se laissant familierement hanter à tout le monde. Il est vray qu'en une vraye vertu entiere, cela est tousjours le plus beau qui est le plus apparent, et n'y a rien ès gens de bien et d'honneur que les estrangers trouvent si admirable, comme leurs domestiques qui sont tousjours à l'entour d'eulx trouvent leur vie ordinaire.

XIII. Pericles donques pour obvier à ce que le peuple ne se saoulast de luy, s'il le voyoit continuellement, ne s'approchoit de luy, et ne se presentoit devant luy que par intervalles, ny ne parloit pas de toutes matieres, et ne sortoit pas en public, ains se reservoit ne plus ne moins que lon gardoit à Athenes la galere Salaminiene, comme dit Critolaus, pour les matieres de grande consequence : et ce pendant manioit les autres affaires de moindre importance par l'entremise de quelques orateurs qui estoyent ses familiers, entre lesquelz Ephialtes, à ce que lon dit, en estoit l'un, celuy qui osta l'authorité et la puissance à la cour d'Areopage, et donna trop grande et trop effrenée licence au peuple, ainsi que dit Platon : à l'occasion de laquelle, ce disent les poëtes comiques, il devint si insolent qu'on ne le pouvoit plus tenir non plus qu'un jeune cheval qui n'a point de bride, et prit une audace telle, qu'il ne voulut plus obeïr, ains mordit l'isle d'Eubœe, et saulta dessus les autres isles. Pericles donques se voulant former un stile de parler, et une façon de langage comme un outil convenable et conforme à la maniere de vivre et à la gravité qu'il avoit prise, y employoit à tous

propos ce qu'il avoit appris de Anaxagoras, coulourant ses raisons de philosophie naturelle par l'artifice de rhetorique : car ayant acquis par l'estude de ceste philosophie une haultesse de conceptions, et une efficace de venir à bout de tout ce qu'il prenoit à prouver, avec ce que de nature il estoit doué de bon entendement, comme escrit le divin Platon, et en tirant ce qui convenoit à son propos, qu'il accoustroit puis après par artifice d'eloquence, il se rendit de beaucoup plus excellent orateur que nul autre de son temps : au moyen de quoy luy fut, comme lon dit, imposé le surnom d'Olympien, qui vault autant à dire comme, celeste ou divin : encore que quelques uns veuillent dire, que ce fut à cause des beaux ouvrages et edifices publiques, dont il embellit la ville d'Athenes : et d'autres à cause de la grande authorité et puissance qu'il avoit au gouvernement tant en guerre qu'en paix. Mais il n'est pas inconvenient, que ceste gloire ne luy ait esté deferée, à raison de plusieurs excellentes qualitez ensemble qui estoyent en luy : toutefois les comœdies que feirent jouer les poëtes de ce temps là, ès quelles il y a plusieurs paroles dites de luy, les unes à bon esciant, les autres en jeu et avec risée, tesmoignent que ce fut pour son eloquence principalement que luy fut donné ce surnom : car ilz disent qu'il tonnoit, qu'il esclairoit en harenguant, et qu'il portoit sur sa langue une fouldre terrible.

XIV. Auquel propos on fait un compte d'une response de Thucydides filz de Milesius, qu'il feit touchant la force d'eloquence de Pericles assez

plaisamment : car il estoit homme de bien et d'honneur, et avoit longuement fait teste au gouvernement des affaires à Pericles. Comme donques Archidamus roy de Lacedæmone luy demandast un jour, lequel luctoit le mieulx de luy ou de Pericles, il luy respondit : « Quand je l'ay jetté par terre en « luctant, il sçait si bien dire en le niant, qu'il « fait croire aux assistans qu'il n'est point tumbé, « et leur persuade le contraire de ce qu'ilz ont « veu. »

XV. Toutefois il estoit fort retenu et reservé en son parler, de sorte que toutes les fois qu'il s'alloit presenter à la tribune des harengues pour prescher le peuple, il faisoit prieres aux dieux qu'il ne luy eschappast de la bouche, sans y penser aucune parole qui ne servist bien à la matiere qu'il avoit à traitter : toutefois il n'est rien demouré de ses œuvres par escrit, si ce ne sont quelques edicts qu'il meit en avant : encore a lon retiré par memoire bien peu de ses dicts notables, comme quand il dit, « qu'il falloit oster la ville d'Ægine, pource qu'elle « estoit comme une paille en l'œil du port de « Pyrée » : et une autre fois qu'il dit, « qu'il voyoit ja « de loing la guerre qui leur couroit sus de devers « le Peloponese ». Une autre fois, ainsi comme il s'embarquoit avec Sophocles, qui lors estoit son compagnon en la charge de capitaine general, et qui luy louoit la beauté d'un jeune garson qu'ilz rencontrerent par le chemin : « Il fault, luy dit il, « Sophocles, qu'un gouverneur ait non seulement « les mains nettes, mais les yeux aussi. » Et Stesimbrotus escrit, qu'en la harengue funebre

qu'il feit à la louange de ceulx qui estoyent morts en la guerre de Samos, il dit qu'ilz estoyent immortelz comme les dieux : car nous ne voyons pas les dieux en leur essence, mais par les honneurs que lon leur fait, et par les grands biens dont ilz jouissent nous conjecturons qu'ilz soyent immortelz, et les mesmes choses sont en ceulx qui meurent pour la defense de leur païs.

XVI. Or pource que Thucydides descrit le gouvernement de la chose publique soubs Pericles, comme un gouvernement de la noblesse, et qui en apparence sembloit bien estre populaire, mais en effect estoit une principauté regie par le sens et l'authorité du premier homme de la ville : et que plusieurs autres disent, que ce fut luy qui premierement meit en avant la coustume de departir au peuple les terres conquises en guerre, et de leur distribuer des deniers communs pour veoir les jeux, et qui leur ordonna salaire pour toutes choses : qui fut une mauvaise accoustumance, à cause que le commun populaire, qui paravant se passoit à peu, et qui gaignoit sa vie à la peine de son corps, en devint superflu, sumptueux et dissolu, pour les choses qui furent lors introduites : lon pourra veoir par la simple exposition du faict la cause de ceste mutation.

XVII. Car Pericles à son advenement, ainsi que nous avons dit par cy devant, pour acquerir reputation pareille à celle de Cimon, tascha à se mettre en la bonne grace du commun populaire : mais n'ayant pas la richesse ny les biens si grands que luy, pour soustenir la despense telle

que faisoit Cimon, par laquelle il entretenoit les pauvres, en tenant maison ouverte à tous venans, en revestant les pauvres vieilles gens, et faisant oster les clostures de ses terres, vergers et heritages, à fin que chascun y peust entrer et y cueillir des fruicts à son plaisir : se voyant par ces moyens là surmonté en la bienvueillance du commun populaire, il se meit à introduire ces distributions de deniers communs, à la sugestion et par le conseil de Demonides natif de l'isle d'Ios, ainsi comme Aristote le recite : et ayant en peu de temps gaigné la bonne grace du menu populaire par ces distributions de deniers communs, qu'il leur faisoit departir, tant pour avoir lieu à veoir jouer les jeux, comme pour le salaire d'assister aux jugemens, et par autres semblables corruptions, il s'en servit puis après à l'encontre de la cour d'Areopage, du corps de laquelle il ne fut jamais, pource qu'il ne luy estoit onques escheut par le sort d'estre ny prevost annuel [1], ny conservateur des loix, ny roy des sacrifices, ny maistre des guerres, qui estoyent offices, lesquelz de toute ancieneté se creoyent par le sort : et ceulx à qui le sort touchoit, s'ilz s'estoyent bien portez en l'administration de leurs magistrats, montoyent, et venoyent à estre du corps de la cour d'Areopage.

XVIII. Pericles donques, par ces moyens ayant acquis grand credit et grande authorité entre le menu peuple, embrouilla tellement ce senat d'Areopage, qu'il luy feit oster la cognoissance de plusieurs matieres, par l'entremise d'Ephialtes, et feit

[1] Archonte.

bannir d'Athenes à temps, Cimon, comme favorisant aux Lacedæmoniens, et contrariant au bien et à l'authorité du peuple, encore que ce fust le plus riche et le plus noble de toute la ville, et qui avoit gaigné de plus glorieuses victoires, et avoit emply la cité d'Athenes de despouilles conquises sur les ennemis, ainsi comme nous avons escrit en sa vie : tant estoit grande l'authorité de Pericles envers le peuple. Or le bannissement dont il fut banny, que lon appelle ostracisme, estoit par la loy limité à dix ans, durans lesquelz estans les Lacedæmoniens descendus avec grosse puissance en la contrée de Tanagre, les Atheniens leur allerent incontinent au devant : là où Cimon voulant faire veoir par effect que lon le calumnioit faulsement de favoriser aux Lacedæmoniens, s'y en alla se presenter en armes pour combattre avec ceulx de sa lignée : mais les amis de Pericles se banderent ensemble, qui le contraignirent de se retirer comme banny. Ce qui fut aussi cause que Pericles combattit celle journée plus asprement que jamais, et y acquit l'honneur d'avoir fait preuve de sa personne autant et plus que nul autre qui fust en toute l'armée. Mais les amis de Cimon que Pericles chargeoit aussi de porter faveur aux affaires des Lacedæmoniens, y moururent tous entierement : dont les Atheniens se repentirent bien d'avoir chassé Cimon, et le regretterent fort après avoir esté desfaicts en celle battaille sur les confins du païs d'Attique, mesmement pource qu'ilz s'attendoyent bien d'avoir à la saison nouvelle [1] une bien

[1] Au printemps.

aspre et forte guerre. Ce que sentant Pericles, il ne feignit point de gratifier en cela à la commune, ains luy mesme proposa et meit en avant le decret, qu'il fust rappellé : comme il fut fait. Et retourné que fut Cimon, il moyena la paix entre ces deux citez, pource que les Lacedæmoniens luy portoyent bonne affection, et à l'opposite ilz haïssoyent Pericles, et tous les autres [1] gouverneurs.

XIX. Toutefois il y en a qui escrivent, que jamais Pericles ne condescendit à le faire rappeller, que premierement ilz n'eussent fait un accord secret entre eulx par l'entremise d'Elpinice sœur de Cimon, à sçavoir que Cimon iroit avec une armée de deux cents galeres faire la guerre aux païs de l'obeïssance du roy de Perse, et Pericles demoureroit en sa maison avec l'authorité du gouvernement dedans la ville. Ceste sœur Elpinice avoit ja auparavant une autre fois addoulcy Pericles envers son frere, lors qu'il fut mis en justice pour un crime capital : car Pericles estoit l'un de ceulx à qui l'accusation en avoit esté deleguée et commise par le peuple. Elpinice alla devers luy, et le pria de ne faire pas du pis qu'il pourroit à son frere. Pericles luy respondit en riant, « Tu es trop vieille, « Elpinice, tu es trop vieille, pour venir à bout de « si grandes choses ». Toutefois quand ce vint au jugement que la cause fut plaidée, il ne se leva qu'une seule fois pour parler contre luy, comme par maniere d'acquit : et s'en alla, ayant fait moins de mal à Cimon, que nul autre des accusateurs.

XX. Qui pourra donques adjouxter foy à Idome-

[1] Démagogues.

neus, lequel met sus à Pericles qu'il avoit fait occire en trahison l'orateur Ephialtes qui estoit son amy, et avoit tousjours esté de son advis et de son party au gouvernement de la chose publique, par jalouzie et envie qu'il portoit à sa gloire? Car telles paroles diffamatoires, je ne sçay d'où ramassées, a Idomeneus vomy comme une humeur cholerique à l'encontre de Pericles : lequel encore qu'il ne fust pas à l'adventure du tout irreprehensible, si est ce qu'il avoit le cueur grand et noble, et la nature desireuse d'honneur, ès quelles manieres d'hommes lon ne voit pas gueres advenir que telles passions si brutales et si cruelles s'engendrent. Mais cest orateur Ephialtes estant redoubtable à ceulx qui soustenoyent le party de la noblesse, pource qu'il ne pardonnoit aucunement à ceulx qui avoyent en chose quelle qu'elle fust offensé l'authorité du peuple, ains les en poursuyvoit et persecutoit en toute rigueur jusques au bout, ses ennemis luy dresserent embusche par l'entremise d'un Aristodicus Tanagrien, et le feirent tuer en trahison, ainsi comme l'escrit Aristote.

XXI. Or en ces entrefaittes mourut Cimon en l'isle de Cypre, estant general de l'armée de mer d'Athenes : parquoy ceulx qui tenoyent le party de la noblesse, voyans que Pericles estoit desja grand, et qu'il marchoit devant tous les autres citoyens de la ville, voulans qu'il y eust quelcun de leur part qui luy feist teste, et luy rabbattist un peu son authorité, de maniere qu'il ne vinst pas à avoir puissance absoluë, ilz luy opposerent Thucydides du bourg de Alopece, homme sage,

beaupere[1] de Cimon, pour luy resister. Cestuy Thucydides s'entendoit moins de la guerre que Cimon, mais plus des affaires de ville et du gouvernement de la chose publique, et se tenoit le plus du temps en la ville, là où combattant continuellement à l'encontre de Pericles en la tribune des harengues à prescher contre luy, il eut en peu de temps mis sus une ligue pareille à celle de Pericles : car il engarda que les gens de bien et d'honneur, que lon appelle, qui sont les nobles, ne se meslassent et confundissent parmy la commune, ainsi comme auparavant, là où leur dignité estoit offusquée et effacée par la multitude du peuple : ains les separa d'avec la commune, et les assembla tous en un corps, qui vint à avoir puissance egale à l'autre ligue, et meit par maniere de dire, le contrepoix à la balance. Car du commencement il n'y eut que un peu de debat occulte seulement entre ces deux partialitez, comme une fueille superficielle en une lame de fer, qui feit un peu apparoir la difference de ceulx qui tenoyent le party du peuple, et de ceulx qui tenoyent le party de la noblesse : mais la contention et dissension de ces deux personnages fut comme une profonde incision, qui mespartit la ville en deux partialitez, dont l'une tout publiquement fut appellée la noblesse, et l'autre le peuple.

XXII. Et pourtant Pericles relaschant encore plus alors la bride au peuple, faisoit toutes choses pour luy aggreer et complaire, donnant ordre

[1] Beau-frère de Cimon. Amyot n'a pas fait attention à la signification du mot κηδεστής.

qu'il y eust tousjours en la ville quelques jeux, quelques festes, banquets et passetemps publiques, pour entretenir la commune de telz plaisirs honnestes : et oultre cela, il envoyoit tous les ans à la guerre une armée de soixante galeres, sur lesquelles y avoit bon nombre de pauvres citoyens, qui neuf mois[1] de l'an durans prenoyent soude du public, et ensemble s'apprenoyent et s'exercitoyent à l'experience de la marine. D'avantage il envoya au païs de la Cherronese mille bourgeois pour y habiter, et departir les terres entre eulx, cinq cents en l'isle de Naxe, en celle d'Andros deux cents cinquante, en la Thrace mille, pour habiter avec les Bisaltes, et d'autres en Italie quand la cité de Sybaris fut rebastie, qui depuis fut surnommée la ville des Thuriens : ce qu'il faisoit pour descharger la ville d'une multitude oisive, qui pour son oisiveté estoit curieuse et desireuse de choses nouvelles, et aussi pour prouveoir à la necessité des pauvres bourgeois qui n'avoyent rien, avec ce que en logeant ainsi des naturelz citoyens d'Athenes auprès de leurs subjects ou alliez, ce leur estoit comme une garnison qui les tenoit en bride, et les gardoit d'attenter aucune nouvelleté.

XXIII. Mais ce qui donna plus de plaisir, et adjouxta plus d'ornement à la ville d'Athenes, qui apporta plus d'esbahissement aux estrangers, et qui seul porte suffisant tesmoignage, que ce que lon dit de l'ancienne puissance, richesse et opulence de la Grece, n'est point chose faulse,

[1] Dans le grec huit mois.

c'est la magnificence des ouvrages et edifices publiques qu'il feit faire. Aussi est-ce l'œuvre de toutes celles de Pericles, pour laquelle ses envieux et malvueillans luy porterent plus d'envie, et dont ilz le calumnierent plus crians contre luy en toutes les assemblées de conseil, que le peuple d'Athenes estoit diffamé pour avoir transporté les deniers comptans de toute la Grece, qui estoyent en depost dedans l'isle de Delos : et encore que la plus honneste excuse que lon eust pour couvrir ce faict, en disant que c'estoit pour la crainte des Barbares, afin de le mettre en lieu fort, où il fust en plus seure garde, Pericles la leur avoit ostée, et que c'estoit une trop grande injure faitte à tout le demourant de la Grece, et un tour de manifeste tyrannie, attendu qu'elle voit devant ses yeux que l'argent que lon luy a fait contribuer à force pour les affaires de la guerre contre les Barbares, nous l'employons à faire dorer, embellir et accoustrer nostre ville, ne plus ne moins qu'une femme glorieuse, qui veult estre parée de riches joyaulx et de pierres precieuses, et en faisons faire des images, et bastir des temples d'une excessifve despense.

XXIV. Pericles au contraire remonstroit aux Atheniens, qu'ilz n'estoyent point tenus de rendre compte de ces deniers à leurs alliez, attendu qu'ilz combattoyent pour eulx, et qu'ilz tenoyent les Barbares loing de la Grece, sans qu'eulx contribuassent pour ce faire un seul homme, un seul cheval, ny un seul vaisseau, ains seulement de l'argent, lequel n'est plus à ceulx qui le payent,

ains à ceulx qui le reçoyvent, moyenant qu'ilz facent ce pourquoy ilz le reçoyvent, et qu'estant leur ville bien prouveue de toutes choses necessaires pour la guerre, il estoit honneste d'employer le surplus de ses finances en choses qui à l'advenir, quand elles seroyent parachevées, leur apporteroyent gloire sempiternelle : et dès lors que lon estoit encore après à les faire, les enrichiroyent d'une opulence presente pour la diversité des ouvrages de toutes sortes, et des matieres qui y feroyent besoing, pour lesquelles amener et mettre en œuvre seroyent employez ouvriers de tous mestiers et toutes mains qui vouldroyent travailler, de maniere que tous les habitans de la ville viendroyent à en recevoir paye et salaire du public, et elle par mesme moyen s'embelliroit et se nourriroit quand et quand de soy mesme. Car ceulx qui estoyent forts et dispos de leurs personnes, et en aage de porter armes, avoyent entretenement de la soulde publique, qu'ilz touchoyent en allant à la guerre : et les autres qui ne se mesloyent point des armes, comme les gens mechaniques et vivans de leurs bras, il vouloit bien qu'ilz eussent aussi part aux deniers communs, mais non pas sans les gaigner ne sans rien faire.

XXV. Ce qui fut cause, qu'il meit en avant au peuple des entreprises de grands edifices, et des desseings d'ouvrages de plusieurs mestiers qui ne se pouvoyent achever que avec long traict de temps, à fin que les citoyens qui demouroyent en la maison eussent moyen de prendre part aux deniers publiques, et de s'en enrichir aussi bien comme

ceulx qui alloyent à la guerre, qui servoyent aux vaisseaux sur la mer, ou qui estoyent en garnison à la garde des places : pource que les uns gaignoyent à fournir les matieres, comme la pierre, le cuyvre, l'yvoire, l'or, l'ebene et le cyprez : les autres à les mettre en œuvre, et à en besongner, comme les charpentiers, mouleurs, fondeurs, imagers, maçons, tailleurs de pierres, teinturiers, orfevres, menuisiers besongnans d'yvoire, peintres, ouvriers de marquetterie, tourneurs : les autres à conduire les estoffes, et à les fournir, comme marchands, mariniers, pilotes ès choses qui s'amenoyent par la mer, et par terre les charrons, voituriers, chartiers, cordiers, carriers, selliers, bourreliers, pionniers pour applanir les chemins, fouilleurs des mines. D'avantage chasque mestier comme capitaine avoit soubz soy sa propre armée de maneuvres, gaignans leur vie à la peine de leurs bras seulement, pour servir comme d'outilz et d'aides aux maistres ouvriers : de maniere que la besongne par ce moyen venoit à espandre et distribuer le gaing à toute aage et à toute qualité et condition de gens.

XXVI. Ainsi venoyent les ouvrages à se haulser et avancer, estans superbes en magnificence de grandeur, et nompareilz en grace et beaulté, pource que les ouvriers, chascun en son endroit, s'efforçoyent à l'envy les uns des autres, à surmonter la grandeur de leurs ouvrages par l'excellence de l'artifice : mais encore n'y avoit il chose qui fust tant admirable, comme la celerité : car là où lon estimoit chascun desdits ouvrages devoir à peine estre parachevé en plusieurs aages, et

plusieurs successions de vies d'homme les unes après les autres, tous furent entierement faits et parfaits dedans le temps que dura en vigueur le credit et l'authorité d'un seul gouverneur. Et toutefois lon dit qu'en ce mesme temps là, comme le peintre Agatharchus se glorifiast de ce qu'il peignoit promptement et facilement des bestes, Zeuxis l'ayant entendu respondit, « Et moy, au con« traire, je me glorifie de demourer long temps à « les faire » : pource que ordinairement la soudaineté et facilité ne peult donner une fermeté perdurable ny une beaulté parfaitte à l'œuvre : mais la longueur du temps adjouxtée à l'assiduité de labeur en la manufacture d'un ouvrage, luy donne force et vigueur de longue durée.

XXVII. Voilà pourquoy les ouvrages que feit alors Pericles sont plus esmerveillables, attendu qu'ilz ont esté parfaits en si peu de temps, et ont duré si longuement : pource que chascun d'iceulx dès lors qu'il fut parfait, sentoit desja son antique quant à la beaulté, et neantmoins quant à la grace et vigueur il semble jusques aujourdhuy qu'il viene tout freschement d'estre fait et parfait, tant il y a ne sçay quoy de florissante nouveaulté, qui empesche que l'injure du temps n'en empire la veuë, comme si chascun desdits ouvrages avoit au dedans un esprit tousjours renjeunissant, et une ame non jamais vieillissante qui les entreteinst en celle vigueur.

XXVIII. Or celuy qui luy conduisoit tout, et avoit la superintendence sur toute la besongne, estoit Phidias, combien qu'il y eust plusieurs autres

maistres souverains et ouvriers très excellents à chasque ouvrage : car le temple de Pallas qui s'appelle Parthenon, comme qui diroit, le temple de la vierge, et se surnomme Hecatompedon, pource qu'il a cent piedz en tout sens [1], fut edifié par Ictinus et Callicratidas : et la chapelle d'Eleusine, où se faisoyent les secrettes cerimonies des mysteres, fut plantée par Corœbus, lequel dressa le reng des premieres coulonnes qui sont à fleur de terre, et les lia avec leurs architraves : mais, luy mort, Metagenes natif du bourg de Xypete feit la ceinture, et puis y rengea les coulonnes qui sont au dessus, et Xenocles du bourg de Cholarge, fut celuy qui feit la lanterne ou cul de lampe, qui couvre le sanctuaire : mais la longue muraille [2], dont Socrates dit avoir luy mesme ouy proposer la structure à Pericles, ce fut Callicrates qui la prit à faire. Le poëte Cratinus en une siene comœdie se moque de cest ouvrage là, comme qui alloit trop laschement en avant, et qui demouroit trop à s'achever, en disant :

> Long temps y a que Pericles de bouche
> L'avance fort, mais de faict point n'y touche.

XXIX. Quant au theatre ou auditoire de musique

[1] C'est une faute dans Amyot et dans d'autres traducteurs. Plutarque ne dit point que le temple de Minerve eût cent pieds en tout sens. Ses ruines magnifiques montrent qu'il avait plus de 200 pieds de longueur, 65 de hauteur, et 100 de largeur. Sa belle façade de cent pieds lui avait fait donner le nom d'*Hecatompedon*.

[2] Elle avait quarante stades, ou cinq milles de longueur, quarante coudées de hauteur, et elle était si large que deux chariots pouvaient y passer de front. Elle embrassait le Pirée, et le joignait à la ville d'Athènes.

destiné à ouir les jeux des musiciens, qui s'appelle Odeon, il est bien par dedans fait à plusieurs ordres de sieges, et plusieurs rengs de coulonnes, mais la couverture est un seul comble rond, qui se va tout à l'entour courbant et couchant en soy mesme, abboutissant en pointe : et dit on qu'il fut fait sur le patron et à la semblance du pavillon du roy Xerxes, et que Pericles en bailla le devis et l'ordonnance : par quoy Cratinus en un autre passage de la comœdie des Thracienes s'en jouë, et s'en moque de luy en disant :

Voicy venir Pericles au surnom
De Jupiter à la teste d'ougnon,
Qui a dedans son large test compris
De l'Odeon la forme et le pourpris,
Depuis qu'il est eschappé du danger
D'aller banny en païs estranger.

Ce fut lors premier que Pericles procura fort affectueusement, qu'il fust ordonné par le peuple, qu'au jour de la feste qui s'appelle Panathenea [1], lon celebrast des jeux de pris de musique, et ayant esté luy mesme eleu recteur desdicts jeux, pour adjuger le pris à ceulx qui l'auroyent gaigné, ordonna la maniere comment pour tousjours à l'advenir les musiciens devroyent chanter de la voix, ou jouer des flustes, ou de la cithre et autres instruments de musique. Si fut ce premier jeu de pris de musique fait dedans l'Odeon, et tousjours depuis y ont aussi esté les autres celebrez.

XXX. Quant au portail et aux portiques [2] du

[1] Voyez la Vie de Thésée, chap. XXVIII.

[2] Ce sont les Propylées, ou les magnifiques vestibules de l'Acropole.

chasteau, ilz furent faits et parfaits dedans l'espace de cinq ans, soubs la conduite de Mnesicles qui fut maistre de l'œuvre: et advint pendant qu'on les bastissoit un accident merveilleux, qui monstra bien que la deesse Minerve ne reprouvoit point celle fabrique, ains l'avoit pour bien aggreable : car le plus diligent et le plus affectionné de tous les ouvriers qui y besongnoyent, tumba d'adventure du hault en bas : de laquelle cheute il fut si malade que les medecins et chirurgiens n'esperoyent pas qu'il en peust eschapper. Dequoy Pericles estant fort desplaisant, la deesse s'apparut à luy de nuict en dormant, qui luy enseigna une medecine [1], de laquelle il guarit facilement le patient, et en peu de temps : et fut l'occasion pour laquelle il feit depuis fondre en cuyvre l'image de Minerve que lon surnomme [2] *de Santé*, laquelle il feit mettre dedans le temple du chasteau, auprès de l'autel qui y estoit auparavant, comme lon dit. Or quant à l'image d'or de la deesse Minerve [3], ce fut Phidias qui la feit, et est ainsi escrit en la base : mais au demourant il avoit la superintendence de tous les autres ouvrages presque, et commandoit à tous les autres ouvriers pour l'amitié que luy portoit Pericles : ce qui apporta à l'un envie, et à l'autre mauvais bruit : pource que les envieux et mesdisans allerent semans par tout un bruit, que Phidias recevoit en sa maison les dames de la ville, soubz couleur d'aller veoir ses

[1] La plante nommée Parthenium. Voyez Pline, XXII, 17.

[2] Hygiea ou salutaire.

[3] Cette statue, un des chefs-d'œuvre de Phidias, était d'or et d'ivoire.

ouvrages, pour les livrer à Pericles. Et les poëtes comiques prenans l'occasion de ce bruit, espandirent à l'encontre de luy force paroles injurieuses et diffamatoires, le calumnians qu'il entretenoit la femme d'un Menippus, qui estoit son amy et son lieutenant en guerre, et luy mettans sus aussi que Pyrilampes l'un de ses familiers nourrissoit des oyseaux, et notamment des pans, qu'il envoyoit secrettement aux femmes dont Pericles jouissoit. Mais il ne se fault point esbahir de ces hommes satyriques là, qui font profession de mesdire et de picquer tout le monde, et qui ordinairement sacrifient à l'envie du commun populaire, comme à un esprit maling, les injures et oultrages qu'ilz jettent à l'encontre des gens de bien et d'honneur, veu que Stesimbrotus le Thasien osa bien reprocher à Pericles un crime detestable controuvé faulsement, qu'il entretenoit la femme de son propre filz. Voilà pourquoy il est, à mon advis, bien difficile et malaisé d'avoir entiere cognoissance de la verité des choses ancienes, par les monumens des historiens, attendu que les successeurs ont la longueur du temps, qui leur brouille et offusque la nette intelligence des affaires : et l'histoire qui est escritte du vivant des hommes dont elle parle, et du temps des choses dont elle fait mention, quelquefois par haine et par envie, et quelquefois par faveur ou par flatterie desguise et corrompt la verité.

XXXI. Mais comme les orateurs qui estoyent de la ligue de Thucydides criassent à l'encontre de Pericles en leurs harengues ordinaires, qu'il consommoit en vain les finances de la chose publique,

et y despendoit tout le revenu de la ville, Pericles un jour en pleine assemblée de ville demanda à l'assistence du peuple, s'il luy sembloit qu'il eust esté trop despendu : le peuple respondit, beaucoup trop : « Bien donques, dit il, ce sera, si vous voulez, « à mes despens, et non pas aux vostres, pourveu « qu'il n'y ait aussi que mon nom seul escrit en la « dedication des ouvrages. » Quand Pericles eut dit ces paroles, le peuple, soit ou pource qu'il eust en admiration sa magnanimité, ou qu'il ne luy voulust point ceder l'honneur et la louange d'avoir fait faire de si sumptueux et si magnifiques ouvrages, luy cria tout hault, qu'il ne le vouloit point, ains entendoit qu'il les feist parachever aux despens du public, sans y rien espargner. Mais à la fin estant ouvertement descendu en contention avec Thucydides, et s'estant mis au hazard à qui feroit bannir son compagnon du ban de l'ostracisme, il le gaigna sur luy, et le chassa de la ville, et par mesme moyen desfeit aussi la ligue qui luy estoit contraire.

XXXII. Parquoy estant toute partialité entierement esteincte, et la ville totalement reduitte en union et concorde, il se trouva adonc toute la puissance d'Athenes en sa main, et tous les affaires des Atheniens en sa disposition, les finances, les armes, les galeres, les isles, la mer, et une si grande seigneurie, laquelle s'estendoit partie sur les Grecs, et partie sur les Barbares, si bien fortifiée et munie d'obeïssance des nations subjettes, d'amitiez de roys, et d'alliance de divers princes et puissans seigneurs. Au moyen dequoy il commencea dès lors à estre envers le peuple autre qu'il n'avoit accous-

tumé, et à ne ceder et n'obtemperer plus ainsi facilement à tous les appetits du commun populaire, ne plus ne moins[1] qu'à des vents contraires : et roidit un peu celle trop lasche, trop molle et trop populaire maniere de gouverner, dont il avoit usé jusques à lors, comme une trop delicate et trop effeminée armonie de musique, en la convertissant en un gouvernement plus seigneurial, et tenant plus de l'authorité royale : en cheminant neantmoins tousjours droit, et se maintenant tousjours irreprehensible à faire, à dire et conseiller ce qui estoit le plus expedient pour la chose publique. Il menoit le plus souvent par remonstrances et raisons le peuple à faire vouluntairement et de bon gré ce qu'il mettoit en avant : mais quelquefois aussi le tiroit il par force, et luy faisoit faire contre sa voulunté, ce qui estoit pour le mieulx. Suyvant en cela le stile du sage medecin, lequel en une longue et diverse maladie permet aucunefois à son patient, avec une mesure reservée toutefois, des choses où il prent plaisir : mais quelquefois aussi luy donne des medecines, qui le travaillent et le tourmentent, pour le guarir. Car, comme il est necessaire en un peuple tenant si grand empire, il advenoit ordinairement des accidents, qui luy apportoyent diverses passions, lesquelles luy seul sçavoit regir et manier dextrement avec deux timons principaux, la crainte et l'esperance, refrenant avec l'une la fierté et temerité insolente de la commune en prosperité, et avec l'autre reconfortant son ennuy et son descouragement en adversité.

[1] Dans le grec : *qu'à toutes sortes de vents.*

XXXIII. En quoy il monstra et prouva evidemment, que la rhetorique, comme dit Platon, et l'eloquence, est un art qui mene et manie les esprits des hommes à son plaisir, et que son principal artifice est, de sçavoir bien mouvoir à propos les passions et les affections, qui sont comme des tons et des sons de l'ame, qui veulent estre touchez et sonnez de main de bon maistre. Dequoy toutefois estoit cause, non la force de son eloquence seulement, ains, comme tesmoigne Thucydides, la reputation de sa vie, l'opinion et la fiance que lon avoit de sa preudhommie, pource qu'il n'estoit aucunement corrumpable par presens, et que l'avarice ne luy commandoit nullement, attendu qu'ayant rendu sa ville de grande très grande et très opulente, et ayant surmonté en authorité et puissance plusieurs roys et plusieurs tyrans, mesme de ceulx qui ont peu par testament laisser leurs estats à leurs enfans, il n'augmenta neantmoins jamais les biens que son pere luy avoit laissez, d'une seule drachme d'argent.

XXXIV. Et toutefois l'historien Thucydides descrit assez clairement la grandeur de sa puissance : et les poëtes comiques de ce temps là, la donnent malignement soubz paroles couvertes à entendre, appellans ses familiers et amis les nouveaux Pisistratides, et disans qu'il luy falloit faire protester et jurer qu'il n'usurperoit point la tyrannie, voulans donner à entendre que son authorité estoit par trop excessive pour une chose publique populaire. Et Teleclides, entre autres, dit que les Atheniens luy avoyent mis entre mains le revenu des

villes de leur obeïssance, et les villes mesmes, pour en lier les unes et deslier les autres, et leurs murailles pour les abbatre ou rebastir à son plaisir, le pouvoir de traitter paix et alliance, leur force, leur puissance, leurs finances, et tout leur bien entierement. Mais cela ne fut point pour une boutée seulement, ny pour une vogue de faveur qui passast en peu de temps, ains dura quarante ans, estant tousjours le premier de sa cité entre des Ephialtes, Leocrates, Mironides, Cimons, Tolmides et Thucydides : car après avoir ruiné et fait bannir Thucydides, il demoura encore par dessus tous les autres l'espace de quinze ans : et[1] ayant acquis une principaulté et authorité de commander, qui dura tousjours continuellement pendant ce temps là, où celle des autres capitaines ne duroit qu'un an, il se mainteint tousjours invincible et imprenable par argent, combien qu'au demourant il ne fust point du tout mauvais mesnager ny paresseux de conserver le sien.

XXXV. Car quant aux biens qui estoyent justement siens, et que ses predecesseurs luy avoyent laissez, à fin que par negligence ilz ne deperissent point, et aussi qu'ilz ne luy donnassent trop d'affaires, et ne le reteinssent trop s'il se vouloit amuser à les faire valoir, il les mesnageoit d'une maniere qui luy sembloit la plus aisée et la plus certaine : c'estoit, qu'il vendoit à un coup tous les fruicts qu'il recueilloit de son revenu annuel, et puis envoyoit à la journée achepter au marché ce qui

[1] Il faut traduire : « et ayant acquis une puissance et une « autorité que n'avoient point les archontes annuels ».

faisoit besoing pour l'entretenement et despense ordinaire de sa maison. Cela ne fut point aggreable à ses enfans quand ilz devindrent un peu grands, ny ne pleut point à ses femmes, lesquelles vouloyent qu'il despendist plus largement, et se plaignoyent d'une si estroitte et si reserrée despense ordinaire, attendu qu'en une si grosse et si riche maison il n'y avoit jamais rien de demourant, ains y alloit toute recepte et toute mise par compte et par mesure juste. Car tout ce mesnagement estoit conduit et entretenu par un sien serviteur nommé Evangelus, fort habille homme et très bien entendu au faict du gouvernement d'une grande maison, soit qu'il eust esté ainsi fait et instruict par Pericles, ou qu'il eust ceste provoyance de nature.

XXXVI. Ces choses estoyent bien differentes de la sapience d'Anaxagoras, attendu qu'il abandonna sa maison, et laissa ses terres venir en friches et en pasturages par un contemnement des choses terrienes, et un ravissement de l'amour des celestes. Mais aussi y a il, à mon advis, grande difference entre la vie d'un philosophe contemplatif, et d'un personnage actif s'entremettant du gouvernement d'une chose publique : car l'un employe son entendement à la speculation des choses belles et honnestes, sans pour ce faire avoir besoing d'aucun instrument, ny de matiere quelconque exterieure : et l'autre accommodant sa vertu à la commune utilité des hommes, a besoing de richesse, comme d'un instrument non seulement necessaire, mais aussi honneste, ainsi qu'elle fut à Pericles, qui en secourut plusieurs pauvres gens, et mesmement Anaxa-

goras entre autres : duquel on compte, qu'estant Pericles si empesché ailleurs qu'il n'avoit pas loisir de penser de luy, il se trouva delaissé de tout le monde en sa vieillesse, et se coucha la teste affublée, en resolution de se laisser mourir de faim. Dequoy Pericles estant adverty, s'encourut aussi tost tout esperdu devers luy, et le pria le plus affectueusement qu'il luy fut possible, qu'il retournast en voulunté de vivre, en lamentant non luy, mais soy mesme, de ce qu'il perdoit un si feal et si sage conseiller ès occurences des affaires publiques. Adonc Anaxagoras se descouvrit le visage et luy dit, « Ceulx qui ont affaire de la lumiere d'une lampe, « Pericles, y mettent de l'huile pour l'entretenir. »

XXXVII. Or commenceoyent ja en ce temps là les Lacedæmoniens à avoir jalouzie de l'accroissement des Atheniens : parquoy Pericles voulant elever encore d'avantage le cueur au peuple d'Athenes, et le faire penser à toutes choses haultes et grandes, meit en avant un decret, Que lon depeschast ambassadeurs pour aller solliciter tous les Grecs, en quelque partie qu'ilz habitassent de l'Europe ou de l'Asie, et autant la petite que la grande ville, d'envoyer leurs deputez à Athenes en l'assemblée generale qui s'y tiendroit, pour deliberer touchant les temples des dieux que les Barbares avoyent bruslez, et touchant les sacrifices que lon avoit vouez pour le salut de la Grece, lors que l'on donna la battaille aux Barbares : et aussi touchant la marine, à fin que chascun peust naviger seurement là où bon luy sembleroit, que tous vescussent amiablement en bonne paix les uns avec les autres. Si furent envo-

yez à ceste commission vingt personnages, chascun desquelz avoit cinquante ans passez, dont les cinq allerent devers les Doriens[1] qui habitent en Asie, et devers les habitans des isles, jusques à celles de Lesbos et de Rhodes : cinq autres suyvirent tout le païs de l'Hellespont et de la Thrace, jusques à la cité de Byzance : les autres cinq eurent charge d'aller en la Bœoce, en la Phocide, et par tout le Peloponese, et de là passer par le païs des Locriens en toute la terre ferme adjacente, jusques en la contrée de l'Acarnanie, et de l'Ambracie : et les autres allerent premier en l'isle d'Eubœe, et de là aux Œtæïens et par tout le gouffre[2] de Malea, aux Phtiotes, aux Achaïens et aux Thessaliens, faisans des remonstrances par tout aux peuples pour leur suader d'envoyer à Athenes, et assister au conseil qui s'y tiendroit pour la pacification et union de toute la Grece : mais il ne s'en feit du tout rien à la fin, et ne s'assemblerent point lesdites villes grecques, par les menées des Lacedæmoniens, qui l'empescherent, comme lon dit : car ce fut au Peloponese que ceste semonce fut premierement rejettée. J'ai bien voulu escrire cela, pour donner à cognoistre la magnanimité de Pericles, et comment il avoit le cueur et l'entendement elevé.

XXXVIII. Au demourant, ès charges de capitaine, il estoit fort estimé de ce qu'il menoit ses gens à la guerre seurement : car jamais de sa voulunté il ne hazarda la battaille, là où il sentist qu'il y eust grande doubte ny apparent danger : et

[1] Dans le grec : *les Ioniens et les Doriens.*
[2] Golfe.

n'estimoit pas bons capitaines, ny ne vouloit ensuyvre ceulx qui avoyent gaigné de grandes victoires par s'estre adventurez, encore qu'on les louast et estimast beaucoup : ains souloit dire, « Que si autre que luy ne les menoit à la boucherie, « entant qu'en luy estoit, ilz demoureroyent im- « mortelz ». Et voyant que Tolmides filz de Tolmæus, sur la confiance de ses prosperitez passées, pour lesquelles il estoit grandement prisé et honoré à cause de ses beaux faicts d'armes, se preparoit pour entrer sans propos ny occasion quelconque dedans le païs de la Bœoce, et avoit ja induit mille des plus hardiz et plus vaillans jeunes hommes de la ville, à s'offrir vouluntairement pour aller quand et luy en ce voyage, oultre et par dessus le demourant de l'armée qu'il avoit levée, il tascha à l'en divertir, et le retenir à la maison par remonstrances qu'il luy feit publiquement devant le peuple : là où il dit une parole qui a bien depuis esté notée, « Que s'il ne vouloit croire au conseil de « Pericles, à tout le moins qu'il attendist le temps, « qui estoit le plus sage conseiller que lon sçauroit « avoir ». Ce propos sur l'heure fut moyenement loué, mais peu de jours après quand on apporta nouvelle, que Tolmides luy mesme avoit esté tué en une battaille qu'il avoit perdue près la ville de Coronée, là où plusieurs autres gens de bien et vaillans hommes Atheniens estoyent demourez morts aussi, cela augmenta grandement la reputation et la bienvueillance de la commune envers Pericles, pource qu'il en fut estimé homme sage et qui aimoit ses citoyens.

XXXIX. Mais de tous les voyages qu'il feit estant chef de l'armée d'Athenes, celuy de la Cherronese fut le plus aimé et le plus estimé, à cause qu'il fut très salutaire à tous les Grecs habitans au païs : car oultre ce qu'il y mena mille bourgeois d'Athenes pour y habiter, en quoy faisant il fortifia les villes d'autant de bons hommes, il rempara encore l'encouleure [1] qui empesche que ce ne soit une isle, avec une fortification qu'il tira d'une mer à autre : de maniere qu'il garentit le païs des courses, surprises et pilleries des Thraces habitans à l'environ, et en jetta hors une très pernicieuse guerre, dont la province estoit continuellement travaillée, pour le voisinage des Barbares leurs voisins ou habitans parmy eulx, qui ne vivoyent que de brigandage.

XL. Aussi fut il grandement estimé et renommé entre les estrangers, quand il environna tout le Peloponese, partant du port de Peges en la coste Megarique avec une flotte de cent galeres : car il ne pilla pas seulement les villes maritimes, comme avoit fait devant luy Tolmides, mais entrant bien avant en la terre arriere de la mer, avec les hommes de guerre qu'il avoit sur ses galeres, feit retirer les uns au dedans de leurs murailles, tant il leur donna d'effroy, et en la contrée de Nemée desfeit en bataille les Sicyoniens qui l'attendirent en campagne, et en dressa un trophée pour marque de sa victoire. Et embarquant sur ses vaisseaux quelque renfort de gens de guerre qu'il prit en Achaïe pour lors

[1] C'est l'entrée de la Chersonèse, ou de la Crimée.

alliée des Atheniens, passa en la terre ferme qui est vis à vis, et cinglant oultre la bouche de la riviere d'Achelous, alla courir toute la province d'Acarnanie, là où il renferma les Œneades au dedans de leurs murailles : et après y avoir gasté et destruit tout le plat païs s'en retourna à la maison, s'estant fait cognoistre en ce voyage capitaine redoubtable aux ennemis, et executant seurement, à ses citoyens : car il n'advint pas un seul sinistre accident, par cas fortuit ou autrement, en toute celle expedition, à ceulx qui y furent soubs sa charge.

XLI. Depuis estant allé avec une grosse flotte de vaisseaux fort bien en poinct[1] au royaume de Pont, il y traitta humainement les citez grecques, et feit tout ce qu'elles luy requirent, donnant à cognoistre aux Barbares habitans à l'environ, et aux princes et roys d'iceulx, la grandeur de la puissance des Atheniens, qui navigeoyent sans rien craindre par tout jusques où bon leur sembloit, tenans toute la mer en leur obeïssance. D'avantage il laissa aux Sinopiens treze galeres avec quelque nombre de gens de guerre soubs la charge du capitaine Lamachus, pour les defendre à l'encontre du tyran Timesileon, lequel ayant esté dechassé avec ceulx de sa ligue, Pericles feit publier et passer un edict à Athenes, que six cents bourgeois de la ville qui voudroyent sans contrainte, peussent aller demourer à Sinope : là où leur seroyent departiz les biens et heritages qui avoyent esté au tyran et à ses adherens.

[1] Lisez : *dans le Pont-Euxin.*

XLII. Mais au reste il n'obtempera pas aux folz appetits de ses citoyens, ny ne se laissa pas aller à leur convoitise trop elevée pour se veoir des forces si grandes, et la fortune si favorable, jusques à vouloir de rechef attenter de conquerir l'Ægypte, et remuer les provinces maritimes de l'empire du roy de Perse : car il y en avoit desja plusieurs qui estoyent espris du malheureux et calamiteux desir de la Sicile, que depuis Alcibiades alluma d'avantage. Et encore y en avoit il, qui songeoyent desja à conquerir la Thoscane et l'empire de Carthage : ce qui n'estoit pas du tout sans apparence, ny sans occasion d'esperance, veu la grande estendue de la seigneurie qu'ilz tenoyent, et l'heureux cours de leurs affaires qui leur succedoyent à soubhait. Mais Pericles empescha ceste saillie, et retrencha toute ceste curieuse convoitise, employant la plus part de leur puissance à conserver et asseurer ce qu'ilz avoyent acquis, estimant que c'estoit beaucoup fait que d'engarder que les Lacedæmoniens ne s'accreussent : car il leur estoit tousjours contraire, comme il declara en plusieurs autres endroits, et mesmement par ce qu'il feit en la guerre saincte. Car les Lacedæmoniens ayans osté aux Phociens la superintendence du temple d'Apollo en la ville de Delphes, qu'ilz avoyent usurpée, et l'ayans remise entre les mains des Delphiens, si tost qu'ilz eurent le dos tourné, Pericles y alla aussi avec une armée, qui y remeit les Phociens. Et comme les Lacedæmoniens eussent fait engraver sur le front d'un loup de cuyvre la prerogative que les Delphiens leur avoyent ottroyée, de pouvoir les

premiers proposer leurs demandes à l'oracle, luy ayant obtenu[1] le mesme droit des Phociens, le feit engraver sur le flanc droit de la mesme statue du loup de bronze.

XLIII. Et qu'il soit vray qu'il ait sagement contenu les forces des Atheniens au dedans de la Grece, les effects le tesmoignent : car premierement ceulx de l'Eubœe se rebellerent, contre lesquelz il mena incontinent l'armée d'Athenes : et tout soudain luy vindrent nouvelles d'un autre costé comme les Megariens avoyent aussi pris les armes contre eulx, et que les ennemis estoyent ja en grosse puissance dedans le païs d'Attique, soubz la conduitte de Plistonax roy de Lacedæmone. A l'occasion dequoy il s'en retourna incontinent en diligence, pour prouveoir à ceste guerre qui estoit au dedans de l'Attique mesme : si n'oza pas se presenter en battaille contre si grand nombre de bons combattans, mais sachant que le roy Plistonax, qui estoit encore fort jeune, se gouvernoit par le conseil de Cleandrides principalement, pource que les Ephores le luy avoyent baillé pour luy assister, et pour le conseiller et le guider, il essaya de le corrompre secrettement : et l'ayant bien tost gaigné par argent, luy persuada qu'il remenast les Peloponesiens hors du païs d'Attique : ce qu'il feit. Mais quand les Lacedæmoniens veirent l'armée rompue, et que les peuples s'estoyent retirez chascun en sa ville, ilz en furent si courroucez, qu'ilz condemnerent leur roy en une grosse amende :

[1] Amyot a omis un mot essentiel, qui est dans le grec, *ayant obtenu pour les Athéniens.*

laquelle luy ne pouvant payer, fut contraint de s'absenter de Lacedæmone : et Cleandrides s'en estant fouy de bonne heure, fut par contumace condemné à mourir. Cestuy Cleandrides estoit pere de Gylippus qui desfeit depuis les Atheniens en la Sicile, auquel il semble que nature imprima l'avarice comme une maladie hereditaire passant de pere en filz : car en ayant aussi esté ignominieusement attainct et convaincu pour aucuns villains actes qu'il commeit, il en fut banny de Sparte, comme nous avons plus au long declaré en la vie de Lysander. Mais comme Pericles en la reddition des comptes de ceste charge là, eust couché un article de despense de dix talents, qu'il disoit avoir employez où il falloit, le peuple l'alloua, sans vouloir enquerir comment, ny en quoy, ny adverer s'il estoit vray : et y en a quelques uns, entre lesquelz est le philosophe Theophrastus, qui escrivent que Pericles envoyoit par chascun an dix talents [1] à Sparte, avec lesquelz il entretenoit ceulx qui y avoyent authorité, à fin qu'on ne leur feist point la guerre, non qu'il acheptast la paix, mais bien le temps : durant lequel, se preparant tout à loisir, il peust avoir meilleure commodité de soustenir la guerre.

XLIV. Si tost donc que l'armée des Peloponesiens fut hors de l'Attique, il s'en retourna contre les rebelles, et passa en l'isle d'Eubœe avec cinquante voiles, et cinq mille combattans à pied tous bien armez, et là subjugua toutes les villes

[1] Six mille escus. *Amyot.* Maintenant 46,687 francs de notre monnaie.

qui s'estoyent soublevées, chassa les Hippobates[1], qui estoyent les plus renommez d'entre les Chalcidiens, tant pour leurs richesses que pour leur vaillance et prouesse : et chassa aussi semblablement les Estieïens, qu'il feit vuider hors de tout le païs, et en leur ville logea des bourgeois d'Athenes seulement. Et la cause pour laquelle il les traittoit ainsi rigoureusement, sans leur vouloir pardonner, estoit pource que eulx ayans pris une galere d'Athenes prisonniere, ilz avoyent fait mourir toutes les personnes qui estoyent dessus.

XLV. Depuis ayant esté faitte une trefve pour trente ans entre les Atheniens et les Lacedæmoniens, il feit decerner la guerre contre ceulx de l'isle de Samos, les chargeant de ce que leur ayant esté enjoint de par les Atheniens, qu'ilz eussent à pacifier les querelles qu'ilz avoyent contre les Milesiens, ilz n'avoyent pas voulu obeïr. Mais pource que lon a opinion qu'il entreprit ceste expedition contre Samos en faveur de Aspasia, il ne sera point hors de propos de rechercher et declarer en cest endroit, qui estoit ceste femme, et quel artifice ou puissance si grande il y avoit en elle, qu'elle peust ainsi prendre en ses retz les principaux hommes qui s'entremettoyent pour lors du gouvernement de la chose publique, et que les philosophes mesmes parlassent tant et si amplement d'elle.

XLVI. Tout premierement donques, c'est chose bien certaine, qu'elle estoit natifve de la ville de

[1] Lisez *Hippobotes*, c'est-à-dire, ceux que leur fortune mettait en état de nourrir des chevaux.

Milet, fille d'un Axiochus, laquelle suyvant l'exemple d'une anciene courtisane d'Ionie nommée Thargelia, s'accointa des principaux et plus grands personnages de son temps : car ceste Thargelia estant belle de visage, et ayant bonne grace, avec un esprit vif, et doulx langage, eut l'accointance de plusieurs grands personnages de la Grece, et gaigna au service du roy de Perse tous ceulx qui s'approcherent d'elle, si bien qu'elle sema par les villes de la Grece de grands commencemens de la faction Medoise, pource que c'estoyent tous les plus grands et les plus puissans hommes qui fussent en chasque ville de qui elle s'accointoit. Mais quant à Aspasia, les uns disent que Pericles la hanta comme femme sçavante et bien entendue en matiere de gouvernement d'estat : car Socrates mesme l'alloit aussi veoir quelquefois avec ses amis, et ceulx qui la hantoyent y menoyent aucunefois leurs propres femmes pour l'ouir deviser, combien qu'elle menast un train qui n'estoit gueres beau ny honneste, pource qu'elle tenoit en sa maison de jeunes garses qui faisoyent gaing de leurs corps. Et Æschines escrit que Lysicles, un revendeur de bestail, qui paravant estoit homme de basse et vile nature, se feit le premier homme d'Athenes par la frequentation qu'il eut avec ceste Aspasia, depuis la mort de Pericles : et au livre de Platon intitulé Menexenus, encore que le commencement soit escrit par maniere de jeu et de risée, il y a cela comme de veritable histoire, que ceste femme avoit le bruit d'estre hantée par plusieurs Atheniens pour apprendre d'elle l'art de rhetorique.

XLVII. Toutefois il semble plus vraysemblable, que l'affection que luy portoit Pericles vint plus d'amour que d'autre cause : car il avoit bien espousé une femme qui estoit sa parente, et qui paravant avoit esté mariée à Hipponicus, duquel elle avoit eu Callias surnommé le riche, et eut depuis Xantippus et Paralus de Pericles : mais ne luy estant point sa compagnie aggreable, il la bailla, du bon gré et consentement d'elle mesme, à un autre, et prit Aspasia, laquelle il aima singulierement : car toutes les fois qu'il sortoit de sa maison pour aller en la place, ou qu'il en retournoit, il la saluoit en la baisant. Au moyen dequoy ès ancienes comœdies elle est appellée en plusieurs lieux la nouvelle Omphale, et quelquefois Deïanira, et aucunefois Juno : mais Cratinus l'appelle tout ouvertement putain en ces vers,

> Elle luy a sa Juno enfantée
> Aspasia la putain effrontée.

Et semble qu'il en eut un bastard : car Eupolis l'introduit en une siene comœdie nommée[1] Demosii, interrogant ainsi Pyronides,

> Mon filz bastard est il encore en vie ?

Et puis Pyronides luy respond :

> Il fut pieça homme fait pour certain,
> N'estoit qu'il craint ceste male putain.

Brief ceste Aspasia fut tant celebrée et tant renommée, que Cyrus, celuy qui combattit contre le roy

[1] Il faut lire *demis*, c'est-à-dire, *les peuples*. Voyez p. 164.

Artaxerxes son frere pour l'empire de Perse, appella Aspasia celle de ses concubines qu'il aimoit plus, laquelle paravant s'appelloit Milto, estant natifve de la Phocide, fille de Hermotimus : et ayant Cyrus esté tué en la battaille, elle fut prise et menée au roy son frere, envers lequel elle eut depuis beaucoup de credit. Cela m'est venu en memoire en escrivant ceste vie, et m'a semblé que c'eust esté trop durement fait de le rejetter ou omettre.

XLVIII. Mais pour retourner à nostre propos : On charge Pericles d'avoir fait decerner la guerre contre ceulx de Samos en faveur de ceulx de Milet, à la requeste d'Aspasia, à cause que ces deux citez avoyent guerre ensemble pour la ville de Priene, et estoyent les Samiens les plus forts : mais les Atheniens leur commanderent qu'ilz eussent à laisser la voye des armes, et à venir plaider leur different devant eulx, pour leur en estre fait droit : ce qu'ilz ne voulurent faire : parquoy Pericles y alla, et y abolit le gouvernement du petit nombre de la noblesse, prenant pour ostages cinquante des principaulx personnages de la ville, et autant d'enfans, lesquelz il meit en depost en l'isle de Lemnos. Toutefois il y en a qui disent, que chascun desdits ostages luy voulut donner un talent [1] : oultre lesquelz luy en furent encore presentez plusieurs autres, par ceulx qui ne vouloyent point que l'authorité souveraine du gouvernement fust mise entre les mains de la commune. D'avantage Pissuthnes Persien lieutenant du roy de Perse,

[1] Maintenant 4,668 francs de notre monnaie.

pour quelque amitié qu'il portoit à ceulx de Samos, luy envoya dix mille escus [1], à fin qu'il leur pardonnast : mais de tout cela Pericles n'en prit jamais rien, ains ayant fait en Samos tout cela qu'il avoit proposé d'y faire, et y ayant estably un gouvernement populaire, s'en retourna à Athenes. Mais les Samiens se rebellerent incontinent après, ayant recouvré leurs ostages par le moyen de ce Pissuthnes qui les desrobba, et leur fournit ce qui estoit necessaire pour soustenir la guerre.

XLIX. Parquoy Pericles retourna une autre fois contre eulx, lesquelz il ne trouva point oyseux ny estonnez en façon quelconque, ains très bien deliberez de le recevoir, et combattre pour la principaulté de la mer : si y eut une grosse battaille entre eulx auprès de l'isle qui s'appelle Tragia [2] : et la gaigna Pericles, ayant desfait fort glorieusement, avec quarante et quatre voiles seulement, ses ennemis qui en avoyent soixante et dix, dont les vingt estoyent vaisseaux de guerre : et quand et quand poursuyvant sa victoire, il gaigna aussi le port de Samos, et teint les Samiens assiegez dedans leur ville, où ilz avoyent encore bien la hardiesse de sortir aucunefois, et combattre au devant de leurs murailles : mais depuis estant arrivé à Pericles un renfort de plus grand nombre de vaisseaux, ilz furent adonc enserrez de tout poinct.

L. Et lors Pericles prenant soixante galeres se

[1] Dans le grec, dix mille pieces d'or, qui devaient faire environ 225,000 francs de notre monnaie.

[2] Une des îles Sporades vers Samos.

jetta en pleine mer, voulant, comme aucuns disent, aller rencontrer, le plus loing de la ville qu'il pourroit, quelques vaisseaux Phœniciens, qui venoyent au secours de ceulx de Samos : ou, comme dit Stesimbrotus, pour s'en aller en Cypre : ce qui ne me semble pas vraysemblable. Mais à quelque intention qu'il le feist, il commeit une très lourde faulte : car Melissus filz de Ithagenes grand philosophe, estant pour lors capitaine des Samiens, voyant qu'il estoit demouré peu de vaisseaux au siege devant la ville, et encore que les capitaines qui en avoyent la charge, n'estoyent pas gens gueres experimentez, persuada à ses citoyens de faire une saillie sur eulx : et y eut battaille donnée, que les Samiens gaignerent, où ilz prirent plusieurs Atheniens prisonniers, et meirent plusieurs de leurs vaisseaux à fond : au moyen dequoy estans demourez seigneurs de la marine, ilz meirent dedans leur ville plusieurs choses necessaires pour la guerre, dont ilz avoyent faulte auparavant : toutefois Aristote escrit, que Pericles mesme en personne avoit desja auparavant esté vaincu en une battaille navale par Melissus.

LI. Au demourant, les Samiens pour rendre aux prisonniers d'Athenes pareille injure qu'ilz avoyent receue d'eulx, leur engraverent sur le front des chevesches, pource que la chevesche[1] est la marque de la monnoye d'Athenes, ne plus ne moins que les Atheniens avoyent imprimé sur les fronts de leurs prisonniers une Samæne, c'est

[1] La chouette. Elle est représentée sur la plus grande partie des medailles d'Athènes.

à dire, une sorte de navire Samiene, basse de prouë, mais creuse et large de ventre, de sorte qu'elle est bonne à cingler en haulte mer, et legere à la voile : et a esté ainsi appellée, pource que la premiere de ceste façon fut bastie en l'isle de Samos par le tyran Polycrates, qui la y feit faire. Lon dit que pour l'impression de ces characteres, le poëte Aristophanes, par une maniere de moquerie couverte, dit en un passage de ses comœdies,

Les Samiens sont hommes fort lettrez.

Pericles donques adverty de la route de son armée, s'en retourna incontinent au secours. Melissus luy alla au devant et luy donna la battaille, qu'il perdit, et fut rembarré jusques dedans la ville, où Pericles l'enferma d'une closture de muraille tout à l'entour, aimant mieulx emporter la victoire et prendre la ville par longueur de temps et avec despense, que par exposer ses citoyens au danger d'estre tuez ou blecez : mais toutefois quand il veit qu'ilz se faschoyent de la longueur, et qu'ilz vouloyent à toute force venir aux mains, de maniere qu'il estoit bien malaisé de les retenir, il divisa toute son armée en huit trouppes, lesquelles il feit tirer au sort, et celle à qui escheoit une febve blanche demouroit en repos à faire bonne chere pendant que les autres sept combattoyent : et dit on que de là vient, que lon appelle encore aujourdhuy un jour blanc, auquel on a fait bonne chere, et receu du plaisir, à cause de la febve blanche.

LII. Si escrit l'historien Ephorus, que ce fut là

premierement que lon commencea[1] à user d'engins de batterie pour abbattre grosses murailles, et que Pericles en trouva la nouveauté fort esmerveillable : car ce fut Artemon un ingenieur qui les inventa, lequel se faisoit porter par tout dedans une chaire, pour conduire et haster les ouvrages, à cause qu'il estoit impotent d'une jambe, et que pour ceste cause il fut appellé Periphoretos. Mais Heraclides le Pontique reprent en cela Ephorus par les vers d'Anacreon, ès quelz Artemon est nommé Periphoretos, plusieurs aages avant ceste guerre de Samos : et dit que ce Periphoretos estoit un homme fort delicat, et qui craignoit toutes choses si follement, que la plus part du temps il ne bougeoit de sa maison, où il se tenoit tousjours assis, ayant deux de ses serviteurs à ses costez, qui luy tenoyent sur la teste un pavois de cuyvre, de peur qu'il ne tumbast rien sur luy : et si d'adventure il estoit quelquefois contraint de sortir hors de son logis, il se faisoit porter dedans un petit lict suspendu bien près de terre, et que pour ceste cause il fut surnommè Periphoretos.

LIII. A la fin, au bout de neuf mois, les Samiens furent contraints de se rendre, et Pericles feit abbattre et raser leurs murailles, leur osta tous leurs vaisseaux, et les condemna en une grosse somme de deniers, dont ilz payerent promptement une partie, et le reste à certain terme qui leur fut prefix, pour la seureté duquel payement ilz donnerent ostages. Mais Duris le Samien amplifie les choses en cest

[1] La quatrième année de la quatre-vingt-quatrième olympiade, 441 ans avant Jésus-Christ.

endroit fort pitoyablement, pour charger les Atheniens, et Pericles mesme, d'inhumaine cruauté, dequoy Thucydides, ny Ephorus, ny Aristote mesme, ne font aucune mention : et si ne me semble pas que ce qu'il en escrit soit veritable, c'est à sçavoir, qu'il feit mener les capitaines des galeres, et les soudards mesmes Samiens, sur la place de la ville de Milet, où il les feit attacher sur des aix de bois par l'espace de dix jours, au bout desquelz les pauvres gens n'en pouvans plus, furent assommez à coups de bastons, dont on leur froissa les testes, et puis feit on jetter les corps, sans permettre qu'ilz fussent ensepulturez. Ainsi Duris estant assez coustumier, encore ailleurs où il n'y a rien qui luy touche particulierement, d'extravaguer hors de la verité, semble en ce lieu augmenter de paroles, oultre le devoir, les calamitez de son païs, pour en calumnier les Atheniens, et les en rendre odieux.

LIV. Ayant donques Pericles subjugué la ville de Samos, il s'en retourna à Athenes, là où il feit honorablement inhumer les os de ceulx qui estoyent morts en ceste guerre, et luy mesme feit le blason funebre [1] à leur louange selon la coustume, dont il fut merveilleusement estimé : de sorte que quand il descendit de la chaire où il avoit harengué, les autres dames de la ville luy venoyent baiser les mains, et luy mettoyent des chapeaux de fleurs et des couronnes sur la teste, comme lon fait aux champions victorieux, quand ilz retournent des

[1] C'est le nom qu'on a donné longtemps aux oraisons funèbres.

jeux où ilz ont emporté le pris : Mais Elpinice s'approchant de luy, « Vraiement, dit elle, ce sont « de beaux faicts que les tiens, Pericles, et bien « dignes de chapeaux de triumphe, de nous avoir « perdu beaucoup de bons et vaillans citoyens, non « point en guerroyant les Medois, Phœniciens et « Barbares, comme fait mon frere Cimon, ains en « destruisant une cité qui est de nostre propre « nation et nostre alliée ». A ces paroles respondit Pericles tout doulcement, en riant, ce vers d'Archilochus :

Si vieille estant, ne te perfume plus.

LV. Mais lon escrit qu'il se glorifia grandement, et conceut une merveilleuse opinion de soymesme depuis qu'il eut subjugué les Samiens, disant qu'Agamemnon avoit demouré dix ans à prendre une cité barbare, et luy en neuf mois avoit conquis la plus puissante ville de toute la nation Ionique. Si n'estoit pas sans occasion qu'il s'attribuoit tant de gloire : car certainement il y eut grande doubte et non moins de peril en telle conqueste, s'il est vray ce qu'en escrit Thucydides, qu'il s'en fallut bien peu que les Samiens n'ostassent la seigneurie et domination de la mer à ceulx d'Athenes.

LVI. Depuis estant ja la guerre Peloponesiaque en branle [1], comme ceulx de Corfou fussent guerroyez par les Corinthiens, il persuada au peuple Athenien d'envoyer secours aux Corfiots, et de joindre à sa ligue ceste isle qui estoit puissante

[1] Elle commença dix ans après la guerre de Samos, la première année de la quatre-vingt-septième olympiade.

par mer, disant que bien tost ilz auroyent les Peloponesiens ennemis declarez. Si conclut le peuple à sa suscitation de secourir ceulx de Corfou, et y fut envoyé Lacedæmonien filz de Cimon avec dix galeres seulement, par une maniere de moquerie, pource que toute la maison de Cimon portoit affection et amitié grande aux Lacedæmoniens : et à ceste cause feit Pericles bailler ainsi petit nombre de vaisseaux à Lacedæmonien, et l'y envoya malgré luy, à fin que s'il ne faisoit en ceste charge aucun exploit digne de memoire, il en fust de tant plus souspeçonné de favoriser aux Lacedæmoniens : et tant qu'il vescut empescha tousjours, le plus qu'il peut, de parvenir les enfans de Cimon, comme n'estans point par leurs noms mesmes naturelz Atheniens, ains estrangers, pource que l'un s'appelloit Lacedæmonien, l'autre Thessalien, et le tiers Elien, et estoyent tous nez d'une mere native du païs d'Arcadie. Mais Pericles estant blasmé d'avoir envoyé ces dix galeres seulement, qui estoit bien peu de secours pour ceulx qui leur en avoyent requis, et beaucoup de matiere à ceulx qui mesdisoyent de luy, il y en envoya depuis encore d'autres en plus grand nombre, lesquelles arriverent après la battaille : dequoy les Corinthiens estans fort courroucez, s'en allerent plaindre au conseil des Lacedæmoniens, où ilz proposerent plusieurs charges et plaintes à l'encontre des Atheniens, et autant en feirent aussi les Megariens, allegans que ceulx d'Athenes leur avoyent defendu leurs ports, leurs estappes[1]

[1] Leurs marchés.

et tout commerce et trafic ès lieux de leur obeïssance, qui estoit directement contre les loix communes, et contre les articles de paix accordez et jurez entre tous les Grecs. D'avantage les Æginetes se sentans foulez et trop violentement traittez, envoyerent secrettement faire leurs doleances et lamentations aux Lacedæmoniens, n'osans pas ouvertement se plaindre de ceulx d'Athenes.

LVII. Sur ces entrefaites la ville de Potidæe pour lors subjette aux Atheniens, et ayant esté ancienement fondée par les Corinthiens, se rebella, et fut assiegée par les Atheniens, ce qui hasta bien la guerre. Ce neantmoins ambassadeurs furent premierement envoyez à Athenes sur ces plaintes, et Archidamus roy des Lacedæmoniens feit tout ce qu'il peut pour accorder la plus part de ces differents, en appaisant et addoulcissant leurs alliez, de maniere que les Atheniens n'eussent point eu la guerre pour les autres charges qu'on leur mettoit sus, s'ilz se fussent voulu condescendre à revoquer le decret qu'ilz avoyent fait contre les Megariens : au moyen dequoy Pericles, qui resista plus que nul autre à ceste revocation, et qui aguisa et incita le peuple à perseverer opiniastrement en ce qu'il avoit une fois ordonné contre les Megariens, fut seul estimé cause et autheur de la guerre Peloponesiaque. Car on dit que les Lacedæmoniens envoyerent des ambassadeurs à Athenes sur ce poinct là : et comme Pericles alleguast une loy qui defendoit d'oster le tableau, sur lequel un edict public auroit une fois esté escrit, il y eut l'un des ambassadeurs de Lacedæmone nommé

Polyarces, qui luy dit : « Et bien ne l'oste pas, « mais tourne le seulement, car vous n'avez point « de loy qui defende cela. »

LVIII. Ce mot fut trouvé plaisant, mais non pour cela Pericles n'en fleschit jamais : et pourtant semble il qu'il avoit quelque occasion secrette de propre et particuliere malvueillance contre eulx, mais la voulant couvrir d'une cause publique et manifeste, il[1] leur osta et retrencha les terres sacrées, qu'ilz mettoyent en labourage : et pour ce faire, meit en avant un decret, que lon leur envoyast un herault pour les sommer de s'en deporter, et que le mesme herault allast aussi devers les Lacedæmoniens pour en accuser devant eulx les Megariens. Il[2] est bien certain que ce decret fut mis en avant par Pericles, aussi n'y a il rien qui ne soit juste et raisonnable : mais il advint que le herault qui y fut envoyé mourut, et pensa lon que les Megariens l'eussent fait mourir. Parquoy Charinus incontinent proposa un decret contre eulx, Qu'ilz fussent declarez ennemis mortelz des Atheniens à jamais, sans espoir de reconciliation quelconque : et que si un Megarien mettoit le pied seulement dedans le territoire d'Attique, qu'il fust puny de mort, et que les capitaines annuelz quand ilz feroyent leur serment ordinaire,

[1] Le grec : *il les accusa de labourer un terrain consacré, et en conséquence mit en avant un décret.* Ce terrain consacré était celui qui appartenait au temple d'Éleusine.

[2] Le grec : « Ce décret mis en avant par Périclès ne contenait « que des plaintes très modérées, et exprimées d'une manière « très humaine ; mais il advint que le hérault Anthemocritus « qui y fut envoyé mourut. »

jurassent entre les autres articles, que tous les ans ilz entreroyent en armes par deux fois dedans le païs et au dommage des Megariens : et que le herault Anthemocritus fust enterré au lieu qui s'appelloit lors les Portes Triasienes, et maintenant s'appelle Dipylon. Mais les Megariens nians fort et ferme qu'ilz eussent esté cause de la mort de cestuy Anthemocritus, en rejettoyent la cause sur Aspasia et sur Pericles, allegans pour tesmoignage ces vers du poëte Aristophanes en sa comœdie intitulée les Acharnes, qui sont si vulgaires que le commun peuple mesme les a en la bouche :

Noz jeunes gens enyvrez s'en allerent
Devers Megare un jour, où ilz emblerent
Une putain qui Simætha s'appelle :
Ceulx de Megare irritez, au lieu d'elle
S'en sont venus par furtive saisie
Enlever deux des garses d'Aspasie.

LIX. Ainsi est il bien malaisé de sçavoir dire à la verité la premiere origine et cause primitive de ceste guerre : mais bien sont tous les historiens d'accord, que Pericles fut principalement autheur de ce que le decret fait à l'encontre des Megariens, ne fut point revoqué. Et tienent aucuns que ce fut par vraye magnanimité avec bon jugement, qu'il persista en ce qui luy sembla le plus expedient : pource qu'il estimoit que ce commandement des Lacedæmoniens, n'estoit qu'un essay, pour sonder si les Atheniens leur voudroyent ceder : et que leur obtemperer en cela, seroit evidemment confesser qu'ilz se sentoyent les plus foibles : les autres au contraire disent, que ce fut par une

arrogance et opiniastreté, pour monstrer son authorité et sa puissance, qu'il mesprisa les Lacedæmoniens. Mais la plus mauvaise occasion, et qui toutefois a plus de tesmoings qui la confirment, se racompte presque en ceste maniere : Phidias le faiseur d'images [1], comme nous avons ja dit auparavant, avoit entrepris de faire l'image de Pallas, et estant amy de Pericles avoit fort grand credit envers luy : cela luy suscita l'envie de quelques malvueillans, lesquelz voulans sonder quel jugement le peuple feroit de Pericles, attiltrerent Menon l'un des ouvriers qui besongnoyent soubs Phidias, et le feirent venir sur la place requerir au peuple seureté publique, pour pouvoir deceler et accuser Phidias d'aucun crime par luy commis. Le peuple receut son indice, et fut son accusation ouïe en pleine assemblée du peuple sur la place, là où il ne fut fait aucune mention de larcin, pource que Phidias par le conseil et advis de Pericles, avoit tellement apposé et appliqué l'or en la composition de l'image dès le commencement, que lon le pouvoit oster tout, et le peser [2] : ce que Pericles allegua adonc publiquement aux accusateurs, leur disant qu'ilz le pesassent. Mais la gloire de ses ouvrages luy suscitoit celle envie, pour autant mesmement qu'ayant engravé sur l'escu de la deesse la battaille des Amazones, il y avoit entaillé son portraict au naturel,

[1] Un des plus célèbres sculpteurs de l'antiquité.

[2] Dans cette statue, qui était d'or et d'ivoire, les différentes parties étaient attachées avec des vis et des écrous. On pouvait les détacher et les peser.

soubs le personnage d'un vieillard chaulve, qui leve une grosse pierre à deux mains : et y avoit aussi fait la portraitture de Pericles fort belle après le naturel, qui combattoit contre une Amazone en tel geste, que sa main haulsant une javeline au devant du visage de Pericles, par un singulier artifice semble vouloir cacher et couvrir celle similitude, laquelle neantmoins se descouvre et se monstre d'un costé et d'autre. Si fut Phidias mis en prison, là où il mourut de maladie, ou bien de poison que ses ennemis luy preparerent, comme aucuns disent, pour faire d'avantage souspeçonner et calumnier Pericles. Comment que ce soit, le peuple donna immunité et affranchissement de tous subsides à l'accusateur Menon, suyvant un decret qu'en meit en avant Glycon, et enjoignit aux capitaines qu'ilz le prissent en leur sauvegarde, et eussent soing de la seureté de sa personne.

LX. Environ ce mesme temps fut aussi Aspasia accusée de ne croire point aux dieux, estant l'accusateur Hermippus faiseur de comœdies, qui la chargea d'avantage qu'elle servoit de macquerelle à Pericles, recevant en sa maison les bourgeoises de la ville, dont Pericles jouissoit. Diopithes au mesme temps meit en avant un decret, Que lon feist inquisition des mescreans qui n'adjouxtoyent point de foy aux choses divines, et qui enseignoyent certains propos nouveaux touchant les effects qui se font en l'air et au ciel, tournant la suspicion sur Pericles à cause d'Anaxagoras. Le peuple receut et approuva ceste inquisition :

et adonc fut aussi proposé par Dracontides, Que Pericles meist le compte de l'argent qu'il avoit despendu, entre les mains des Pritanes, qui estoyent comme superintendans des finances, et que les juges qui auroyent à en juger, donnassent leurs sentences dedans la ville dessus l'autel. Mais Agnon osta ce mot du decret, et y meit au lieu, Que le procès fust jugé par quinze cents juges, et que l'action fust nommée de larcin, ou de concussion, ou d'injustice, comme lon voudroit. Or quant à Aspasia, il la sauva par la pitié et compassion qu'il feit aux juges, en priant de très grande affection pour elle, et plorant à chauldes larmes, pendant que la cause se plaidoit, ainsi comme l'escrit Æschines : mais quant à Anaxagoras, craignant qu'il n'en peust faire autant, il l'envoya hors la ville, et luy mesme l'accompagna.

LXI. Au demourant, voyant qu'il avoit encouru la malegrace du peuple pour le faict de Phidias, et à ceste cause redoubtant l'issue du jugement, il enflamma la guerre qui reculoit tousjours, et ne faisoit encore que fumer, esperant que par ce moyen il feroit esvanouir les charges que lon luy mettoit sus, et abbattroit l'envie que lon avoit contre luy, par ce que le peuple se trouvant en grands affaires et pleins de danger, se jetteroit du tout entre ses bras, et se commettroit à luy seul, tant il avoit acquis d'authorité et de reputation. Ce sont les causes pour lesquelles il ne voulut pas souffrir, à ce que lon dit, que les Atheniens cedassent en rien aux Lacedæmoniens, toutefois on ne sçauroit qu'en asseurer à la verité :

mais ceulx de Lacedæmone sçachans bien que s'ilz le pouvoyent oster et ruiner, ilz jouiroyent mieulx à leur plaisir des Atheniens, leur manderent qu'ilz eussent à purger leur ville du crime Cylonien [1], pource qu'ilz sçavoyent bien que la race de Pericles du costé de sa mere en estoit entachée, ainsi comme l'escrit Thucydides. Mais ceste espreuve leur tourna tout au rebours de l'esperance de ceulx qui y furent envoyez pour cest effect : car au lieu de faire souspeçonner et calumnier Pericles, ses citoyens l'en honorerent d'avantage, et s'en fierent encore plus que devant en luy, d'autant qu'ilz voyoyent que les ennemis le craignoyent et le haïssoyent ainsi.

LXII. Parquoy avant que le roy Archidamus entrast avec l'armée des Peloponesiens dedans le païs d'Attique, il predit aux Atheniens, que si d'adventure Archidamus en gastant et destruisant le plat païs à l'environ, espargnoit ses terres et ses biens pour l'amitié et l'hospitalité qu'ilz avoyent entre eulx, ou plus tost pour donner occasion à ses malvueillans de le calumnier, que dès lors il donnoit à la chose publique les terres et les maisons qu'il avoit aux champs. Si descendirent les Lacedæmoniens et leurs alliez et confederez avec grosse puissance au païs de l'Attique, soubs la conduitte du roy Archidamus, et en ruinant tout par où ilz passoyent entrerent jusques au bourg d'Acharnes, là où ilz se camperent, estimans que les Atheniens ne les y souffriroyent jamais, ains leur sortiroyent à l'encontre pour defendre

[1] Voyez la Vie de Solon, chap. XVII.

leur païs, et monstrer qu'ilz n'avoyent point le cueur failly. Mais Pericles consideroit qu'il seroit trop dangereux de hazarder la battaille, où il estoit question de la propre ville d'Athenes, contre soixante mille combattans à pied, tant du Peloponese que de la Bœoce : car autant y en avoit il au premier voyage qu'ilz y feirent. Et quant à ceulx qui vouloyent combattre à quelque peril que ce fust, et qui perdoyent patience de veoir ainsi destruire leur païs devant leurs yeux, il les reconfortoit et appaisoit, en leur remonstrant, « Que les arbres taillez et couppez revenoyent en « peu de temps, mais qu'il est impossible de re- « couvrer les hommes quand on les a une fois per- « dus ».

LXIII. Toutefois il ne faisoit jamais assembler le peuple en conseil, craignant qu'il ne fust forcé par la multitude à faire aucune chose contre sa voulunté : ains comme le sage pilote, quand la tourmente le surprent en haulte mer, donne bon ordre à toutes choses en sa navire, et tient ses defenses toutes prestes, faisant ce que son art requiert, sans s'arrester aux larmes ny aux prieres des passagers qui se tourmentent d'effroy et tirent du cueur : aussi luy ayant bien fermé la ville, et disposé de bonnes et seures gardes par tout, se gouvernoit par son jugement, sans se soucier de ceulx qui crioyent et se courrouceoyent contre luy : encore qu'il y eust beaucoup de ses amis qui le prioyent à grande instance, et plusieurs de ses ennemis qui le menassoyent et le chargeoyent, et que lon chantast par la ville des

chansons pleines de moqueries, au deshonneur et au blasme de son gouvernement, comme d'un capitaine lasche de cueur, et qui par couardise abandonnoit toutes choses en proye aux ennemis.

LXIV. Cleon entre les autres estoit desja l'un de ceulx qui plus le piquoyent, et commenceoit à entrer en credit et en grace de la commune, par le courroux et malcontentement que lon avoit de Pericles, comme il appert par ces vers diffamatoires de Hermippus, qui furent alors publiez :

Roy des satyres, pourquoy est-ce
Que tu n'as pas la hardiesse
De prendre en main picque ny lance,
Veu qu'en homme plein de vaillance
Tu nous parles si fierement
De la guerre ordinairement,
Et promet ton brave langage
D'un preux chevalier le courage ?
Puis tu enrages quand l'ardent
Cleon te donne coups de dent,
Ne plus ne moins que la cueux bise [1]
Le trenchant de l'espée aguise.

LXV. Ce nonobstant, Pericles pour tout cela ne s'emeut en façon quelconque, ains endurant patiemment, sans mot dire, toutes ces injures, toutes ces moqueries et picqueures de ses malvueillans, il envoya une flotte de cent voiles au Peloponese, en laquelle il ne voulut point aller en personne, ains demoura à la maison, pour tousjours retenir la ville en bride, jusques à ce que les ennemis se fussent retirez : et pour entretenir le

[1] La pierre de couleur bise, ou brunâtre, aiguise le tranchant de l'épée.

commun peuple, qui se courrouceoit, et se faschoit de ceste guerre, il reconfortoit les pauvres en leur faisant distribuer quelques deniers publiques, et aussi par le departement des terres conquises : pource qu'ayant chassé tous les Æginetes entierement hors de leur païs, il feit departir toute l'isle d'Ægine entre les bourgeois d'Athenes au sort : et si leur estoit encore quelque consolation en leurs adversitez, d'entendre le dommage que souffroyent aussi leurs ennemis : car ceulx de l'armée de mer qui furent envoyez au Peloponese gasterent beaucoup de plat païs, et saccagerent plusieurs bourgs et plusieurs petites villes : et luy mesme entrant par terre dedans le païs des Megariens, le courut et pilla tout, de maniere que les Peloponesiens recevans bien autant de dommage et de perte des Atheniens par mer, comme ilz leur en faisoyent par terre, n'eussent pas si longuement duré ne soustenu la guerre, ains s'en fussent bien tost lassez, ainsi que Pericles leur avoit predit, s'il n'y eust eu quelque divine puissance, qui eust secrettement empesché le discours de la raison humaine.

LXVI. Car il advint premierement une pestilence[1] si contagieuse et si violente, qu'elle emporta toute la fleur de la jeunesse, et affoiblit grandement les forces d'Athenes : et puis les corps des

[1] Cette peste, une des plus effroyables dont l'histoire fasse mention, était venue d'Éthiopie. Elle ravagea beaucoup de pays, et désola Athènes dans la quatre-vingt-septième olympiade, la seconde année de la guerre du Péloponèse. Thucydide en a fait la peinture la plus vive et la plus touchante, liv. II, 47 et suiv.

survivans estans travaillez de ceste maladie, les cueurs aussi consequemment s'en aigrirent si asprement à l'encontre de Pericles, que leur ayant le mal troublé le sens, ilz se mutinerent contre luy, comme font les patiens contre leur medecin, ou les enfans contre leur pere, jusques à luy faire oultrage, à la suscitation de ses malvueillans, lesquelz alloyent disans que la pestilence ne procedoit d'autre cause, que de la multitude des païsans qui s'estoyent jettez à la foule dedans la ville, au cueur d'esté, où ilz estoyent contraints de se loger pesle mesle plusieurs ensemble dessoubs petites tentes et cabannes etouffées, y demourans accroupis tout le long du jour, sans pouvoir rien faire, au lieu qu'ilz avoyent accoustumé de vivre en air libre, pur et ouvert : dequoy, disoyent ilz, est cause celuy, qui par la suscitation de ceste guerre a entassé tout le peuple des champs dedans les murailles d'une ville, sans les employer à chose quelconque, ains les tenant enfermez comme des bestes brutes dedans une estable, et les laissant infecter l'un l'autre de contagion pestilente, en ne leur donnant aucun moyen de changer un peu d'air, pour pouvoir à tout le moins nettement respirer.

LXVII. Parquoy Pericles voulant remedier à cela, et aussi endommager un peu l'ennemy, feit armer cent cinquante vaisseaux, sur lesquelz il embarqua bon nombre de gens de pied armez, et de gens de cheval aussi. Cela donna grande esperance à ses citoyens, et non moins d'espouventement aux ennemis voyans une si grosse puis-

sance. Mais comme il fut prest à faire voile, estans ja tous ses gens embarquez, et luy mesme monté dedans la galere capitainesse, il advint que le soleil eclipsa soudainement, et le jour faillit : ce qui effroya merveilleusement toute la compagnie, comme si c'eust esté un fort sinistre et dangereux presage. Parquoy Pericles voyant le pilote de sa galere tout esperdu, et ne sachant qu'il devoit faire, estendit son manteau, et luy en couvrit les yeux, puis luy demanda si cela luy sembloit mauvaise chose. Le pilote luy respondit, que non : « Et adonc, luy dit Pericles, il n'y a autre « difference entre cecy et cela, sinon que le corps « qui fait ces tenebres est plus grand, que mon « manteau qui te bouche les yeulx. » Ces choses se disent ainsi ès escoles des philosophes, mais toutefois Pericles se mettant à la voile, ne feit aucun exploit digne d'un si grand equippage : et estant allé mettre le siege devant la ville saincte d'Epidaure, à l'heure que lon esperoit certainement qu'elle deust estre prise, il fut contraint de lever son siege pour la peste, qui fut si violente, qu'elle ne feit pas mourir les Atheniens seulement, mais aussi tous autres, qui, pour peu que ce fust, s'approcherent d'eulx et de leur camp. A l'occasion dequoy, voyant les Atheniens fort indignez et irritez encontre luy, il essaya de les consoler et reconforter : mais il ne peut venir à bout de les appaiser, ains à la pluralité des voix luy osterent la charge de capitaine general, et le condemnerent en l'amende d'une grosse somme de deniers, laquelle ceulx qui disent le moins, escrivent avoir

esté de quinze talents[1], et ceulx qui disent le plus de cinquante[2]. L'accusateur soubscript en ceste condemnation fut Cleon, comme dit Idomeneus, ou Simmias, comme escrit Theophrastus : toutefois Heraclides le Pontique, met un nommé Lacratidas.

LXVIII. Or quant à ses maulx publiques, ilz luy passerent bien tost, pource que le peuple laissa le courroux qu'il avoit contre luy, ne plus ne moins que la mouche guespe laisse l'aguillon en donnant le coup : mais en son privé, ses affaires domestiques se portoyent mal, tant pource que la peste luy avoit emporté plusieurs de ses parents et amis, comme aussi pource que de longue main il estoit en dissension avec ceulx de sa maison : car Xantippus l'aisné de ses enfans legitimes[3], estant homme de mauvaise nature, et d'avantage ayant espousé une femme jeune et despensiere, fille d'Isander filz de Epilycus, estoit mal content de l'estroitte espargne de son pere, qui ne luy fournissoit argent que bien escharsement et bien peu à la fois : au moyen dequoy il envoya un jour au nom de Pericles, chez l'un de ses amis, luy demander de l'argent à emprunter, qui luy en envoya : mais comme depuis il vint à le redemander, tant s'en fallut que Pericles le voulust payer, que

[1] Neuf mille escus. *Amyot.* Maintenant de notre monnaie 70,031 francs.

[2] Trente mille escus. *Amyot.* Maintenant de notre monnaie 233,437 francs.

[3] Il faut lire dans le texte, d'après les manuscrits vus par H. Étienne et par Amyot, δαπανηρός, et traduire, *estant homme despensier.*

qui plus est, il l'en appella en justice. Dont le jeune homme Xantippus estant griefvement indigné contre son pere, alloit mesdisant de luy en public par la ville, comptant par une maniere de moquerie les occupations ausquelles il vaquoit et passoit son temps quand il estoit en son privé, et les propos qu'il tenoit avec des sophistes et maistres de rhetorique : car comme il fust advenu, qu'en un jeu de pris l'un des champions qui combattoyent à qui lanceroit mieulx le dard, eust par meschef [1] attaint et tué un Epitimius Thessalien [2], il alloit par tout racomptant que Pericles avoit tout un jour esté à disputer avec Protagoras le rhetoricien, à sçavoir qui devoit estre jugé coulpable de ce meurtre, selon la vraye et droitturiere raison, le dard, ou celuy qui l'avoit lancé, ou bien ceulx qui avoyent dressé le jeu de pris. D'avantage Stesimbrotus escrit, que le bruit qui courut par la ville, que Pericles entretenoit sa femme [3], fut semé par Xantippus mesme. Tant y a, que ceste querelle et dissension entre le pere et le filz dura, sans jamais se reconcilier, jusques à

[1] Par accident. C'est le sens où l'on doit prendre le mot *meschef*. Voyez la Vie de Thésée, chap. XLIV.

[2] Amyot a suivi la leçon des manuscrits qu'Henri Étienne a cités. Mais pour plus d'exactitude, il devait traduire *Epitimius de Pharsale*, et non pas *Thessalien*, quoique Pharsale soit dans la Thessalie. Les autres livres portent qu'Épitimius tua par accident un cheval ; ou bien qu'on tua le cheval d'Épitimius.

[3] L'expression d'Amyot est équivoque. Il devait traduire : « Stesimbrotus escrit que Xantippus sema luy mesme le bruit « qui courut par la ville, que sa femme estoit entretenue par « Pericles. » Voyez les réflexions de Plutarque sur cette accusation, chap. XXX.

la mort : car Xantippus mourut en la pestilence generale, et mourut aussi la sœur germaine de Pericles, qui y perdit semblablement la plus grande part de ses amis, alliez et parents, mesmement ceulx qui luy estoyent plus utiles au gouvernement de la chose publique.

LXIX. Mais toutefois jamais il ne fleschit pour tout cela, ny n'en rabaissa de rien la grandeur et haultesse de son courage, quelques malheurs qui luy survinssent, ny ne le veit on jamais plorer, ny mener dueil aux funerailles d'aucun de ses parents ou amis, jusques à la mort de Paralus le dernier de ses enfans légitimes : car la perte de celuy là seul luy attendrit le cueur : encore tascha il à se maintenir en sa constance naturelle, et se conserver en sa gravité accoustumée, mais ainsi comme il luy vouloit mettre un chapeau de fleurs sur la teste, la douleur le forcea quand il le veit au visage, de maniere qu'il se prit soudainement à escrier tout hault, et espandit sur l'heure grande quantité de larmes : ce qu'il n'avoit jamais fait en toute sa vie.

LXX. Au demourant, ayant le peuple ja essayé les autres capitaines et autres gouverneurs, et cogneu par experience qu'il n'y en avoit pas un de poix ny d'authorité suffisante pour une si grande charge, il le rappella à la fin luy mesme à la tribune des harengues pour ouir ses conseilz, et à l'estat de capitaine pour la conduite des affaires : car il se tenoit lors renfermé en sa maison pour le dueil et la douleur de ses adversitez domestiques : mais Alcibiades et ses autres familiers et amis luy persuaderent de se monstrer au peuple : lequel s'excusa envers luy du tort

qu'il luy avoit ingratement fait. Et adonc Pericles reprit en main le gouvernement des affaires, comme devant : et la premiere chose qu'il y feit, fut, qu'il requit que lon revoquast l'ordonnance qu'il avoit luy mesme mise en avant touchant les bastards, de peur qu'à faulte d'hoir legitime de son corps, son nom et sa maison ne vinst à faillir en luy. Mais quant à celle loy, voicy comment il en alloit : Pericles estant en la fleur de son credit, avoit fait passer une ordonnance, que ceulx là seuls fussent tenus pour bourgeois d'Athenes, qui seroyent nez de pere et de mere Atheniens : quelque temps après, le roy d'Ægypte ayant envoyé au peuple d'Athenes, en don, quarante mille mines[1] de bled, pour estre distribué entre les bourgeois de la ville, plusieurs à l'occasion de ceste loy furent accusez de bastardise et d'estre mestifz, dont paravant on ne sçavoit rien, ou pour le moins on n'en faisoit compte, et y en avoit aucuns, qui faulsement et à tort en estoyent condemnez. Tant y a qu'il y en eut de convaincus et vendus comme esclaves, non gueres moins de cinq mille : et ceulx qui demourerent pour jouïr des privileges de bourgeoisie, et qui furent jugez citoyens d'Athenes, se trouverent jusques au nombre de quatorze mille et quarante.

LXXI. Or trouvoit on fort mauvais, qu'une ordonnance qui avoit eu tant de pouvoir, fust revoquée et cassée par celuy mesme qui en avoit esté autheur : mais toutefois la calamité presente, qui estoit survenue en la propre maison de Pericles, rom-

[1] Dans le grec quarante mille médimnes. Voyez sur l'évaluation de cette mesure la Vie de Lycurgue, chap. XII.

pit le cueur aux Atheniens : lesquelz estimerent qu'il avoit suffisamment payé la peine de celle sienne arrogance : et croyans qu'il en avoit esté puny par expresse permission et vengeance des dieux, et que sa requeste estoit humaine, ilz luy permeirent de faire enroller son bastard au registre des legitimes citoyens de sa lignée, en luy donnant son propre nom. C'est celuy qui depuis ayant desfait les Peloponesiens en une grosse battaille navalle, près les isles Arginuses, fut executé à mort par sentence du peuple, avec les autres capitaines ses compagnons.

LXXII. Au reste Pericles fut lors attaint de la peste, non pas si violente ne si aguë que les autres, ains foible et lente, et qui par long traict de temps, et avec plusieurs changemens luy amortit peu à peu la force et vigueur de son corps, et surmonta la gravité de son courage et de son bon jugement : et pourtant Theophrastus en ses morales, au lieu où il dispute si les meurs des hommes se changent selon leurs adventures, et si les passions et afflictions du corps les peuvent tant alterer, qu'elles les facent issir hors des lices et des bornes de la vertu, recite que Pericles en ceste maladie monstra un jour à l'un de ses amis, qui l'estoit allé visiter, ne sçay quel charme preservatif, que les femmes luy avoyent attaché comme un carcan autour du col, pour luy donner à entendre qu'il estoit fort mal, puis qu'il enduroit qu'on luy applicast une telle folie.

LXXIII. A la fin, comme il fut arrivé bien près de passer le pas de la mort, les plus gens de bien de la ville, et ceulx qui estoyent demourez encore vivans

de ses amis, estans autour de son lict, se meirent à parler de sa vertu, et de la grande puissance et authorité qu'il avoit euë, en pesant la grandeur de ses faicts, et comptant le nombre des victoires qu'il avoit emportées : car il avoit gaigné neuf battailles estant capitaine general d'Athenes, et en avoit erigé autant de trophées à l'honneur de son païs, et devisoyent de toutes ces choses entre eulx, comme s'il ne les eust point entendues, pensans qu'il eust ja perdu tout sentiment : mais au contraire, ayant encore l'entendement sain, il avoit tout bien noté : si se prit à leur dire, « qu'il s'esmerveilloit comme « ilz louoyent si haultement ce qui luy estoit « commun avec plusieurs autres capitaines, et « en quoy la fortune mesme avoit sa part, et ce « pendant ilz omettoyent à dire ce qui estoit en luy « le plus beau et le plus grand : c'est que nul Athe- « nien, pour occasion de luy, n'avoit onques porté « robbe noire ».

LXXIV. Aussi estoit il veritablement grand et excellent personnage, non seulement pour la doulceur et clemence qu'il avoit tousjours conservée au maniement de si grands affaires, entre tant d'ennemis et de malvueillans, mais aussi pour avoir eu ce jugement, de reputer que le meilleur de ses plus glorieux actes estoit, n'avoir en si absoluë puissance jamais rien concedé à haine, envie, ny à courroux, ny s'estre sans mercy vengé d'aucun sien ennemy. Si me semble que cela seul rendoit son surnom d'Olympien, c'est à dire, divin ou celeste, lequel autrement estoit trop arrogant et trop superbe, non odieux ny envié, ains plus tost bien seant et bien convenable

pour avoir eu la nature si benigne et tant debonaire, et en si grande licence avoir conservé ses mains pures et nettes, ne plus ne moins que nous reputons les dieux pour estre autheurs de tous biens, et cause de nulz maulx, dignes de gouverner et regir tout le monde : non pas comme disent les poëtes, qui mettent noz esprits en trouble et en confusion par leurs folles fictions, lesquelles se contredisent à elles mesmes, attendu qu'ilz appellent le ciel, où les dieux habitent, sejour très asseuré, et qui point ne tremble, et n'est point agité de vents ny offusqué de nuées, ains est tousjours doulx et serein, et en tout temps egalement esclairé d'une lumiere pure et nette, comme estant telle habitation propre et convenable à la nature souverainement heureuse et immortelle : et puis ilz les descrivent eulx mesmes, pleins de dissensions, d'inimitiez, de courroux et d'autres passions, qui ne convienent pas seulement à hommes sages et de bon entendement. Mais ce discours seroit à l'adventure mieux à propos en un autre traitté.

LXXV. Au demourant, les affaires où se trouverent les Atheniens incontinent après la mort de Pericles, leur feirent bien sentir et regretter la perte qu'ilz avoyent faitte en luy : car ceulx qui de son vivant supportoyent malvouluntiers sa trop grande authorité, pource qu'elle offusquoit la leur, soudain après qu'il fut decedé, et qu'ilz vindrent à essayer d'autres harengueurs, et d'autres gouverneurs, furent contraints de confesser, qu'il ne pouvoit estre une nature d'homme plus moderée en gravité, ne plus grave en doulceur et bonté, que la siene : et

celle tant enviée puissance, qu'ilz appelloyent durant sa vie monarchie et tyrannie, leur apparut alors evidemment avoir esté le rempar salutaire de toute la chose publique, tant il sourdit et descouvrit incontinent après son decès, au gouvernement de leurs affaires, de corruption et de meschanceté, laquelle luy, tant qu'il vescut, avoit tousjours tenue basse et foible, de sorte qu'elle n'apparoissoit point, ou pour le moins ne pouvoit venir à telle licence, qu'elle peust commettre des faultes ausquelles il fust impossible de remedier.

FABIUS MAXIMUS

SOMMAIRE

Antiquité et gloire de la maison de Fabius. II. Sa douceur, sa maturité dès l'enfance. IV. Ses consulats. Il triomphe des Liguriens. V. Annibal gagne les batailles de Trébie et de Trasimène. VI. Mort du consul Flaminius. VIII. Effroi dans Rome. Fabius est nommé dictateur. X. Il voue des sacrifices et des jeux. XI. Il ranime la confiance publique et fait la guerre d'observation. XII. Annibal l'admire, et ne peut le forcer à combattre. XIII. Audace de Minucius. XV. Annibal, trompé par ses guides, est battu par Fabius. XVI. Ruses d'Annibal. XIX. Fermeté du Sénat, qui ne veut point racheter les prisonniers. Fabius vend ses terres pour leur rachat. XX. Il se rend à Rome pour des sacrifices solennels. L'audace de Minucius redouble. Il combat contre la défense expresse de Fabius, et est défait. XXV. Fabius vole à son secours, charge l'ennemi, et force Annibal à la retraite. XXVII. Minucius reconnaît sa faute : il appelle Fabius son père et son sauveur. XXIX. Fabius dépose la dictature. Consulat de Paul Émile et de Terentius Varron. XXXI. Bataille de Cannes. XXXV. Presque toute l'Italie se déclare pour Annibal. Consternation de Rome. Intrépidité et sagesse de Fabius. XXXVIII. Il marche avec Marcellus contre Annibal. XXXIX. Nouvelles ruses d'Annibal. XL. Fabius contient par sa douceur les villes et l'armée dans le devoir. XLIII. Il trompe Annibal et surprend Tarente. XLV. Grandeur du butin. XLVI. Second triomphe de Fabius. XLVIII. Son fils est nommé consul. Conduite ferme et noble du fils à l'égard de son père. XLIX. Mérite éclatant de l'aïeul et du bisaïeul de Fabius. L. Scipion est envoyé en Espagne. Contre l'avis de Fabius, il porte la guerre en Afrique. LII. Scipion justifie sa hardiesse par d'admirables exploits. LIV. Mort de Fabius avant la fin de la guerre. Ses obsèques aux dépens du public, qui le pleure comme le père du peuple.

Depuis environ l'an 494 *jusque vers l'an* 551 *de Rome,* 203 *ans avant Jésus-Christ.*

Comparaison de Périclès et de Fabius Maximus.

FABIUS MAXIMUS

AYANT donques Pericles esté tel ès choses dignes de memoire, dont nous avons peu avoir cognoissance, il est temps desormais que nous escrivions aussi quel a esté Fabius. Lon dit que le premier Fabius, duquel est descendue la maison et la race des Fabiens, qui est l'une des plus grandes et des plus nobles de Rome, fut engendré par Hercules, qui engrossa une nymphe, ou comme les autres disent, une femme du païs au long de la riviere du Tybre. Et y en a qui disent, que les premiers de ceste maison furent au commencement appellez Fodiens, pource qu'ilz chassoyent aux bestes sauvages avec des pieges et des fosses : car jusques aujourdhuy les Romains appellent encore des fosses, fossæ : et fossoyer, fodere : mais que depuis [1] les deux premieres lettres ont esté changées, et les a lon appellez les Fabiens.

II. Comment que ce soit, il est certain que d'icelle maison sont issus plusieurs grands personnages : mais entre les autres il y en eut un nommé Fabius Rullus [2], qui pour la grandeur de ses faicts fut par

[1] Dans le grec : *deux lettres ont été changées à leurs noms*, etc.

[2] Amyot, notes manuscrites, remarque qu'il est nommé Fabius Rullianus dans Pline, VIII, 41.

les Romains surnommé Maximus, c'est à dire, très grand : après lequel, Fabius Maximus, celuy dont nous escrivons presentement, fut le quatrieme en droitte ligne, et fut surnommé Verrucosus, à cause d'un seing naturel qu'il avoit sur l'une des levres comme une petite verrue : et fut aussi surnommé Ovicula, qui vault autant à dire comme, brebiette, pour la doulceur, tardité et pesanteur de ses façons de faire dès qu'il estoit encore enfant : car sa nature lente, coye et reposée, avec une taciturnité, et ce que lon le voyoit peu souvent et reserveement s'esbatre à jeux d'enfans : et aussi que lon le voyoit dur d'entendement, et qu'il avoit peine à comprendre ce qu'on luy enseignoit, joinct que lon en faisoit ce que lon vouloit, tant il estoit obeïssant à tous ceulx avec qui il hantoit : le tout ensemble faisoit, que plusieurs qui ne le cognoissoyent que par dehors, jugeoyent qu'il ne seroit jamais qu'un lourdault et un nyais : mais il y en avoit d'autres, qui le considerans de plus près, appercevoyent en sa nature une constance immuable, et une magnanimité de lion.

III. Et luy mesme depuis estant excité par les affaires, donna bien tost à cognoistre, que ce que lon estimoit en luy bestise, estoit gravité qui ne s'emouvoit de rien : et que ce que lon jugeoit timidité, estoit prudence : ce qu'il n'estoit point hastif ne remuant en chose quelconque, estoit fermeté et constance. Parquoy considerant la grandeur de la seigneurie de leur chose publique, et les continuelles guerres qu'ilz avoyent, il endurcit et exercita son corps, comme unes armes nées avec luy, pour

s'en pouvoir mieulx servir à la guerre, et son eloquence aussi comme un instrument de persuasion, pour en pouvoir mener le peuple à la raison. Si estoit son langage conforme et convenable à ses meurs et à sa maniere de vivre : car il n'y avoit fard ny affetterie quelconque, ains estoit toute substance avec poix et profondeur de sentences et de conceptions singulieres et propres à luy, sinon que lon dit, qu'elles ressemblent fort à celles de Thucydides : car on treuve encore aujourdhuy un blason ou harengue funebre qu'il feit devant le peuple à la louange de son filz, lequel mourut au sortir de son consulat.

IV. Mais quant à luy, ayant esté par cinq fois eleu consul, en son premier consulat[1] il triumpha des Liguriens, qui sont ceulx des montaignes et de la coste de Genes : lesquelz ayans esté par luy desfaits en une grosse battaille, où ilz avoyent perdu beaucoup de gens, furent contraints de soy retirer et reserrer au dedans de leurs Alpes, sans plus courir ny fourrager les marches de l'Italie qui leur confine. Depuis estant Hannibal avec grosse puissance entré en Italie, et y ayant gaigné la premiere battaille près la riviere de Trebia, il tira oultre à travers la Thoscane gastant et destruisant tout par où il passoit : ce qui meit la ville de Rome en grand trouble et en grand effroy : et si advint des signes et prodiges, aucuns ordinaires et assez accoustumez aux Romains, comme ceulx des foudres et des tonnerres, et d'autres fort estranges, et non jamais ouiz ne veuz. Car on rapporta que quelques bou-

[1] L'an de Rome 521.

cliers estoyent devenuz tous sanglants d'eulx mesmes, et qu'entour la ville d'Antium on trouvoit les espics de bled, en les moissonnant, tous ensanglantez, qu'il estoit tumbé du ciel des pierres toutes ardentes et en feu, et que au cartier des Phaleriens le ciel sembla s'entreouvrir, et en tumba plusieurs petits escriteaux, en l'un desquelz y avoit escrit de mot à mot, « Mars secouë ses armes ».

V. Mais neantmoins il n'y eut rien de tout cela qui peust arrester ny faire reboucher l'audace du consul Caius Flaminius : lequel, oultre ce que naturellement il avoit le cueur grand et convoiteux d'honneur, estoit encore elevé d'avantage pour aucunes merveilleuses prosperitez qu'il avoit euës auparavant, contre toute raison. Car combien que le senat le rappellast, et que son compagnon au consulat s'opposast à son intention, il avoit neantmoins donné une battaille aux Gaulois, malgré tout le monde, et en avoit emporté la victoire. Or quant à tous ces signes et prodiges celestes, encore qu'ilz troublassent beaucoup de gens, si n'emouvoyent ilz point Fabius, pource qu'il n'y veoit apparence quelconque pour s'en emouvoir : mais entendant le peu de nombre des ennemis, et la faulte d'argent qu'ilz avoyent, il conseilloit, et estoit d'advis, que lon devoit avoir un peu de patience, et ne avanturer point la battaille, contre un homme qui avoit son armée aguerrie de longue main, et ja exercitée par plusieurs combats à ceste fin seulement : et estoit d'opinion qu'il falloit envoyer du secours à leurs subjects et alliez, selon qu'il en seroit besoing, pour retenir les villes en leur

devotion, et ce pendant laisser amortir d'elle mesme la vigueur des forces de Hannibal, qui estoit comme un feu de paille, et une flamme allumée en une matiere de peu de durée : mais quelque chose qu'il sceust alleguer, il ne le peut onques mettre en teste de Flaminius, lequel dit qu'il n'attendroit point que la guerre s'approchast jusques aux portes de Rome, ny ne combattroit point dedans la ville pour la defendre, comme avoit ancienement fait Camillus. Si commanda incontinent à ses capitaines qu'ilz tirassent leurs compagnies aux champs, et luy mesme monta sur son cheval, lequel sans cause apparente s'effroya si estrangement, et se tourmenta tant, qu'il jetta le consul la teste devant par terre : cela neantmoins ne luy feit point changer d'opinion, ains suyvant sa premiere resolution, s'en alla au devant de Hannibal, et luy presenta la battaille [1] en la Thoscane, au long du lac qui se nomme Thrasimene (qui est le lac de Peruse [2]).

VI. Ceste battaille fut si asprement combattue d'une part et d'autre, que combien qu'à l'instant mesme du combat, il se fust levé un tremblement de terre si violent, que quelques villes en furent renversées sans dessus dessoubs, aucunes rivieres destournées de leurs cours, et les pieds des montagnes esbranlez et ouverts, il n'y eut toutefois pas un des combattans qui en sentist rien. Si y demoura mort sur le champ le consul mesme Flaminius, après avoir fait de sa personne plusieurs actes de grande force et de grande hardiesse, et autour de luy les

[1] L'an de Rome 537.
[2] Cela n'est point dans Plutarque.

plus gens de bien qui fussent en l'armée : le demourant s'estant mis en fuitte, il en fut fait un fort grand meurtre, car il fut taillé en pieces bien quinze mille hommes, et y en eut autant de prisonniers.

VII. Après la desconfiture, Hannibal feit toute la diligence qui luy fut possible pour trouver le corps de Flaminius, à fin de le faire inhumer honorablement, à cause de sa vertu, mais il ne le peut onques trouver entre les morts, ny n'a lon jamais sceu depuis qu'il estoit devenu. Or quant à la premiere desfaitte de Trebia, ny le capitaine general qui l'escrivit, ny le messager qui en apporta la nouvelle à Rome, ne l'a dit à la verité, ainsi comme elle estoit, ains faignit que l'issue en avoit esté doubteuse, de sorte que lon ne sçavoit qui en avoit eu du meilleur : mais de ceste cy, incontinent que le præteur Pomponius en eut entendu la nouvelle, il feit assembler le peuple en conseil, là où sans user de desguisement ne de dissimulation, leur dit tout ouvertement : « Seigneurs Romains, nous avons perdu la « battaille, en laquelle nostre armée a esté desconfitte et desfaitte tout à plat, et le consul mesme y « est demouré mort : parquoy advisez ce que vous « avez à faire pour vostre salut et seureté. »

VIII. Ces paroles jettées comme un orage de vent impetueux sur la mer d'une infinie multitude de peuple, meirent la ville en grand trouble, et en fut l'effroy si grand, qu'il n'y avoit homme qui fust à soy, ne qui eust le sens rassis : toutefois si furent ilz bien tous d'accord, que les affaires avoyent necessairement besoing du souverain magistrat que

lon appelle en latin la Dictature, et d'un personnage qui la sceust exercer vertueusement sans espargner ny craindre personne, et que Fabius Maximus seul estoit tel, ayant la grandeur de courage, et la gravité de meurs, egale à la dignité et authorité souveraine de ce magistrat : avec ce qu'il estoit en l'aage où la force du corps est encore joincte à la maturité de l'entendement, et la hardiesse meslée avec l'experience et sagesse. Cest advis estant approuvé de tous, Fabius fut eleu dictateur, lequel nomma pour chef de la chevalerie Lucius Minutius : si requit premierement au senat, qu'il luy fust permis de monter à cheval à la guerre, car il n'estoit pas permis au dictateur, ains expressement defendu par une ordonnance anciene, soit ou pource qu'ilz reputoyent la principale force de leur armée consister en leurs gens de pied, et à ceste cause vouloyent que le chef demourast entre eulx au jour de la battaille, et ne les abandonnast point : où pource que l'authorité de ce magistrat en toute autre chose est si grande, qu'elle approche de la tyrannique, ilz vouloyent qu'à tout le moins en cela le dictateur eust affaire de la souveraine puissance du peuple.

IX. Fabius donques voulant d'entrée monstrer la majesté et la grandeur de son magistrat, à fin que chascun luy en fust plus obeïssant, et plus prompt à faire son commandement, il sortit en public avec vingt et quatre sergens portans les faisceaux de verges et les haches devant luy : et comme l'un des consuls luy vint au devant, il luy envoya commander par un sergent, qu'il

eust à laisser les faisceaux de verges qu'on portoit devant luy, et les autres marques et enseignes de magistrat, et qu'il le vinst trouver en estat d'homme privé. Puis commenceant, par un très beau et bon commencement, au service des dieux, il remonstra au peuple comme la perte qu'ilz avoyent receuë, leur estoit advenue par la temerité et nonchalance estourdie de leur capitaine, qui n'avoit tenu compte des choses divines : non point par la faute ny par la lascheté des combattans : et les enhorta pour ceste cause de ne craindre point leurs ennemis, ains d'appaiser l'ire des dieux, en leur portant honneur et reverence : non qu'il les rendist superstitieux en ce faisant, ains asseuroit leur vertu par vraye devotion envers les dieux, et leur ostoit ou diminuoit la crainte des ennemis, en leur donnant certaine esperance de l'aide des dieux.

X. Si furent adonc visitez les saincts livres prophetiques, que lon appelle les livres de la Sibylle, qui sont tenus fort secrets, et y trouva lon quelques ancienes propheties et oracles, qui se rapportoyent et se conformoyent aux accidens lors advenus, mais il n'est pas loisible de publier ny redire à autruy ce que lon y a cogneu : puis le dictateur en pleine assemblée du peuple, devant toute l'assistance voua solennellement aux dieux, qu'il leur sacrifieroit tout tant de fruict que porteroyent à la prochaine saison nouvelle [1] les brebis, les truyes, les vaches et les chevres, en toutes les montaignes, plaines, rivieres, ou prairies de l'Italie, et feroit

[1] Au printemps. Les Romains nommaient ce sacrifice *Ver sacrum*.

celebrer des jeux de musique et jouer autres mysteres en l'honneur des dieux, jusques à y despendre la somme de[1] trois cents trente trois sesterces, ou[2] trois cents trente trois deniers Romains, et un tiers de denier d'avantage. Ceste somme reduitte à la monnoye grecque monte à la valeur de quatre vingts trois mille cinq cents quatre vingts trois drachmes d'argent, et deux oboles[3]. Or seroit il bien malaisé de rendre la raison pour laquelle il specifia nommeement ceste somme ainsi precise, et pourquoy il la distribua par trois, si ce n'est que lon vueille exalter la puissance du nombre ternaire, pource que c'est un nombre de sa nature parfaict, et le premier des nompers, qui est le commencement de multitude, et qu'il comprent en soy les premieres differences et les premiers elements et principes de tous les nombres uniz et joincts ensemble.

XI. Ainsi Fabius ayant fait que le peuple eust bonne esperance en l'aide et faveur des dieux, le rendit en ce faisant mieulx deliberé de bien faire à l'advenir : mais luy mettant tout son espoir de victoire en soy mesme, comme celuy qui esti-

[1] On lit dans Tite-Live, XXII, 10, que la dépense de ces jeux fut de trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois as et un tiers, ce qui fait de notre monnaie 25,937 francs. Mais cet endroit est fort altéré dans les manuscrits : on l'a restitué sur des conjectures Plutarque a lu un exemplaire plus correct, ou bien il a suivi quelque autre auteur. Quant à l'affectation du nombre trois, nous avons déjà vu dans la Vie de Numa, chap. xxv, les idées des Romains sur les nombres.

[2] Il faut lire *et* au lieu de *ou*.

[3] Ce sont environ huit mille cinq cents escus. *Amyot.* Maintenant 65 040 francs de notre monnaie.

moit que les dieux envoyent aux hommes l'heur et la prosperité par le moyen de vertu et de prudence, s'en alla trouver Hannibal, non point en l'intention de le combattre, ains en ferme deliberation de luy consumer la vigueur de son armée par long traict de temps, sa pauvreté par force d'argent, et le petit nombre de ses gens par grande multitude de combattans. Si s'en alloit tousjours campant en lieux forts et haults sur les montaines, hors du danger de la chevalerie de son ennemy, qu'il coustoyoit tousjours, de sorte que quand l'ennemy s'arrestoit en quelque lieu, aussi faisoit il luy, et s'il se remuoit, il le suyvoit à la trace, et rouoit [1] à l'entour de luy, sans jamais esloigner les montaignes, n'y s'approcher de si près qu'il peust estre contraint de combattre s'il ne vouloit : et neantmoins se monstroit tousjours à la queuë de son ennemy, et le tenoit en continuelle crainte, par ce qu'il estimoit qu'il allast espiant le poinct de son occasion pour le charger à son advantage.

XII. Mais en dilayant et prolongeant ainsi le temps, il vint à la fin à estre mesprisé de chascun : car et en son camp on mesdisoit publiquement de luy, et les ennemis mesmes le tenoyent pour homme couard et de fort lasche cueur, excepté Hannibal seul, lequel appercevant bien son bon jugement, et la maniere de laquelle il le vouloit combattre, estima que par toute voye de ruze ou de force, il le falloit attirer au combat, ou autrement que les affaires des Carthaginois s'en alloyent ruinez,

[1] Tournait autour de lui.

attendu qu'ilz ne se pouvoyent servir ne valoir de leurs armes, en quoy ilz estoyent les plus forts, et ce pendant estoyent minez et consumez par multitude d'hommes, et à force d'argent, en quoy ilz estoyent les plus foibles. Si se meit à imaginer et à essayer toutes sortes de ruzes de guerre, dont il se pouvoit adviser, ne plus ne moins que fait le ruzé champion de lucte, qui cherche tout moyen d'avoir prise sur son adversaire pour luy donner le bond : car tantost il s'approchoit de luy, et luy faisoit donner des alarmes en son camp, tantost il s'en reculoit, et se remuoit souvent de lieu à autre, pour veoir s'il le pourroit point attirer hors de ceste resolution, de ne mettre rien en hazard, ains jouer tousjours au plus seur.

XIII. Et quant à luy, il persevera tousjours constamment en sa premiere deliberation, croyant certainement que c'estoit le plus expedient de le faire ainsi : mais le general de la chevalerie, Minutius, luy faisoit beaucoup d'ennuy, lequel ardent du desir de combattre sans propos, et faisant de l'audacieux, alloit gaignant la bonne grace des soudards par une furieuse ardeur de vouloir combattre qu'il leur imprimoit, et une vaine esperance dont il les remplissoit, de maniere qu'ilz se moquoyent de Fabius, en l'appellant le pædagogue de Hannibal, et au contraire louoyent haultement Minutius, comme capitaine hardy, et digne de la magnanimité de Rome. Cela le faisoit encore plus arrogamment monter en gloire, et en presumptueuse opinion de soy mesme, en piquant Fabius de ce qu'il alloit ainsi logeant tous-

jours son camp sur les montagnes, disant que le dictateur leur appareilloit de beaux jeux, en leur faisant veoir l'Italie que lon brusloit, pilloit et gastoit ainsi devant leurs yeux : et demandoit à ceulx qui estoyent bons amis de Fabius, s'il feroit point à la fin monter son camp jusques au ciel, se desfiant de la terre, ou si c'estoit de peur que les ennemis ne le trouvassent, qu'il s'alloit ainsi cachant dedans les nues et les brouées.

XIV. Les amis de Fabius luy rapportoyent tous ces brocards, et luy conseilloyent de hazarder plus tost la battaille, que de supporter plus tant de paroles injurieuses, qui se disoyent contre luy. Mais Fabius leur respondit, « Si je faisois ce que « vous me conseillez, je serois encore plus couard « qu'ilz ne cuident que je le sois maintenant, en « sortant hors de ma deliberation pour crainte de « leurs paroles piquantes et traicts de moquerie. « Car ce n'est point honte que d'avoir crainte pour « le bien et le salut de son païs : ains, au contraire, « s'estonner pour le bruit et l'estime d'une commune, « ou pour les improperes et calumnies des hommes, « n'est point acte de personnage digne d'une si « grande charge, ains plus tost d'homme servant « et obeïssant à ceulx à qui il doibt commander, « et qu'il doibt gouverner, pource qu'ilz ne sont « pas sages. »

XV. Depuis il advint que Hannibal tumba en un erreur bien grand, pource que voulant s'esloigner de Fabius, et par mesme moyen mener son armée en païs plain, où il y eust vivres et fourrages pour les bestes, il commanda à ses guides, qu'ilz

le conduisissent incontinent après soupper en la plaine de Casinum [1]. Les guides n'ayans pas bien entendu ce qu'il leur avoit dit, à cause qu'il prononceoit barbarement le langage Italien, prirent l'un pour l'autre, et l'allerent jetter luy et son armée en un bout de la Champagne [2] près la ville de Casilinum, par le milieu de laquelle passe la riviere que les Romains appellent Vulturnus [3], et le païs d'alentour est une vallée ceincte et environnée de montagnes tout à l'entour, excepté qu'elle s'estend devers la mer, là où ceste riviere se respandant hors de son lict, fait des maretz et des bancs de sable fort profonds, et finablement se va descharger en celle coste de mer qui est fort dangereuse, et où il n'y a nul abry. Estant donques Hannibal descendu en ce fond de sac, Fabius qui cognoissoit le païs et sçavoit les adresses des chemins, suyvant ses brisées, luy serra le pas par où il pouvoit sortir de ceste vallée, avec quatre mille hommes de pied qu'il y ordonna, et disposa le demourant de son armée sur les croppes des montagnes, aux endroits plus opportuns tout à l'environ : puis avec ses coureurs, et les plus dispos et legerement armez de ses gens, feit charger la queuë des ennemis : ce qui melt toute leur armée en desordre, et y en eut bien huit cents de tuez. Parquoy Hannibal voulant tirer son camp hors de là, et cognoissant la faulte que ses guides avoyent

[1] Au pied de *Monte Casino*, dans le pays des Volsques, près de Rome.

[2] La Campanie.

[3] On l'appelle encore aujourd'hui *Volturno*, et Casilinum était où est aujourd'hui la ville de Capoue.

faitte, en prenant l'un pour l'autre, et le danger auquel ilz l'avoyent mis, les feit pendre.

XVI. Mais au demourant, de forcer ses ennemis qui tenoyent les cymes des coustaux, et les en dechasser à force, il n'y voyoit point de moyen, n'y n'en avoit point d'esperance : à l'occasion dequoy ses gens estans effroyez et descouragez, pource qu'ilz se voyoyent de tous costez enfermez, sans ordre d'en pouvoir eschapper, il se delibera d'affiner son ennemy par une telle ruze : C'est qu'il feit choisir environ deux mille bœufs, de ceulx que lon avoit pris au pillage, et leur feit attacher à chasque corne des flambeaux, ou des fagots de saule, et des javelles de sarment, et ordonna à ceulx qui en avoyent la charge, que la nuict quand il leur hausseroit un signe en l'air, ilz meissent le feu en ces fagots, et chassassent les bœufs contremont les coustaux vers les pas et les endroits que les ennemis avoyent occupez. Pendant que cela se preparoit, luy de son costé ordonna son armée en battaille, puis quand la nuict fut venue la feit marcher le petit pas.

XVII. Or les bœufs, tant que le feu, qui brusloit ce qu'ilz avoyent attaché aux cornes, fut petit, cheminerent tout bellement contremont le pied des montagnes, là où on les chassoit, dont les bergers et bouviers qui estoyent sur les cymes des coustaux, s'esmerveillerent fort de veoir ainsi des flammes et des feux attachez aux cornes de ces bœufs, comme si c'eust esté une armée marchant en ordonnance aux lumieres des torches : mais quand les cornes vindrent à estre bruslées jusques à

la racine, et que le sentiment du feu fut passé jusques à la chair vifve, adonc commencerent les bœufs à se debattre, et à secouër leurs testes, et en ce faisant, se couvrirent de feu les uns les autres de plus en plus. Si ne cheminerent plus bellement, ny en ordre, ains pour la frayeur qu'ilz avoyent, et la douleur qu'ilz sentoyent, se prirent à courir çà et là à travers les montagnes, portans de la flamme à leurs cornes et à leurs queuës, dont ilz mettoyent le feu ès bois et buissons par lesquelz ilz passoyent. Cela sembloit bien estrange à veoir, et estonnoit fort les Romains qui gardoyent les pas des montagnes, car ilz cuidoyent que ce fussent hommes qui courussent ainsi çà et là avec des torches aux mains : au moyen dequoy ilz en estoyent tous effroyez et troublez, pensans que ce fussent les ennemis, qui accourussent ainsi contre eulx, pour les environner de tous costez, tellement qu'ilz n'osèrent plus s'arrester aux passages, où ilz avoyent esté ordonnez, ains abandonnans les destroits se meirent à fouir vers leur grand camp, et aussi tost les avantcoureurs de Hannibal armez à la legere, se saisirent de ces pas, de maniere que le reste de l'armée eut tout loisir de marcher à son aise jusques là, sans crainte ny peril, encore qu'elle fust chargée et empeschée d'une quantité grande de toute sorte de butin.

XVIII. Or quant à Fabius, il s'apperceut bien dès la nuict mesme, que c'estoit une ruze de Hannibal pource que quelques uns des bœufs, ainsi qu'ilz s'en fuyoyent çà et là, tumberent entre ses mains : à l'occasion dequoy, craignant de tumber en quel-

que embusche pour les tenebres de la nuict, il teint ses gens en battaille sans autrement bouger ny faire bruit, et le matin si tost que le jour commencea à poindre, se meit à suyvre son ennemy à la trace, donnant sur la queuë, et escarmouchant les derniers dedans les destroits des montagnes, de maniere qu'il meit tout l'ost des ennemis en desarroy, jusques à ce que Hannibal envoya de l'avantgarde quelque nombre d'Espagnolz, hommes legers et dispos, accoustumez de gravir aux montagnes, lesquelz venans à charger les Romains armez de pesantes armes en tuerent plusieurs, et feirent retirer Fabius : lequel en fut adonc encore bien plus mesprisé et blasmé que devant, pource qu'il avoit tousjours montré de ne vouloir point à force ouverte combattre Hannibal, ains le miner et desfaire par astuce et prudence, en quoy il se trouvoit luy mesme abusé et affiné par luy.

XIX. D'avantage Hannibal voulant enflammer encore plus l'ire et le courroux des Romains contre luy, quand il approcha de ses terres, commanda que lon bruslast et gastast tout à l'environ, mais que lon ne touchast aucunement aux sienes, et y meit expressement des gardes pour empescher que lon n'y prist rien, et que lon n'y feist aucun dommage. Cela fut rapporté à Rome, qui aggrava bien encore plus le mescontentement que lon avoit de luy : joinct que les tribuns du peuple ne cessoyent de crier contre luy ès harengues qu'ilz faisoyent devant le peuple, à la suscitation d'un Metellus principalement, non pour

inimitié qu'il eust encontre Fabius, mais pource qu'il estoit parent de Minutius maistre de la chevalerie, et estimoit que la mauvaise opinion que l'on prendroit de l'un, tourneroit à la louange et à l'avantage de l'autre. Le senat mesme estoit courroucé contre luy pour l'accord qu'il feit avec Hannibal, touchant les prisonniers de guerre : car il accorda que lon eschangeroit les prisonniers en rendant homme pour homme, ou bien [1] deux cents cinquante drachmes d'argent pour chasque teste, si les uns en avoyent plus que les autres. Quand l'eschange eut esté ainsi fait, il se trouva que Hannibal en avoit encore de reste deux cents quarante Romains. Le senat ordonna que lon n'envoyeroit point d'argent pour les delivrer, et blasma grandement Fabius d'avoir fait cest accord, comme n'estant ny honorable ny profitable à la chose publique, pour recouvrer des gens qui par lascheté de cueur s'estoyent laissez prendre aux ennemis. Ce qu'entendant Fabius, supporta patiemment le courroux du senat, mais n'ayant point d'argent, et ne voulant point faillir à sa parole, ny abandonner ses citoyens prisonniers, il envoya son filz à Rome avec procuration pour vendre ses terres, et luy en apporter l'argent incontinent. Le jeune homme y alla, vendit les heritages de son pere, et luy en porta bien tost l'argent au camp, dont il rachepta les prisonniers, en envoyant leur rançon à Hannibal. Plusieurs de ceulx qu'il avoit racheptez le voulurent depuis

[1] Ce sont environ vingt et cinq escus. *Amyot.* Maintenant 194 francs de notre monnaie.

rembourser, mais il n'en voulut onques rien prendre, et leur donna leur rançon à tous.

XX. Depuis estant appellé à Rome par les presbtres pour faire quelques solennelz sacrifices, il laissa l'armée entre les mains de Minutius pour la gouverner en son absence, avec condition de ne s'attacher point à l'ennemy, et de ne combattre point : ce que non seulement il luy defendit très expressement, comme ayant souveraine puissance, ains encore l'en admonesta, et l'en pria très instamment comme son amy. Minutius se souciant bien peu de toutes ses prieres et commandemens, aussi tost qu'il eut le dos tourné commencea incontinent à harasser les ennemis : et un jour entre les autres ayant observé que Hannibal avoit envoyé bonne partie de son armée au fourrage et recouvrement de vivres, il alla charger ceulx qui estoyent demourez, et les mena batant jusque dedans leur camp avec grand meurtre, et plus grand effroy de ceulx qui s'estoyent sauvez, lesquelz n'attendoyent pas moins que d'estre assiegez dedans leur camp : et encore après que toute leur armée se fut rassemblée en un, il se retira malgré eulx, et sans rien perdre. Cela le remplit d'arrogance, et les soudards de temerité, encore plus que jamais. Si courut incontinent la nouvelle de ceste desfaitte jusques à Rome, et la feit on beaucoup plus grande qu'elle n'estoit : et Fabius l'ayant entendue dit, qu'il craignoit beaucoup plus la prosperité de Minutius, qu'il ne faisoit son adversité. Mais le commun peuple s'en esjouit fort, et avec grande demonstration de joye

accourut sur la place : là où Metellus, l'un des tribuns du peuple, montant en la chaire aux harengues, leur feit un sermon, auquel il magnifia et loua haultement la vertu de Minutius, et à l'opposite chargea Fabius, non plus de lascheté et de couardise, ains de trahison : accusant aussi les autres principaux personnages de Rome, disant que dès le commencement ilz avoyent tenu moyen de tirer ceste guerre en longueur, à fin de ruiner l'authorité et la puissance du peuple, et avoyent incontinent fait tumber les affaires soubs la main d'une monarchie, laquelle avec ses remises et delais donneroit loisir à Hannibal de se planter et maintenir en Italie, jusques à ce que les Carthaginois eussent moyen, avec le temps, de luy envoyer renfort d'une seconde armée, pour de tout poinct se saisir et s'emparer de toute l'Italie.

XXI. Quoy entendu, Fabius se tira en avant pour parler au peuple, là où il ne s'amusa point à respondre aux charges que le tribun luy avoit mises sus, ains dit qu'il falloit promptement achever les sacrifices et cerimonies du service divin, à fin qu'il s'en peust soudainement retourner au camp pour y chastier Minutius, lequel par dessus son expresse defense avoit combattu contre l'ennemy. Il n'eut pas plus tost achevé ces paroles, qu'il se leva incontinent un grand bruit et un tumulte parmy le peuple, pour le danger de Minutius, à cause que le dictateur a puissance de mettre en prison, et de faire mourir qui bon luy semble, sans forme de procès ny de jugement : et estimoit on, puis que Fabius estoit une fois sorty hors de

son accoustumée clemence et bonté, qu'il deviendroit si aspre en son courroux, qu'il seroit bien malaisé de l'appaiser. Parquoy il n'y eut celuy en toute l'assistence qui ne se teust de peur, excepté le tribun Metellus, lequel ayant loy de tout dire, pour la seureté que luy donne son magistrat, qui seul retient son authorité quand il y a un dictateur eleu, et demeure en son entier, estans les autres supprimez, supplia lors à grande instance le peuple, de ne vouloir point abandonner Minutius, ny ne permettre qu'il souffrist ce que Manlius Torquatus jadis avoit fait à son filz, auquel il feit trencher la teste après avoir vaillamment vaincu et desfait son ennemy : les admonestant d'oster à Fabius ceste puissance tyrannique de la dictature, et de mettre leurs affaires entre les mains de celuy qui vouloit et sçauroit bien les conduire à port de salut.

XXII. Le peuple fut fort emeu par ces seditieuses paroles, mais toutefois encore n'oza il contraindre Fabius, de quitter la souveraine authorité de sa dictature, combien qu'il en eust bien mauvaise opinion, et qu'il fust très mal content de luy : ains ordonna que Minutius auroit de là en avant egale puissance, et authorité pareille à celle du dictateur, en la conduitte des affaires : ce qui jamais n'avoit encore esté ouy ne veu, mais bien tost après il fut aussi fait une autre fois, après la desconfiture de Cannes. Car estant lors Marcus Junius le dictateur au camp, lon eleut à Rome un autre dictateur, qui fut Fabius Buteo, pour nommer et creer de nouveaux senateurs, au lieu

de ceulx qui estoyent morts en la battaille : mais après qu'il en eut nommé, et remply le conseil du senat, le jour mesme il laissa les sergens qui portoyent les haches devant luy, et renvoya la suitte qui l'accompagnoit par honneur, et se jetta à travers la presse du peuple sur la place, vaquant à ses particuliers affaires, ne plus ne moins qu'une personne privée.

XXIII. Or cuidoyent bien les Romains, que Fabius voyant comme lon avoit donné à Minutius puissance egale à la siene, le prendroit fort à cueur, et en seroit très desplaisant : mais ilz ne cognoissoyent pas du tout sa nature, pource qu'il n'estima point que leur folie luy tournast à malheur, ny à dommage ou deshonneur, ains comme Diogenes le sage respondit à un qui luy disoit, « Ceulx là se moquent de toy » : « Je ne m'en tiens, dit il, point « pour moqué. » Voulant dire qu'il reputoit ceulx là seuls estre moquez, qui se passionnent et se troublent pour des moqueries. Ainsi enduroit Fabius doulcement, et sans passion quelconque, quant à ce qui le touchoit particulierement, tout ce que le peuple faisoit, servant d'exemple et de preuve manifeste aux philosophes, qui maintienent que l'homme sage et homme de bien ne peult estre nullement injurié ne deshonoré : car tout le desplaisir qu'il recevoit de la folie du peuple, estoit pour le regard de la chose publique, à cause qu'ilz avoyent donné moyen à un estourdy et temeraire de servir à sa folle ambition au faict des armes. A l'occasion dequoy craignant que luy aveuglé de vaine gloire et de presumptueuse opinion de soy

mesme, ne se precipitast, et hastast de faire quelque grand mal avant qu'il fust arrivé, il se partit soudainement de Rome, sans que personne en sceust rien, pour s'en retourner au camp : là où il trouva Minutius si fier et si superbe, qu'il n'estoit plus aucunement supportable : car il vouloit avoir authorité de commander à toute l'armée à son tour. Ce que Fabius ne luy voulut point consentir, ains departit par moitié tout l'exertice avec luy, estimant qu'il valoit mieulx qu'il commandast tousjours seul à une partie de l'armée, que par tour à la totalité : si choisit pour soy la premiere et la troisieme legion, et luy donna la seconde et la quatrieme. et partagea aussi semblablement le secours des alliez. Et comme Minutius se vantast et glorifiast de ce, que la majesté du souverain magistrat avoit esté ravallée et abbaissée pour l'amour de luy, Fabius luy remonstra qu'il devoit penser, s'il estoit sage, que ce n'estoit point à luy, ains à Hannibal, qu'il avoit à combattre : et encore s'il se vouloit opiniastrer à estriver par jalousie encontre son compagnon, à tout le moins devoit il regarder, que luy qui avoit gaigné, et qui avoit esté tant honoré par ses citoyens, ne fust pas moins soigneux de leur seureté et de leur salut, que celuy qui avoit esté vaincu et ignominieusement traitté par eulx. Minutius prit cest advertissement comme pour une moquerie simulée et couverte, à la maniere des vieillards, et prenant sa moitié de l'armée, se logea seul à part.

XXIV. Hannibal n'ignoroit rien de tout ce debat, ains espioit toutes les occasions pour se servir de

leur discord. Or y avoit il entre leurs deux camps une motte non gueres malaisée à gaigner, et estoit une belle assiette pour loger un camp à seureté, ayant commodité et aisance de toutes choses. La campagne d'alenviron à la veoir de loing sembloit toute plaine et toute unie, pource qu'elle n'estoit point couverte de boscages : mais toutefois il y avoit quelques fonceaux et quelques vallées entre deux : à l'occasion de quoy, Hannibal, encore qu'il eust bien le moyen de s'en saisir facilement d'emblée, s'il eust voulu, ne le voulut point faire, ains la laissa au milieu pour luy servir d'emorche à attirer ses ennemis au combat. Parquoy quand il veit que Minutius estoit separé d'avec Fabius, il espandit une nuict quelque nombre de ses gens par ces fonceaux et vallées, puis le matin au poinct du jour envoya une trouppe non gueres grosse à la descouverte pour occuper laditte motte, esperant qu'il pourroit bien attirer par ce moyen Minutius à combattre pour ce logis : comme il en advint. Car Minutius y envoya premierement ses coureurs, puis toute sa gendarmerie : et finablement voyant que Hannibal luy mesme venoit pour soustenir ses gens qui estoyent dessus la motte, il s'y en alla aussi avec tout le demourant de ses forces en battaille rengée, et feit un grand effort pour chasser ceulx qui defendoyent la motte. Le combat dura quelque temps egal entre les deux parties, jusques à ce que Hannibal, voyant que son adversaire avoit à bon esciant donné dedans ses retz, et qu'il monstroit le derriere de son battaillon tout nud à ceulx de ses gens qu'il avoit mis en embusche, leva inconti-

nent le signe qu'il leur avoir baillé, auquel ilz se leverent tous à un coup, et se ruerent avec grands cris sur la queuë des Romains, dont ilz tuerent de primsault un bon nombre, et meirent les autres en un tel trouble, et en si grand effroy, qu'il n'est possible de le sçavoir bien exprimer. Si fut bien adonc la braverie de Minutius et sa fiere audace ravallée : car il regardoit tantost l'un, tantost l'autre de ses capitaines au visage, et n'en voyoit pas un qui eust courage de demourer, ains estoyent tous prests de se tourner en fuitte : ce qui eust esté cause de leur totale ruine, pource que les Numides, soy sentans les plus forts, commenceoyent ja à se respandre par la plaine tout à l'environ, mettans en pieces tous ceulx qui se desbandoyent pour fouir.

XXV. Estans donques les gens de Minutius tumbez en tel inconvenient, Fabius, qui avoit bien preveu le danger auquel ilz estoyent pour tumber, et qui pour ceste cause tenoit son armée toute preste en battaille, eut le soing de sçavoir ce qui se feroit, non par le rapport d'aucuns messagers, ains par le veoir luy mesme à l'œil de dessus une butte qui estoit au devant de son camp. Parquoy quand il veit Minutius et ses gens enveloppez de tous costez, et ja en branle de fouir, et qu'il entendit leurs cris, non comme de gens qui eussent cueur de combattre, ains qui estoyent effroyez, et regardoyent à se sauver de vistesse, il frappa de la main sur sa cuisse, en jettant un grand souspir, et dit à ceulx qui estoyent autour de luy : « O dieux, comment Minutius s'est « allé precipiter luy mesme en sa ruine, plus tost que « je n'attendoye, et plus tard qu'il ne vouloit ! » Mais

en disant cela, il feit quand et quand marcher les enseignes en diligence, criant tout hault, « Mes amis, « ils nous fault haster pour aller secourir Minutius, « qui est vaillant homme de sa personne, et aimant « le bien et l'honneur de son païs : et si d'adventure « il a failly en se precipitant par trop, pour cuider « chasser les ennemis, il n'est pas maintenant temps « de l'en accuser, nous le luy remonstrerons une « autre fois. » Si rompit incontinent à son arrivée et escarta les Numides, qui estoyent au guet emmy la campagne : puis tira oultre jusques à ceulx qui chargeoyent sur la queuë des Romains, où il en tua ceulx qui s'arresterent pour luy faire teste : car les autres, de peur qu'ilz tumbassent eulx mesmes au danger où ilz avoyent rengé les Romains, avant que d'estre de tout poinct emfermez, se tournerent en fuitte.

XXVI. Parquoy Hannibal voyant ceste mutation, et regardant comme Fabius en personne, avec plus grand effort que son aage ne portoit, alloit fendant la presse des combattans, contremont la motte, pour penetrer jusques au lieu où estoit Minutius, feit cesser le combat, commandant que lon sonnast la retraitte, et remena ses gens dedans son camp, estans les Romains bien aises de se pouvoir aussi retirer à sauveté : et dit on que Hannibal, en se retirant, dit à ses amis un tel mot en riant, « Ne vous ay-je pas dit plusieurs fois que ceste nuée « que nous voyïons tousjours attachée à la cyme des « montagnes, se creveroit à la fin quelque jour, avec « orage et tempeste qui tumberoit sur nous ? »

XXVII. Après ceste rencontre, Fabius ayant

despouillé ceulx qui estoyent demourez morts sur le champ, se retira aussi en son camp, sans se laisser eschapper de la bouche une seule parole oultrageuse ny fascheuse de son compagnon. Mais Minutius, si tost qu'il fut de retour en son camp, assemblant ses gens, leur parla en ceste maniere : « Mes amis, ne « faillir jamais en maniant de grands affaires, est « chose qui surpasse la nature de l'homme : mais se « servir des faultes passées pour instruction de l'ad- « venir, est fait en hommes sages et vertueux. Quant « à moy, je confesse n'avoir pas moins d'occasion de « me louer de la fortune, que de m'en plaindre : car « ce que le long temps ne m'avoit peu enseigner, je « l'ay appris en une bien petite partie d'un seul « jour : c'est que je ne suis point suffisant pour com- « mander, ains ay moy mesme besoing d'estre regy « et gouverné par autruy : et que je ne me doy « point opiniastrer follement à cuider vaincre ceulx, « desquelz il m'est plus honorable confesser estre « vaincu. Si vous declare, que le dictateur Fabius « sera celuy qui desormais vous commandera seul « en toute autre chose : mais pour luy donner à en- « tendre que nous recognoissons la grace, qu'avons « presentement receuë de luy, je seray celuy qui « vous guideray à l'en aller remercier, en me ren- « dant le premier obeïssant à ses commandemens, « et faisant tout ce qu'il m'ordonnera. »

XXVIII. Ayant achevé ces paroles, il commanda aux portenseignes de le suyvre, et luy marcha le premier devers le camp de Fabius, là où estant arrivé, il s'en alla droit à la tente du dictateur : dequoy chascun s'esmerveilla, ne sachant ce qu'il vou-

loit faire. Fabius luy sortit audevant. Et Minutius, luy ayant mis ses enseignes à ses pieds, l'appella à haulte voix son pere : et ses soudards appellerent semblablement ceulx de Fabius, leurs patrons, qui est le nom duquel les serfs affranchiz appellent ceulx qui les ont delivrez de servitude. Puis quand le bruit fut appaisé, Minutius se prit à dire hault et clair : « Seigneur dictateur, tu as ce jourdhuy gaigné « deux victoires, l'une sur Hannibal, que tu as vain- « cu par prouesse, et l'autre sur moy ton compagnon, « que tu as vaincu par prudence et bonté : et par « l'une tu nous as sauvez, par l'autre tu nous as « enseignez : ainsi avons nous esté semblablement « vaincus en deux sortes, l'une par luy à nostre « honte, et l'autre par toy à nostre honneur et salut. « Pourtant t'appelle je mon pere, ne trouvant autre « appellation plus venerable, de laquelle je te puisse « honorer, et me sentant plus obligé à toy, pour la « grace que j'ay presentement receuë de toy, qu'à « celuy mesme qui m'a engendré, à cause que j'ay « esté seul engendré par luy, et ay esté sauvé par « toy avec tant d'autres gens de bien qui sont icy. » En disant ces paroles, il embrassa Fabius : et le semblable feirent aussi les soudards qui s'entr'acollerent estroittement, et se baiserent les uns les autres : de maniere que tout le camp se trouva plein de caresses et de larmes très doulces et espraintes à force de joye.

XXIX. Depuis s'estant Fabius desmis du magistrat de la dictature, furent de rechef eleuz des consulz [1], les premiers desquelz suyvirent la mesme

[1] L'an de Rome 538.

forme de gouverner, que Fabius avoit commencée, se gardans de presenter battaille à Hannibal, et envoyans tousjours du secours à leurs subjects et alliez pour les entretenir, et les garder de se rebeller, jusques à ce que Terentius Varro homme de petit lieu, mais bien cogneu pour son audace temeraire, et pour le credit qu'il avoit acquis envers le peuple par ses flatteries, fut parvenu à la dignité consulaire : car on pensa bien que par sa temerité et faulte d'experience, il mettroit incontinent le tout au hazard d'une battaille, par ce qu'il crioit en toutes les assemblées du peuple, que ceste guerre dureroit tousjours, tant que le peuple eliroit pour capitaines des Fabiens, et se vantoit publiquement, que dès le premier jour qu'il verroit les ennemis, il les desferoit. En disant ces braves paroles, il assembla une telle puissance, que jamais les Romains n'en avoyent eu de si grande ensemble, contre quelque ennemy que ce fust : car il meit en un camp jusques au nombre de quatre vingts huit mille combattans : ce qui mettoit Fabius et les autres Romains qui avoyent bon sens, en grande crainte, pour autant qu'ilz ne voyoyent point de ressource aux affaires de Rome, s'il advenoit qu'ilz perdissent un si grand nombre de jeunesse.

XXX. Si s'addressa Fabius à l'autre consul, qui se nommoit Paulus Æmylius, homme bien entendu au faict de la guerre, mais mal voulu de la commune, dont il redoubtoit encore la fureur, à raison de quelque amende, en laquelle le peuple auparavant l'avoit condemné envers la chose publique, et en le reconfortant l'admonesta et encouragea

de resister à la folle temerité de son compagnon, luy remonstrant comme il n'auroit pas plus d'affaire contre Hannibal, que contre Terentius Varro, pour le salut de son païs, à cause que tous deux cherchoyent à combattre : l'un, pource qu'il n'entendoit pas en quoy consistoit l'avantage de ses forces : et l'autre, pource qu'il cognoissoit bien sa foiblesse. « Mais il est plus raisonnable que tu me croyes en « ce qui concerne les affaires de Hannibal, que « Terentius Varro : et je t'assure que si lon ne luy « baille point moyen de combattre ceste année, « qu'il est force forcée, ou qu'il se ruine de soy « mesme s'il demoure, ou qu'il s'en fuye honteuse- « ment avec son armée, attendu que jusques icy, « quoy qu'il semble estre victorieux et maistre de « la campagne, il n'y a encore eu personne de ses « ennemis qui se soit tourné de son costé, et que de « l'armée qu'il a amenée de son païs quand et luy, « il ne luy en est pas demouré aujourdhuy un tiers. » A ces remonstrances le consul respondit en ceste maniere, ainsi que lon dit : « Quand je considere « l'estat de mes affaires, seigneur Fabius, il me « semble estre meilleur pour moy, de tumber mort « entre les picques de nos ennemis, que retumber « une autre fois entre les voix et suffrages de noz « citoyens. Toutefois, puisque le bien de la chose « publique requiert que lon face comme tu dis, je « m'efforceray de me monstrer sage capitaine à « toy seul, plus tost qu'à tous les autres ensemble « qui me vouldront tirer au contraire. »

XXXI. Ainsi se partit de Rome Paulus en ceste intention : mais Terentius son compagnon, voulut à

toute force qu'ilz commandassent à toute l'armée souverainement l'un après l'autre, chascun son jour, et s'alla camper tout au plus près de Hannibal, au long de la riviere d'Aufide, près du bourg qui s'appelle Cannes. Et le jour que ce fut à luy à commander à son tour, il feit mettre hors de grand matin le signe de la battaille, qui estoit une cotte d'armes teincte en escarlatte, que lon estendoit dessus la tente du capitaine general, tellement que les ennemis mesmes du commencement s'effroyerent de veoir la hardiesse de ce nouveau capitaine, et le grand nombre de combattans qu'il avoit en son ost à comparaison d'eulx, qui n'estoyent pas de la moitié tant : toutefois Hannibal leur commanda qu'ilz s'armassent et se teinssent prests pour la battaille : et ce pendant luy avec peu de suitte s'en alla à cheval monter sur une petite butte, non gueres roide, de laquelle il pouvoit descouvrir evidemment tout le camp des Romains, et veit comment ilz se rengeoyent desja en battaille. Et comme l'un de ceulx qui estoyent en sa compagnie, homme de pareille noblesse et condition que luy, nommé Giscon, dit que le nombre des ennemis luy sembloit merveilleusement grand à le veoir ainsi de loing : Hannibal se fronceant le visage luy respondit : « Encore y a il une autre chose bien « plus esmerveillable, de laquelle tu ne t'es point « advisé, Giscon. » Giscon luy demanda incontinent : « Et quelle ? » « C'est, dit il, que de tout ce grand « nombre de combattans que tu vois là, il n'y en a « pas un qui s'appelle Giscon comme toy. » Ce mot de risée, dit au contraire de ce que les assistans

attendoyent, qui pensoyent bien que ce deust estre chose de consequence, les feit rire à bon esciant : si descendirent de dessus la butte tous rians, et racompterent à ceulx qu'ilz rencontrerent par le chemin ceste sornette, de sorte que la risée en alla incontinent de main à main en la pluspart du camp, et ne se pouvoit pas Hannibal mesme estancher de rire. Ce que voyans les soudards Carthaginois, en prirent une grande asseurance, faisans leur compte, que leur general ne se seroit pas ainsi mis à plaisanter et à rire si près du peril, s'il ne se fust senty de beaucoup le plus fort, et qu'il n'eust bonne cause de mespriser les ennemis.

XXXII. D'avantage en la battaille il usa de deux ruses de capitaine bien advisé : la premiere fut, de l'assiette du lieu, où il rengea ses gens en battaille, de sorte qu'ilz avoyent le vent au dos : car il tiroit un vent impetueux, et bruslant comme un estourbillon de foudre, lequel enlevoit de la plaine, qui estoit de grande estendue et sablonneuse, une poudre ardente comme feu, et là passant par dessus le battaillon des Carthaginois, la jettoit droit contre les yeux et les visages des Romains, par telle violence qu'ilz estoyent contraints de tourner les visages en arriere, et troubler leurs rengs. La seconde ruse fut, la forme de laquelle il ordonna sa battaille : car il meit deçà et delà aux deux ailes les meilleurs combattans et les plus vaillans hommes qu'il eust en tout son ost, et remplit le milieu des pires et des plus inutiles qui y fussent, dont il feit comme une pointe, laquelle se jettoit en avant, et passoit de beaucoup les deux costez du

front de sa battaille, ayant enjoint à ceulx des ailes, que quand les Romains auroyent rompu ce premier front, et qu'ilz poursuyvroyent les reculans en arriere, de façon que le milieu de sa battaille viendroit à s'enfoncer et à se courber en croissant, et que les ennemis se trouveroyent au dedans, alors ilz se ruassent d'un costé et d'autre sur eulx, et les chargeassent incontinent par les flancs, et les envelopassent par derriere. Cela fut cause du plus grand meurtre ; car quand le milieu commencea à reculer et à recevoir au dedans les Romains, qui poursuyvoyent asprement, la battaille de Hannibal changea de forme, et au lieu qu'elle estoit au commencement en pointe, elle se trouva enfoncée au milieu en figure de croissant : et adonc les capitaines des bendes choisies qui estoyent aux deux ailes, feirent tourner leurs gens, les uns à la main gauche, les autres à la droitte, et chargerent les Romains par les flancs et par derriere où ilz estoyent nuds, et ainsi meirent en pieces tous ceulx qui ne se peurent sauver de vistesse avant que d'estre enveloppez. Encore dit on qu'il advint un autre inconvenient fortuit à la chevalerie romaine : ce fut, que le cheval du consul Paulus Æmylius, ayant esté blecé, le orpta par terre : à l'occasion dequoy ceulx qui estoyent les plus prochains de luy, meirent incontinent pied à terre pour le secourir : ce que voyans les autres qui en estoyent plus loing, imaginerent incontinent que ce fust un commandement fait à tous generalement : à l'occasion dequoy ilz descendirent de cheval, et combattirent à pied. Quoy voyant Hannibal dit : « Je les aime mieulx ainsi, que s'ilz

« me les eussent livrez piedz et poings liez. » Mais quant à ces particularitez là, ceulx qui ont escrit les histoires au long, les exposent plus à plein.

XXXIII. Au demourant, des deux consuls, Varro se sauva à cheval avec peu de suitte de ses gens dedans la ville de Venouze, et Paulus en la foule et presse de ceste route, ayant le corps plein de traicts, qui estoyent demourez dedans ses playes, et le cueur aggravé d'un si angoisseux regret, que de veoir la desconfiture de ses gens, estoit assis auprès d'une roche attendant que quelcun des ennemis vinst l'achever de tuer : mais pour la grande quantité de sang, dont il avoit toute la teste et la face souillée, peu de gens le recognoissoyent, de maniere que ses amis et ses serviteurs mesmes passoyent oultre sans le cognoistre, et n'y eut qu'un jeune homme de maison noble et patricienne nommé Cornelius Lentulus, qui l'ayant apperceu, se meit en devoir de le sauver : car il se jetta incontinent à pied, et luy amena son cheval, le priant de vouloir monter dessus, pour essayer de se reserver à la necessité de son païs, qui avoit plus grand besoing que jamais d'un bon et sage capitaine : mais il refuza l'offre et la priere du jeune gentilhomme, et le contraignit de remonter à cheval, quoy qu'il en plorast de pitié, et s'estant soublevé pour luy toucher en la main luy dit : « Tu diras de ma part « à Fabius Maximus, et luy tesmoigneras, comme « Paulus Æmilius a tousjours observé et suyvy « son conseil jusques au bout, et n'a jamais rien « transgressé de ce qu'il luy avoit accordé : mais « qu'il a esté forcé par Varro premierement, et puis

« après par Hannibal. » Ayant dit ces paroles il donna congé à Lentulus, et se rejetta en la presse de ceulx que lon tuoit, là où il mourut. On tient qu'il fut tué en ceste battaille cinquante mille Romains, et en fut pris de prisonniers quatre mille, et dix autres mille qui depuis la battaille furent pris ès deux camps.

XXXIV. Ceste belle victoire gaignée, les amis de Hannibal luy conseilloyent qu'il suyvist sa fortune, et qu'il entreroit pesle mesle quand et les fuyans dedans la ville de Rome, tellement que à cinq jours de là il pourroit soupper dedans le Capitole. Il n'est pas aisé à dire quelle raison l'en destourna, sinon que je pense, plus tost qu'autrement, que ce fut quelque bonne fortune, ou quelque dieu favorable à l'empire Romain, qui se meit au devant, et qui le feit avoir peur et reculer à le faire. A l'occasion dequoy lon dit qu'un Carthaginois nommé Barca, luy dit en cholere : « Hannibal, tu « sçais bien vaincre, mais tu ne sçais pas user de « la victoire. »

XXXV. Toutefois ceste victoire luy apporta une mutation si grande, qu'au lieu qu'il n'avoit pas au paravant une seule ville, une seule estappe, ny un seul port en Italie, et qu'il avoit grande difficulté et grande peine à nourrir son armée de ce qu'il pouvoit ravir et desrober à la journée, n'ayant pas une retraitte asseurée, ny aucun lieu certain sur quoy il peust fonder l'esperance de l'entretenement de ceste guerre, ains allant çà et là errant et tenant les champs avec son armée, comme avec une grosse trouppe de brigands et de larrons, alors

il receut en son obeïssance presque toute l'Italie : car la plus part des plus grandes et plus puissantes nations d'icelle se rendirent incontinent à luy : et la cité de Capoue, qui estoit la plus grosse qui y fust, après celle de Rome, se tourna de son costé. Ainsi peut on clairement veoir par ce bel exemple, que c'est un grand mal d'avoir à esprouver la sagesse d'un capitaine, et non pas seulement la feaulté d'un amy. ainsi que dit le poëte Euripides : car ce que paravant on appelloit couardise et froideur en Fabius, incontinent après la bataille fut estimé, non point discours de sens humain, ains plus tost de quelque celeste et divin entendement, qui preveoit les choses à advenir de si loing, qu'elles ne sembloyent pas croyables à ceulx mesmes qui les enduroyent.

XXXVI. Au moyen dequoy, Rome tout aussi tost rejetta le demourant de son esperance sur luy, et recourut à son conseil ne plus ne moins qu'à la sauvegarde d'un temple ou d'un autel, de sorte que la premiere et principale cause de faire demourer le peuple ensemble, sans s'escarter çà et là, comme il feit du temps que Rome fut prise par les Gaulois, fut l'opinion et confiance que l'on eut en sa prudence. Car au lieu que paravant il sembloit couard et deffiant, lors qu'il n'estoit point encore arrivé de dangereux inconvenient, à l'heure que chascun se plongeoit en pleur, et en dueil infiny qui ne servoit de rien, et que tout le monde estoit si troublé, qu'on ne donnoit ordre à chose quelconque, luy seul au contraire alloit par la ville d'un pas moderé, avec un visage

constant et asseuré, saluant courtoisement un chascun, ostant les cris et lamentations feminines, et defendant les assemblées des convois, qui se font pour lamenter publiquement un trespassé à son enterrement. Et au contraire, il suada à ceulx du senat de s'assembler en conseil, donna courage à ceulx qui estoyent en magistrat, estant luy mesme toute leur force et toute leur vertu, pource qu'il n'y avoit homme ayant charge publique, qui ne jettast ses yeux sur luy, pour sçavoir ce qu'il avoit à faire. Si feit mettre aux portes de la ville des gardes pour empescher de sortir ceulx qui s'en voudroyent fouir et abandonner Rome : et d'avantage limita le temps et le lieu du dueil, ordonnant que qui le voudroit faire, le feist en son privé dedans sa maison, et durant l'espace de trente jours seulement, après lesquelz il falloit que tout dueil cessast, à fin que la ville fust pure et nette de toutes telles choses. Et estant la feste de Ceres[1] escheute environ ces jours là, il luy sembla qu'il valloit mieulx omettre du tout les sacrifices et la procession que lon avoit accoustumé de faire à tel jour, que de donner à cognoistre par le petit nombre, et la tristesse de ceulx qui y assisteroyent, la grandeur de la perte qu'ilz avoyent faitte, pource que les dieux prennent plaisir à estre servis joyeusement par ceulx qui sont en prosperité.

XXXVII. Ce neantmoins tout ce que les devins ordonnerent estre fait pour pacifier l'ire des dieux, ou pour divertir les menaces des sinistres prodiges.

[1] Elle se célébrait le 12 avril.

fut fait : car on envoya à l'oracle d'Apollo, en la ville de Delphes, un parent de Fabius, que lon surnommoit Pictor : et ayans esté deux religieuses vestales corrompues, l'une fut enterrée toute vive, selon la loy et la coustume, et l'autre se feit mourir elle mesme. Mais bien fait en cest endroit à admirer la grandeur de courage et magnanime clemence des Romains, en ce que retournant le consul Varro de la desconfiture le plus malheureusement et le plus honteusement qu'homme en eust sceu retourner, et en estant luy mesme si honteux et si desplaisant, qu'il n'ozoit pas lever la teste : le senat toutefois luy alla encore au devant jusques à la porte de la ville, avec tout le peuple entierement, et le receurent honorablement. Qui plus est, ceulx qui estoyent en magistrat, et les principaux du senat, entre lesquelz estoit Fabius, quand on eut fait silence, le louërent de ce qu'il n'avoit point desesperé du salut de la chose publique, après une calamité si grande, ains estoit retourné en la ville pour donner ordre aux affaires, et user de l'authorité des lois, et du service de ses citoyens, comme ayans encore moyen de se sauver et ressourdre.

XXXVIII. Mais quand ilz entendirent, que Hannibal après la battaille, s'estoit tourné vers les autres contrées de l'Italie, alors ilz reprirent courage, et envoyerent des capitaines et des armées aux champs, entre lesquelz les deux principaux furent, Fabius Maximus, et Claudius Marcellus, qui par voyes presque du tout contraires avoyent acquis louange egale et reputation pareille :

pource que Marcellus, ainsi que nous avons escrit en sa vie, estoit homme qui executoit vivement, comme celuy qui estoit prompt à la main, hardy de nature, et proprement tel, que ceulx que Homere appelle Martiaux et Belliqueux, pour se hazarder et adventurer hardiment à tout danger : au moyen dequoy, ayant affaire à un autre capitaine hardy et adventureux aussi, il s'attachoit à tout propos de pareille audace en toutes rencontres à luy. Mais au contraire, Fabius perseverant tousjours en son premier advis, esperoit que qui ne combattroit ny ne harasseroit point Hannibal, il se ruineroit et se desferoit de soy mesme, et que son armée se mineroit d'elle mesme à force de guerroyer continuellement, ne plus ne moins que le corps d'un champion de lucte, qui pour avoir fait trop d'efforts se trouve cassé et rompu. Pourtant escrit Posidonius, que l'un fut appellé l'espée, et l'autre le bouclier des Romains, et que la fermeté et constance de Fabius à faire la guerre seurement, sans commettre rien à la fortune, meslée avec la vehemence de Marcellus, fut ce qui preserva l'empire de Rome : car Hannibal rencontrant à toutes heures en son chemin, l'un qui estoit impetueux comme un torrent, trouvoit que son armée en estoit toute esbranlée, froissée et harassée : et l'autre, qui estoit comme une petite riviere qui luy couloit tout doulcement par dessoubs, sans faire bruit, mais continuellement l'alloit minant, et consumant petit à petit, jusques à ce que finablement il se trouva reduit à telz termes, qu'il estoit las de combattre contre Mar-

cellus, et si redoubtoit Fabius, qui ne combattoit point : pource que pendant tout le temps que dura ceste guerre, il eut presque tousjours en teste ces deux capitaines estans præteurs, ou consuls, ou proconsuls : car l'un et l'autre fut par cinq fois eleu consul. Et quant à Marcellus, il luy dressa une embusche en son cinquieme consulat, où il le surprit et tua.

XXXIX. Mais quant à Fabius, il le tenta et le sonda bien par plusieurs fois, et par toutes sortes d'eschoguettes, de ruzes et d'embusches ; mais il ne luy sceut jamais rien faire, sinon qu'une fois qu'il l'avoit ja esbranlé, il luy cuida faire donner dedans les filez : car il avoit contrefait des lettres missives, comme si les principaux de la ville de Metapont luy eussent escrit qu'il s'en vinst celle part, et qu'ilz luy livreroyent la ville entre ses mains, et que ceulx qui estoyent de l'intelligence n'attendoyent autre chose, sinon qu'il s'approchast de là. Ces lettres emeurent un peu Fabius, de sorte qu'il avoit ja resolu de prendre une nuict partie de son armée, et s'y en aller : mais pource que les signes des oyseaux ne luy en promettoyent point bonne issue, il s'en deporta : et tantost après il descouvrit que c'estoyent lettres que Hannibal avoit finement contrefaittes pour le surprendre : et que luy mesme en personne s'estoit embusché près de la ville pour l'attendre : mais cela se doibt à l'adventure attribuer à la grace des dieux, qui le voulurent preserver.

XL. Au demourant, quant aux rebellions des villes subjettes et soulevemens des peuples alliez,

Fabius estoit d'opinion qu'il valloit mieulx les contenir par doulx et humain traittement, de maniere qu'ilz eussent honte de se remuer sans occasion, que d'aller severement rechercher toutes suspitions, ny se porter trop aigrement envers ceulx qui seroyent aucunement souspeçonnez. Auquel propos on racompte, qu'il y avoit en son ost un soudard Marsien[1] de nation, vaillant homme de sa personne, et d'aussi noble maison qu'il y en eust entre tous les alliez, lequel avoit tenu quelques paroles avec d'autres soudards de s'en aller rendre aux ennemis : Fabius qui en sentit le vent, ne luy feit point pire chere pour cela, ains l'appellant à soy, luy dit, « qu'il con-« fessoit que lon n'avoit pas tenu tel compte de « luy comme il meritoit : dequoy, dit-il, pour le « present je blasme les particuliers capitaines, « qui vont ainsi distribuans les appointemens et « honneurs par grace et par faveur, non pas par « merite : mais cy après je t'en donneray le tort « à toy mesme, si tu ne parles quelquefois à moy, « et ne me dis priveement tes necessitez, quand « tu auras besoing de quelque chose ». Luy ayant dit ces paroles, il luy donna un cheval de service pour la guerre, et l'honora d'autres pris d'honneur, dont on a accoustumé de recompenser les gens de bien : ce qui feit que le soudard depuis ce jour là, devint très fidele et très affectionné au service des Romains.

XLI. Car il estoit bien advis à Fabius, qu'il n'y avoit raison quelconque, que les veneurs, escuyers

[1] De la nation des Marses.

et autres qui se meslent de dompter les bestes irraisonnables, leur ostassent la fierté sauvage et farouche qu'elles ont de nature, par diligence, accoustumance et soing de leur nourriture, plus tost que par les battre à coups de fouet, ny les tenir empestrées : et que celuy qui prent à gouverner des hommes, n'usast plus de patience, de doulceur et de clemence, que de rudesse pour les corriger : et qu'il les traittast plus rudement et plus durement, que les laboureurs ne font les figuiers, oliviers et pommiers sauvages, lesquelz ilz apprivoisent et addoulcissent si bien, qu'ilz en font à la fin de bons figuiers, bons oliviers et bons pommiers [1].

XLII. Une autre fois quelques particuliers capitaines luy rapporterent, qu'il y avoit un de leurs soudards qui s'escartoit souvent du camp et s'esloignoit de son enseigne : il leur demanda, quel homme il estoit au demourant : ilz luy respondirent tous unanimement, que c'estoit un fort bon homme de guerre, et que lon faudroit bien à en trouver un pareil en toutes leurs bendes, et quand et quand luy reciterent quelques prouesses notables, et quelques preuves de sa personne qu'ilz luy avoyent veu faire. Parquoy Fabius feit soigneusement enquerir quelle estoit la cause qui le faisoit ainsi souvent sortir hors du camp, et trouva qu'il estoit amoureux d'une jeune femme, et que pour l'aller veoir il s'escartoit à tous coups de son enseigne, et mettoit sa vie en grand danger, pource qu'il y avoit assez loing : cela entendu, il y envoya

[1] Dans le grec, de bons poiriers.

quelques gens, sans que le soudard en sceust rien, et la feit prendre et cacher dedans sa tente, puis appella le soudard qui estoit Lucanien de nation, et le tirant à part, luy dit : « J'ay bien sceu comme « tu as couché plusieurs nuicts hors du camp « contre les loix et ordonnances militaires des « Romains : mais aussi ai-je bien entendu que tu « es homme de bien au demourant : pourtant te « pardonne-je les faultes passées, en consideration « de tes bons services : mais doresenavant je te « veux donner en garde à un autre qui me rendra « compte de toy. » Le soudard se trouva bien estonné quand il entendit ces paroles. Et Fabius faisant sortir son amie, la luy meit entre ses mains, en luy disant, « Ceste cy me respondra « que cy après tu demoureras au camp avec nous : « et au reste, ce sera à toy à nous faire cognoistre « par effect, que ce n'estoit point pour autre cause « meschante que tu te desrobois, en te servant de « l'amour de ceste cy pour une couverture. » Voilà ce que lon treuve par escript quant à ce propos.

XLIII. Au demourant, Fabius regaigna en ceste maniere, et remeit en l'obeïssance des Romains la ville de Tarente, qui leur avoit esté emblée par trahison : Il y avoit en son camp un jeune homme Tarentin, qui avoit dedans la ville une sœur, laquelle luy estoit fort fidele et l'aimoit cordialement : or estoit amoureux d'elle un capitaine Brutien de nation, l'un de ceulx à qui Hannibal avoit commis la garde de la ville : cela donna esperance et moyen au jeune homme Tarentin,

de conduire à chef son entreprise, laquelle il communiqua à Fabius, et de son consentement s'en fouit, et s'alla rendre dedans Tarente, donnant à entendre qu'il se vouloit de tout poinct retirer auprès de sa sœur. Et pour les premiers jours qu'il y fut, le capitaine Brutien coucha tout seul à part, à la requeste de la fille, qui pensoit que son frere ne sceust rien de son faict : mais au bout de quelques jours, le jeune homme la tira à l'escart, et luy dit : « Ma sœur, il estoit grand bruit jusques « au camp des Romains, que l'un des principaulx « hommes de ceste garnison t'entretenoit, je te « prie dis moy qui il est : car pourveu qu'il soit « gentil compagnon, et aussi homme de bien de sa « personne comme lon dit, la guerre qui confond « toutes choses, fait, qu'il ne peut chaloir de quel- « que lieu il soit, et n'y a rien de deshoneste en ce « que lon fait par force : c'est un grand heur en « temps, où le droit et la raison n'ont point de lieu, « à tout le moins de se rencontrer entre les mains « d'un doulx et gracieux seigneur. » La sœur ayant ouy ces paroles de son frere, envoya querir le capitaine Brutien, et lui feit cognoistre son frere, lequel se meit incontinent à luy faciliter la jouissance de ses amours, et à luy rendre sa sœur encore plus traittable et plus amoureuse qu'elle ne l'estoit au paravant : au moyen dequoy le capitaine aussi commencea à prendre asseurance de luy, de maniere qu'il fut desormais facile au jeune Tarentin de gaigner et faire tourner la voulunté de cest homme amoureux et mercenaire, soubz l'esperance de grands presents qu'on luy promettoit, et que

Fabius luy devoit faire. Ainsi l'escrit la plus grande partie des historiens : toutefois il y en a qui escrivent, que la femme qui gaigna le capitaine Brutien n'estoit point Tarentine, ains estoit Brutiene, de laquelle (ce disent ilz) Fabius se servoit pour concubine : et qu'elle ayant sceu, que le capitaine des Brutiens qui estoyent en garnison dedans Tarente, estoit aussi Brutien, et de son propre païs, en parla à Fabius, du consentement duquel elle s'approchant des murailles de la ville parla à luy, et feit si bien qu'elle le gaigna.

XLIV. Mais pendant que ceste trame s'ourdissoit, Fabius voulant distraire et escarter Hannibal de ce quartier là, escrivit aux gens de guerre qui estoyent pour les Romains dedans la ville de Rege [1] qu'ilz courussent le païs des Brutiens, et qu'ilz allassent mettre le siege devant la ville de Caulonie pour la raser et destruire : car ilz estoyent bien jusques au nombre de huit mille hommes, la plus part traistres, estans passez d'un camp à l'autre, et les plus inutiles de ceulx qui ayans esté notez d'infamie pour leurs mauvais deportemens, avoyent illec esté transportez de la Sicile par Marcellus, de sorte qu'en les perdant, la chose publique ne faisoit pas grande perte, ny n'estoit pas pour en avoir grand regret. Si pensa Fabius que les exposant en proye à Hannibal, comme un appast pour le tirer arriere de ce quartier là, il le divertiroit des environs de Tarente : comme il advint : car incontinent Hannibal se coula celle part avec son armée pour les attrapper : et

[1] La ville de Rhege, *Reggio*, dans la Calabre.

ce pendant Fabius alla mettre le siege devant Tarente, là où six jours après qu'il y fut arrivé, le jeune homme qui avoit avec sa sœur conduit la trame du capitaine Brutien, s'en vint une nuict devers luy, après avoir bien noté et remarqué l'endroit de la muraille que le Brutien avoit à garder, lequel avoit promis de se faindre et de laisser entrer ceulx qui viendroyent assaillir ce costé là. Toutefois Fabius ne voulut pas du tout fonder l'esperance de ceste execution sur la trahison du Brutien : il est bien vray qu'il alla luy mesme en personne se presenter devant cest endroit là, mais ce fut sans rien attenter pour un temps : et ce pendant il feit donner l'assault vivement à tous les autres costez de la ville, tant par mer que par terre, avec grands cris et grand bruit, jusques à ce que le capitaine Brutien, voyant que tous ceulx de la ville et de la garnison couroyent la part où ilz entendoyent le bruit si grand, feit signe à Fabius qu'il estoit temps : lequel adonc feit apporter force eschelles, par où il monta avec sa trouppe sur les murailles, et ainsi se saisit de la ville.

XLV. Mais il semble qu'en cest endroit il se laissa vaincre à l'ambition : car il commanda que lon tuast les Brutiens les premiers, à fin que lon ne sceust point qu'il avoit emporté la ville par trahison : en quoy il se trompa, car non seulement il n'en rapporta pas la gloire qu'il en esperoit, ains y acquit le blasme de desloyaulté et de cruaulté. Il mourut aussi en ceste prise grand nombre des Tarentins, et si en fut encore vendu

trente mille chefz, toute la ville saccagée, et du pillage furent portez aux coffres de l'espargne publique à Rome trois mille talents[1]. Lon dit qu'ainsi comme lon pilloit et emportoit tout l'autre butin, le greffier qui en tenoit le registre, demanda à Fabius qu'il vouloit que lon feist des dieux, entendant les tableaux et les images d'iceulx : et que Fabius luy respondit, « Laissons « aux Tarentins leurs dieux courroucez à eulx. » Toutefois il feit transporter à Rome la statue de Hercules d'excessive grandeur, qui estoit à Tarente, et la feit poser au Capitole, joignant laquelle il feit aussi dresser son image de bronze estant à cheval : en quoy il se monstra de beaucoup plus violent que Marcellus, ou, pour mieulx dire, il feit cognoistre au monde combien l'humanité, clemence et bonté de Marcellus estoit admirable, ainsi comme nous avons escrit en sa vie.

XLVI. Hannibal ayant entendu la nouvelle de ce siege, s'estoit mis en chemin pour venir en diligence secourir Tarente, et dit on qu'il ne faillit à y arriver à temps, que d'environ deux lieues et demie : et quand il sceut au vray qu'elle estoit prise, il dit tout hault en public, « Les Romains « ont donques aussi leur Hannibal, car nous avons « perdu Tarente tout en la mesme sorte que nous « l'avions gaignée. » Mais puis après quand il fut retiré en son privé, ce fut la premiere fois qu'il dit entre ses familiers, que de longue main il avoit bien preveu qu'il leur seroit difficile, mais lors

[1] Un million et huit cents mille escus. *Amyot.* Maintenant 13,706,250 francs de notre monnaie.

qu'il cognoissoit evidemment qu'il leur estoit du tout impossible de tenir l'Italie avec les forces qu'ilz avoyent.

XLVII. Fabius entra dedans Rome en triumphe pour la seconde fois à cause de ceste prise [1], et fut son second triumphe plus magnifique que son premier, comme d'un vaillant champion de lucte, qui souvent faisoit teste à Hannibal, et qui se demesloit aiseement de toutes ses ruzes, ne plus ne moins que des prises et accrochemens de lucte, qui n'avoyent plus la mesme force ny roydeur, qu'elles souloyent au paravant avoir, à cause que son armée estoit en partie effeminée pour les delices et les richesses qu'elle avoit amassées, et en partie aussi recreuë et diminuée par les continuelles secousses et rencontres qu'elle avoit endurées. Or y avoit il un Romain nommé Marcus Livius, qui avoit esté gouverneur de Tarente lors que Hannibal l'avoit prise, et neantmoins avoit retenue le chasteau, et l'avoit gardé jusques à ce que la ville retourna une autre fois en la puissance des Romains : il fut marry de veoir tant d'honneur que lon faisoit à Fabius, de sorte qu'un jour en plein senat, estant transporté d'ambition et d'envie, il ne se peut tenir de dire que c'estoit luy, et non pas Fabius qui estoit cause de la prise de Tarente. Fabius s'en prit à rire, et luy respondit sur le champ : « Tu as dit la verité, car si tu ne « l'eusses point perdue, je ne l'eusse point re- « prise. »

XLVIII. Mais les Romains honorerent grande-

[1] L'an de Rome 545.

ment Fabius en toutes autres choses, et mesmement en ce qu'ilz eleurent son filz consul, lequel estant ja entré en possession de son magistrat, ainsi comme il depeschoit quelques affaires touchant le faict de la guerre, son pere, fust ou pour la debilité de sa vieillesse, ou pource qu'il voulust esprouver son filz, monta à cheval pour aller devers luy, et passa à travers la presse des gens qui estoyent autour de luy, et qui avoyent affaire à luy : mais le jeune homme l'ayant advisé de loing, ne le voulut pas supporter, ains luy envoya un officier luy faire commandement de descendre de cheval, et de venir à pied, si d'adventure il avoit aucune chose à faire au consul. Ce commandement despleut à tous les assistans, qui jetterent incontinent leurs yeux sans dire mot sur Fabius, comme estimans que lon faisoit tort à sa grandeur : mais luy descendit incontinent à pied, et s'en alla plus viste que le pas, embrasser et caresser son filz, en luy disant : « Tu as raison, mon filz, et « fais très bien de monstrer que tu sçais à qui tu « commandes, et que tu cognois la grandeur de « l'authorité consulaire que tu as receuë. C'est le « vray moyen, par lequel nous et noz ancestres « avons augmenté l'empire de ceste cité, en ayant « tousjours plus cher le bien et l'honneur de nostre « païs, que pere ne mere ny enfans. »

XLIX. Aussi à la verité dit on, que le bisayeul de Fabius, le plus grand et le plus honoré personnage qui fust en Rome de son temps, comme celuy qui avoit esté consul par cinq fois, et qui avoit eu plusieurs triumphes, à raison de plusieurs grandes et

glorieuses victoires qu'il avoit gaignées, voulut bien depuis estre encore lieutenant de son filz, et aller soubs luy à la guerre quand il fut eleu consul : et finablement retournant son filz victorieux en la ville sur un chariot de triumphe, tiré par quatre chevaux, il le suyvit à cheval parmy la trouppe des autres, faisant gloire de ce qu'ayant par droit d'authorité paternelle domination sur son filz, et qu'estant le plus grand homme de ses citoyens, et pour tel tenu et reputé, neantmoins il se soubmettoit vouluntairement à la loy, et au magistrat qui avoit l'authorité d'icelle : toutefois ce personnage là avoit bien d'autres vertus qui le rendoyent d'ailleurs admirable. Mais il advint que ce filz de Fabius mourut avant luy, la mort duquel il supporta modereement, comme personne sage et comme bon pere : car estant la coustume qu'à la mort des personnages illustres, leurs plus proches parents feissent une funebre harengue à leur louange, au convoy de leurs obseques, il feit luy mesme l'oraison à l'honneur de son filz, et la prononcea luy mesme publiquement sur la place : et, qui plus est, la redigea par escript, et la publia.

L. Environ ce temps Cornelius Scipion fut envoyé en Espagne [1], dont il dechassa les Carthaginois, après les avoir desfaits en plusieurs battailles, et y avoir conquis plusieurs grosses villes, et mis en grande reputation les affaires des Romains, dont il fut à son retour autant ou plus honoré, aimé et estimé que nul autre qui fust en la ville. Au moyen dequoy, ayant esté eleu consul, il considera que le

[1] Scipion avait été envoyé en Espagne l'an de Rome 543

peuple Romain attendoit et exigeoit de luy quelque chose plus grande que des autres : si pensa que de s'attacher à combattre Hannibal au dedans de l'Italie, seroit trop fait à la vieille mode, et sentiroit trop son vieillard, et pourtant resolut incontinent en soy mesme de faire veoir les armes romaines en Afrique, et aller piller le païs jusques aux portes de Carthage mesme, en transferant la guerre de l'Italie en Libye, s'efforceant de tout son pouvoir de le mettre en teste au peuple, et le luy faire trouver bon. Mais Fabius au contraire, se persuadant que ce qu'entreprenoit ce jeune homme mal advisé, fust aller precipiter la chose publique en un extreme danger, s'estudia de mettre Rome en la plus grande frayeur qu'il luy fut possible, sans y espargner ne parole ne faict, qu'il pensast pouvoir servir à destourner le peuple de ceste voulunté : et sceut si bien dire et faire, qu'il avoit tiré le senat à son opinion : mais le peuple estima que c'estoit l'envie qu'il portoit à la gloire de Scipion, qui luy faisoit procurer tout cela, pour arrester le cours de sa bonne fortune, de peur que si d'adventure il venoit à faire quelque grand et memorable exploit, comme d'esteindre de tout poinct ceste guerre, ou de chasser Hannibal hors de l'Italie, il ne semblast que luy se fust porté trop laschement et trop mollement d'avoir fait trainner ceste guerre si longuement.

LI. Quant à moy, je cuide bien que ce qui meut Fabius du commencement à luy contredire, ne fut autre chose que le soing du salut de la chose publique pour le grand danger qu'il y avoit en telle resolution : mais aussi pense-je, que depuis il passa

oultre le devoir, et s'aheurta trop opiniastrement, fust ou par ambition, ou par obstination, à vouloir empescher l'accroissement de Scipion, attendu mesmement qu'il feit tout ce qu'il peut, pour persuader à Crassus compagnon de Scipion au consulat [1] qu'il ne luy cedast ny ne luy quittast point la conduitte de l'armée, ains si bon lui sembloit de passer en Afrique pour aller faire la guerre aux Carthaginois, qu'il y allast plus tost luy mesme, et, qui plus est, empescha que lon ne luy delivrast argent [2] pour ceste guerre. Au moyen dequoy Scipion estant contraint de s'en prouveoir d'ailleurs sur son credit, en amassa ès villes de la Thoscane, lesquelles pour l'amour qu'elles luy portoyent, contribuerent à son entreprise, et demoura Crassus en la maison, tant pource qu'il estoit homme doulx, et non ambitieux ny contentieux de sa nature, comme aussi pource qu'il tenoit la prelature du souverain pontife, qui par la loy de leur religion est contraint de demourer en la ville [3]. Parquoy Fabius voyant qu'il ne faisoit rien par ce chemin là, alla de rechef par un autre à l'encontre de Scipion, taschant à retenir et arrester les jeunes hommes, qui desiroyent aller à ce voyage avec luy : car il crioit ordinairement en toutes les assemblées du senat et du peuple, qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fouir Hannibal, mais qu'il emmenoit encore quand et luy, ce qui restoit de forces en Italie, abusant la jeunesse de vaine esperance, et

[1] L'an de Rome 549.

[2] Dans le grec, qu'on ne lui délivrât ce qui était nécessaire pour cette guerre.

[3] Tacite parle de ces usages des Romains dans ses *Annales*, liv. III, 71.

persuadant aux jeunes gens d'abandonner leurs femmes, leurs peres et meres, et leur païs, lors que l'ennemy, qui tousjours avoit esté victorieux, et non jamais vaincu, estoit à leurs portes. Ces paroles de Fabius donnerent si grande crainte aux Romains, qu'ilz ordonnerent que Scipion se serviroit donques en son entreprise de l'armée qui estoit en la Sicile seulement, excepté qu'il pourroit mener d'avantage trois cents hommes, qui l'avoyent bien et fidelement servy en la guerre d'Espagne. Ainsi sembla il que jusques icy Fabius feist et dist toutes ces choses suyvant sa coustume et l'humeur de sa nature.

LII. Mais au demourant, Scipion ne fut pas plus tost passé en Afrique, que lon entendit incontinent à Rome des exploits admirables, et des effects grands et glorieux à merveilles, joint une grande quantité de despouilles et de butin, qui tesmoignoit les nouvelles estre vrayes, le roy des Numides prisonnier, deux camps des ennemis arz et bruslez tout en un mesme temps, avec perte d'un grand nombre de gens, de harnois et de chevaux qui furent consommez dedans, force lettres et messagers exprès que lon envoyoit de Carthage à Hannibal pour le rappeller, et le prier de ne s'arrester plus à poursuyvre une esperance vaine qui ne viendroit jamais à fin, ains s'en revenir au plus tost que faire pourroit, secourir son païs. Pour lesquelles prosperitez estant Scipion si fort estimé et renommé dedans Rome, que lon ne parloit que de luy, Fabius neantmoins requit encore, et fut d'advis, que lon luy envoyast un successeur, sans alleguer autre cause

ny raison, sinon un commun dire, « Qu'il n'estoit « pas seur de commettre tant et de si grandes « choses à la fortune d'un seul homme, pource qu'il « est bien malaisé qu'un mesme personnage soit en « tout et par tout heureux. »

LIII. Ces langages adonc despleurent si fort au peuple, que lon l'en estima homme importun, fascheux et envieux, ou que pour sa vieillesse il estoit devenu couard, et avoit perdu toute vigueur de courage, redoubtant Hannibal trop plus effroyeement qu'il ne devoit : car encore alors qu'il eut esté contraint d'abandonner l'Italie, et s'en retourner en Afrique [1], il ne permettoit pas que la joye et l'asseurance que le peuple en prenoit, fust entiere et nette de toute crainte et de toute desfiance, ains alloit disant que c'estoit adonc que les affaires estoyent en plus grand danger, et que la chose publique couroit plus grande fortune que jamais, pource que Hannibal estant de retour en Afrique devant les murailles de Carthage mesme, seroit bien plus rude à soustenir, qu'il n'avoit onques esté, et que Scipion y rencontreroit une armée encore toute chaude du sang de tant de præteurs, dictateurs et consuls Romains, qu'elle avoit desfaits en Italie : de maniere que par telz langages, la ville se trouva encore de rechef toute troublée, et combien que la guerre fust transférée de l'Italie en Afrique, estima neantmoins l'occasion de craindre estre plus prochaine de Rome que jamais. Mais peu de temps après ayant Scipion desfait Hannibal en

[1] Annibal abandonna l'Italie et retourna en Afrique l'an de Rome 551.

battaille rengée[1], abbatu et mis soubs ses piedz la gloire et l'orgueil de Carthage, donna à ses citoyens une joye plus grande qu'ilz n'avoyent onques esperée : et en ce faisant redressa et asseura l'empire Romain, qui peu devant avoit esté en grand branle.

LIV. Toutefois la vie de Fabius ne s'estendit pas jusques à la fin de ceste guerre, et n'entendit onques de son vivant la nouvelle de la routte[2] de Hannibal, ny ne veit onques celle grande et asseurée prosperité de son païs : car environ le temps que Hannibal se partit de l'Italie, il tumba en une maladie, dont il mourut. Or trouve lon par les histoires, que les Thebains ensevelirent Epaminondas aux despens du public, pource qu'il mourut en si grande pauvreté, que quand il fut mort lon ne trouva rien qui soit en sa maison, sinon une petite broche de fer[3] : mais les Romains n'inhumerent pas Fabius aux despens de la chose publique, ains contribuerent à ses funerailles pour teste la moindre piece de monnoye[4] qui eust cours alors, non pource qu'il eust faulte de biens pour se faire inhumer, mais seulement pour honorer sa memoire, en faisant ses obseques à leurs despens, comme de leur pere commun. Ainsi eut il à sa mort honneur convenable à la vertu de sa vie.

[1] L'an de Rome 552.

[2] Déroute.

[3] La broche de fer était une monnaie, comme nous le verrons dans la Vie de Lysandre.

[4] L'as, qui valait alors un sou de notre monnaie. Dans le cens fait à Rome l'an 545, on avait compté 127,107 citoyens.

LA COMPARAISON DE PERICLES AVEC FABIUS MAXIMUS

Voila donques ce que lon treuve par escript de ces deux grands personnages. Et comme ainsi soit qu'ilz ayent laissé l'un et l'autre plusieurs beaux exemples de vertu, tant en faict de guerre qu'en matiere de gouvernement, commençons à les conferer ensemble. Premierement Pericles vint au maniement des affaires de sa chose publique, lors que le peuple Athenien estoit au comble de sa prosperité, et en la fleur de sa puissance, et richesse plus grande que jamais n'avoit esté auparavant, ny ne fut onques depuis. Ce qui pourroit sembler avoir esté cause de le maintenir sur ses piedz en seureté perpetuelle, sans jamais succumber, non tant pour sa valeur que pour la puissance et prosperité publique : là où, au contraire, les actes de Fabius se rencontrerent aux plus malheureux et plus deshonorez temps de son païs, ès quels il ne mainteint pas sa ville en ses biens sans dechoir, ains la tirant d'un très calamiteux estat où il la trouva, la rendit en un meilleur.

II. D'avantage les heureux exploits de Cimon, les

victoires et trophées de Myronides et de Leocrates, et plusieurs beaux et grands faicts d'armes de Tolmides, donnerent moyen à Pericles de tenir sa ville en festes et en jeux tant qu'il en eut le gouvernement, et ne la trouva pas en necessité qu'il la fallust garder à force d'armes, ou reconquerir ce qu'elle auroit perdu. Et à l'opposite Fabius voyant devant soy plusieurs fuittes, routtes et desfaittes, plusieurs meurtres, et morts de capitaines generaulx des armées romaines, les lacs, les plaines, les bois remplis de leurs desconfitures, les fleuves et ruisseaux regorgeans de sang et de corps morts jusques à la mer, prit en main le gouvernement de la siene, et par un moyen de proceder tout different des autres, la sousteint et estaya dessoubz, de maniere qu'il la garda de tumber à plat par les demolitions et ruines que les autres y avoyent faittes.

III. Toutefois on pourroit aussi dire qu'il n'est pas si difficile de manier une ville humiliée par adversitez, et qui contrainte par la necessité, se laisse gouverner au plus sage, comme de refrener la fierté et l'insolence d'un peuple enorgueilly et elevé par longue prosperité, ainsi comme Pericles vint à bout des Atheniens.

IV. Aussi la grande multitude de tant et de si griefves calamitez qui advindrent lors aux Romains, monstra bien que Fabius estoit un grave et constant personnage, qui ne se laissa point aller aux crieries d'une commune, ny jamais ne se departit de ses premiers conseilz.

V. Et peut on opposer à la prise de Samos, que Pericles prit à force, le recouvrement de Tarente, et

à l'isle d'Eubœe, les villes de la Campagne [1], qu'il retira, exceptée celle de Capoue, que les consuls Frurius [2] et Appius recouvrerent. Mais il semble que Fabius ne gaigna jamais battaille sinon celle là dont il triumpha la premiere fois, là où Pericles dressa neuf trophées des battailles et victoires qu'il avoit gaignées, tant par mer que par terre.

VI. Vray est aussi que lon ne sçauroit alleguer un tel acte de Pericles, comme fut celuy de Fabius quand il recourut Minutius des mains de Hannibal, et preserva une armée toute entiere de Romains : qui fut sans point de doubte un faict digne de grande gloire, comme procedant de prouesse, sagesse et bonté tout ensemble : mais aussi ne feit onques Pericles un tel erreur, comme feit Fabius, quand il fut affiné et abusé par la ruse des bœufs de Hannibal, ayant trouvé son ennemy, qui par cas d'adventure s'estoit de luy mesme enfermé dedans le destroit d'une vallée, et l'ayant laissé eschapper la nuict par subtilité, et le jour par force : car il fut prevenu par trop dilayer, et battu par celuy qu'il tenoit enfermé.

VII. Et s'il fault qu'un bon capitaine non seulement use bien de ce qu'il a present en main, mais aussi qu'il juge sagement de ce qui est à advenir : la guerre des Atheniens se termina tout en la mesme sorte que Pericles leur avoit predit : car par ambition de vouloir trop embrasser, ilz perdirent leur estat : et au contraire les Romains ayans envoyé Scipion en Afrique pour y faire la guerre aux

[1] De la Campanie.

[2] Fulvius et Appius, qui furent consuls l'an de Rome 542.

Carthaginois, gaignerent tout ce qu'ilz voulurent, ayant leur capitaine vaincu, non par fortune, mais par vaillance et par prouesse leurs ennemis : de maniere que le bon jugement de l'un est tesmoigné par la ruine de son païs, et l'erreur de l'autre adveré par l'heureux evenement de ce qu'il avoit voulu empescher. Or est-ce faulte pareille à un capitaine de tumber en un inconvenient non attendu ne preveu, que par desfiance faillir à embrasser l'occasion de faire un grand exploit quand elle se presente : car mesme default d'experience engendre temerité à l'un, et oste l'asseurance à l'autre. Voilà quant à leurs faicts de guerre.

VIII. Et quant aux actes de gouvernement civil, c'est un grand reproche à Pericles d'avoir esté autheur de la guerre : car on tient que luy seul en fut cause, en s'aheurtant à ne vouloir point que lon cedast pour peu que ce fust, aux Lacedæmoniens : toutefois il m'est advis que Fabius Maximus ne ceda luy mesme non plus aux Carthaginois, ains se presenta hardiement et courageusement à tout danger pour maintenir contre eulx l'empire de son païs. Mais la debonaireté et clemence que Fabius monstra envers Minutius, condemne fort les brigues et menées de Pericles à l'encontre de Cimon et de Thucydides, tous deux gens de bien et d'honneur et tenans le party de la noblesse, qu'il feit chasser de la ville et les bannir à certain temps. Aussi estoit l'authorité et la puissance de Pericles en sa chose publique plus grande, moyenant laquelle il empescha qu'il n'y eust de son temps

aucun capitaine qui executast sa folie et sa temerité au dommage du public, excepté Tolmides seul qui luy eschappa, et malgré luy s'alla aheurter contre les Bœotiens, où il demoura : car tous les autres au demourant luy adhererent, et se rengerent à sa voulunté pour la grandeur de son authorité : là où Fabius, encore que quant à luy il ne feist point de faulte, et qu'il allast seurement en besoigne, si est-ce, que pour n'avoir pas esté assez fort pour empescher les autres de faillir, semble avoir esté en ce regard defectueux : car les Romains ne fussent pas tumbez en tant de calamitez s'il eust eu autant d'authorité à Rome, comme Pericles en avoit à Athenes.

IX. Et quant à la liberalité, l'un la monstra en ne voulant point accepter l'argent qu'on luy presenta, et l'autre en en donnant à ceulx qui en avoyent besoing, et racheptant ses citoyens qui estoyent prisonniers : toutefois il ne despendit pas grande somme de deniers, ains environ trois mille six cents escus [1] seulement : là où il ne seroit pas facile à dire combien Pericles pouvoit amasser d'argent et de presens par le moyen de son authorité, tant des subjects et alliez mesmes des Atheniens, comme aussi des roys et princes estrangers : en quoy neantmoins il teint tousjours ses mains nettes de toute concussion.

X. Mais au reste, quant à la beauté et magnifi-

[1] Dans le grec six talents, qui font 28,012 francs de notre monnaie : mais il faut corriger dix talents, ou 46,687 francs de notre monnaie, comme on le voit par le nombre des prisonniers que Fabius racheta. Voyez le chap. XIX.

cence des temples, ouvrages et edifices publiques, tous les ornemens ensemble qui furent onques à Rome avant le temps des Cæsars, ne sont pas à comparer à ceulx dont Pericles embellit et orna la ville d'Athenes : car il n'y a point de proportion ny de comparaison de la sumptuosité excellente et magnificence des uns aux autres.

ALCIBIADES

SOMMAIRE

Ancienneté et noblesse de la maison d'Alcibiade. II. Sa beauté. III. Ses mœurs. IV. Son amour de la décence. V. Reproches qu'on fait à sa jeunesse. VI. Son amitié et son respect pour Socrate. XI. Générosité de Socrate. XII. Mariage d'Alcibiade. XV. Il prend part aux affaires publiques. XVI. Son éloquence. XVII. Sa dépense pour les chevaux et pour les courses. XIX. Ses rivalités avec Nicias, et leurs causes. XXIII. Il rend Nicias suspect, et trompe les ambassadeurs des Lacédémoniens. XXIV. Ligue qu'il forme contre Lacédémone. Bataille de Mantinée. XXV. Les conseils qu'il donne à Argos et à Patras. XXVII. Sa vie voluptueuse. XXVIII. Sa faveur auprès du peuple. XXX. Ses idées de conquêtes. Entreprise contre la Sicile. XXXI. Alcibiade est nommé avec Nicias pour commander dans cette expédition. XXXIII. On l'accuse d'avoir brisé les statues des dieux. XXXVI. Malgré ces accusations, il est forcé de partir pour la Sicile. XXXVII. Conduite d'Andocyde. XXXVIII. Alcibiade est révoqué. XLI. On le condamne, et ses biens sont confisqués. XLII. Il se retire à Argos, et ensuite à Lacédémone. XLIII. Il en prend les mœurs. XLV. Il suscite des ennemis aux Athéniens. Leur défaite en Sicile. XLVI. Alcibiade, pour se soustraire au ressentiment du roi Agis, se retire vers Tissapherne, lieutenant du roi de Perse. XLIX. Troubles dans Athènes. L. Trahison de Phrynichus découverte par Alcibiade. LII. La noblesse s'empare de l'autorité dans Athènes. LIII. Services qu'Alcibiade rend à sa patrie. LVI. Rappel d'Alcibiade. Victoires qu'il remporte. LXIV. Il rentre dans Athènes. LXVIII. Honneurs qu'il reçoit. LXXII. Nouvelle expédition contre les Lacédémoniens, et nouvelles accusations contre Alcibiade. LXXV. Il se retire dans la Thrace. LXXVI. Lysandre bat les Athéniens, et s'empare d'Athènes. Il assure l'empire de la mer à Lacédémone. LXXVII. Alcibiade se rend en Bithynie pour passer à la cour du roi Artaxerxès. LXXIX. Lacédémone ne redoute plus qu'Alcibiade. Elle charge Lysandre de le faire mourir. Lysandre traite de sa mort avec Pharnabaze. LXXX. Alcibiade est tué en Phrygie.

Depuis la quatrième année de la 84e *Olympiade, jusqu'à la première année de la* 94e, 404 *ans avant Jésus-Christ.*

ALCIBIADES

LA race d'Alcibiades du costé de son pere estoit ancienement descendue d'Eurysaces, qui fut filz d'Ajax, et du costé de sa mere d'Alcmæon : car sa mere Dinomache estoit fille de Megacles : et son pere Clinias ayant armé et equippé une galere à ses propres cousts et despens, acquit fort grand honneur en la battaille navale qui fut donnée le long de la coste d'Artemisium, et mourut depuis en une autre battaille près de Coronée contre les Bœotiens, et furent tuteurs de son filz, Pericles, et Ariphron filz de Xantippus, qui estoyent ses proches parents. On dit, et est vray, que l'amitié et bienvueillance de Socrates servit beaucoup à la gloire d'Alcibiades : et qu'il soit ainsi, il appert par ce que de Nicias, de Demosthenes, de Lamachus, de Phormion, de Thrasybulus et de Theramenes, qui tous furent grands et renommez personnages de son temps, on ne sçait pas seulement comme leurs meres avoyent nom : et au contraire, nous trouvons jusques à la nourrice mesme d'Alcibiades, qu'elle estoit Lacedæmoniene, et qu'elle s'appelloit Amycla, et que son pædagogue se nommoit Zopirus, ainsi comme Antisthenes a escrit l'un, et Platon l'autre.

II. Or quant à sa beauté, à l'adventure n'est il ja besoing d'en rien dire : toutefois si en diray-je cela seulement en passant, qu'elle se mainteint tousjours florissante en son enfance, en son adolescence, et encore après qu'il fut devenu homme parfait, de maniere qu'elle le rendit plaisant et aggreable par toutes les saisons de son aage : car ce que dit Euripides en un passage, « que de « tous les beaux l'arriere-saison est encore belle », n'est pas universellement veritable, ains est cela propre et peculier à Alcibiades avec bien peu d'autres, pour la parfaittement belle et bonne temperature de sa personne. On dit d'avantage qu'il avoit la langue un peu grasse, ce qui ne luy seoit pas mal, ains donnoit une certaine grace naïfve et attrayante à son parler, dequoy Aristophanes mesme fait mention en un passage [1], où il se moque d'un Theorus, en contrefaisant la prononciation de ceulx qui parlent gras,

Regalde moy Theolus en la face,
Ce me disoit, avec sa langue grasse,
De Clinias le filz qui est si beau :
Il a, vois tu, la teste d'un colbeau [2].
Son parler gras luy a certainement
Fait rencontrer ce coup là vrayement.

Et Archippus un autre poëte, se moquant aussi du filz d'Alcibiades dit ainsi,

[1] Comédie des *Guêpes*, v. 45.

[2] La rencontre ne se peut trouver au langage françois comme au grec, à cause de ces deux dictions, *corax* et *colax*, dont l'une signifie corbeau et l'autre flatteur. *Amyot.*

A fin qu'à ceulx qui le voyënt, il semble,
Que de tout poinct à son pere il ressemble.
Il va trainnant sa robbe par la place
En cheminant d'une allure mollace,
Et contrefaict, mettant son parler hors,
La langue grasse, et porte le col tors.

III. Quant à ses meurs, elles se changerent et tournerent avec le temps par plusieurs fois, et ne s'en fault pas esbahir, veu les grandes fortunes et les divers accidents où il se trouva depuis : mais entre plusieurs grandes passions auxquelles il estoit subject de sa nature, l'ambition de vouloir en toutes choses avoir le dessus, et estre par tout le premier, estoit la plus forte et la plus vehemente qui fust en luy, comme il appert par quelques faicts et dicts notables de son enfance, que lon a recueillis par memoire. Comme un jour qu'il s'esbatoit à la lucte, il se trouva d'adventure fort pressé par son compagnon, et en grand danger d'aller par terre : mais il feit tant qu'il approcha de sa bouche le bras de celuy qui l'estraignoit, et le mordit si serré, qu'il sembloit qu'il luy voulust manger la main. L'autre se sentant ainsi mordre, lascha incontinent sa prise, et luy dit, « Quoy ? « tu mors comme une femme, Alcibiades » : « Non « fais, respondit il, mais comme un lion. » Une autre fois, estant encore petit garsonnet, il jouoit avec quelques autres siens compagnons au jeu des osselets au beau milieu d'une rue, et quand ce vint à son tour à jetter les osselets, il survint d'adventure un chariot chargé : il pria le chartier qui le conduisoit d'attendre un peu que son jeu fust achevé, pource que les osselets estoyent

tumbez justement en la place par où il falloit que le chariot passast. Le chartier fut si mal gracieux qu'il n'en voulut rien faire, et ne laissa pas pour ses prieres de chasser ses chevaulx, de maniere que les autres enfans se fendirent pour le laisser passer : mais Alcibiades se jetta tout de son long emmy la place au devant du chariot, et dit au chartier qu'il passast donc ainsi s'il vouloit. Le chartier tout effroyé retira incontinent ses chevaulx en arriere : et les voisins qui apperceurent cela, accoururent tous esperdus celle part, en criant.

IV. Depuis, quand on commencea à le faire apprendre, il obeït vouluntiers à tous autres maistres qui luy voulurent enseigner quelque chose, excepté qu'il desdaigna d'apprendre à jouer des flustes, disant que ce n'estoit point artifice honeste, ne digne d'un gentilhomme : pource, disoit il, que l'usage[1] de la viole et de l'archet ne gaste rien ny de la contenance, ny de la forme de visage convenable à un gentilhomme : là où quand on souffle dedans une fluste, le visage s'en altere et s'en change si fort, que ses plus familiers ne le peuvent à peine pas recognoistre. D'avantage la lyre ne la viole[2] n'empeschent point celuy qui en jouë de chanter et de parler en jouant : là où la fluste ferme tellement la bouche de celuy qui en jouë, qu'elle luy oste non seulement la parole, mais aussi la voix : « Pourtant, « disoit il, laissons jouer de la fluste aux enfans

[1] De la lyre et du plectrum.
[2] Il n'est pas question de *viole* dans le texte.

« des Thebains qui ne sçavent parler : car nous « autres Atheniens, ainsi que nous enseignent noz « peres, avons pour protecteurs et patrons de « nostre païs la deesse Pallas et le dieu Apollo, « dont l'une ancienement, comme lon dit, jetta « la fluste, et l'autre escorcha le flusteur. » Ainsi Alcibiades alleguant ces raisons, partie en jeu, et partie à bon esciant, non seulement se deporta d'apprendre à jouer des flustes, ains en destourna aussi semblablement ses compagnons : car ce propos courut incontinent de main en main parmy les jeunes enfans, que Alcibiades avec bonne raison haïssoit et mesprisoit le jeu des flustes, et se moquoit de ceulx qui en apprenoyent : tellement qu'il en advint que depuis cest artifice fut à Athenes mis hors du nombre des arts honestes et exercices liberaux, et en fut la fluste deshonorée, et tenue pour instrument infame.

V. Au reste, on treuve escript dedans le libelle diffamatoire qu'un Antiphon composa contre Alcibiades, qu'estant encore enfant, il s'enfouit de la maison de ses tuteurs en celle de Democrates, l'un de ses amoureux, et que Ariphron l'un de ses tuteurs fut d'advis de le faire crier par la ville : mais que Pericles l'en engarda, disant que si d'adventure il estoit mort, ilz ne le sçauroyent que d'un jour plus tost par la criée, et s'il estoit vivant, que le demourant de sa vie en seroit si deshonoré, qu'il vauldroit mieulx pour luy qu'il eust du tout esté perdu. Il luy reproche d'avantage qu'il avoit tué d'un coup de baston dedans le parc à la lucte de Sibyrtius, un des serviteurs qui

avoyent charge de le suyvre par tout : mais il n'est à l'adventure pas bien raisonnable, d'adjouxter foy à tout ce que dit un qui confesse l'injurier expressement pour inimitié qu'il avoit encontre luy.

VI. Or y eut il incontinent plusieurs gens de qualité et d'apparence, qui se rengerent autour de luy à le caresser et tascher d'acquerir sa bonne grace, tous lesquelz donnoyent assez evidemment à cognoistre qu'ilz le suyvoyent pour l'excellente et singuliere beaulté qui estoit en luy, excepté Socrates seul, l'amour duquel porte grand tesmoignage, que l'enfant estoit bien né à la vertu, laquelle luy appercevant reluisante à travers la beaulté corporelle de son visage, et craignant les richesses, la dignité et l'authorité, et le grand nombre de poursuyvans qui estoyent après, tant des principaux personnages de la ville que des estrangers, taschans à le gaigner par flatterie et par tous attraicts de plaisir, se voulut entremettre de le defendre, et ne souffrir point qu'une si belle plante perdist ou gastast son fruict en sa fleur. Car jamais la fortune ne rempara ny n'environna tant homme par le dehors, de ce que communement lon appelle ses biens, pour empescher que la philosophie n'y attaignist avec ses remonstrances libres, severes et poignantes au vif, comme Alcibiades fut au commencement assiegé de delices, et enfermé de ceulx qui luy subministroyent tous plaisirs et toutes voluptez, à fin de le divertir qu'il ne voulust point escouter les propos de celuy qui le vouloit instruire de son bien et l'enseigner : et

neantmoins pour la bonté de sa nature, encore cogneut il Socrates et l'approcha de soy, repoulsant et escartant ses autres riches et puissans amoureux : si se le rendit incontinent familier : et après avoir ouy ses discours, qui n'estoyent point devis d'homme qui allast cherchant aucune volupté deshoneste, ne qui demandast à baiser ny à toucher, ains qui luy remonstroit, et reprenoit les imperfections qui estoyent en son ame, et luy rabaissoit son orgueil et son oultrecuidance : adonc, comme lon dit en commun proverbe,

> Il baissa l'aile, ainsi comme le coq,
> Qui va fuyant de la jouste le choc.

Et estima que toute la poursuitte et l'affection de Socrates envers les jeunes gens, estoit à la verité une entremise des dieux, et un moyen dont ilz usoyent envers ceulx qu'ilz vouloyent preserver, et mettre en voye de salut.

VII. Si commencea à se mespriser soy-mesme, et à l'avoir en admiration prenant plaisir aux caresses qu'il luy faisoit, et neantmoins portant reverence à sa vertu, de maniere qu'il ne se donna garde qu'il eut formé en son cueur une image d'amour, ou plus tost, comme dit Platon, un contr'amour, c'est à dire, un amour sainct et honeste : tellement que tout le monde s'esmerveilloit de le veoir ordinairement boire et manger, jouer, lucter et loger à la guerre avec Socrates, et au contraire rudoyer ses autres amoureux, sans qu'ilz peussent avoir aucune bonne chere de luy, et mesme se porter oultrageusement envers aucuns : comme il

feit un jour envers Anytus filz de Anthemion, car il estoit un de ceulx qui l'aimoyent, et comme il feist un festin à quelques siens amis estrangers qui l'estoyent venus veoir, il y convia Alcibiades aussi, lequel refuza d'y aller, et estant demouré à faire bonne chere en sa maison avec quelques siens compagnons, après avoir bien beu, il s'en alla follastrer chez Anytus, là où s'arrestant à la porte de la sale, il veit la table et le buffet tout couverts de vaisselle d'or et d'argent, et commanda à ses serviteurs qu'ilz en allassent prendre la moitié, et la portassent en sa maison : mais au reste ne daigna pas entrer dedans, ains cela fait s'en retourna. Les estrangers qui estoyent au festin, trouverent ce tour bien estrange, et dirent qu'il s'estoit fort oultrageusement et superbement porté envers Anytus : « Mais bien gracieusement, leur respondit « Anytus : car de ce qu'il pouvoit tout emporter, « il nous en a laissé la moitié. »

VIII. Il en faisoit autant et traittoit tout de mesme les autres qui estoyent aussi amoureux de luy, excepté un estranger, qui s'estoit venu habituer à Athenes, et estant pauvre, comme lon dit, vendit tout ce qu'il avoit, dont il feit jusques à la somme de cent stateres [1] qu'il luy apporta, et le pria de les prendre. Alcibiades s'en meit à rire, et estant bien aise d'avoir cogneu sa bonne voulunté, le pria de soupper avec luy, là où il le

[1] Ce peuvent estre environ cent florins. *Amyot.* Si ces statères étaient de Cor nthe, ils valaient 130 francs de notre monnaie. Il y avait ailleurs des statères plus forts du double. Tels étaient probablement ceux dont il s'agit ici.

traicta bien, et luy feit bonne chere, puis après soupper luy rendit son argent, et luy commanda que le lendemain il ne faillist pas à se trouver au lieu où lon bailloit les fermes publiques au plus offrant, et qu'il y meist enchere par dessus tous les autres. Le pauvre homme s'en voulut excuser, disant que les fermes estoyent trop grosses pour luy : mais Alcibiades le menaça de le faire fouetter, s'il ne le faisoit : car oultre ce qu'il luy vouloit faire plaisir, il avoit encore quelque picque particuliere à l'encontre des fermiers ordinaires. Le lendemain au matin l'estranger se trouva sur la place, au lieu où lon estroussoit les fermes, et y meit un talent[1] d'enchere, dequoy les autres fermiers furent bien courroucez, et se bendans ensemble contre luy, requirent qu'il eust à nommer promptement son respondant, pensans qu'il ne trouveroit jamais qui le voulust cautionner. L'estranger se trouva bien empesché, et commenceoit ja à se tirer arriere, quand Alcibiades cria de loing tout hault aux officiers qui presidoyent à ceste enchere, « C'est moy qui responds pour « luy, escrivez-moy, car c'est l'un de mes amis. » Les fermiers oyans cela, ne sceurent plus que dire ne que faire, pource que ayans tousjours accoustumé de payer les fermes des années precedentes à l'aide des subsequentes, ilz se voyoyent privez de ce moyen de s'acquitter envers le public, et ne trouvans autre meilleur expedient, le prierent de prendre une piece d'argent, pour se departir de

[1] Ce sont six cents escus. *Amyot.* Maintenant 4,668 francs de notre monnaie.

son marché : mais Alcibiades ne voulut pas qu'il en prist moins d'un talent, ce qu'ilz luy baillerent : et alors il luy permeit de s'en departir. Ainsi fut il cause de ce gaing à ce pauvre estranger.

IX. Or donques l'amour de Socrates, encore qu'il eust plusieurs grands et puissans adversaires, arrestoit aucunefois Alcibiades pour la gentillesse de sa nature, par le moyen des beaux discours et bonnes remonstrances qu'il luy faisoit, dont les raisons luy touchoyent le cueur au vif, et l'emouvoyent jusques à luy faire venir les larmes aux yeux : mais quelquefois aussi se laissant aller aux allechemens des flatteurs, qui luy subministroyent tous plaisirs et toutes voluptez, il eschappoit à Socrates, et falloit qu'il courust après pour le reprendre, comme un esclave qui s'en seroit fouy de la maison de son maistre : car il n'y avoit que celuy là seul qu'il craignist, et auquel il portast reverence, mesprisant tous les autres au demourant. Auquel propos, le philosophe Cleanthes souloit dire, qu'il ne tenoit que par les oreilles le jeune enfant, dont il estoit amoureux, et qu'au contraire il donnoit à ses concurrens beaucoup d'autres prises, ausquelles luy ne vouloit point toucher, voulant entendre le boire et le manger, et autres plaisirs deshonestes : car à dire la verité, Alcibiades estoit de luy mesme assez facile à tirer aux voluptez, et est à l'adventure, ce que Thucydides a voulu dire, quand il escrit qu'il estoit desordonné en son vivre ordinaire, quant à sa personne : mais toutefois ceulx qui le gastoyent, s'attachoyent plus tost à son ambition et à sa cupidité de gloire, luy mettans

en teste qu'il devoit entreprendre toutes grandes choses avant qu'il en fust temps, et luy faisans à croire que si tost qu'il commenceroit à s'entremettre du gouvernement des affaires, non seulement il obscurciroit et effaceroit tous les autres gouverneurs, mais aussi surmonteroit la reputation, l'authorité et la puissance de Pericles entre les Grecs. Ainsi, ne plus ne moins que le fer amolly et fondu par la force du feu, se rendurcit de rechef par le froid, et se resserre en soy mesme : aussi estant Alcibiades enflé de vanité et de presumptueuse opinion de soy, toutes et quantes fois que Socrates venoit à le prendre, il le resserroit par ses remonstrances, et le rengeoit de sorte, qu'il le rendoit bas et humble, quand il venoit à recognoistre combien de choses luy defailloyent, et combien il estoit loing de la vraye vertu.

X. Mais un jour, estant ja sorty hors de son enfance, il entra en une escole de grammaire, et demanda au maistre quelque livre d'Homere. Le maistre luy respondit, qu'il n'en avoit pas un : il luy donna un souflet, et s'en alla. Un autre grammairien luy dit quelque autre fois, qu'il avoit Homere corrigé de sa main : Alcibiades luy repliqua, « Et comment t'amuses tu à enseigner les « premieres lettres aux petits enfans, si tu es « suffisant pour corriger Homere, et que tu ne te « mets plus tost à monstrer aux jeunes hommes ? » Une autre fois voulant parler à Pericles, il alla battre à sa porte : on luy respondit, qu'il n'avoit pas loisir de parler à luy, pource qu'il estoit empesché à penser à part soy comment il rendroit ses

comptes aux Atheniens : « Comment, dit il en s'en « allant, ne voudrait il pas mieulx qu'il pensast, « comment il pourroit faire qu'il n'en rendist du « tout point ? »

XI. Au reste, estant encore jeune garson, il fut[1] au voyage de Potidæe, là où il logea tousjours avec Socrates, et l'eut tousjours à ses costez en toutes les rencontres et escarmouches où il se trouva, entre lesquelles il y en eut une fort aspre, où ilz se porterent tous deux très bien, et y fut Alcibiades blecé : mais Socrates se jetta au devant de luy pour le couvrir, et le secourut si bien à la veue de tout le monde, qu'il le sauva luy et ses armes, qu'ilz ne vinsent en la puissance des ennemis. Si estoit selon le droit et la raison le pris d'honneur de ce combat deu, sans aucune doubte, à Socrates : mais toutefois les capitaines desiroyent l'adjuger à Alcibiades, pource qu'il estoit de grande et noble maison : et Socrates voulant augmenter et aguiser sa convoitise d'honneur et de gloire ès choses honestes et louables, fut le premier qui tesmoigna qu'il l'avoit merité, et qui pria les capitaines de luy adjuger la couronne et le harnois complet.

XII. Depuis en la battaille de Delion les Atheniens ayans esté rompus et desfaits, Socrates se retiroit avec peu d'autres à pied. Alcibiades, qui estoit à cheval, l'ayant trouvé, ne voulut point passer oultre, ains l'accompagna, et le defendit contre une trouppe d'ennemis qui le poursuyvoyent, et en tuoyent plusieurs de sa compagnie :

[1] Dans le grec : *à l'expédition de Potidée.*

mais cela fut quelque temps après. Et auparavant il donna un soufflet à Hipponicus pere de Callias, qui estoit l'un des plus grands et des plus puissans hommes de sa ville, tant pour la noblesse de sa maison, que pour ses biens et sa richesse, et ne le feit point par courroux, ne pour aucune querelle qu'il eust à desmesler avec luy : mais de gayeté de cueur pour une gageure qu'il avoit faitte avec ses compagnons. Ceste insolence fut incontinent semée et divulguée par toute la ville, et n'y avoit celuy comme lon peult penser, qui ne trouvast le faict fort mauvais : mais le lendemain matin, il s'en alla en sa maison, et battant à la porte entra dedans, et se despouilla devant luy, en luy abandonnant son corps à fouetter et chastier à son plaisir. Hipponicus luy pardonna et luy remeit tout son courroux, et depuis luy donna en mariage sa fille Hipparete : toutefois aucuns disent que ce ne fut pas Hipponicus qui la luy donna, ains Callias son filz, avec dix talents[1] de douaire : mais depuis au premier enfant qu'elle feit, il en demanda autres dix, disant qu'il luy avoit esté ainsi promis par son contract de mariage, s'il advenoit que sa femme eust enfans. Mais Callias craignant que ce ne fust une occasion cherchée pour l'aguetter et le faire mourir, à fin d'avoir ses biens, declara publiquement au peuple, qu'il le faisoit son heritier universel de tous ses biens, s'il advenoit qu'il decedast sans hoirs sortis de son corps.

[1] Ce sont six mille escus. *Amyot.* Maintenant 42,018 francs de notre monnaie.

XIII. Ceste dame Hipparete estant honeste et gardant loyaulté à son mary, eut despit du tort qu'il luy faisoit, d'entretenir plusieurs [1] folles femmes, tant de la ville mesme que des estrangeres, tellement qu'elle sortit de sa maison et s'en alla chez son frere. Alcibiades ne s'en soucia point, ny n'en feit autre compte, sinon qu'il la pria qu'elle portast elle mesme la declaration des causes de son divorce au magistrat, et qu'elle ne les y envoyast point par autre personne interposée. Parquoy y estant elle mesme allée pour se faire departir d'avec luy, selon que la loy l'ordonnoit, Alcibiades qui s'y trouva aussi, la saisit au corps et l'emporta à travers la place jusques en sa maison, sans que personne s'osast entremettre de l'en empescher ne la luy oster : elle y demoura jusques à sa mort, qui fut bien tost après, pendant un voyage que feit Alcibiades en la ville d'Ephese. Ceste force ne fut point trouvée du tout illicite ny inhumaine, pource qu'il semble que c'estoit l'occasion pour laquelle la loy vouloit, que la femme qui vouloit faire divorce avec son mary, allast elle mesme en public devant le juge en exposer les causes, à fin que le mary eust moyen de parler avec elle, et tascher à la retenir.

XIV. Il avoit un chien beau et grand à merveilles, qui luy avoit cousté sept cents escus [2], il luy couppa la queuë, qui estoit la plus belle partie qu'il eust : dequoy ses familiers le tenserent fort, disans

[1] Courtisanes.

[2] Dans le grec soixante-dix mines, qui font 5,446 francs de notre monnaie.

qu'il avoit donné à parler à tout le monde, et que chascun le blasmoit fort d'avoir ainsi diffamé un si beau chien. Il ne s'en feit que rire, et leur dit, « C'est tout ce que je demande : car je veux que les « Atheniens aillent cacquetans de cela, afin qu'ilz « ne dient rien pis de moy. »

XV. Au demourant, il se dit que sa premiere entrée à parler en public, et à se mesler des affaires, fut par une [1] donation d'argent qu'il feit au public : non qu'il eust de longue main projetté de ce faire : mais un jour en passant de cas d'adventure par la place, il entendit un grand bruit du peuple, et demanda que c'estoit : on luy dit, que c'estoit de l'argent que quelques particuliers avoyent [2] donné à la chose publique : adonc il se tira en avant, et en offrit aussi du sien. Le peuple en fut si aise qu'il se prit à crier et à battre des mains, par une maniere de remerciement : dont il fut si joyeux, qu'il s'oublia d'avoir soubz sa robbe en son sein une caille, laquelle eut peur du bruit, et s'en vola. Le peuple s'escria, et feit encore plus de bruit que devant : et y en eut plusieurs qui se leverent de leurs places pour courir après, si qu'elle fut reprise par un pilote de navire nommé Antiochus, qui la luy rebailla, à l'occasion dequoy il fut depuis fort aimé d'Alcibiades.

XVI. Mais encore que la noblesse de sa maison, sa richesse, sa prouesse, et le grand nombre de ses parents et amis, luy donnassent grande ouverture pour se poulser en avant au gouvernement des

[1] Distribution d'argent qu'il fit au peuple.
[2] Lisez : *distribué au peuple.*

affaires, si n'y avoit il rien dequoy il desirast plus se faire valoir envers le peuple, que de la grace de son eloquence : car qu'il soit vray qu'il ait esté très eloquent, les poëtes comiques le tesmoignent, et oultre ceulx là, le prince des orateurs Demosthenes, en l'oraison qu'il a faitte à l'encontre de Midias, où il dit qu'Alcibiades entre autres qualitez avoit esté très eloquent. Et si nous adjoustons foy à Theophrastus, plus curieux de rechercher telles choses, et plus versé en histoires que nul autre philosophe, il a escrit que Alcibiades estoit autant ou plus aigu et ingenieux pour inventer et imaginer ce qui estoit bon à dire, que nul autre de son temps : ce neantmoins quelquefois en cherchant, non seulement ce qu'il falloit dire, mais aussi comment et en quelz termes il estoit meilleur de le dire, et ne le pouvant pas rencontrer assez promptement, il restivoit, et demouroit tout court sans mot dire au milieu de son propos, ne trouvant pas à main les paroles telles comme il les demandoit, jusques à ce qu'il y eust un peu pensé, et qu'il fust retourné en sa memoire.

XVII. La despense aussi qu'il faisoit à nourrir chevaux pour courir ès jeux de pris, estoit fort renommée, non seulement pource qu'il en avoit tousjours des plus vistes, mais aussi pour le nombre des chariots qu'il entretenoit : car il n'y eut onques homme privé, ne roy mesme, qui envoyast aux jeux Olympiques sept chariots equippez pour courir comme il feit, ne qui en une mesme course ait emporté le premier pris, le second, et le quatrieme, comme dit Thucydides, ou, comme le met Euri-

pides, le troisieme : car cela surmonte en splendeur et en gloire la magnificence de tous ceulx qui s'en sont onques meslez. Le lieu où Euripides l'escrit est un cantique qu'il composa à sa louange disant,

Je veux pour ton nom exalter,
Tes louanges en vers chanter,
Filz de Clinias. La victoire
Est belle chose, et grande gloire,
Mais sur toutes la tiene est telle,
Qu'onques Grec n'en eut de si belle :
Car tes chariots magnifiques
Ont gaigné ès jeux Olympiques
Le premier, second et tiers pris
De la course. Et sans travail pris [1]
En a ton chef de gloire orné
Par deux fois esté couronné
D'olivier, et toy clair et hault
Proclamé par voix de herault,
Vaincueur de tous les concurrens
Qui estoyent venus sur les rengs.

XVIII. Mais encore luy fut cest honneur plus illustre et plus reluisant par l'affection de luy gratifier, que les villes monstrerent envers luy à l'envy les unes des autres : car les Ephesiens luy dresserent une tente fort richement et magnifiquement accoustrée : ceulx de Chio luy fournirent vivres pour ses chevaux, avec force moutons et autres animaux propres à faire sacrifices : ceulx de Lesbos luy envoyerent du vin et d'autres provisions de vivres, pour luy aider à soustenir la grande despense qu'il faisoit à tenir maison ouverte, et festoyer grand nombre de gens ordinairement. Toutefois la calum-

[1] Les trois premières victoires avaient été remportées par Alcibiade, qui montait lui-même ses chars. Les deux dernières furent remportées par ses chars, quoiqu'il ne les montât pas.

nie, qu'on luy meit sus, ou bien la male foy, dont il usa en ceste magnificence, donna matiere de parler de luy encore plus que jamais. Car on dit qu'il y avoit à Athenes un personnage nommé Diomedes, lequel au demourant n'estoit point mauvais homme, et estoit amy d'Alcibiades, et desiroit une fois en sa vie pouvoir emporter le pris de ces jeux Olympiques : il fut adverty que les Argiens avoyent un chariot bien equippé, qui appartenoit à leur chose publique : parquoy sachant qu'Alcibiades pouvoit beaucoup en la ville d'Argos, à cause qu'il y avoit plusieurs amis, il le pria de vouloir achepter ce chariot pour luy. Alcibiades l'achepta, mais il se l'attribua à soy mesme, sans avoir egard à Diomedes, qui s'en desesperoit, et appelloit les dieux et les hommes à tesmoings du tort qu'Alcibiades luy faisoit : et semble qu'il y eut procès intenté sur cela, car Isocrates a escript un plaidoyer et oraison en la defense d'Alcibiades estant encore enfant, touchant une coupple de chevaux : toutefois en ce plaidoyer là, la partie adverse est nommée Tisias, et non pas Diomedes.

XIX. Au reste, si tost qu'il se fut jetté aux affaires de la chose publique, estant encore fort jeune, il effacea incontinent tous les autres orateurs et entremetteurs du gouvernement, excepté deux seulement qui luy feirent teste, l'un fut Phæax filz d'Erasistratus, et l'autre Nicias filz de Niceratus, desquelz Nicias estoit ja homme d'aage, et avoit ja acquis reputation de très bon capitaine, et Phæax commenceoit encore à venir en avant, comme luy, estant bien de bonne et noble maison, mais ayant

au demourant faulte de plusieurs choses, et notamment entre autres, d'eloquence, par ce qu'il estoit plus propre à deviser et disputer en privé, qu'à plaider et harenguer en matiere contentieuse publiquement devant le peuple, ayant, comme dit Eupolis,

Parole assez, mais d'éloquence point.

Lon treuve encore une harengue escripte à l'encontre d'Alcibiades [1] et de ce Phæax, en laquelle entre autres charges, il y a que Alcibiades se faisoit ordinairement servir en sa maison des utensiles d'or et d'argent qui appartenoyent à la chose publique, et que lon avoit accoustumé de porter par une magnificence ès processions publiques, et qu'il en usoit ne plus ne moins que s'ilz eussent esté siens.

XX. Or y avoit il lors à Athenes un nommé Hyperbolus natif du bourg de Perithoide, duquel Thucydides mesme fait mention comme d'un meschant homme, servant de subject à toutes les piqueures et les moqueries des poëtes comiques de ce temps là : mais il estoit si deshonté, et se soucioit si peu de bruit qu'on luy donnast, qu'il ne luy chaloit d'estre vituperé, ny ne se mouvoit aucunement pour chose que lon dist de luy, ce qu'aucuns appellent hardiesse et fermeté de courage, là où ce n'est que vraye impudence, mauvaistié effrontée, et desesperée meschanceté. Il ne plaisoit à personne, mais le menu peuple s'en servoit bien souvent, quand il vouloit piquer, injurier, ou calum-

[1] Lisez : *par ce Phæax.*

nier les personnages de qualité. Si estoit le peuple à la suscitation et suasion de cest Hyperbolus prest et appareillé de proceder par la pluralité des voix au bannissement de l'ostracisme, par lequel il avoit accoustumé de bannir et de chasser hors de la ville pour quelque temps celuy des citoyens, qui sembloit estre plus apparent que les autres en credit, authorité et puissance, plus pour contenter leur envie, que pour remedier à leur crainte. Et pource qu'il estoit tout evident que l'un d'eulx trois ne fauldroit pas d'estre banny, Alcibiades trouva moyen d'assembler en un toutes leurs trois ligues : et en ayant conferé et communiqué avec Nicias, feit tourner le sort du bannissement sur Hyperbolus mesme qui l'avoit mis en avant. Les autres disent, que ce ne fut pas avec Nicias qu'il en communiqua, ains avec Phæax, et que joignant sa bande avec celle de Phæax, il feit chasser Hyperbolus, qui ne se doubtoit de rien moins, pource que jamais homme de petite qualité ny de peu d'authorité ne tumboit en la peine de ce bannissement, ainsi que Platon la poëte comique le tesmoigne en un passage, où il parle de cest Hyperbolus disant :

> Quoy que ses meurs ayent en verité
> Cela et pis justement merité,
> Tant est que luy, personne de si vile
> Condition, et de race servile,
> N'en estoit pas digne : car inventé
> Pour telles gens n'a l'ostracisme esté.

XXI. Mais quant à ce propos, nous en avons parlé plus amplement ailleurs : et pour retourner

à Alcibiades, il n'estoit moins fasché de la bonne reputation que Nicias avoit envers les estrangers et les ennemis, que de l'honneur que luy faisoyent ses citoyens. Car il estoit hoste public des Lacedæmoniens, qui logeoyent tous chez luy quant ilz venoyent à Athenes, et avoit fait tout le meilleur traittement qu'il avoit peu à leurs prisonniers, qui avoyent esté pris devant le fort de Pyle : et depuis ayant esté la paix, moyenant laquelle ilz recouvrerent leurs prisonniers, traittée par l'entremise et solicitation de Nicias principalement, ilz l'en aimerent encore plus que jamais : et couroit le bruit par toute la Grece, que Pericles avoit allumé la guerre entre eulx, et Nicias l'avoit esteincte, de sorte qu'il y en avoit qui appelloyent ceste paix Nicium, comme qui diroit, le chef-d'œuvre de Nicias. Dequoy Alcibiades estant marry, et luy en portant envie, proposa de rompre l'appointement comment que ce fust, et pour ce faire tout premierement estant bien asseuré que les Argiens, pour la haine et envie qu'ilz portoyent à ceulx de Sparte, ne cherchoyent que moyen et occasion de soy departir d'avec eulx, il leur donna secrettement esperance de l'alliance et ligue des Atheniens, et les enhorta de ce faire tant par lettres, que de bouche, en parlant avec ceulx qui avoyent et authorité et credit envers le peuple, leur remonstrant qu'ilz ne devoyent point craindre les Lacedæmoniens ny leur ceder aucunement, ains se tourner du costé des Atheniens, lesquelz se repentiroyent bien tost de l'accord qu'ilz avoyent faict, et le romproyent avec eulx.

XXII. Et depuis, ayans ceulx de Lacedæmone fait alliance avec les Bœotiens, et rendu aux Atheniens la ville de Panacte, non en son entier comme ilz devoyent par le traitté, ains toute demolie et destruitte, luy voyant que le peuple en estoit fort indigné, l'aigrit et irrita encore d'avantage, et quand et quand embrouilla Nicias, le mettant en la malegrace du peuple, et le chargeant de choses où il y avoit quelque apparence, Qu'il n'avoit jamais voulu, estant capitaine, aller prendre et forcer les Lacedæmoniens qui estoyent enfermez en l'isle de Sphacterie, et que encore depuis quand ilz avoyent esté pris à force par d'autres, il avoit trouvé moyen de les faire delivrer, et les renvoyer chez eulx, pour gratifier à ceulx de Lacedæmone. D'avantage qu'estant leur amy, il ne s'estoit pas mis en devoir de leur dissuader qu'ilz ne feissent ligue offensive et defensive avec les Bœotiens et les Corinthiens : et au contraire, que s'il y avoit aucun peuple de la Grece qui eust envie de devenir amy et allié des Atheniens, il s'efforceoit de l'empescher, s'il ne plaisoit aux Lacedæmoniens.

XXIII. Ainsi estant Nicias en la malegrace du peuple, pour les causes et raisons susdittes, il arriva par cas d'adventure sur ces entrefaittes, des ambassadeurs de Lacedæmone [1], lesquelz à leur arrivée teindrent les plus honestes paroles du monde, disans avoir plein pouvoir et entiere puissance d'accorder et appointer tous differents avec toutes raisonnables et equitables conditions. Le senat les ouit et receut fort vouluntiers, et se devoit

[1] La première année de la quatre-vingt-dixième olympiade.

le peuple assembler en conseil le lendemain, pour leur donner audience : ce que Alcibiades craignant, feit tant qu'il parla à ces ambassadeurs à part, et leur dit : « Que faictes vous, seigneurs Spartiates ? « ne sçavez vous pas que le senat a tousjours « accoustumé de se porter modereement et gracieu- « sement envers ceulx qui ont à besongner et « traitter avec luy, et que au contraire le peuple de « sa nature est haultain, et convoiteux de toutes « grandes choses ? Si donques vous luy allez de « prime face donner à entendre que vous soyez icy « venus ayans plein pouvoir de traitter librement « avec luy de toutes choses, ne pensez vous pas « qu'il vous voudra forcer et contraindre d'autho- « rité, a luy ottroyer tout ce qu'il vous demandera ? « Pourtant, seigneurs ambassadeurs, si vous voulez « avoir raison des Atheniens, et qu'ilz ne vous con- « traignent à leur conceder iniquement aucune « chose contre vostre voulunté, je vous conseille « que laissans un peu arriere ceste simplicité, vous « proposiez seulement, comme par maniere d'ou- « verture, quelques conditions et articles equi- « tables de paix, sans autrement dire que vous ayez « entier pouvoir de rien accorder : et de ma part, « je vous y aideray en faveur des Lacedæmoniens. » Et en leur disant cela, il leur jura et donna sa foy qu'il le feroit ainsi : tellement qu'il les destourna de la confiance qu'ilz avoyent en Nicias, et les gaigna, de maniere qu'ilz ne croyoyent en autre homme qu'en luy, s'esmerveillans grandement de son bon sens et de la vivacité de son entendement, comme d'un personnage de grande et singuliere excellence.

Le lendemain au matin fut le peuple assemblé en conseil pour les ouir, et les ambassadeurs introduicts en l'assemblée : là où Alcibiades leur demanda tout doulcement, qu'ilz estoyent venus faire : ilz respondirent qu'ilz estoyent venus pour faire quelque ouverture de paix, mais qu'ilz n'avoyent point de pouvoir de rien arrester. Adonc commencea Alcibiades à crier après eulx en cholere, comme si c'eussent esté eulx qui luy eussent fait grand tort, et non pas luy à eulx, en les appellant hommes desloyaux, inconstants et variables, et qui n'estoyent venus pour faire ny pour dire chose quelconque qui valust. Le senat mesme s'en courroucea à eulx, et le peuple les rabroua bien rudement : dequoy Nicias se trouva si honteux et si confus, qu'il ne sceut que dire d'un si soudain changement, ne sçachant rien de la tromperie et malice dont avoit usé Alcibiades.

XXIV. Ainsi furent renvoyez les ambassadeurs Lacedæmoniens sans rien faire, et Alcibiades eleu capitaine, lequel attira incontinent à l'alliance d'Athenes les Argiens, Eliens et Mantiniens. Et combien que personne n'approuve le moyen qu'il teint pour advenir à ces fins, si fut-ce un grand exploit fait à luy, que de diviser et esbranler ainsi tout le Peloponese, et de mettre en battaille si grand nombre de combattans contre les Lacedæmoniens, comme il feit devant la ville de Mantinée, et esloigner si loing d'Athenes les malheurs de la guerre, et le hazard de la battaille, en laquelle les Lacedæmoniens ne pouvoyent gueres profiter s'ilz la gaignoyent, et s'ilz la perdoyent, il estoit bien

difficile qu'ilz peussent sauver leur ville mesme de Sparte.

XXV. Or après ceste battaille de Mantinée [1], les mille hommes d'ordonnance, qui estoyent soudoyez aux despens du public, tant en paix qu'en guerre, dedans la ville d'Argos, estimans leur occasion estre venue, essayerent d'oster l'authorité souveraine à la commune, et se faire seigneurs de la ville. A quoy faire les Lacedæmoniens qui y survindrent leur aiderent, et abolirent le gouvernement populaire : toutefois le peuple tantost après reprit les armes, et fut le plus fort. Et Alcibiades qui y arriva tout à poinct, asseura leur victoire, et remeit sus l'authorité souveraine du peuple, puis leur persuada de tirer de longues murailles pour conjoindre leur ville à la marine, à fin que plus facilement ilz peussent estre secourus par mer de la puissance des Atheniens : si leur amena d'Athenes mesme, force charpentiers, maçons, tailleurs de pierres, et autres ouvriers, et brief monstroit par tous les moyens qu'il pouvoit, avoir affection très grande au bien de leurs affaires, en quoy il ne s'acqueroit pas moins à soy particulierement de grace et de credit envers eulx, qu'il faisoit à sa chose publique et à son païs.

XXVI. Il persuada semblablement à ceulx de Patras de joindre aussi leur ville à la marine par le moyen des longues murailles qu'ilz tirerent jusques au bord de la mer : et comme quelcun leur dist, « O pauvres gens de Patras, que faictes vous ? les « Atheniens vous mangeront : Alcibiades luy res-

[1] La troisième année de la quatre-vingt-dixième olympiade.

« pondit, il pourroit bien estre, mais ce sera petit à « petit, et en commenceant par les pieds : mais les « Lacedæmoniens vous devoreront tout à un coup, « et en commenceant par la teste. » Or combien qu'Alcibiades allast ainsi fortifiant la ville d'Athenes en puissance maritime, si ne laissoit il pas pourtant de conseiller aux Atheniens et les enhorter qu'ilz entendissent à s'agrandir aussi du costé de la terre, ains ramenoit souvent en memoire aux jeunes hommes le serment qu'on leur faisoit prester au bourg de Agraulos, et les sommoit de l'accomplir par effect : car ilz juroyent qu'ilz reputeroyent les bornes et confins de l'Attique estre les bleds, les orges, les vignes et les oliviers : par lequel serment on leur enseignoit à s'attribuer et reputer siene toute terre labourable cultivée et qui porte fruict.

XXVII. Mais parmy ces beaux faicts et dicts d'Alcibiades, et avec ceste siene grandeur de courage et vivacité d'entendement, il y avoit de l'autre costé beaucoup de faultes et d'imperfections : car il estoit trop delicat en son vivre ordinaire, dissolu en amours de folles femmes, et desordonné en banquets, trop superflu et effeminé en habits, par ce qu'il alloit tousjours vestu de grandes robbes de pourpre qu'il trainnoit en se promenant à travers la place, avec une despense trop excessive et trop superbe. Suyvant lesquelz delicts, quand il estoit en galere, il faisoit ouvrir et fendre le planché de la pouppe, à fin qu'il couchast plus mollement, par ce que son lict estoit estendu, non sur les aix durs, mais suspendu en l'air avec des sangles, et portoit à la guerre un escu doré, sur lequel il n'y avoit aucune

enseigne ne devise ordinaire aux Atheniens, ains y avoit l'image de Cupido, tenant la foudre en sa main. Ce que voyans les gens de bien et d'honneur de la ville d'Athenes, oultre ce qu'ilz haïssoyent toutes ces façons de faire et s'en courrouceoyent, encore redoubtoyent ilz son audace effrenée et son insolence de contemner ainsi les loix et coustumes de son païs, comme estans indices d'homme, qui aspiroit à la tyrannie, et qui vouloit tout renverser sans dessus dessoubs : mais quant à l'affection du commun peuple envers luy, le poëte Aristophanes[1] donne bien à entendre quelle elle estoit quand il dit :

> Il le desire avoir devant ses yeux,
> Et si luy est neantmoins odieux.

Et en un autre passage[2] aggravant encore plus la suspition, que lon avoit de luy, il dit :

> Le mieulx seroit pour la chose publique,
> Ne nourrir point de lion tyrannique :
> Mais puis qu'on veult le nourrir, necessaire
> Il est qu'on serve à ses façons de faire.

XXVIII. Car à la verité les dons gratuits, les liberalitez, et despences magnifiques qu'il faisoit pour donner passetemps au peuple, si grandes qu'il n'estoit possible de plus, la glorieuse memoire de ses ancestres, la grace de son eloquence, la beaulté de sa personne, la force de corps et hardiesse conjoincte avec bon sens et experience au faict de la guerre, estoyent causes que lon luy permettoit

[1] Dans la pièce des *Grenouilles*, v. 1425.
[2] Dans la même pièce, v. 1431.

toutes choses, et que les Atheniens enduroyent patiemment toutes ses insolences, en desguisant et addoulcissant des plus gracieux noms qu'ilz pouvoyent les faultes qu'il faisoit, les appellans jeux de jeunesse et gentillesse : comme quand il reteint prisonnier à force en sa maison le peintre Agatharchus, jusques à ce qu'il luy eust peint tout son logis, puis quand il eut achevé, il le laissa aller avec de beaux presens qu'il luy feit, et qu'il donna un soufflet à Taureas, qui fournissoit à la despence d'une bende de joueurs de comedies à l'envy de luy pour emporter l'honneur des jeux, et qu'il enleva d'authorité une jeune femme Meliene qui estoit entre les prisonniers de guerre, et la teint pour sa concubine, dont il eut un enfant qu'il feit nourrir : car ilz appelloyent cela œuvre de charité, combien que lon le chargeast d'avoir esté cause principale de faire passer au fil de l'espée tous les pauvres Meliens, exceptez les petits enfans, pource qu'il avoit favorisé et suadé le decret de ceste inhumanité qu'un autre avoit proposé. Et ayant le peintre Aristophon peint une courtisane nommée Nemea, qui tenoit entre ses bras Alcibiades assis en son giron, tout le peuple y accouroit, et prenoit grand plaisir à veoir ce tableau : mais les gens vieux et sages se courrouceoyent de tous ces actes là, comme de choses tyranniques et faittes contre la moderation requise en bourgeoisie civile.

XXIX. Au moyen dequoy il semble que Archestratus ne rencontra pas mal à propos quand il dit, que la Grece n'eust sceu endurer deux Alcibiades. Et un jour, ainsi comme il retournoit de l'assemblée

du peuple en conseil, où il avoit fort bien harengué au gré de l'assistance, et à ceste cause ayant obtenu ce qu'il pretendoit, s'en retournoit en sa maison accompagné d'une grande suitte de gens qui le reconduisoyent par honneur, Timon, celuy qui fut surnommé Misanthrope, comme qui diroit, Loup-garou ou haïssant les hommes, le rencontrant en son chemin, ne passa point oultre, ny ne se destourna point de luy, comme il avoit accoustumé de faire à tous les autres, ains luy alla au devant, et luy touchant en la main luy dit : « O tu fais bien, « mon enfant, et je t'en sçay bon gré, de ce que tu « vas ainsi croissant en credit : car si tu as jamais « authorité, ce sera au grand mal et à la ruine de « tous ceulx icy. » Ces paroles ouyes, aucuns des assistans ne s'en feirent que rire : les autres en dirent injure à Timon : et les autres les noterent bien et y penserent plus d'une fois depuis, tant estoit diverse et differente l'opinion que lon avoit de luy, pour la varieté de sa vie et inegalité de ses meurs et de sa nature.

XXX. Or quant à l'entreprise de la Sicile, il est bien vray que les Atheniens avoyent ja commencé de la convoiter dès le vivant de Pericles, mais toutefois ilz n'y meirent la main qu'apres sa mort, soubs l'umbre de faire alliances, et d'envoyer ordinairement du secours aux villes qui estoyent guerroyées et travaillées par les Syracusains : ce que estoit comme bastir un pont pour y faire puis après passer une plus grosse et plus puissante armée : mais celuy qui de tout poinct leur en enflamma le desir, et qui leur suada de n'y envoyer plus ainsi

peu à peu et par le menu, ains y aller avec une bonne et grosse armée tout à un coup, pour la subjuguer et conquerir toute entierement, fut Alcibiades, lequel sceut si bien dire que le peuple à sa persuasion se meit en teste de grandes imaginations, et de luy mesme s'en promettoit encore d'avantage : car la conqueste de la Sicile, là où les autres terminoyent leur desir, et ficheoyent le but de leurs esperances, ne luy estoit à luy sinon un commencement : et au lieu que Nicias par ses ordinaires remonstrances, divertissoit les Atheniens d'entreprendre la guerre contre les Syracusains, comme estant entreprise trop difficile de prendre la ville de Syracuse, Alcibiades au contraire se forgeoit desja en son entendement les conquestes de Libye et de Carthage, et cela conquis passoit de là en Italie et au Peloponese : de maniere que la Sicile ne servoit plus que de fournir vivres et soude aux autres conquestes qu'il imaginoit. Si furent incontinent les jeunes hommes d'eulx mesmes elevez en grande esperance, et escoutoyent de grande affection les plus anciens qui leur comptoyent merveilles de ce voyage, tellement que lon ne voyoit autre chose ès lieux publiques ordonnez pour l'exercice des jeunes gens, et par les portiques publiques, que trouppes d'hommes assis en rond à veoir trasser en terre et descrire la forme de la Sicile, la situation de la Libye et de Carthage.

XXXI. Toutefois lon dit que ny le philosophe Socrates, ny l'astrologue Meton, n'espererent jamais rien de bon de toute ceste expedition : l'un par la revelation de son esprit familier qui luy pre-

disoit ce qui en estoit à advenir, comme il est vraysemblable : et Meton, soit ou pour la crainte qu'il en eust en jugeant l'entreprise par discours de raison, ou qu'il eust cogneu par la divination de son art qu'il en devoit mal advenir, contrefeit le furieux, et tenant une torche ardente en sa main, feit semblant de vouloir mettre le feu en sa maison. Les autres disent qu'il ne contrefeit point le furieux, mais que realement et de faict il brusla sa maison une nuict, et que le lendemain au plus matin il s'en alla sur la place prier et supplier le peuple, qu'en consideration d'une si grande perte et si griefve calamité qui luy estoit advenue, il leur pleust luy dispenser son filz d'aller en ce voyage : et quant à luy il obteint ce qu'il demanda par ceste fourbe, dont il abusa le peuple : mais Nicias fut en despit qu'il en eust eleu capitaine pour la conduitte de ceste guerre, n'ayant pas moins ceste charge à contrecueur pour le compagnon qu'on luy bailloit à la conduitte d'icelle, que pour les inconveniens qu'il preveoit en l'entreprise. Mais les Atheniens estimerent que les affaires de ceste guerre se porteroyent mieulx, s'ilz ne les commettoyent point totalement à la hardiesse d'Alcibiades, ains y conjoignoyent avec luy la prudence de Nicias, pour autant mesmement que le tiers capitaine qu'ilz y envoyoyent aussi, Lamachus, encore qu'il fust ja homme d'aage, ne s'estoit pas monstré moins bouillant, hazardeux et avantureux en quelques combats, qu'Alcibiades. Quand ce vint donques à deliberer du nombre des combattans, de la maniere, et de tout l'equippage qu'il falloit dresser pour ceste

guerre, Nicias tascha encore obliquement à empescher et faire rompre l'entreprise, mais Alcibiades luy contredit et le gaigna : et y eut un orateur nommé Demostratus qui meit en avant, que les capitaines eleus pour la conduitte de l'entreprise devoyent avoir plein pouvoir et entiere puissance de lever à leur discretion tant de gens, et faire telz preparatifz que bon leur sembleroit : ce que le peuple accorda et authorisa.

XXXII. Mais quand tout fut prest et appareillé pour partir [1], il se rencontra plusieurs signes de mauvais presage : et entre les autres, il se trouva que l'embarquement fut commandé au jour propre que lon celebre la feste qui s'appelle Adonia, en laquelle la coustume est, que les femmes mettent en plusieurs endroits de la ville, par les rues, des figures semblables aux corps morts que lon porte en terre, et representent le dueil et les lamentations que lon fait ès funerailles des trespassez en plorant et se battant pour commemoration du dueil que demena la deesse Venus à la mort de son amy Adonis. D'avantage les Hermes, qui sont images et figures de Mercure, que lon souloit anciennement mettre par tous les carrefours, se trouverent une nuict presque toutes tronçonnées et gastées, mesmement aux visages [2] : ce qui meit en effroy et troubla beaucoup de gens, voire jusques à ceulx qui ne faisoyent pas grand compte de telles choses.

[1] La seconde année de la quatre-vingt-onzième olympiade.

[2] « Mesmement » est inutile, et n'est point dans le grec. Les Hermès étaient des figures de Mercure sans jambes et sans bras. C'était la tête de Mercure posée sur une gaine.

Si fut allegué que ce pouvoyent avoir esté les Corinthiens, qui en faveur des Syracusains qui estoyent leurs parents, et avoyent esté fondez par eulx, auroyent procuré de faire faire ceste insolence, estimans que pour le mauvais presage, cela pourroit estre cause de rompre toute l'entreprise, et que le peuple se repentist d'avoir entrepris ceste guerre : toutefois ce propos ne fut point receu par le peuple, ny aussi les paroles de ceulx qui alloyent disans qu'il ne se falloit point arrester à telz signes et presages, et que ce devoyent avoir esté quelques jeunes gens desbauchez, qui après bien boire auroyent commis et fait un tel scandale, en se cuidant jouer. Mais nonobstant toutes ces raisons le peuple prit ce faict fort à cueur, et en eut peur, estimant que personne n'eust jamais pris la hardiesse de commettre un tel cas, si ce n'eust esté une conjuration de quelque grande chose : à l'occasion de quoy, lon recherchoit toute suspition, pour petite et legere qu'elle fust, fort asprement, et s'assembla le senat et le peuple aussi en conseil là dessus par plusieurs fois en peu de jours.

XXXIII. Sur ces entrefaittes Androcles, l'un des orateurs qui s'entremettoyent du gouvernement de la chose publique, produisit au conseil quelques esclaves et quelques estrangers habituez en Athenes, lesquelz deposerent qu'Alcibiades et autres siens familiers avoyent ainsi tronçonné et mutilé quelques autres images, et contrefait par maniere de moquerie, en un banquet privé, les cerimonies des saincts mysteres, disans notamment ces particularitez, que un certain Theodorus

contrefaisoit le herault qui a accoustumé de faire les proclamations, Polytion le porte-torche, et Alcibiades le presbtre qui monstre les choses sainctes et mystiques, et que ses autres compagnons estoyent les assistans, comme ceulx qui pretendent et demandent à estre receus en la religion et confrairie des saincts mysteres, lesquelz pour ceste cause on appelle Mystes. Ces propres termes sont escrits en l'accusation que Thessalus filz de Cimon proposa à l'encontre d'Alcibiades, le chargeant de s'estre meschamment moqué des deux deesses, Ceres et Proserpine, dequoy le peuple estant fort irrité et indigné à l'encontre d'Alcibiades, avec ce que l'orateur Androcles, qui estoit l'un des plus aspres ennemis qu'il eust, l'aigrissoit et irritoit encore d'avantage, il s'en trouva un peu estonné du commencement : mais puis après sentant que tous les mariniers qui devoyent aller à ce voyage de la Sicile, et les soudards mesmes estoyent fort affectionnez envers luy, et notamment que ceulx du secours d'Argos et de Mantinée, lesquelz estoyent mille hommes de pied bien armez, disoyent publiquement que c'estoit pour l'amour d'Alcibiades, qu'ilz entreprenoyent un si loingtain voyage oultre mer, et que si on luy vouloit faire quelque tort et mauvais traittement, ilz se retireroyent incontinent en leurs maisons, il reprit adonc courage, et delibera sur la faveur du temps de soy presenter et ester à jugement pour respondre à qui le vouldroit accuser : à l'occasion dequoy ses ennemis s'attiedirent un peu, craignans que le peuple ne se monstrast en ce juge-

ment plus mol envers luy, d'autant qu'il en avoit à faire.

XXXIV. Au moyen dequoy, pour obvier à ce danger, ilz attiltrerent quelques autres orateurs, qui faisoyent semblant de n'estre point ennemis d'Alcibiades, et neantmoins ne luy vouloyent pas moins de mal, que ceulx qui estoyent ses ennemis declarez : ceulx là se leverent en pleine assemblée de conseil, et dirent qu'il n'y avoit point de propos, que luy qui estoit eleu l'un des capitaines generaux d'une si belle et si puissante armée, laquelle estoit ja toute preste à faire voile, et le secours de leurs alliez aussi, s'arrestast, en perdant temps et occasion de bien faire, ce pendant que lon luy choisiroit des juges, et que lon luy mesureroit les heures [1], dedans lesquelles il auroit à respondre : pourtant disoyent ilz qu'il falloit que pour le present il se meist en bonne heure à faire son voyage : puis quand la guerre seroit achevée cy après, qu'il se representast pour ester à droit, et se purger des charges que lon luy mettoit sus.

XXXV. Mais Alcibiades ayant incontinent apperceu et descouvert la malice de ce delay, se tira en avant, et remonstra qu'il n'y avoit point de raison de le faire partir chef d'une si grosse puissance, ayant l'entendement suspendu en continuelle crainte, pour les griefves imputations qu'il laissoit derriere à l'encontre de luy, pource qu'il meritoit de mourir s'il ne s'en purgeoit et justifioit entierement : mais quand il s'en seroit justifié,

[1] Dans le grec, *qu'on lui mesurerait l'eau*. Le temps se mesurait alors avec la clepsydre et par la chute de l'eau.

et qu'il en seroit trouvé innocent, alors il n'auroit plus rien en son entendement, sinon d'aller combattre les ennemis, sans plus penser au danger des calumniateurs : ce que toutefois il ne peut persuader, et luy fut enjoinct expressement de la part du peuple, qu'il eust à s'embarquer.

XXXVI. Ainsi fut il contrainct de faire voile avec ses autres compagnons, ayans en leur flotte environ cent quarante galeres, toutes à trois rames pour banc [1], et de gens de combat à pied bien armez cinq mille et cent, de tireurs de frondes, archers et autres armez à la legere, environ treze cents, et de toute autre munition et equippage pour la guerre suffisamment. Arrivez qu'ilz furent en la coste de l'Italie, ilz prirent terre en la ville de Rege [2], là où au conseil qui fut tenu pour arrester comment ilz avoyent à se conduire en ceste guerre, il fut d'advis qu'ilz devoyent aller droit en la Sicile : laquelle opinion fut suyvie, encore que Nicias y contredist, pource que Lamachus en fut aussi d'advis, et de primsault à l'arrivée, il fut cause de surprendre la ville de Catane : mais onques depuis il n'y feit exploit aucun, pource qu'il fut incontinent rappelé par les Atheniens, pour aller respondre aux crimes et imputations dont on le chargeoit. Car, comme nous avons ja dit au paravant, il y eut du commencement aucunes legeres suspitions et accusations proposées à l'encontre de luy par quelques esclaves et quelques estran-

[1] Dans le grec *environ cent quarante trirèmes*. Ces vaisseaux avaient trois rangs de rames.

[2] Rhege, maintenant *Reggio*, dans la Calabre.

gers : mais depuis, quand il fut party, ses ennemis le chargerent beaucoup plus asprement, joignans au crime d'avoir brisé les images de Mercure, le sacrilege d'avoir contrefait par maniere de moquerie, les sainctes cerimonies des mysteres, et donnans à entendre au peuple, que l'un et l'autre acte procedoit d'une mesme conspiration de remuer et changer le gouvernement de la ville : dont le peuple fut si irrité et si emeu, que lon jetta en prison tous ceulx qui furent en sorte quelconque deferez ou souspeçonnez, sans les vouloir ouir en leurs justifications : et se repentoit on bien fort, que lon n'avoit fait le procès à Alcibiades, sur des charges et informations si grandes, lors que lon le tenoit entre mains : à raison dequoy s'il y avoit aucun sien parent, amy ou familier, qui tumbast en ceste fureur de peuple ainsi mutiné contre luy, il en estoit bien pirement traitté. Thucydides n'a point nommé, qui furent les delateurs : mais quelques autres nomment Dioclides et Teucer, entre lesquelz est le poëte comique Phrynichus, qui le dit en ces vers, où il introduit quelcun qui parle ainsi à une image de Mercure :

O cher amy, je te prie avoir cure
Et te garder de trebucher, Mercure :
De peur que si en tumbant tu te casses,
Calumnier innocent ne me faces
Par un nouveau Dioclides faulsaire,
Qui va cherchant tout moyen de mal faire.

Mercure respond :

De m'en garder j'auray soing, ne te chaille :
Car je ne veux estre cause qu'on baille

A l'estranger Teucer maudit voleur,
Le prix d'argent promis au deceleur.

Et toutefois ces indices là ne descouvrirent rien d'asseuré ny de certain : car mesme il y en eut un, qui interrogué comment il avoit peu recognoistre au visage ceulx qui avoyent brisé les images, attendu que ce avoit esté la nuict, respondit qu'il les avoit cogneus à la clarté de la lune : par où lon cogneut evidemment, que toute sa deposition estoit faulse, pour ce que ce avoit esté la nuict propre de la conjonction de la lune, que le cas avoit esté commis : ce qui troubla et meit en doubte les personnes d'entendement, mais pour cela la commune ne laissa point à estre aussi aspre et aussi aigre à recevoir toutes sortes de calumnies et de delations, comme au paravant.

XXXVII. Or estoit entre les prisonniers que lon detenoit pour leur faire leur procès, l'orateur Andocydes, lequel Hellanicus l'historien fait descendre de la race d'Ulysses, et le tenoit on pour homme qui haïssoit le gouvernement populaire, et favorisoit au gouvernement du petit nombre et de la noblesse : mais l'une des principales occasions, pour lesquelles on le souspeçonnoit estre de ceulx qui avoyent brisé les images, estoit pource que tout joignant sa maison y en avoit une belle et grande, laquelle y avoit anciennement esté posée par la lignée Ægeïde, et estoit seule, mesmement entre les plus fameuses, demourée entiere, à raison dequoy elle s'appelle encore aujourdhuy le Mercure d'Andocydes, et est ainsi publiquement nommée de tout le monde, quoy que l'inscription tesmoigne

le contraire. Estant donques en prison, il advint qu'il s'accointa et prit amitié avec un Timæus plus qu'avec nul des autres, qui estoyent detenus prisonniers pour ce mesme cas. Ce Timæus n'estoit pas tant cogneu que luy, mais au demourant, homme de grand sens et de grande hardiesse, lequel luy persuada et meit en teste, qu'il s'accusast soy mesme, avec quelque peu d'autres, par ce qu'en advouant et confessant le cas, il auroit sa grace, ainsi qu'il estoit porté par le decret du peuple, là où s'il attendoit la sentence des juges, il y auroit danger en son faict : pource que l'issue des jugemens est incertaine pour toutes gens, mais sur tous grandement à craindre et à redoubter pour les riches : et pourtant qu'il valloit mieulx, s'il regardoit à son particulier seulement, sauver sa vie en mentant, que de se laisser occire ignominieusement, avec la charge et condemnation de ce mesme crime : et s'il regardoit au bien public, qu'encore seroit ce sagement fait, d'exposer à ce peril quelque peu de ceulx que lon ne sçavoit pas asseureement s'ilz en estoyent ou non, pour sauver de la fureur du peuple, et respiter de la mort beaucoup de gens de bien, qui à la verité estoyent de ce mesfaict innocens.

XXXVIII. Ces raisons et suasions de Timæus eurent tant d'efficace envers Andocydes, qu'elles le gaignerent, et luy persuaderent de s'accuser soy mesme, et quelques autres avec : si eut quant à sa personne l'impunité qui estoit promise par le peuple : mais tous ceulx qu'il nomma, furent condemnez et executez à mort, exceptez seulement

ceulx qui se sauverent de vistesse. Et pour rendre la chose plus vraysemblable, Andocydes meit au nombre des accusez quelques uns de ses propres serviteurs.

XXXIX. Mais pour cela ne fut pas assouvie l'ire du peuple, ains comme n'ayant plus à penser de ceulx qui avoyent rompu et brisé les images, il employa adonc entierement son courroux à l'encontre d'Alcibiades, jusques à ce que finablement il y envoya la galere que lon appelle Salaminiene, enjoignant expressement à ceulx qui eurent la commission de l'aller querir, qu'ilz n'attentassent point de le prendre par force, ne qu'ilz ne meissent aucunement la main sur luy, ains luy usassent des plus doulces et plus gracieuses paroles qu'ilz pourroyent, en l'adjournant seulement à comparoir en personne devant le peuple, pour respondre à certaines imputations que lon proposoit contre luy : pource qu'ilz avoyent peur s'ilz faisoyent autrement, que l'armée en sa faveur ne se mutinast dedans le païs des ennemis, et qu'il ne se levast quelque sedition entre leurs gens. Ce que Alcibiades eust facilement fait, s'il eust voulu, pource que les soudards estoyent fort desplaisans de le veoir en aller, s'attendans bien que la guerre prendroit long traict, et iroit en grande longueur soubs Nicias, quand Alcibiades, qui luy estoit comme un aguillon qui le poulsoit, luy seroit osté, à cause que Lamachus estoit bien hardy et vaillant homme de sa personne, mais il n'avoit point d'authorité ne de dignité en l'exercite, pource qu'il estoit de petit lieu et pauvre.

XL. Alcibiades donques à son departement feit en premier lieu perdre aux Atheniens la ville de Messine, pource qu'ilz avoyent intelligence avec quelques particuliers de dedans qui la leur devoyent livrer entre leurs mains : et Alcibiades les cognoissant très bien par leur nom, les decela à ceulx qui tenoyent le party des Syracusains : ainsi fut ceste prattique rompue. Puis arrivé qu'il fut en la ville de Thuries, si tost qu'il fut descendu en terre, il se cacha, de sorte que ceulx qui le cherchoyent ne le peurent trouver : toutefois il y eut quelcun qui le recogneut et luy dit, « Comment, Alcibiades, ne te fies tu pas à la justice « de ton païs ? » « Ouy bien, dit il, s'il estoit « question de toute autre chose, mais de ma vie, « je ne m'en fierois pas à ma propre mere, doubtant que par mesgarde elle ne meist la febve « noire en cuidant mettre la blanche. » (Pource que l'une estoit sentence de condemnation, et l'autre d'absolution[1].) Et depuis, quand il entendit que le peuple d'Athenes l'avoit par contumace condemné à mourir : « Et je leur ferai, dit il, « bien sentir que je suis encore en vie. »

XLI. Si fut l'accusation proposée à l'encontre de luy en telle forme, ainsi que lon treuve par escript : « Thessalus filz de Cimon du bourg de « Lacrades, a deferé et defere Alcibiades filz de « Clinias du bourg des Scambonides, d'avoir forfaict contre les deesses Ceres et Proserpine, en « contrefaisant par derision leurs sacrez mysteres, « et les monstrant à quelques siens familiers en sa

[1] Ce qui est entre les parenthèses n'est pas dans le texte.

« maison, ayant vestu une robbe pareille à celle « que porte le presbtre[1] qui monstre les choses « sainctes et sacrées ès dicts mysteres, et se nom- « mant luy mesme le presbtre, Polition le *porte-* « *torche*, et Theodorus du bourg de Phegée le « *bastonnier*[2], et les autres assistans, les confreres « et les regardans : le tout en derision et mespris « des sainctes cerimonies et coustumes des Eumol- « pides presbtres, religieux et ministres du sainct « temple de la ville d'Eleusine. » Si fut condemné par contumace à faulte de comparoir, et tous ses biens confisqués. Oultre laquelle condemnation, encore fut il ordonné par decret, que tous les presbtres, religieux et religieuses le mauldissent et detestassent. A quoy il y eut une seule religieuse nommée Theano, fille de Menon, du bourg d'Agraule, qui s'opposa, disant, « qu'elle estoit « religieuse pour prier et benir, non pas pour de- « tester et mauldire ».

XLII. Ayans donques ces sentences si griefves esté prononcées à l'encontre d'Alcibiades, au partir de la ville de Thuries il s'en alla au Peloponese, où il feit quelque temps sa residence en la ville d'Argos : mais à la fin redoubtant ses ennemis, et n'esperant pas qu'il y eust plus de moyen de pouvoir retourner à seureté en son païs, il envoya à Sparte demander aux Lacedæmoniens saufconduit et liberté de pouvoir aller et demourer en leur païs, promettant qu'il leur feroit plus de service et de profit estant leur amy, qu'il ne leur avoit

[1] Le hiérophante.
[2] Le hérault ou le *ceryce*.

fait de dommage estant leur ennemy. Les Lacedæmoniens le luy ottroyerent, et le receurent bien vouluntiers en leur ville : là où si tost qu'il fut arrivé, il feit d'entrée trois choses : La premiere fut, qu'à son instigation les Lacedæmoniens, qui paravant dilayoyent et attendoyent, se resolurent de secourir promptement les Syracusains, et y envoyerent pour capitaine Gylippus, à fin de rompre les forces que les Atheniens y avoyent envoyées. La seconde fut, qu'il leur feit, en la Grece mesme, commencer la guerre aux Atheniens. La troisieme, et celle qui fut de plus grande importance, fut qu'il leur conseilla de fortifier dedans le territoire mesme d'Attique, la ville de Decelée : ce qui consuma et meit au bas la puissance d'Athenes autant et plus que nulle autre chose. Et s'il estoit bien venu et bien estimé en Sparte pour les services qu'il leur faisoit en public, il ne gaignoit pas moins la bonne grace et bienvueillance des particuliers en privé par sa maniere de vivre à la Laconiene : tellement que ceulx qui luy voyoyent le poil rasé jusques au cuir, se baigner en eau froide, manger du pain bis, et humer du brouet noir, eussent doubté, ou pour mieulx dire, n'eussent jamais peu croire qu'un tel personnage eust jamais tenu de cuisinier en sa maison, ne que jamais il eust regardé seulement un perfumier, ou touché un vestement fait de drap tissu en la ville de Milet.

XLIII. Car entre les autres artifices et habilitez, dont il estoit plein, celle là, comme lon dit, en estoit une, par laquelle il prenoit plus les hommes, c'est qu'il se conformoit totalement à leurs

meurs et à leurs façons de faire, et prenoit entierement leur maniere de vivre, se transformant en toutes sortes de figures plus legerement que ne fait le chameleon ; pource que lon dit que le chameleon ne peut prendre la couleur blanche : là où il n'y avoit meurs, coustumes, ni façons de faire de quelque nation que ce fust, qu'Alcibiades ne sceust imiter, exercer et contrefaire quand il vouloit, autant les mauvaises que les bonnes. Car à Sparte il estoit laborieux, en continuel exercice, vivant de peu, austere et severe : en Ionie au contraire, delicat, superflu, joyeux et voluptueux : en Thrace il beuvoit tousjours, ou estoit à cheval : s'il s'approchoit de Tissaphernes lieutenant du grand roy de Perse, il surmontoit en pompe et sumptuosité la magnificence Persiene : non que realement sa nature se changeast d'une façon de faire en une autre contraire, ny que ses meurs receussent à la verité toutes sortes de mutations : mais pource que s'il eust suyvy sa nature, il eust peu à l'adventure en divers lieux offenser ceulx avec lesquelz il hantoit, il se desguisoit ainsi du masque et du manteau plus convenable aux meurs de ceulx avec lesquelz il frequentoit, et prenoit la mine et la contenance plus approchante de leur naturel : de maniere que quand il estoit en Sparte, qui eust regardé à ce qui apparoissoit au dehors seulement, il eust dit ce que lon dit en commun proverbe :

Ce n'est le filz d'Achilles, mais luy mesme :

Aussi c'est celuy mesme que Lycurgus a nourry :

mais qui au dedans eust veu à nud ses vrayes affections et actions procedentes de son naturel, il eust dit au contraire ce que lon dit en un autre commun langage :

Ceste femme est celle qui souloit estre [1].

XLIV. Car il entreteint si bien Timæa, la femme du roy de Sparte, Agis, pendant qu'il estoit à la guerre, qu'il l'engrossa : ce qu'elle mesme ne nioit pas, ains estant accouchée d'un filz qui fut nommé Leotychides, elle l'appelloit bien de ce nom là tout hault en public, mais quand elle estoit en son privé avec ses plus familieres amies, ou parmy ses domestiques, elle l'appelloit tout bas Alcibiades, tant elle estoit esprise de son amour : et luy en se moquant disoit qu'il ne l'avoit pas fait par mal ny par desordonné appetit de prendre son plaisir : mais seulement à fin que sa race regnast sur les Lacedæmoniens. Ces choses estoyent rapportées au roy Agis par plusieurs, tant qu'il le creut à la fin, mesmement quand il vint à prendre garde au compte du temps qu'il y avoit qu'il n'avoit couché avec sa femme : car ayant une nuict senty un tremblement de terre, il s'en fouit hors de sa chambre, craignant que la maison ne tumbast, et fut dix mois depuis sans coucher avec elle, à raison de quoy estant ce filz Leotychides né au bout des dix mois, il dit qu'il n'estoit point à luy : ce qui fut cause que depuis Leotychides decheut et fut privé de la royaulté.

[1] Euripide, *Oreste*, v. 129.

XLV. Mais après la totale desconfiture des Atheniens en la Sicile, ceulx des isles de Chio et de Lesbos avec les Cyziceniens envoyerent tout en un mesme temps des ambassadeurs à Sparte, pour faire entendre aux Lacedæmoniens comme ilz avoyent bonne voulunté de se rebeller contre les Atheniens, moyenant qu'on leur envoyast du secours pour les defendre. Les Bœotiens favorisoyent à ceulx de Lesbos : et Pharnabazus lieutenant du roy de Perse, aux Cyziceniens : mais toutefois les Lacedæmoniens aimerent encore mieulx secourir ceulx de Chio premierement, à la persuasion d'Alcibiades qui prit leur affaire en main : et luy mesme montant sur mer s'en alla en Asie, là où il feit tourner contre les Atheniens presque tout le païs d'Ionie, et se tenant auprès des capitaines generaulx de Lacedæmone, feit beaucoup de dommage à ceulx d'Athenes.

XLVI. Toutefois le roy Agis luy vouloit grand mal, partie pour l'oultrage qu'il avoit receu de luy en sa femme qu'il avoit corrompue, et partie aussi pour l'envie qu'il portoit à sa gloire, à cause que le bruit couroit par tout, que la pluspart des beaux exploits qui se faisoyent en ceste guerre, succedoyent à bien par le moyen d'Alcibiades : et les autres semblablement les plus puissans et plus ambitieux d'entre les Spartiates commenceoyent aussi à se fascher de luy pour l'envie qu'ilz luy portoyent : et eurent à la fin tant de pouvoir, qu'ilz feirent escrire par leurs magistrats à leurs capitaines estans au camp, qu'ilz le feissent mourir. Dequoy Alcibiades ayant senty le vent, ne laissa pas pour cela de faire et procurer

toutes choses à l'avantage des Lacedæmoniens : mais au reste il se teint sur ses gardes, fuyant toutes occasions de pouvoir tumber entre leurs mains.

XLVII. Si se retira à la fin pour la seureté de sa personne devers Tissaphernes l'un des lieutenans du roy de Perse, auprès duquel il acquit incontinent tant de credit, qu'il fut le premier et principal personnage qu'il eust autour de luy : car ce Barbare qui n'estoit point homme simple, ains malicieux et cault de sa nature, et qui aimoit les personnes fines et mauvaises, avoit en admiration sa facilité de se pouvoir ainsi aiseement tourner d'une façon de vivre en une autre, et la vivacité et subtilité de son entendement : oultre que sa compagnie et sa frequentation ordinaire pour s'esbattre et passer le temps estoit fort aggreable, et si pleine de tous attraicts de bonne grace, qu'il n'y avoit meurs si austeres, qu'elle n'adoulcist, ny nature si farouche, qu'elle ne prist et n'amollist : tellement que ceulx mesmes qui le craignoyent, ou qui luy portoyent envie, avoyent encore non obstant plaisir de le veoir, et se sentoyent tous resjouis de parler et hanter avec luy. Au moyen dequoy ce Tissaphernes, qui au demourant estoit homme revesche [1], et qui naturellement haïssoit les Grecs, se laissa neantmoins si bien aller aux flatteries d'Alcibiades, et en fut si espris, que luy mesme s'estudioit à le contreflatter encore d'avantage, et luy rendre plus de caresses : car il nomma Alcibiades [2], la plus belle

[1] Dans le grec : *et qui était un des Persans qui haïssait le plus les Grecs.*

[2] Amyot aurait été plus exact s'il avait traduit : « Car il

maison de plaisance, et le plus doulx sejour qu'il eust, pour les beaux jardins, fonteines, boscages et prairies salubres et delectables qui y estoyent, le tout accoustré royalement et magnifiquement.

XLVIII. Alcibiades donques desesperant de pouvoir jamais trouver asseurance avec les Spartiates, et aussi redoubtant leur roy Agis, alloit mesdisant d'eulx, et calumniant tout ce qu'ilz faisoyent envers Tissaphernes : en quoy faisant il empeschoit aussi qu'il ne leur aidast si affectueusement qu'il eust peu faire, et qu'il ne ruinast de tout poinct les Atheniens : car il luy remonstroit qu'il devoit fournir argent escharsement aux Lacedæmoniens, pour les laisser miner et consumer petit à petit, à fin que après qu'ilz se seroyent bien travaillez et affoibliz les uns les autres, ilz en fussent tous deux ensemble plus aisez au roy à dompter. A quoy le Barbare s'accorda facilement, et voyoit on evidemment qu'il aimoit Alcibiades, et l'estimoit beaucoup, de maniere qu'il en estoit recherché et regardé par l'une et par l'autre partie des Grecs.

XLIX. Si se repentoyent bien adonc les Atheniens pour les grands maulx et dommages qu'ilz en avoyent receuz, de ce qu'ilz avoyent ordonné et decreté encontre luy : et luy mesme aussi de son costé estoit bien desplaisant de les veoir reduits à si mauvais termes, craignant qui si la ville d'Athenes venoit à estre de tout poinct ruinée, il ne tumbast

« donna à sa plus belle maison de plaisance, et le plus doulx « sejour qu'il eust, pour les beaux jardins, fonteines, boscages « et prairies salubres et delectables qui y estoyent, le tout « accoustré royalement et magnifiquement, le nom d'Alcibiades : « tout le monde lui donna depuis le même nom. »

luy mesme à la fin entre les mains des Lacedæmoniens, qui luy vouloyent mal de mort. Or estoyent environ ce temps là presque toutes les forces des Atheniens en l'isle de Samos, de là où avec une armée de mer ilz taschoyent à reconquerir ceulx qui s'estoyent rebellez contre eulx, et à garder ce qui leur estoit demouré : car ilz estoyent encore aucunement forts pour resister à leurs ennemis, à tout le moins par la mer : mais ilz redoubtoyent fort la puissance de Tissaphernes, et les cent cinquante galeres que lon disoit devoir bien tost venir du pays de la Phœnicie au secours de leurs ennemis : car si elles fussent venues, la ville d'Athenes n'avoit plus de ressource ny d'esperance de salut. Ce que Alcibiades entendant, envoya secrettement devers les principaux hommes qui fussent en l'armée d'Athenes à Samos, leur donner esperance qu'il leur rendroit Tissaphernes amy, non qu'il eust envie de gratifier au peuple, ne qu'il se fiast à la commune d'Athenes, mais aux nobles et aux gens de bien et d'honneur, pourveu qu'ilz eussent le cueur et la hardiesse de refrener un peu la licencieuse insolence du menu peuple, et prendre en main l'authorité du gouvernement, pour remettre sus les affaires, et preserver de finale ruine la ville d'Athenes.

L. Quoy entendu, tous les autres hommes d'apparence y presterent fort vouluntiers l'oreille, excepté Phrynichus du bourg de Dirades, l'un des capitaines, lequel se doubtant de ce qui estoit veritable, qu'Alcibiades ne se soucioit point, qui eust l'authorité souveraine du gouvernement à Athenes,

la noblesse ou le peuple, ains essayoit tous les moyens de pouvoir retourner en quelque sorte que ce fust, et alloit prattiquant la bonne grace de la noblesse, en blasmant et calumniant le peuple, s'opposa à ce qu'il mettoit en avant : toutefois son advis pour ce coup là, ne fut pas suyvy. Et voyant qu'il s'estoit ouvertement declaré ennemy d'Alcibiades, il feit entendre soubs main à Astyochus, qui pour lors estoit admiral des Lacedæmoniens, la prattique et menée dont il leur avoit fait ouverture, l'admonestant de se donner bien garde de luy, et de le faire arrester prisonnier, pource que c'estoit un homme double, qui avoit intelligence avec l'une et l'autre partie : mais il n'entendoit pas, que c'estoit un traistre qui parloit à un autre traistre. Car cestuy Astyochus faisoit la cour à Tissaphernes pour son particulier profit : et voyant que Alcibiades avoit grand credit envers luy, luy descouvrit et decela tout ce que Phrynichus luy avoit fait entendre. Alcibiades envoya incontinent à Samos devers les autres capitaines gens exprès, pour charger et accuser Phrynichus de la trahison qu'il leur avoit faitte, dont tous ceulx du conseil furent fort indignez et irritez à l'encontre de luy : et luy voyant qu'il n'avoit autre meilleur moyen de se sauver, essaya de rhabiller la faulte qu'il avoit faitte par une autre encore plus grande : car il renvoya de rechef vers Astyochus, se plaignant à luy de ce qu'il l'avoit decelé, et luy promeit que, s'il vouloit, il luy livreroit entre ses mains toute la flotte des vaisseaux, et toute l'armée entiere des Atheniens.

LI. Toutefois ceste trahison de Phrynichus ne porta point de dommage aux Atheniens, à l'occasion d'une autre contretrahison d'Astyochus : car il feit aussi de rechef entendre à Alcibiades l'offre que Phyrnichus luy avoit envoyé faire. Ce que Phrynichus ayant aussi descouvert, et s'attendant bien d'en avoir une seconde recharge devant le conseil de la part d'Alcibiades, advertit luy mesme le premier les autres chefz de l'armée des Atheniens, que les ennemis leur devoyent venir courir sus, et comment, et les admonesta qu'ilz se teinsent près de leurs vaisseaux, de faire bon guet, et fortifier leur camp à toute diligence : ce qu'ilz feirent. Et comme ilz estoyent après, leur vindrent d'autres lettres d'Alcibiades, par lesquelles il les admonestoit qu'ilz se donnassent garde de Phrynichus, pource qu'il avoit intelligence et prattique avec les ennemis de leur rendre toute l'armée d'Athenes entre leurs mains. Mais on n'adjousta point de foy à ces secondes lettres, pource que lon estima, que sachant et entendant les preparatifz et les desseings des ennemis, il s'en estoit voulu servir pour charger et calumnier Phrynichus à tort. Ce neantmoins il y eut depuis un de ceux qui faisoyent la ronde, nommé Hermon, qui en pleine place luy donna un coup de dague, dont il le tua[1]. Le cas fut examiné en justice, et le tout consideré, le mort par arrest du peuple fut condemné comme traistre,

[1] Phrynichus fut tué, suivant Lysias, par Thrasybule de Calydon, et par Apollodore de Mégare. Voyez son discours contre Agoratus, où il donne des détails sur cette mort, p. 492, t. V, des *Orateurs grecs* de Reiske.

et l'homicide[1] Hermon et ses consors couronnez, en recompense de ce qu'ilz avoyent occis un traistre à la chose publique.

LII. Parquoy ceulx qui vouloyent bien à Alcibiades, estans pour lors les plus forts au conseil de ceste armée qui estoit en Samos, envoyerent à Athenes un Pisander pour essayer de remuer le gouvernement, et encourager les nobles de prendre le maniement des affaires en main, et l'oster au peuple, en les asseurant que Tissaphernes leur donneroit confort et aide à ce faire, par le moyen d'Alcibiades, qui le leur rendroit favorable et amy. Voilà la couleur et couverture dont se servirent ceulx qui changerent le gouvernement d'Athenes, et qui le meirent ès mains du petit nombre de la noblesse : car ilz n'estoyent que quatre cents, et toutefois se faisoyent appeller, les cinq mille. Mais si tost qu'ilz se sentirent forts, et qu'ilz se trouverent en main, sans contredit, l'authorité du gouvernement, ilz ne teindrent plus compte d'Alcibiades, et feit on la guerre plus froidement et plus laschement que lon ne la faisoit au paravant, partie pource qu'ilz se desfioyent de leurs citoyens, qui trouvoyent estrange la mutation du gouvernement, et partie aussi pource qu'ilz avoyent opinion, que les Lacedæmoniens, qui de tout temps favorisoyent plus au gouvernement de la noblesse, en seroyent plus enclins à faire paix avec eulx. Or le menu peuple qui estoit dedans la ville, ne bougea point,

[1] « Homicide » n'est pas dans le grec. Le coup fut donné par un des gardes de la troupe d'Hermon. Hermon fut couronné parce qu'il avait donné l'ordre.

ains se teint coy malgré luy, pour la crainte du danger, à cause qu'il y en eut plusieurs tuez de ceulx qui prirent la hardiesse de resister ouvertement à ces quatre cents.

LIII. Mais ceulx qui estoyent au camp en l'isle de Samos, ceste nouvelle ouïe, en furent si griefvement indignez, qu'ilz resolurent de s'en retourner incontinent au port de Piræe : si envoyerent premierement querir Alcibiades, qu'ilz eleurent leur capitaine, et luy commanderent de les conduire tout chaudement à l'encontre de ces tyrans, qui avoyent attenté et entrepris sur la liberté du peuple d'Athenes : mais toutefois il ne feit point en cela, comme eust fait un autre, se sentant soudainement elevé et agrandy par la faveur d'une commune, ny n'estima point qu'il deust incontinent gratifier et complaire en toutes choses, à ceulx qui d'un banny, vagabond et fuitif, qu'il estoit n'agueres, l'avoyent fait chef et capitaine general de tant de bons vaisseaux, et d'une si belle et si grosse puissance : ains au contraire, ainsi qu'il estoit convenable à capitaine digne de telle charge, pensa qu'il falloit un peu resister à ceulx, qui par courroux s'alloyent eulx mesmes precipiter et perdre, et qu'il devoit les garder de faire ceste faulte.

LIV. Ce qui sans doubte fut cause de preserver alors la ville d'Athenes de finale ruine, pource que si tout promptement ilz fussent partis de Samos, pour s'en retourner à Athenes, les ennemis ne trouvans empeschement quelconque, se fussent emparez de tout le païs d'Ionie, de l'Hellespont, et de toutes

les isles, sans coup frapper, pendant que les Atheniens se fussent amusez à combattre les uns contre les autres, en guerre civile, dedans l'enceinte mesme de leurs murailles : ce que Alcibiades seul, et non autre, engarda d'advenir, non seulement en preschant la commune en public, et luy remonstrant l'inconvenient, qui estoit pour arriver de ceste soudaine departie, mais aussi en priant particulierement les uns à part, et retenant à force les autres : à quoy faire le secondoit aussi Thrasybulus du bourg de Stira, qui estoit en ceste armée, et crioit après ceulx qui s'en vouloyent aller : car il avoit, à ce que lon dit, la voix plus forte et plus haultaine qu'homme qui fust en toute la ville d'Athenes.

LV. Ce fut aussi un autre bel acte et grand service fait par Alcibiades, qu'ayant promis de moyener que les cent cinquante voiles Phœnicienes, que les Lacedæmoniens s'attendoyent certainement avoir de renfort du roy de Perse, ne vinsent du tout point, ou qu'ilz vinsent en faveur des Atheniens : car il se partit incontinent, et s'en alla en diligence devers Tissaphernes, envers lequel il feit tant, qu'il n'amena point lesdittes voiles qui ja estoyent comparues devant la ville d'Aspende, et faillit de parole aux Lacedæmoniens. Toutefois Alcibiades fut depuis blasmé et accusé d'une part et d'autre de l'avoir diverty, mais plus des Lacedæmoniens, qui disoyent qu'il avoit remonstré à ce Barbare, qu'il ne devoit aider ny aux uns ny aux autres, ains plus tost les laisser s'entre desfaire et ruiner eulx mesmes, pource qu'il estoit sans doubte, que ce gros renfort de la flotte du roy, venant à se joindre

à l'une des parties, eust osté entierement à l'autre la domination et seigneurie de la marine.

LVI. Quelque temps après cela furent desfaits et chassez les quatre cents qui avoyent usurpé l'authorité du gouvernement à Athenes, et ce, moyenant le port et l'aide que feirent fort affectueusement les amis d'Alcibiades, à ceulx qui tenoyent le party du peuple. Si estoyent adonc ceulx de la ville contents, et mandoyent à Alcibiades qu'il s'en retournast quand bon luy sembleroit : mais luy estimant qu'il ne luy seroit point honorable ne bien seant de s'en retourner les mains vuides sans avoir rien merité, ains par le benefice et la grace du peuple seulement, et voulant au contraire que son retour fust glorieux et triumphant, il se partit de Samos premierement avec petit nombre de galeres, et s'en alla rodant à l'entour des isles de Cos et de Gnidos, là où il fut adverty, que l'admiral de Lacedæmone, Mindarus, s'en estoit allé avec toute sa flotte au destroit de l'Hellespont, et que les capitaines Atheniens le suyvoyent à la trace : si se meit à cingler en toute diligence celle part, pour secourir les Atheniens, et de bonne fortune y arriva avec dixhuit galeres, à l'instant mesme que les uns et les autres s'estoyent attachez au combat avec tous leurs vaisseaux devant la ville d'Abydos, et avoyent ja combattu fort asprement depuis le matin jusques au soir, ayans les uns et les autres eu du meilleur en un endroit de la battaille, et du pire en l'autre. Si donna imagination contraire à la verité à toutes les deux parties, aussi tost

qu'on le descouvrit de loing, tellement que les ennemis en prirent courage, et les Atheniens s'en estonnerent, jusques à ce que de sa galere capitainesse il feit haulser en l'air une enseigne d'amis, et aussi tost se rua sur les Peloponesiens qui avoyent du meilleur, et donnoyent la chasse à quelques galeres d'Athenes : si les tourna incontinent eulx mesmes en fuitte, et les poursuyvit si vivement, qu'il leur feit donner en terre, où il brisa les vaisseaux, et occit grand nombre des hommes qui se jetterent en l'eau pour cuider s'y sauver à nage en terre, quoy que Pharnabazus y fust venu au secours des Lacedæmoniens, et qu'il feist tout le devoir et l'effort qui luy estoit possible le long du rivage de la mer pour sauver les corps des galeres, mais nonobstant, à la fin les Atheniens en gaignerent trente sur leurs ennemis, et sauverent toutes les leurs, puis dresserent un trophée en signe de victoire.

LVII. Ayant donques Alcibiades eu ceste glorieuse et heureuse rencontre, il se voulut aller monstrer en triumphe à Tissaphernes Parquoy ayant fait provision de beaux et riches presens pour luy donner, et mis sus une suitte et un train digne d'un capitaine general, il se meit à la voile pour aller devers luy, mais il n'y trouva pas le recueil qu'il avoit esperé, par ce que Tissaphernes, qui ja de long temps estoit diffamé par les Lacedæmoniens, se plaignans qu'il ne faisoit pas ce que le roy avoit ordonné, et craignant d'en estre un jour attainct et puny par le roy, estima qu'Alcibiades estoit arrivé tout à poinct, et le reteint

prisonnier en la ville de Sardis, estimant que ceste injustice luy serviroit de descharge et de justification envers le roy : toutefois au bout de trente jours, Alcibiades trouva, ne sçay comment, moyen d'avoir un cheval, et se desrobant de ses gardes, s'enfuit en la ville de Clazomenes [1] : ce qui augmenta encore d'avantage la suspition que lon avoit de Tissaphernes, pource que lon estima que soubs main il luy eust fait passage : mais luy remonta incontinent sur mer, et s'en alla trouver l'armée des Atheniens, là où il eut nouvelles que Mindarus et Pharnabazus estoyent ensemble en la ville de Cyzique : si feit une harengue aux soudards, par laquelle il leur remonstra qu'il estoit totalement necessaire qu'ilz combattissent leurs ennemis par mer et par terre, voire qu'ilz les allassent assaillir jusques dedans leurs forts et leurs villes mesmes, pource qu'autrement ilz n'avoyent pas moyen de recouvrer argent pour leur entretenement.

LVIII. La harengue achevée, il les feit incontinent tous embarquer, et s'en alla poser l'ancre en l'isle de Proconnese, là où il ordonna que lon enfermast au dedans des vaisseaux de guerre toutes les fregates et autres telz petits batteaux, à fin que les ennemis ne peussent avoir de part quelconque nouvelle aucune de son arrivée, à quoy luy servit encore ce que soudainement il tumba un grand ravage de pluyes, avec tonnerres, et temps obscur qui luy aida bien à cacher et celer son

[1] Dans le grec : « et il chercha à calomnier Tissaphernc, en ré« pandant le bruit que c'était lui qui l'avait fait évader ».

entreprise : de sorte que non seulement les ennemis, mais aussi les Atheniens mesmes n'en apperceurent rien : car ilz avoyent desja fait leur compte, que pour ce jour là on ne feroit autre chose, et toutefois il les feit soudain rembarquer, et se partir. Ilz ne furent pas plus tost au large en mer que le temps commencea à s'esclarcir : et lors ilz veirent de tout loing les galeres des ennemis qui estoyent à la rade devant le port de Cyzique, et craignant que le grand nombre de sa flotte ne fust cause de les faire fouir en terre avant qu'il les peust attacher, il commanda aux autres particuliers capitaines qu'ilz demourassent derriere, en voguant tout bellement après luy, et luy avec quarante galeres seulement se tira en avant, et s'alla monstrer aux ennemis pour les attirer à la battaille. Les ennemis pensans qu'il n'y eust de vaisseaux que ce qu'ilz voyoyent, leur voguerent à l'encontre, et s'attacherent incontinent à les investir et combattre : mais ilz ne furent pas plus tost attachez, que ceulx qui estoyent demourez derriere arriverent, dont les ennemis s'effroyerent de sorte, qu'ilz se tournerent incontinent en fuitte, et Alcibiades se jettant hors de toute sa flotte, avec vingt des meilleures galeres qu'il eust, poursuyvit les fuyans jusques à la coste, où il descendit encore en terre, et chassa si vivement et de si près ceulx qui estoyent sortis des galeres pour se cuider sauver de vistesse, qu'il en tua sur le champ un grand nombre. Et, qui plus est, Mindarus et Pharnabazus estans sortis de la ville pour secourir leurs gens, il les rompit encore tous deux, et y fut

Mindarus occis sur le champ en combattant fort vertueusement, mais Pharnabazus s'en fouit.

LIX. Ainsi eurent les Atheniens en leur puissance les corps des morts qui estoyent en grand nombre, avec grande quantité d'armes et de despouilles, et prirent tous les vaisseaux de leurs ennemis : et ayans d'avantage pris la ville de Cyzique, par ce que Pharnabazus l'abandonna, et que les Peloponesiens estoyent morts, non seulement ilz s'asseurerent la possession du païs de l'Hellespont qu'ilz tenoyent encore, mais aussi chasserent à vive force les ennemis hors de tout le reste de la mer, et y eut quelques lettres surprises, par lesquelles un secrettaire faisoit entendre à Sparte aux Ephores ceste desconfiture en peu de paroles, ainsi que porte la coustume du parler Laconique, et disoyent lesdittes lettres en ces termes : « Tout est perdu, Mindarus est mort, « noz gens meurent de faim, nous ne sçavons ce « que nous devons faire. » Au demourant, les soudards Atheniens qui furent à ceste desfaitte, en devindrent si glorieux qu'ilz ne vouloyent point et desdaignoyent qu'on les meslast avec les autres soudards qui s'estoyent laissez battre par plusieurs fois, là où eulx n'avoyent jamais esté vaincus, pource que peu de temps auparavant il estoit advenu que le capitaine Thrasyllus avoit esté rompu près la ville d'Ephese : et pour celle desfaitte les Ephesiens avoyent dressé un trophée de bronze à la honte et ignominie des Atheniens : ce que les soudards d'Alcibiades reprochoyent à ceulx de Thrasyllus, et se magnifioyent, et hault-

louoyent eulx et leur capitaine, ne voulans ny loger en mesme quartier, ny se jouer et exerciter avec les autres, jusques à ce que Pharnabazus leur estant venu à l'encontre avec grosse puissance, tant à pied qu'à cheval, ainsi comme ilz couroyent et fourrageoyent les terres des Abydeniens, Alcibiades les alla secourir, et luy donnant la battaille le rompit une autre fois, et le chassa jusques à la nuict toute noire avec Thrasyllus : car alors les soudards de l'un et de l'autre capitaine se meslerent les uns parmy les autres, et se faisans grandes caresses les uns aux autres s'en retournerent tous ensemble à grande joye au camp.

LX. Le lendemain Alcibiades, après avoir dressé un trophée pour la victoire du jour precedent, alla courir et piller les païs du gouvernement de Pharnabazus, sans que personne luy osast sortir à l'encontre. En ceste course furent pris prisonniers quelques presbtres et quelques religieuses du païs, mais Alcibiades les delivra depuis sans leur faire payer aucune rançon : et ainsi qu'il se preparoit pour aller faire la guerre aux Chalcedoniens qui s'estoyent rebellez contre les Atheniens, et avoyent receu en leur ville garnison et gouverneur des Lacedæmoniens, il fut adverty comme ilz avoyent serré tous leurs biens des champs, et les avoyent deposez entre les mains des Bithyniens, qui estoyent leurs voisins et amis, pour les leur garder : si mena son armée sur leurs confins, et envoya devant un herault se plaindre aux Bithyniens, et demander raison du tort qu'ilz faisoyent

à ceulx d'Athenes. Les Bithyniens craignans qu'il ne s'en attachast à eulx mesmes, luy rendirent les biens qu'ilz avoyent en depost, et, qui plus est, feirent encore alliance avec luy.

LXI. Cela fait, il alla mettre le siege devant la ville de Chalcedoine, laquelle il emmura tout à l'entour, depuis un bout du rivage de la mer jusques à l'autre. Pharnabazus y vint pour luy cuider faire lever le siege : et Hippocrates capitaine Lacedæmonien gouverneur de la ville, assemblant tout ce qu'il avoit de forces dedans, au mesme temps feit une saillie sur les Atheniens : parquoy Alcibiades ordonnant ses gens en bataille, de maniere qu'ilz peussent faire teste à ces deux assaillans tout à un coup, feit si vaillamment qu'il contraignit Pharnabazus de prendre la fuitte honteusement, et occit Hippocrates sur le champ avec bon nombre de ses gens : puis monta luy mesme sur mer pour s'en aller au païs de l'Hellespont amasser de l'argent, et là surprit la ville de Selibrée pour avoir hardiement hazardé sa personne avant le temps qui luy estoit prefix : pource que quelques particuliers de dedans, avec lesquelz il avoit intelligence, luy avoyent donné assignation à quand ilz leveroyent en l'air un flambeau allumé environ la minuict, mais ilz furent contraincts de lever leur signe avant heure pour la crainte de l'un des consors de leur conjuration, lequel soudainement se repentit : ainsi fut le flambeau levé avant que toute sa trouppe fust preste. Ce que luy voyant, prit environ trente hommes en sa compagnie, et avec eulx s'en courut

vers les murailles de la ville, ayant commandé au demourant de sa trouppe, qu'on le suyvist à la plus grande diligence qu'il leur seroit possible. La porte luy fut ouverte à luy et aux trente hommes qu'il avoit amenez quand et luy, oultre lesquelz encore en survint il vingt autres armez à la legere seulement, mais ilz ne furent pas plus tost entrez qu'ilz entendirent ceulx de la ville, qui leur venoyent en armes au devant, de maniere qu'il n'y avoit aucun moyen qu'il en peust eschapper s'il les attendoit : et neantmoins s'estant tousjours maintenu invincible jusques à ce jour là en toutes les rencontres où il avoit esté capitaine, il luy faisoit fort grand mal de fouir : parquoy il se va soudainement adviser, de faire faire silence par une trompette, et le bruit appaisé, il feit crier à haulte voix par un de ceulx qui estoyent autour de luy, que les Selybrianiens ne prissent point les armes contre les Atheniens. Ce cry refroidit un peu la chaleur de ceulx qui avoyent bonne envie de combattre, par ce qu'ilz cuiderent que toute l'armée des Atheniens fust ja dedans la ville : les autres furent bien aises d'avoir moyen de traitter appointement, sans venir au hazard des armes. Et ainsi comme ilz parlementoyent de faire composition, le reste de l'armée arriva, et se doubtant bien que les Selybrianiens ne demandoyent que paix, comme il estoit vray, il eut peur qu'une trouppe de Thraciens, qui estoyent venus fort vouluntiers à ceste expedition, pour l'amour et en faveur de luy, en bon nombre, ne pillassent et saccageassent la ville, pourtant

les feit il sortir tous dehors : et faisant accord avec les principaux des Selybrianiens à leur requeste, ne leur feit autre mal, sinon qu'ilz payerent une somme d'argent, et receurent garnison des Atheniens : et cela fait, il s'en alla.

LXII. Mais pendant cest exploit, les autres capitaines Atheniens, qui tenoyent la ville de Chalcedoine assiegée, feirent aussi appointment avec Pharnabazus, qu'il leur bailleroit quelque somme d'argent, et remettroit la ville en l'obeïssance de ceulx d'Athenes, comme elle estoit auparavant : et que moyenant ce les Atheniens aussi ne pourroyent faire aucunes courses, ne porter dommage aux païs de son gouvernement : et que luy aussi seroit tenu de donner bonne guide et sauvegarde aux ambassadeurs d'Athenes, à ce qu'ilz peussent aller, et estre seurement devers le roy de Perse. Ce traitté ayant esté juré par les autres capitaines, Pharnabazus voulut qu'Alcibiades à son retour le jurast aussi : mais il dit qu'il n'en feroit rien, que luy mesme premier ne l'eust juré de son costé : puis quand les sermens eurent esté prestez d'une part et d'autre, adonc il alla aussi contre ceulx de Byzance, qui s'estoyent semblablement rebellez, et d'arrivée environna la ville d'une closture tout à l'entour, mais depuis il eut secrette intelligence avec deux particuliers, Anaxilaus et Lycurgus, et quelques autres qui luy promirent de luy livrer la ville entre ses mains, pourveu que lon n'y feroit point de dommage. Et pour donner execution à ceste prattique, il feit courir un bruit, qu'il estoit contrainct de se partir hastivement de ce

siege, pour l'occasion de quelques nouvelletez, qui s'estoyent soublevées au païs d'Ionie : et de faict, il se partit de plein jour avec tous ses vaisseaux, mais il retourna tout court la nuict mesme : et descendant en terre avec les mieulx armez de ses gens, s'approcha des murailles de la ville, sans faire bruit quelconque, ayant ordonné aux autres, qui estoyent demourés sur les vaisseaux, que ce pendant ilz voguassent à toute puissance dedans le port, en faisant le plus de bruit, d'effroy et de tumulte qu'ilz pourroyent, partie à fin que la soudaineté de ceste surprise estonnast de tant plus les Byzantins, et partie aussi à fin que ce pendant ceulx avec qui il avoit intelligence, eussent plus de commodité de le recevoir et mettre seurement avec sa trouppe dedans, pendant que tout le monde s'en courroit sur le port, pour faire teste à ceulx qui estoyent sur les galeres.

LXIII. Toutefois la chose ne passa pas sans combattre, pource que ceulx qui estoyent en garnison dedans la ville, les uns Peloponesiens, les autres Bœotiens et Megariens, rembarrerent ceulx qui estoyent sortis des galeres, si ferme, qu'ilz les contraignirent de se rembarquer : puis quand ilz entendirent, que de l'autre costé les Atheniens estoyent entrez dedans la ville, ilz se serrerent en battaille, et les allerent rencontrer. Si y fut le combat fort aspre : mais à la fin Alcibiades en demoura vaincueur, menant la pointe droitte de sa battaille, et Theramenes la gauche. Et la victoire gaignée, prit prisonniers ceulx des ennemis, qui estoyent eschappez de la desconfiture,

qui se trouverent environ trois cents hommes : mais hors ceste rencontre, il n'y eut pas un Byzantin mis à mort par justice, ny confisqué ou banny, pource que ceulx qui avoyent conduit la prattique, avoyent capitulé avec ceste condition, que lon ne leur feroit aucun dommage ny desplaisir en leurs personnes, ny en leurs biens, et qu'on ne leur osteroit chose quelconque qui fust à eulx. Tellement que Anaxilaus estant depuis accusé de trahison en Lacedæmone, à raison de ceste prattique, respondit, et se justifia de sorte, que lon ne trouva point qu'il eust fait chose dont on le peust reprendre : car il dit, qu'il n'estoit point Lacedæmonien, mais Byzantin, et qu'il ne voyoit point Lacedæmone en danger, mais Byzance, laquelle estoit tout à l'entour enfermée et emmurée d'une closture, que les ennemis avoyent bastie à l'environ : qu'il estoit impossible que rien y peust entrer, et que si peu de bledz qu'il y avoit dedans, les Poloponesiens et les Bœotiens, qui y estoyent en garnison, le mangeoyent, pendant que les pauvres Byzantins mouroyent de male faim, eulx, leurs femmes et leurs enfans : et pour ceste raison, qu'il ne se pouvoit dire qu'il eust trahy son païs, ains plus tost l'avoit delivré des miseres et calamitez que la guerre apporte quand et soy : en quoy il avoit suyvy l'exemple des plus gens de bien de Lacedæmone, lesquelz ne recognoissent autre honesteté ny autre justice, que ce qui est utile et profitable à leur païs. Les Lacedæmoniens, ces defenses ouyes, eurent honte de les condemner, et pource les laisserent aller.

LXIV. Mais Alcibiades desirant à la fin reveoir sa maison, ou pour mieulx dire, estre luy mesme veu par ses citoyens, après avoir tant de fois rompu, desfait et battu leurs ennemis, se meit à la voile pour retourner à Athenes, remenant toutes les galeres Athenienes richement parées, et ornées tout à l'entour des pavois, armes et autres despouilles des ennemis, et en faisant remorquer après luy plusieurs autres captives qu'il avoit gaignées, et portant encore plus grand nombre des enseignes et ornemens des autres qu'il avoit brisées et gastées, toutes lesquelles, en comptant les unes et les autres, n'estoyent pas moins de deux cents.

LXV. Au demourant, quant à ce que Duris le Samien, qui se dit estre descendu de sa race, escrit, qu'à ce retour Chrysogonus, un si excellent joueur de flustes, qu'il en avoit gaigné le pris ès jeux Pythiques, sonnoit la note, à la cadence de laquelle les galiots mouvoyent leurs rames par mesure, et que Callipides un autre excellent joueur de tragœdies, y faisoit l'office de comite[1], les incitant à voguer, et estant accoustré et revestu tout ne plus ne moins et des mesmes accoustremens que le sont telz ouvriers, quand ilz vienent en plein theatre devant le peuple faire preuve de leur art, et que la galere capitainesse, sur laquelle il estoit, entra dedans le port avec une voile de pourpre, comme si c'eust esté quelque mommerie qu'ilz eussent voulu faire après la bonne chere d'un festin, il n'y a ny Ephorus, ny

[1] Officier de vaisseau, qui commande aux rameurs.

Theopompus, ny Xenophon, qui en facent mention. Et si ne me semble pas croyable, que luy retournant d'exil après un si long bannissement, et tant de maulx et de calamitez qui en estoyent ensuyvies, se fust voulu si insolentement et si superbement monstrer aux Atheniens : ains au contraire, il est tout certain, qu'il retourna en doubte et en crainte : car arrivé qu'il fut dedans le port de Piree, il ne voulut point descendre de sa galere en terre, que premierement il n'eust veu de dessus le tillac sur la greve du port Euryptolemus son nepveu, et plusieurs autres siens parents et amis, qui là estoyent venus pour le recevoir, et qui luy disoyent qu'il descendist hardiment sans avoir crainte de rien.

LXVI. Si ne fut pas plus tost descendu en terre, que tout le peuple luy courut de tous costez au devant, avec affection si grande, qu'ilz ne regardoyent pas seulement les autres capitaines, ains s'amassoyent tous à l'entour de luy seul, et s'escrioyent de joye qu'ilz avoyent de le veoir. Ceulx qui en pouvoyent approcher, le saluoyent et l'embrassoyent, mais tous l'accompagnoyent, et y en avoit aucuns qui s'approchans de luy, luy mettoyent des chapeaux de fleurs sur la teste, et ceulx qui n'en pouvoyent approcher, le regardoyent de loing, et les vieux le monstroyent aux jeunes. Mais ceste publique resjouissance estoit neantmoins entremeslée de larmes, de pleurs et de regrets, quand ilz venoyent à rememorer leurs malheurs passez, et les conferer avec la prosperité presente, considerans qu'ilz n'eussent point perdu

la Sicile, ny ne se fussent point trouvez frustrez de tout ce qu'ilz avoyent au surplus esperé, s'ilz eussent laissé la conduite de leur armée, et le gouvernement de leurs affaires entre les mains d'Alcibiades, quand ilz l'envoyerent adjourner à comparoir en personne devant eulx, veu que lors ayant trouvé la ville d'Athenes presque entierement privée de la possession de la mer, et du costé de la terre ses forces reduittes à telle extremité, qu'à peine pouvoit elle defendre ses faulxbourgs, et au dedans estant encore divisée et embrouillée de seditions civiles, neantmoins en remettant sus et ramassant ce peu de forces foibles et petites qui luy estoyent demourées, il luy avoit desja restitué non seulement la seigneurie et domination de la marine, mais aussi l'avoit rendue par tout victorieuse sur la terre.

LXVII. Or avoit le decret de son rappel ja auparavant esté passé et accordé par le peuple, à l'instance de Callias filz de Callœschrus, qui le meit en avant, ainsi comme luy mesme le tesmoigne en ses elegies, ramentevant à Alcibiades le plaisir qu'il luy avoit fait en cela, disant :

De ton rappel premier je proposay
En plein conseil le decret, et l'ozay
Mettre en avant, dont je puis maintenir
Estre celuy qui t'ay fait revenir,
Estant l'arrest qui t'a cy rappellé
Du sceau verbal de ma langue scellé.

LXVIII. Mais nonobstant, le peuple s'estant lors assemblé en conseil, Alcibiades se tira en avant, et feit une harengue, en laquelle il deplora premiere-

ment ses malheurs, et se plaignit un peu des torts que lon luy avoit faits, en rejettant neantmoins le tout à la fin sur sa mauvaise fortune, et sur quelque dieu envieux de sa prosperité : puis discourut bien au long sur l'esperance, qu'avoyent les ennemis : et au demourant, admonesta le peuple d'avoir bon courage, et de s'asseurer pour l'advenir. Finablement luy furent par le peuple données des couronnes d'or, et fut eleu capitaine general d'Athenes, avec souveraine puissance tant par terre que par mer : et sur l'heure mesme fut ordonné par arrest du peuple, que tous ses biens luy seroyent rendus, et que les presbtres Eumolpides l'absouldroyent des maledictions, et les heraults et huissiers à haulte voix semblablement revoqueroyent les execrations, qu'ilz avoyent fulminées et publiées encontre luy par commandement du peuple : ce que tous les autres feirent, excepté Theodorus le pontife[1], lequel dit, « Je « ne l'ay point excommunié ny maudit, s'il n'a « rien forfait contre la chose publique. »

LXIX. Ainsi estans les affaires d'Alcibiades en si glorieuse prosperité, il y eut neantmoins aucuns, qui prirent à mauvais presage le temps auquel il estoit arrivé, pource que le jour de son retour, par cas d'adventure escheut au propre jour que lon celebre, en l'honneur de la deesse Minerve, la feste que lon appelle Plynteria, qui vault autant à dire comme, la feste des lavemens, en laquelle les presbtres, que lon nomme Praxiergides, font quelques secrets sacrifices, et occultes cerimonies, le vingt

[1] Le hiérophante.

et cinquieme jour du mois de septembre [1], ostans à l'image de la deesse tous ses joyaux et paremens, et la tenans toute cachée et couverte : à raison dequoy les Atheniens mettent celle journée entre les plus malencontreuses, et se gardent bien de faire ou commencer aucune chose de consequence en icelle : et alloit on interpretant, qu'il sembloit que la deesse ne fust point contente ny joyeuse du retour d'Alcibiades, et qu'elle se cachoit pour ne le point veoir et pour le reculer arriere d'elle.

LXX. Ce neantmoins luy estans à ce retour toutes choses succedées selon son desir, il arma cent galeres pour retourner incontinent à la guerre : mais il luy prit une envie honeste et gentille, qui l'arresta jusques au temps que lon celebre la solennité des mysteres [2] : car depuis que la ville de Decelée avoit esté occupée et fortifiée par les Lacedæmoniens dedans le territoire de l'Attique, et que les ennemis, estans les plus forts en campagne, avoyent tenu les chemins par où lon va d'Athenes à Eleusine, il n'y eut ordre de faire la procession solennelle par terre avec telle dignité et telle devotion que lon avoit accoustumé au paravant, ains y falloit aller par la mer : de maniere que les sacrifices, les danses, et plusieurs autres sainctes et devotes cerimonies, que lon souloit faire par le chemin [3], en chantant le sainct canti-

[1] Le vingt-quatre du mois Thargelion, qui ne répond pas au mois de septembre, mais au mois de ma .

[2] Les mystères de Cérès et de Proserpine.

[3] Dans le grec : *en conduisant Iacchus*. Ce qui se faisait le

que de Iacchus, par necessité venoyent à estre delaissées et omises. Si sembla lors à Alcibiades que ce seroit à luy œuvre meritoire envers les dieux, et glorieuse envers les hommes, de rendre à ceste feste et solennité sa forme et dignité accoustumée, en accompagnant la procession, et la defendant contre les courses et invasions des ennemis : car il estima qu'il adviendroit l'un des deux, ou que Agis roy des Lacedæmoniens ne se bougeroit, et par ce moyen il luy diminueroit d'autant sa reputation et rabaisseroit sa gloire : ou s'il sortoit en campagne, qu'il luy donneroit la battaille devote et religieuse envers les dieux, attendu que ce seroit pour defendre leurs plus sainctes et sacrées cerimonies en la veuë de son païs, là où il auroit tous ses citoyens spectateurs et tesmoings de sa prouesse et vaillance.

LXXI. Ayant pris ceste resolution, il la feit entendre aux presbtres Eumolpides, aux huissiers, et autres supposts et ministres des mysteres : puis disposa tout le long du chemin des gens au guet sur les plus haults coustaux d'alenviron, et envoya devant au plus matin, des avantcoureurs pour descouvrir le païs : et après cela feit marcher les presbtres, religieux et confraires, et ceulx qui les conduisoyent, en procession, lesquelz il couvrit et environna tout à l'entour de son armée qui marchoit coste à coste en bonne ordonnance, et en grand silence : qui fut une conduitte d'armée fort vene-

sixième jour de la célébration des mystères. Voyez *Meursii Eleusinia*, chapitre XXVII ; et le savant ouvrage de Sainte-Croix, page 198.

rable, pleine de grande saincteté, et en laquelle, si les envieux vouloyent confesser verité, ilz diroyent qu'Alcibiades feit autant office de grand presbtre et de souverain pontife, que de capitaine. Si mena ceste procession en seureté jusques dedans la ville, sans que personne des ennemis eust jamais la hardiesse de sortir aux champs pour luy courir sus. Ce qui luy eleva le cueur encore d'avantage, et augmenta la bonne opinion que lon avoit de sa suffisance et sage conduitte en la guerre, de sorte que lon jugeoit qu'il estoit invincible, lors qu'il avoit entiere puissance de commander souverainement à une armée. Au demourant quant au menu populaire et gens de basse condition, il les attira et gaigna si bien à soy, qu'ilz desiroyent tous singulierement, qu'il usurpast l'authorité et domination souveraine, voire jusques à s'en addresser à luy, et luy dire et admonester qu'il se devoit mettre au dessus de toute envie, et abolir toutes ces ordonnances et coustumes de faire authoriser ces choses par les voix du peuple, et toutes telles folies qui ruinoyent les affaires de la chose publique, et qu'il falloit qu'il prist en main souveraine l'authorité du gouvernement, pour disposer entierement de toutes choses à sa voulunté, sans plus craindre les calumniateurs. Or quant à luy, s'il eut onques vouloir d'usurper la tyrannie, ou non, on n'en sçauroit que dire : mais il est bien certain, que les plus gros de la ville craignans qu'il ne le feist, hasterent son partement le plus qu'ilz peurent, faisans toutes autres choses à sa voulunté, et mesmement luy donnans

pour compagnons en la charge de capitaine, ceulx que luy mesme voulut.

LXXII. Ainsi se partit il à la fin avec une flotte de cent galeres, et s'en alla premierement descendre en l'isle d'Andros, là où il desfeit en battaille les habitans de l'isle, et quelques Lacedæmoniens qui y estoyent aussi, mais il ne prit pas la ville, qui fut l'une des premieres charges et imputations que ses malvueillans luy meirent sus depuis. Car s'il y eut jamais homme ruiné par la propre reputation que lon avoit de sa suffisance et valeur, certainement ce a esté Alcibiades : pource que les belles et grandes choses qu'il avoit faittes, l'avoyent mis en telle estime de bon sens et de hardiesse, que là où il failloit à faire quelque chose, il en estoit souspeçonné, et jugeoit on que ce n'estoit pas pour n'avoir peu, mais pour n'avoir voulu le faire, et que là où il se vouloit esvertuer, rien ne luy pouvoit eschapper. Au moyen dequoy le peuple s'estoit promis, qu'incontinent après son partement il entendroit dire, que l'isle de Chio seroit prise avec tout le païs d'Ionie, et se courrouceoyent pource qu'ilz n'en entendoyent point de nouvelles aussi soudainement comme l'imaginoit leur desir, sans mettre en consideration la faulte d'argent qu'il souffroit, mesmement ayant la guerre contre des ennemis, qui avoyent le grand roy de Perse qui leur en fournissoit, et que pour ceste necessité il estoit bien souvent contraint d'abandonner son camp pour s'en aller çà et là chercher de l'argent, dont il peust nourrir, soudoyer et entretenir ses gens : car qu'il soit ainsi, la derniere charge que

lon luy meit sus, fut pour une telle cause : Lysander envoyé par les Lacedæmoniens pour admiral et capitaine general de leur armée de mer, feit tant envers Cyrus frere du roy de Perse, qu'il en tira une bonne et grosse somme de deniers : moyennant lesquelz, il donna aux mariniers quatre oboles[1] de soude ordinaire par jour, au lieu qu'ilz n'en souloyent avoir que trois, encore avoit Alcibiades beaucoup d'affaire à leur en fournir trois seulement. A raison dequoy, pour recouvrer argent, il s'en alla faire une course jusques en la Carie.

LXXIII. Mais ce pendant, celuy qu'il avoit laissé son lieutenant, et à qui il avoit baillé la superintendence sur les vaisseaux en son absence, nommé Antiochus, qui estoit bien bon pilote, mais au demourant homme ecervellé, de peu de sens et de mauvais jugement, ayant exprès commandement d'Alcibiades de ne combattre point en façon quelconque, encore que les ennemis luy vinsent presenter la battaille, fut si temeraire, et feit si peu de compte de ce qui luy avoit esté tant et si expressement ordonné, qu'il arma sa galere dont il estoit capitaine, et encore une autre, et s'en alla vers la ville d'Ephese passer tout le long des proues des galeres ennemies, en faisant et disant plusieurs villanies et plusieurs oultrages à ceulx qui estoyent dessus. Dequoy Lysander estant irrité, luy sortit à l'encontre avec peu de vaisseaux du commencement. Les autres particuliers capitaines des galeres d'Athenes, voyans Antiochus en danger, y allerent

[1] L'obole d'Athenes valoit environ sept deniers. *Amyot.* Elle valait un peu plus de deux sous sept deniers de notre monnaie.

au secours à la file : et adonc Lysander aussi de son costé se jetta en pleine mer contre eulx avec toute sa flotte entierement, et feit en sorte qu'il les rompit. Antiochus mesme y mourut, et y eut plusieurs galeres et plusieurs personnes prises, dont Lysander dressa un trophée, pour marque de sa victoire.

LXXIV. Alcibiades ceste nouvelle ouye, s'en retourna incontinent tout court en toute diligence à Samos, et arrivé qu'il y fut alla avec le demourant de sa flotte presenter la battaille à Lysander, lequel se contentant de sa premiere victoire, ne luy sortit point à l'encontre, et tout aussi tost y eut un Thrasybulus filz de Thrason ennemy d'Alcibiades, qui se partit du camp de Samos, et s'en alla droit à Athenes pour l'accuser envers le peuple, donnant à entendre qu'il gastoit tout, et qu'il avoit ja perdu plusieurs vaisseaux, pour desdaigner sa charge, et en faire trop peu de compte, en commettant en son lieu des gens, qui avoyent credit autour de luy, pource qu'ilz estoyent bons compagnons, et qu'ilz luy faisoyent passer le temps à yvrongner, et à dire mots de gaudisserie, que les gens de marine disent entre eulx, pendant qu'il alloit à son plaisir çà et là amasser de l'argent, et se donner du bon temps à faire banquets avec les courtisanes Abydenienes et Ionienes, mesmement en temps que l'armée des ennemis estoit si près de la leur. On le chargea aussi, qu'il faisoit fortifier quelque chasteau au païs de Thrace, près la ville de Bisanthe[1] pour s'y retirer, comme ne

[1] Elle s'appelle maintenant *Rodosto*.

pouvant, ou plus tost ne voulant plus vivre en son païs. Auxquelles imputations les Atheniens adjouxtans foy, eleurent incontinent d'autres capitaines, pour monstrer le courroux et le malcontentement qu'ilz avoyent encontre luy.

LXXV. Ce qu'entendant Alcibiades, et craignant qu'on ne luy feist pis, se retira de tout poinct hors du camp des Atheniens, et assemblant quelque nombre de soudards estrangers, alla en son nom faire la guerre à quelques peuples Thraciens, qui n'estoyent point soubs la puissance d'aucun seigneur, là où il assembla bonne somme d'argent, de ce qu'il y gaigna, et par mesme moyen asseura les Grecs, habitans en celle marche, des courses et invasions des Barbares. Depuis estans les capitaines Atheniens Tydeus, Menander et Adimantus, avec toutes les galeres, que la ville d'Athenes avoit pour lors, en la coste que lon appelle communement[1] la riviere de la Chevre, là où tous les matins par plusieurs jours de reng, ilz se jettoyent en haulte mer, et alloyent presenter la battaille à Lysander, qui estoit à l'ancre devant la ville de Lampsaque, avec toute l'armée de mer des Lacedæmoniens, puis s'en retournoyent au lieu dont ilz estoyent partis, en bien mauvais ordre, sans faire guet, ny soy tenir autrement sur leurs gardes, comme gens qui mesprisoyent leurs ennemis. Alcibiades estant en terre ferme, non gueres loing de là, ne meit point à nonchaloir ceste faulte qu'ilz faisoyent, ains s'en alla devers eulx à cheval, et leur remonstra qu'ilz s'estoyent mal posez en une

[1] Ægos Potamos.

coste, où ilz n'avoyent nulz abriz, et point de villes, et où il leur falloit aller querir leurs vivres bien loing, jusques en la ville de Sestos, et qu'ilz souffroyent leurs gens de marine sortir hors des vaisseaux, quand ilz estoyent à la coste, et s'escarter çà et là en terre, comme chascun vouloit, là où ilz avoyent tout devant eulx une grosse armée d'ennemis accoustumez d'obeïr promptement aux commandemens d'un seul chef : et pourtant leur disoit et conseilloit qu'ilz s'ostassent de là, et s'en allassent poser l'ancre devant la ville de Sestos. A quoy les capitaines ne voulurent point entendre : ains, qui pis est, l'un d'eux Tydeus, luy commanda superbement qu'il eust à se retirer incontinent, et que ce n'estoit point luy, mais d'autres, qui avoyent charge de l'armée.

LXXVI. Parquoy Alcibiades se doubtant qu'il y eust encore quelque trahison là dessoubs, se retira : et en s'en allant, dit à quelques uns de sa cognoissance, qui luy feirent compagnie à s'en retourner du camp, que si les capitaines Atheniens ne l'eussent ainsi fierement rabroué, dedans peu de jours il eust contraint les Lacedæmoniens de venir à la battaille contre eulx en despit qu'ilz en eussent, ou bien de quitter et abandonner leurs vaisseaux : ce que aucuns estimerent estre une vaine vanterie : les autres jugerent qu'il y avoit apparence en ce qu'il disoit, par ce qu'il eust peu amener du costé de la terre grand nombre de Thraciens, gens de traict et de cheval, avec lesquelz il eust couru sus aux Lacedæmoniens, et mis leur camp en grand trouble : mais au demourant qu'il eust

sagement preveu les faultes que faisoyent ces capitaines Atheniens, l'evenement qui en ensuyvit incontinent après, le tesmoigna evidemment, parce que Lysander les alla un jour charger au desprouveu si roidement, que de tous les vaisseaux qui estoyent en leur flotte, il ne se sauva que huit galeres seulement, avec lesquelles Conon s'enfouit : et les autres qui n'estoyent pas gueres moins de deux cents, furent toutes prises et emmenées captives, avec trois mille prisonniers que Lysander feit tous mourir. Et peu de temps après, prit aussi la ville mesme d'Athenes, où il brusla tout le reste de leurs vaisseaux, et feit demolir et abbatre leurs longues murailles.

LXXVII. Après lequel grand exploit, Alcibiades redoubtant les Lacedæmoniens, qui lors, sans contredit, estoyent demourez seigneurs de la mer et de la terre, passa au païs de la Bithynie, faisant conduire après luy grande quantité de biens, et portant bonne somme d'argent quand et luy, sans d'autres encore d'avantage qu'il laissoit ès chasteaux de la Thrace, où il se tenoit : mais il en perdit beaucoup en la Bithynie, que luy osterent et desroberent quelques Thraciens habitans au païs. Si delibera de se retirer devers le roy Artaxerxes, esperant que quand ce roy l'auroit une fois essayé, il ne le trouveroit point homme de moindre service, que paravant Themistocles avoit esté trouvé, oultre ce que l'occasion de son aller seroit encore trouvée plus juste, à cause qu'il n'y alloit pas pour faire la guerre à ses citoyens ny à son païs, comme faisoit Themistocles, ains au contraire en intention

de requerir le roy, qu'il luy pleust les secourir : et pensant que Pharnabazus, plus tost que nul autre, luy donneroit moyen de pouvoir aller seurement jusques à la cour du roy, il dressa son chemin devers luy au païs de la Phrygie, où il demoura quelque temps à luy faire la cour, estant aussi reciproquement honoré et caressé par luy.

LXXVIII. Ce pendant les Atheniens se trouvoyent bien desolez de veoir leur empire perdu : mais quand encore Lysander, après leur avoir osté la liberté, meit leur ville entre les mains de trente gouverneurs, alors voyans que tout estoit entierement perdu, là où ilz eussent encore peu se ressourdre [1], s'ilz eussent esté sages, ilz se meirent à regretter et deplorer ensemble leurs miseres et malheurs, en rememorant les erreurs et les faultes qu'ilz avoyent faittes, entre lesquelles ilz comptoyent pour la plus grande, la seconde fois qu'ilz s'estoyent courroucez contre Alcibiades : car ilz le chasserent et rejetterent sans qu'il eust, quant à luy, rien offensé ne forfait, ayans despit seulement de ce, que l'un de ses ministres leur avoit, en son absence, perdu honteusement quelque petit nombre de vaisseaux, et eulx mesmes plus honteusement ostèrent à leur ville le plus vaillant et le mieulx entendu capitaine qu'ilz eussent. Et neantmoins encore avoyent ilz quelque debile esperance que leurs affaires n'estoyent pas de

[1] C'est une faute d'Amyot. Il aurait dû traduire : « Alors « voyant que tout était perdu, ils entrerent en des considérations « qu'ils n'avaient pas su faire pendant qu'ils étaient encore en « état de pouvoir subsister. »

tout poinct deplorez, tant comme Alcibiades seroit vivant, pource que paravant estant fugitif et banny, il ne s'estoit point contenté de vivre en repos sans rien faire : et maintenant, disoyent ilz, s'il a aucun moyen, encore ne supportera il jamais l'orgueil et l'insolence des Lacedæmoniens, ny les cruaultez et oultrages de ces trente tyrans.

LXXIX. Si n'estoit point hors de raison, que le commun peuple eust de telles imaginations en son entendement, attendu que les trente gouverneurs mesmes feirent tout devoir de rechercher et diligemment enquerir ce qu'il faisoit, et ce qu'il pretendoit de faire, jusques à ce que finablement Critias remonstra à Lysander, que[1] n'estant plus la ville d'Athenes soubs l'authorité et le gouvernement du peuple, les Lacedæmoniens se pouvoyent bien tenir et dire asseurez seigneurs de toute la Grece : mais encore que le peuple d'Athenes de soy mesme s'accommodast à souffrir patiemment la subjection d'estre soubs un petit nombre de gouverneurs, jamais Alcibiades tant qu'il auroit vie, ne les laisseroit vivre en paix, ains essayeroit tousjours d'y susciter et emouvoir quelques nouvelletez. Toutefois Lysander ne se laissa point du tout aller à ses suasions, que premierement ne luy eust esté envoyé un mandement special par les magistrats de Lacedæmone, auquel il luy estoit expressement commandé qu'il ostast, par quelque moyen que ce fust, Alcibiades hors de ce monde,

[1] Dans le grec : « que les Lacédémoniens ne pourraient pas dominer tranquillement la Grèce, tant que les Athéniens auraient le gouvernement démocratique, et que encore que, etc. »

soit, ou que veritablement ilz redoubtassent la subtilité de son esprit, et la grandeur de son courage à entreprendre toutes choses haultes et hazardeuses, ou qu'ilz voulussent en cela gratifier au roy Agis. Ayant donques Lysander receu ce commandement, il envoya, pour avoir moyen de l'executer, devers Pharnabazus, lequel en bailla la commission à son frere nommé Magæus et à Susamithres son oncle.

LXXX. Or estoit pour lors Alcibiades en un certain bourg de la Phrygie, ayant avec luy une siene concubine qui s'appelloit Timandra. Si luy fut advis une nuict en dormant, qu'il avoit vestu la robbe de ceste siene concubine, et qu'elle le tenant entre ses bras luy accoustroit la teste, le pignoit, et luy fardoit le visage, comme s'il eust esté femme. Les autres disent qu'il luy fut advis, que Magæus luy coupoit la teste et faisoit brusler son corps : et dit on que ce fut bien peu de temps avant sa mort qu'il eut ceste vision. Ceulx qui y furent envoyez pour le tuer, n'eurent pas la hardiesse d'entrer dedans la maison où il estoit, ains meirent le feu tout à l'entour, et luy soudain qu'il en ouit le bruit, assembla ce qu'il peut de vestemens, de tapisseries et autres draps, qu'il jetta dessus le feu pour le cuider estouffer : et entortillant son manteau à l'entour de son bras gauche, prit son espée nue en la main droitte, et se jetta hors la maison sans que le feu luy feist aucun mal, sinon qu'il luy brusla un peu ses habillemens. Les Barbares si tost qu'ilz l'apperceurent se tirerent arriere et s'escarterent, et n'y en eut pas un qui l'osast attendre ny le joindre de près pour le com-

battre : mais de loing luy tirerent tant de coups de dard et de traict, qu'ilz le tuerent en la place. Puis quand ilz se furent retirez, Timandra alla prendre le corps, qu'elle enveloppa et ensepvelit des meilleurs draps qu'elle eust, et luy donna sepulture le plus honorablement qu'il luy fut possible de ce qu'elle peut faire et recouvrer. Lon dit que Laïs, celle tant renommée courtisane que lon appelle Corinthiene, encore qu'elle fust natifve d'une petite ville de la Sicile, qui se nomme Hyccare [1], où elle fut prise, estoit sa fille.

LXXXI. Toutefois quant à la mort d'Alcibiades, il y en a aucuns qui accordent bien tout le demourant de ce que j'en ay escrit, excepté qu'ilz disent, que ce ne furent ny Pharnabazus, ny Lysander, ny les Lacedæmoniens qui le feirent tuer : mais que tenant avec luy une jeune femme de noble maison qu'il avoit desbauchée et seduitte, les freres d'elle ne pouvans supporter ceste injure, allerent mettre le feu dedans la maison où il se tenoit, et qu'ilz le tuerent comme nous avons dit, ainsi qu'il cuidoit saulter et se jetter hors du feu.

[1] Maintenant *Carini*.

CORIOLANUS

SOMMAIRE

Origine de la famille Marcia. II. Enfance de Caius Marcius. Sa fermeté et son humeur hautaine. III. Son goût pour les armes. IV. Ses premiers exploits. VI. Querelle de la noblesse et du peuple dans Rome. X. Guerre des Volsques. Siège et prise de la ville de Corioles. Surnom de Coriolan donné à Marcius. XV. Remarque sur les surnoms. XVI. Nouvelles semences de discorde entre la noblesse et le peuple. XVII. La ville de Velitres se donne aux Romains. XVIII. Coriolan soutient le parti de la noblesse. XIX. Il demande le consulat. XX. Sa demande est rejetée par le peuple. XXI. Courroux de Coriolan. XXII. Il harangue contre le peuple et contre les largesses publiques. XXIII. Les tribuns le somment de comparaître. XXIV. Résistance inutile de Coriolan et des nobles. Les consuls tâchent de calmer les esprits. XXV. Coriolan comparaît. Un tribun prononce contre lui la peine de mort. XXVI. Débats entre les patriciens et les tribuns du peuple. XXX. La cause de Coriolan est portée devant le peuple. XXXI. Il est banni. XXXII. Tristesse du sénat. XXXIII. Fermeté de Coriolan. Il se retire à Antium chez les Volsques. XXXIV. Il leur propose la guerre contre les Romains. XXXVII. Les troubles augmentent dans Rome. XLII. Les Volsques déclarent la guerre. Coriolan marche à leur tête. XLIII. Les villes se soumettent ou sont emportées. XLV. Le peuple Rom in demande le rappel de Coriolan. Le sénat s'y oppose. XLVI. Coriolan irrité vient camper près de Rome. XLVII. Le sénat lui députe ses amis pour le fléchir. Il redemande tout ce qui a été enlevé aux Volsques, et accorde trente jours pour délibérer. XLIX. Après le terme expiré, nouvelle députation de Rome. Obstination plus forte de Coriolan. LIII. Les dames romaines se chargent d'aller le supplier. LV. Discours de sa mère. LVII. Il cède, et retourne à Antium. Tullus forme un parti contre lui, et le fait égorger. LXIII. Majesté du peuple Romain. Les dames Romaines portent le deuil de Coriolan pendant dix mois. LXIV. Mauvais état des affaires des Volsques. Ils sont obligés de se soumettre.

Depuis environ l'an 228 *jusque vers l'an* 266 *de Rome*, 488 *ans avant Jésus-Christ.*

Comparaison d'Alcibiade et de Coriolan.

GAIUS MARTIUS[1] CORIOLANUS

LA maison des Martiens, à Rome, estoit du nombre des Patricienes, et en sont sortis plusieurs grands personnages, entre lesquelz fut Ancus Martius, filz de la fille du roy Numa, qui fut roy de Rome, après Tullus Hostilius : aussi en furent Publius et Quintus, qui ont fait conduire dedans Rome la plus grosse et la meilleure eau qui y soit : et Censorinus, ainsi surnommé, pource que le peuple Romain l'eleut censeur par deux fois, et puis à sa persuasion feit l'ordonnance et la loy, que de là en avant nul ne pourroit plus demander ne tenir ce magistrat là, deux fois. Mais Gaius Martius, celuy duquel nous entendons escrire presentement, estant demouré orphelin de son pere, fut nourry soubs sa mere veufve, et feit veoir par experience, que l'orphelinage apporte bien d'autres incommoditez à un enfant, mais qu'il ne l'empesche point d'estre homme de bien et de vertu excellente par dessus le commun, et que c'est à tort que quelques uns de

[1] Amyot aurait dû écrire *Caius Marcius Coriolanus*. Ce sont les vrais noms. Il a suivi l'usage des Grecs dans *Gaius*, et la prononciation latine dans *Martius*. La famille Marcia remontait au roi Ancus Marcius. L'eau Marcia fut amenée à Rome d'auprès d'Arsoli par un aqueduc de plus de soixante milles. C'était l'eau de Rome la plus limpide.

lasche nature le blasment et l'accusent, comme estant cause de leur corruption, à faulte que lon n'a pas eu soing d'eulx et de leurs meurs en leur jeunesse.

II. Aussi a ce mesme personnage tesmoigné ce qu'aucuns estiment, qu'une nature forte et vigoureuse, quand elle est destituée de bonne nourriture, produit beaucoup de maulx et de biens tout ensemble, ne plus ne moins qu'une bonne terre grasse produit beaucoup de bonnes et de mauvaises herbes, si elle n'est bien cultivée : pource que la naturelle force, constance et perseverance de sa voulunté, en ce qu'il avoit une fois entrepris, le poulsoit bien à attenter et executer plusieurs belles et grandes choses : mais aussi de l'autre costé, sa cholere qui estoit impatiente, et son obstination inflexible de ne vouloir jamais ceder à personne, le rendoyent mal accointable, et mal propre pour vivre et converser entre les hommes, lesquelz avoyent bien en admiration sa fermeté impassible de ne se laisser jamais vaincre ny au labeur, ny à la volupté, ny à l'avarice, et la nommoyent bien force, temperance et justice : mais au demourant, ilz ne s'en pouvoyent approcher ny le frequenter familierement, comme il se fait entre citoyens d'une mesme chose publique, tant ses façons de faire leur estoyent mal aggreables et odieuses, pour une certaine gravité qui leur sembloit trop seigneuriale. Aussi à dire la verité, le plus grand fruict que les hommes rapportent de la doulceur et benignité des Muses, c'est à dire, de la cognoissance des bonnes lettres, c'est qu'ilz

en domptent et addoulcissent leur nature, qui estoit au paravant sauvage et farouche, trouvans avec le compas de la raison, le moyen, et rejettans le trop.

III. Or estoit en ce temps là la prouesse honorée et prisée à Rome universellement par dessus toutes les autres vertus : dequoy fait foy ce que l'on la nommoit VIRTUS, du nom mesme de la vertu, en attribuant le nom du commun genre à une espece particuliere : tellement que vertu en latin estoit autant à dire comme, vaillance. Mais Martius estant encore plus enclin aux armes que nul autre de son temps, commencea incontinent dès son enfance à les prendre en main, et à les manier. Et d'avantage estimant que les armures de dehors et les artificielles ne servent de gueres à ceulx qui ne sont bien muniz et bien prouveuz des naturelles qui naissent avec nous, il exercita tellement sa personne à toute sorte de travail et de combat, qu'il en devint viste à courir, roide à lucter, et si ferme à la prise, qu'il ne se trouvoit homme qui le peust forcer : au moyen de quoy, ceulx qui contendoyent à l'encontre de luy en prouesse et bonté de courage, quand ilz se trouvoyent surmontez, alleguoyent que cela ne procedoit que de sa force corporelle et de la dureté de sa personne, qui ne se rendoit jamais pour labeur ny pour travail quelconque.

IV. La premiere guerre où il se trouva, estant encore fort jeune, fut quand Tarquin surnommé le Superbe, qui avoit esté roy de Rome, et depuis en avoit esté chassé pour son arrogance, après avoir essayé d'y r'entrer par plusieurs battailles, où

il avoit tousjours esté desfait, finablement feit tout son dernier effort, estant secouru des Latins, et de plusieurs autres peuples de l'Italie, qui avec une grosse et puissante armée avoyent entrepris de le remettre en son estat, non tant pour luy faire plaisir, comme pour diminuer et ravaller les forces des Romains, lesquelz ils craignoyent, et portoyent envie à leur accroissement. En ceste battaille donques, laquelle eut plusieurs esbranlemens en l'une et en l'autre partie, Martius combattant vaillamment à la veuë du dictateur mesme, veit un Romain qui fut porté par terre assez près de luy : il ne l'abandonna point, ains se jetta au devant pour le couvrir, et occit de sa main l'ennemy qui luy couroit sus : à l'occasion dequoy, après que la battaille fut gaignée, le dictateur ne meit pas un si bel acte en oubly, ains le couronna tout le premier d'un chapeau de branche de chesne, pource que c'est la coustume des Romains que celuy qui sauve la vie à un sien citoyen, est honoré d'une telle couronne, soit ou que la loy feist cest honneur au chesne en faveur des Arcadiens, lesquelz furent jadis appellez mangeurs de gland par l'oracle d'Apollo, ou pource que facilement et par tout les gens de guerre peuvent recouvrer des branches de chesne, ou pource que lon estima estre convenable de donner par honneur à celuy, qui auroit sauvé la vie à un citoyen, la couronne de l'arbre proprement dedié et consacré à Jupiter sauveur et protecteur des citez : oultre ce, que le chesne entre les arbres sauvages, est celuy qui porte le plus beau fruict : et entre les cultivez et domestiques, est le

plus fort. D'avantage les hommes au commencement en prenoyent le gland pour leur pain, et le miel pour leur breuvage : et, qui plus est, il leur donnoit pour pitance une bonne partie des bestes et des oyseaux, en portant le guy de chesne, dont on fait la glus pour les prendre. On dit qu'en ceste battaille apparurent Castor et Pollux, et que soudainement après le combat on les veit à Rome sur la place, avec leurs chevaux tous trempez de sueur, qui les premiers dirent les nouvelles de la victoire, à l'endroit où il y a maintenant un temple edifié en leur honneur, auprès de la fonteine : et de là vient que le jour de ceste victoire, qui fut le quinzieme de juillet, est encore aujourdhuy consacré à Castor et Pollux.

V. Au reste lon voit coustumierement advenir, que quand l'honneur et la reputation vienent avant le temps à jeunes gens qui n'ont pas la nature trop elevée, cela esteint et rassazie incontinent leur soif et convoitise de gloire trop facile à assouvir : là où au contraire, les premiers honneurs ne font qu'aguiser l'appetit à ceulx qui ont les cueurs fermes et veritablement grands, et sont comme des vents qui les poulsent à entreprendre et à vouloir faire toutes choses haultes et louables : pource qu'ilz n'estiment pas recevoir loyer de ce qu'ilz ont bien fait par le passé, ains plus tost leur semble qu'ilz donnent gage et arre de faire encore mieulx à l'advenir, et ont honte d'abandonner leur gloire, et de ne l'aller pas tousjours augmentant de plus en plus par mesmes exploits de vertu. Ceste affection estant en Martius, il s'efforceoit de se vaincre

soymesme en bien faisant : et voulant faire veoir tous les jours quelque nouvelle preuve de sa valeur, alloit adjouxtant prouesses sur prouesses, et amassant despouilles sur despouilles. Au moyen dequoy les capitaines suyvans faisoyent aussi à l'envy des precedens à qui plus l'honoreroit, et à qui porteroit plus honorable tesmoignage de sa vertu : de maniere que les Romains ayans eu en ce temps là plusieurs guerres et plusieurs battailles, il se trouva à toutes, et n'y en eut pas une, dont il retournast sans quelque pris d'honneur. Et comme aux autres la fin qui leur faisoit aimer la vertu estoit la gloire : aussi à luy, la fin qui luy faisoit aimer la gloire estoit la joye qu'il voyoit que sa mere en recevoit : car il estimoit n'y avoir rien qui le rendist plus heureux ne plus honoré, que de faire que sa mere l'ouist priser et louer de tout le monde, et le veist retourner tousjours couronné, et qu'elle l'embrassast à son retour, ayant les larmes aux yeux espraintes de joye : laquelle affection lon dit que Epaminondas advoua et confessa semblablement estre en luy, reputant son principal et plus grand heur estre, que son pere et sa mere vivans avoyent veu la victoire qu'il gaigna en la plaine de Leuctres. Or quant à Epaminondas, il eut ce bien là d'avoir ses pere et mere vivans participans à sa joye et à sa prosperité : mais Martius estimant devoir à sa mere ce qu'il eust encore deu à son pere s'il eust esté vivant, ne se contenta pas de la resjouir et honorer seulement, ains à son instance et priere il prit femme, de laquelle il eut des enfans, sans toutefois se departir jamais d'avec sa mere.

VI. Estant donques ja parvenu à grande authorité et grande reputation à Rome par sa vertu, il advint que le senat soustenant les riches entra en grande dissension avec le menu peuple, lequel se sentoit trop durement traitté et oppressé par les usuriers, qui leur avoyent presté quelque argent, pource que ceulx qui avoyent quelque peu de quoy, en estoyent privez par les creanciers, qui leur faisoyent saisir ce peu de biens qu'ilz avoyent, à faulte de payer les usures, et puis consequemment decreter et vendre au plus offrant pour estre payez : et ceulx qui n'avoyent du tout rien, estoyent eulx mesmes saisis au corps, et leurs personnes detenues en servitude, encore qu'ilz monstrassent les cicatrices des bleceures qu'ilz avoyent receues en plusieurs battailles, où ilz s'estoyent trouvez pour le service et pour la defense de leur chose publique, desquelles la derniere avoit esté contre les Sabins, qu'ilz avoyent combattus soubs la promesse que les riches leur avoyent faitte de les traitter à l'advenir plus doulcement, et aussi que par authorité du conseil le prince du senat, Marcus Valerius, leur en avoit respondu. Mais après qu'ilz eurent si bien fait leur devoir encore ceste derniere fois, qu'ilz desfeirent leurs ennemis, et qu'ilz veirent que lon ne les en traittoit de rien mieulx ny plus humainement, et que le senat faisoit l'oreille sourde, monstrant ne se point souvenir des promesses qu'il leur avoit faittes, ains les laissoit emmener comme esclaves en servitude par leurs creanciers, et souffroit qu'ilz fussent despouillez de tous leurs biens, adonc

commencerent ilz à se mutiner ouvertement, et à emouvoir de mauvaises et dangereuses seditions dedans la ville.

VII. Dequoy les ennemis estans advertis, entrerent à main armée dedans le territoire de Rome, bruslans et pillans tout par où ilz passoyent : pour à quoy remedier, les magistrats feirent incontinent crier à son de trompe, que tous ceulx qui se trouveroyent en aage de porter armes, se vinsent faire enroller pour aller à la guerre : mais personne n'obeït à leur commandement. A l'occasion dequoy les opinions des principaux hommes, et qui avoyent authorité au gouvernement des affaires, se diviserent aussi, pource que les uns furent d'advis qu'il estoit raisonnable que lon chalast et cedast un petit, à ce que les pauvres requeroyent, et que lon relaschast un peu la trop roide severité des loix : les autres mainteindrent le contraire, entre lesquelz fut Martius, alleguant que le pis qui fust en cela n'estoit pas la perte d'argent, que viendroyent à souffrir ceulx qui en avoyent presté : mais que c'estoit un commencement de desobeïssance, et un essay de l'insolence et audace d'une commune, qui vouloit abolir les loix, et mettre tout en confusion : pourtant que le senat, s'il estoit sage, devoit prouveoir à l'esteindre de bonne heure, et amortir dès son commencement.

VIII. Le senat fut en peu de jours assemblé par plusieurs fois là dessus, sans que toutefois il y eust resolution quelconque : ce que voyans les pauvres et menues gens, se banderent un jour ensemble, et s'entredonnans courage les uns aux autres, aban-

donnerent la ville, et s'allerent planter dessus une motte, qui s'appelle aujourdhuy le Mont sacré, le long de la riviere du Teveron, sans faire violence quelconque, ny autre demonstration de mutinement, sinon qu'ilz alloyent crians que de longue main aussi bien les riches les avoyent chassez de la ville, et que par toute l'Italie ilz trouveroyent de l'air et de l'eau, et lieu pour se faire enterrer : et qu'aussi bien demourans à Rome ilz n'avoyent rien d'avantage, sinon qu'ilz estoyent blecez et tuez en continuelles guerres et battailles, qu'ilz soustenoyent pour defendre l'opulence des riches. Le senat eut peur de ce departement, et envoya devers eulx les plus gracieux et les plus populaires vieillards qui fussent en toute leur compagnie, entre lesquelz Menenius Agrippa fut celuy qui porta la parole, et après plusieurs raisons franchement remonstrées, et plusieurs prieres doulcement exposées à ce peuple de la part du senat, finablement il termina sa harengue par une fable assez notoire, leur disant, « Que tous les membres du corps humain se muti-« nerent un jour contre le ventre, en l'accusant et « se plaignant de ce que luy seul demouroit assis « au milieu du corps sans rien faire, ny contribuer « de son labeur à l'entretenement commun, là où « toutes les autres parties soustenoyent de grands « travaux, et faisoyent de laborieux services pour « fournir à ses appetits : mais que le ventre se « moqua de leur folie, pource qu'il est bien vray, « disoit il, que je reçoy le premier toutes les viandes « et toute la nourriture qui fait besoing au corps de « l'homme, mais je la leur renvoye, et distribue

« puis après entre eulx. Aussi, dit il, seigneurs « citoyens Romains, pareille raison y a il du senat « envers vous : car les affaires qui y sont bien « digerez, et les conseils bien examinez sur ce qui est « utile et expedient pour la chose publique, sont « cause des profits et des biens qui en vienent à un « chascun de vous. »

IX. Ces remonstrances les addoulcirent, moyenant que le senat leur ottroya que par chascun an s'esliroyent cinq magistrats, que lon appelle maintenant les tribuns du peuple, lesquelz auroyent charge de soustenir et defendre les pauvres que lon voudroit fouler et opprimer. Si furent eleus les premiers tribuns ceulx qui avoyent esté autheurs et conducteurs de ceste sedition, Junius Brutus, et Sicinius Vellutus : et aussi tost que la ville fut ainsi retournée en union et concorde, le peuple incontinent reprit les armes, monstrant avoir bonne envie de mieulx faire que jamais, et d'obeïr aux magistrats affectueusement en ce qu'ilz leur commanderoyent pour la guerre. Et Martius encore qu'il ne fust pas gueres content de veoir la puissance du peuple augmentée, attendu que c'estoit au prejudice et à la diminution de la noblesse, et qu'il en veist les autres nobles et patriciens passionnez de mesme luy, toutefois il les admonesta « de ne se monstrer « pas moins affectionnez à prendre les armes, et à « combattre pour la chose publique, que faisoit le « menu populaire, ains leur faire cognoistre par « effect, qu'ilz ne les surmontoyent pas tant en « richesse et puissance, comme ilz faisoyent en « prouesse et vaillance ».

X. Or y avoit il au païs des Volsques, contre lesquelz les Romains avoyent la guerre pour lors, une ville capitale et de principale auctorité qui s'appelloit Corioles, devant laquelle le consul Cominius alla mettre le siege. Parquoy tous les autres Volsques craignans qu'elle ne vinst à estre prise d'assault, s'assemblerent de tous costez pour l'aller secourir, en intention de donner la battaille aux Romains devant la ville mesme, à fin de les assaillir par deux endroicts. Ce qu'entendant le consul Cominius, divisa pareillement son armée en deux, et avec une partie s'en alla en personne au devant de ceulx qui venoyent de dehors, et laissa en son camp l'autre partie pour faire teste à ceulx qui voudroyent sortir de la ville, soubs la charge de Titus Lartius [1], l'un des plus vaillans hommes qui fussent pour lors entre les Romains. Parquoy les Coriolains faisans peu de compte de ceulx qui estoyent demourez au siege devant leur ville, feirent une saillie sur eulx, en laquelle pour le commencement ilz eurent du meilleur, tellement qu'ilz rembarrerent les Romains jusques dedans le fort de leur camp, là où se trouva Martius, lequel se jettant dehors avec peu de gens, meit en pieces les premiers des ennemis, auxquelz il s'addressa, et arresta tout court les autres, en ralliant et rappellant au combat à haulte voix les Romains qui avoyent tourné le dos, pource qu'il estoit tel, que Caton vouloit que fust l'homme de guerre, non seulement rude et aspre aux coups de main, mais aussi effroyable au son de la voix,

[1] Titus Larcius.

et au regard terrible à l'ennemy. Si y eut incontinent bonne trouppe de Romains qui se rallierent ensemble autour de luy, dont les ennemis s'espouventerent si fort qu'ilz reculerent arriere : mais Martius non content de cela, les poursuyvit et les chassa fuyans à val de roupte jusques dedans leurs portes : et là voyant que les Romains tiroyent le pied arriere pour le grand nombre de traicts et de flesches qu'on leur tiroit de dessus les murailles, et qu'il n'y en avoit un seul entre eulx, qui eust la hardiesse de penser seulement à se lancer pesle mesle quand et les fuyans dedans la ville, pource qu'elle estoit pleine de gens de guerre, tous bien armez, il les encouragea de faict et de parole, en leur criant que la fortune avoit ouvert les portes plus pour les poursuyvans, que pour les fuyans : toutefois il n'y en eut gueres qui prissent pour cela cueur de le suyvre : mais luy mesme à travers la presse des ennemis se jetta et poulsa jusques sur la porte, et entra dedans la ville parmy les fuyans, sans que personne de dedans ozast de prime face tourner visage, ny s'arrester pour lui faire teste : mais luy regardant autour de luy qu'il estoit entré peu de ses gens avec luy pour le secourir, et se voyant de tous costez enveloppé d'ennemis qui se rallioyent pour luy courir sus, il feit adonc, comme lon escrit, des prouesses qui ne sont pas croyables, tant de coups de main, que d'agilité et disposition de personne, et de hardiesse de courage, rompant et renversant tous ceulx sur lesquelz il se ruoit, de maniere qu'il en feit fouir les uns jusques aux plus reculez quartiers de la ville, les autres de

frayeur se rendirent et jetterent leurs armes en terre devant luy, et par ce moyen donnerent tout loisir à Lartius, qui estoit dehors, d'amener à seureté les Romains au dedans.

XI. Ainsi estant la ville prise, la pluspart des soudards se meit incontinent à piller, et à emporter et serrer le butin qu'ilz avoyent gaigné : mais Martius s'en courroucea bien aigrement, et cria qu'il n'y avoit point de propos, qu'eulx entendissent au pillage, et allassent çà et là cherchans dequoy s'enrichir, pendant que le consul et leurs concitoyens estoyent à l'adventure attachez à combattre contre leurs ennemis, et que soubs couleur de gaigner quelque butin, ilz cherchassent moyen de se tirer loing de l'affaire et du danger : toutefois quelques raisons qu'il sceust alleguer, il y en eut bien peu qui luy prestassent l'oreille. Parquoy prenant avec luy ceulx qui volontairement s'offrirent à le suyvre, il sortit de la ville, et prit son chemin vers le quartier où il entendit que le surplus de l'armée estoit allé, admonestant et priant souvent par le chemin ceulx qui le suyvoyent, de n'avoir point le cueur failly, et souvent tendant les mains au ciel, en priant les dieux de luy faire la grace qu'il se peust trouver à temps pour estre à la battaille, et arriver à poinct pour hazarder sa vie en defense de ses citoyens. Or estoit adonc la coustume entre les Romains, quand ilz estoyent rengez en battaille, et qu'ilz estoyent prests à prendre leurs pavois sur leurs bras, et à se ceindre par dessus leurs robbes, de faire aussi quand et quand leur testament sans rien en mettre

par escript, en nommant celuy qu'ilz vouloyent faire leur heritier en presence de trois ou de quatre tesmoings. Martius arriva justement sur le poinct que les soudards estoyent après à le faire de cette sorte, estans ja les ennemis si près, qu'ilz s'entrevoyoyent les uns les autres. Quand on l'apperceut ainsi qu'il estoit tout souillé de sang et trempé de sueur, avec petite suyte de gens, cela de prime face en troubla et estonna quelques uns : mais tantost après quand ilz le veirent courir avec une chere gaye[1] vers le consul, et luy toucher en la main, en luy recitant comment la ville de Corioles avoit esté prise, et que lon veit aussi que Cominius le consul le baisa et l'embrassa : adonc n'y eut il celuy qui ne reprist courage, les uns pour avoir ouy de poinct en poinct compter le succès de cest heureux exploit, et les autres pour le conjecturer à veoir leurs gestes de loing. Si se prirent tous à crier au consul qu'il feist marcher sans plus attendre, et commencer la charge.

XII. Martius luy demanda comment estoit ordonnée la battaille des ennemis, et en quel endroit estoyent leurs meilleurs combattans : le consul luy feit response qu'il pensoit que les bandes qui estoyent au front de leur battaille, estoyent celles des Antiates que lon tenoit pour les plus belliqueux, et qui ne cedoyent en hardiesse à nulz autres de l'ost des ennemis. « Je te prie « donques, luy repliqua Martius, et te requiers « que tu me mettes droit à l'encontre de ceulx « là. » Le consul luy ottroya, louant grandement

[1] Un visage gai.

sa bonne voulunté : et adonc Martius, quand les deux armées furent prestes à s'entrechocquer, se jetta assez loing devant sa trouppe, et alla charger si furieusement ceulx qu'il rencontra de front, qu'ilz ne luy peurent longuement faire teste : car il fendit incontinent, et entr'ouvrit l'endroit de la battaille des ennemis, où il donna : mais ceulx des deux costez se tournerent aussi tost les uns devers les autres pour l'envelopper et enserrer entre eulx : ce que le consul craignant, envoya soudain celle part les meilleurs combattans qu'il eust autour de sa personne. Si y eut adonc une fort aspre meslée à l'entour de Martius, et en peu d'heure y eut beaucoup d'hommes tuez sur la place. Mais à la fin les Romains y feirent si grand effort, qu'ilz forcerent et rompirent les ennemis, et les ayans rompus se meirent à les chasser, prians Martius qu'il se voulust retirer au camp, pource qu'il n'en pouvoit plus, tant il estoit las du travail qu'il avoit enduré, et des bleceures qu'il avoit receues : mais il leur respondit « que ce n'estoit « point aux victorieux à se rendre ny à avoir le « cueur failly », et courut luy mesme après les fuyans, jusques à ce que l'armée des ennemis fut entierement toute desconfite avec grand nombre de morts, et grand nombre de prisonniers aussi.

XIII. Le lendemain au matin Martius s'en alla devers le consul, et les autres Romains semblablement. Et là le consul montant dessus un tribunal, present tout son exercite, rendit graces convenables aux dieux pour une si grande et si glorieuse prosperité, puis tourna sa parole à Martius,

duquel premierement il loua et exalta la vertu à merveilles, tant pour ce qu'il, luy mesme, luy avoit veu faire, que pour ce que Martius[1] luy avoit racompté : et en fin luy dit que de tous les chevaux prisonniers, et autres biens qui avoyent esté pris et gaignez en grande quantité, il en choisist dix de chasque sorte à sa voulunté, avant que rien en fust distribué ny departy aux autres. Et oultre cela encore pour tesmoigner que ce jour là il avoit emporté le pris de prouesse sur tous les autres, luy donna de plus un beau et bon cheval avec tout son harnois et tout son equippage : ce que tous les assistans louerent et approuverent grandement. Mais Martius se tirant en avant, declara, « qu'il « recevoit bien le present du cheval, et estoit « très aise que son capitaine se contentast si ample- « ment de luy, et le louast si haultement, mais « que du demourant, qui estoit plus tost comme un « loyer mercenaire que recompense d'honneur, il « n'en vouloit point, ains se contentoit d'avoir « seulement sa part egale aux autres : sinon, dit « il, que je te demande une grace de plus, et te « prie de me la conceder, c'est que j'ay entre les « Volsques un hoste et ancien amy, homme de bien « et d'honneur, qui maintenant est prisonnier, « et au lieu qu'il souloit estre riche et opulent en « sa maison, se treuve maintenant pauvre captif « entre les mains de ses ennemis : mais de tous

[1] C'est une faute dans le texte grec, il faut corriger *Larcius*. Il s'agit de Titus Larcius, dont la valeur a été louée dans le chapitre x. Amyot avait reconnu cette erreur dans ses notes manuscrites.

« les maulx et malheurs qui de present l'environ-
« nent, il me suffit de le pouvoir exempter d'un
« seul, c'est de le garder qu'il ne soit point vendu
« comme esclave ».

XIV. Ces paroles de Martius ouyes, il se leva une clameur grande de toute l'assistance, et y en eut plus de ceulx qui admirerent son abstinence, en le voyant si peu meu d'avarice, que de ceulx qui haultlouerent sa vaillance : car ceulx mesmes qui avoyent quelque peu d'envie et de jalouzie à l'encontre de luy, pour le veoir ainsi honorer et louer extraordinairement, l'estimerent de tant plus digne, qu'on luy donnast encore plus grand loyer de sa valeur, que moins il en acceptoit : et aimerent plus en luy la vertu qui luy faisoit mespriser tant de biens, que celle pour laquelle, comme à personne digne, on les luy deferoit. Car plus fait à louer le sçavoir bien user des biens, que des armes : et plus encore fait à reverer le non les appeter, que le bien en user. Mais après que le bruit et la clameur de l'assemblée fut un peu appaisé, le consul Cominius se prit à dire, « Nous
« ne sçaurions, seigneurs, contraindre Martius
« d'accepter les presens que nous luy offrons, s'il
« ne luy plaist les recevoir : mais donnons luy en
« un si convenable au bel exploit qu'il a fait, qu'il
« ne le puisse pas refuser, et ordonnons que desor-
« mais il soit surnommé Coriolanus, si ce n'est
« que l'exploit mesme le luy ait donné avant
« nous. »

XV. Depuis ce jour là il porta tousjours ce troisieme nom là de Coriolanus : par où il appert

que le premier des noms que portoyent les Romains, comme Caius, estoit leur propre : le second, comme Martius, estoit le nom de la famille et maison : et le troisieme estoit un surnom, qui se donnoit ou pour quelque acte, ou quelque adventure notable, ou pour quelque marque de la face et forme du corps, ou pour quelque vertu : ne plus ne moins que les Grecs anciennement imposoyent aussi des surnoms aux princes, tirez ou de quelque acte memorable, comme quand ilz en ont nommé quelcun Soter et Callinicos, c'est à dire, sauveur et victorieux : ou de quelque marque apparente au visage, ou en la personne, comme Physcon et Grypos, c'est à dire, ventru ou qui a le ventre grand, et le nez aquilin : ou de quelque vertu, comme Evergetes et Philadelphos, c'est à dire, bienfaitteur, et aimant ses freres : ou de la felicité, comme Eudæmon, c'est à dire, l'heureux : car ainsi fut surnommé le second des Battes[1]. Et y a eu des roys à qui est demouré pour surnom le brocard de quelque moquerie, comme à l'un des Antigones qui fut surnommé Doson, c'est à dire, qui donnera, pource qu'il promettoit tousjours, et jamais ne donnoit, et l'un des Ptolomées qui fut appellé Lamyros[2], c'est à dire, plaisanteur et babillard. Et de ceste façon d'imposer les noms pris de quelque traict de moquerie, les Romains en ont plus usé que nulz autres, comme il y eut

[1] Ce furent les princes qui fonderent la ville de Cyrene. *Amyot.*

[2] Strabon, liv. XVII, pag. 1146, et Pline, liv. VI, ch. 30, le nomment Lathurus; et on trouve dans quelques manuscrits de Plutarque, *Lathyrus*, mot qui signifie une espèce de petits pois; ainsi ce surnom pourrait revenir à celui de Cicéron.

un Metellus qui fut surnommé Diadematus, c'est à dire, le bandé, pour ce qu'il porta longuement un bandeau à l'entour de sa teste, à cause d'un ulcere qu'il avoit au front : et en eut un autre de la mesme famille qui fut appellé Celer, c'est à dire, prompt, à cause qu'en bien peu de jours, après la mort de son pere, il feit veoir au peuple des combats de gladiateurs, c'est à dire, d'escrimeurs à oultrance, dont on trouva l'appareil pour la briefveté du temps admirable. Les autres ont eu des surnoms tirez de quelque accident de leur naissance, comme encore jusques aujourdhuy ilz appellent Proculeius celuy qui naist, son pere estant absent en voyage loingtain, et Posthumius celuy qui naist après la mort de son pere : et quand de deux frères jumeaux l'un meurt et l'autre survit, le survivant s'appelle Vopiscus. Aussi imposent ilz bien souvent des surnoms pris de quelque marque et accident du corps, comme Sylla, c'est à dire, couperosé[1] : Niger, noir : Rufus, roux : Cæcus, aveugle : Claudius, boitteux : faisans en cela sagement, d'accoustumer les hommes à n'estimer point que la perte de la veuë, ny autres telz accidents fortuits, qui peuvent advenir aux personnes, soyent choses reprochables ny honteuses, ains à y respondre franchement, comme à leurs vrais et propres noms, quand on les nomme par telles appellations : mais plus ample discours sur ceste matiere seroit mieulx convenable à un autre traitté qu'à cestuy-cy.

[1] Toutefois Sextus Pompeius escrit, que les hommes bruns s'appelloyent Sullæ. *Amyot.*

XVI. Au demourant ceste guerre achevée, les flatteurs du commun populaire susciterent de rechef une autre sedition, sans qu'ilz en eussent aucune nouvelle occasion, ny matiere de se plaindre qui fust juste : car ilz fonderent leur seconde mutination à l'encontre des nobles et patriciens, sur les maulx et malheurs qui estoyent necessairement ensuyviz de leurs divisions et seditions passées, pource que la plus part du territoire de Rome estoit demouré sans cultiver ny ensemencer, et si n'avoit on pas eu temps ny moyen de faire venir des bledz d'ailleurs, à cause des guerres : au moyen dequoy la charté y estoit très grande. Ainsi voyans ces harengueurs, qui alloyent gaignans la bonne grace du menu peuple, par telles flatteries, qu'il y avoit faulte de bledz en la ville, et quand bien il y en eust eu, que le commun peuple n'avoit point d'argent pour en achepter, ilz commencerent à semer des bruits faulx, et propos calumnieux à l'encontre des nobles, que pour se venger du pauvre peuple ilz avoyent expressement procuré et moyené que ceste grande charté advinst.

XVII. D'avantage, sur ces entrefaittes arriverent des ambassadeurs de la ville de Velitres, lesquelz offrirent leur ville au peuple Romain, et prierent que lon y envoyast de nouveaux habitans pour la repeupler, pource que la pestilence y avoit esté si cruelle, et y avoit fait mourir tant de gens, qu'il n'y estoit pas demouré la dixieme partie du peuple qui avoit accoustumé d'y estre. Si penserent les plus sages, que ceste necessité de ceulx

de Velitres venoit bien à propos, estimans estre necessaire, en si grande faulte de vivres, de descharger un peu la ville de Rome du grand nombre des habitans qui y estoyent : et si pensoyent bien amortir par mesme moyen ceste nouvelle sedition, en nettoyant la ville des plus seditieux et plus mutins, ne plus ne moins que d'une superfluité de mauvais humeurs qui causoyent ceste maladie. Parquoy les consulz feirent un rolle de ceulx qu'ilz entendoyent envoyer à Velitres, pour y habiter par forme de colonie, et feirent aussi tout ensemble une levée des autres, qui demouroyent à Rome, pour aller contre les Volsques, esperans appaiser par le moyen de la guerre au dehors, les seditions et dissensions du dedans, et cuidans que quand ilz se trouveroyent en armes dedans un mesme camp, en mesmes affaires, et en mesmes dangers, les pauvres parmy les riches, et les roturiers parmy les nobles, ilz en vivroyent plus paisiblement et plus amiablement les uns avec les autres. Mais Sicinius et Brutus deux populaires harengueurs s'opposerent à l'un et à l'autre, crians que les nobles, en ce faisant, couvroyent la plus inhumaine cruaulté du monde soubs le doulx et gracieux nom de colonie, pource qu'ilz envoyoyent leurs pauvres citoyens en une ville infecte de mauvais air et pestilent, pleine de corps morts non enterrez, pour demourer en la garde d'un dieu estranger, qui si cruellement avoit persecuté les siens : ce qui estoit tout autant, que s'ilz les alloyent precipiter en un abysme de malediction : et puis, comme s'il ne leur suffisoit pas de faire mourir aucuns

de leurs pauvres citoyens de faim, et jetter les autres à l'abandon de la peste, encore leur suscitoyent ilz une guerre vouluntaire, à fin qu'il n'y eust espece de misere et de mal, dont le pauvre peuple Romain ne fust affligé, pour ce qu'il se lassoit de servir aux riches.

XVIII. Le commun peuple estant abreuvé de telz langages, ne vouloit point comparoir quand on l'appelloit de la part des consulz pour faire les rolles de ceulx qui auroyent à aller à la guerre, et estoit aussi fort degousté de ceste nouvelle colonie, tellement que le senat ne sçavoit où il en estoit. Mais Martius, qui avoit ja acquis reputation grande, et estoit homme de cueur, avec ce qu'il estoit estimé et honoré de tous les plus gros de la ville, se meit à faire teste et à resister ouvertement à ces flatteurs de la commune : et quant au repeuplement de la ville de Velitres, encore le feirent ilz, en contraignant de partir soubs grosses peines à qui desobeïroit, ceulx ausquelz il estoit escheut par le sort d'y devoir aller : mais quant à la guerre, le peuple n'y vouloit aucunement entendre. Parquoy Martius prenant avec luy ses dependans, et ceulx qu'il peut induire par bonnes paroles à le suyvre, alla courir tout le territoire des Antiates, où il trouva force bledz, et y gaigna une grande quantité de butin, tant de bestail que de personnes prisonnieres, qu'il en emmena, sans qu'il en reteinst chose quelconque pour soy : et puis remena sains et saufs à Rome ceulx qui estoyent allez quand et luy, tous riches et chargez de pillage, dont les autres qui estoyent demourez à Rome, se

repentirent bien de ce qu'ilz ne l'avoyent suyvy, et portans envie à ceulx qui y avoyent si bien fait leurs besongnes, en vouloyent aussi mal à Martius, ayans grand despit de veoir sa reputation et son credit aller ainsi tous les jours de plus en plus en avant, à cause qu'ilz estimoyent que c'estoit au prejudice de la puissance du peuple.

XIX. Peu de temps après, il vint à demander le consulat, et fleschissoit desja la commune à sa requeste, ayant aucunement honte de rebuter et esconduire un personnage en noblesse de sang, et en prouesse de sa personne, le premier de toute la ville, et mesmement qui leur avoit fait tant et de si grands services : car la coustume estoit lors à Rome, que ceulx qui poursuyvoyent aucun magistrat et office public, quelques jours durans se trouvassent sur la place, ayans seulement une robbe simple sur eulx, sans saye dessoubs, pour prier et requerir leurs citoyens de les avoir pour recommandez quand ce viendroit au jour de l'élection, soit qu'ilz le feissent, ou pour emouvoir le peuple d'avantage le prians en si humble habit, ou pour pouvoir monstrer les cicatrices des coups qu'ilz avoyent receuz ès guerres pour la chose publique, comme certaines marques et tesmoignages de leur prouesse. Car il ne fault penser que ce fust pour crainte et souspeçon du menu populaire qu'il ne se laissast corrompre aux poursuyvans par distribution d'argent, que lon faisoit ainsi venir les poursuyvans sur la place en robbe simple, tous desceincts, et sans saye dessoubs, pour faire leur brigue : car ce a esté

bien tard et fort long temps depuis, que le vendre et l'achepter sont entrevenus ès elections des magistrats, et que les voix et suffrages des elisans se sont acheptez à pris d'argent. Mais aussi depuis que ceste corruption a une fois commencé ès elections des offices, elle est passée de main en main jusques aux sentences des juges, et jusques aux gens de guerre : tant qu'à la fin elle a esté cause de reduire la chose publique en monarchie, en asservant et assubjettissant les armes mesmes à l'argent. Pourtant me semble il, que celuy ne parla point sans raison, qui dit que, « Qui « premier feit des banquets et donna de l'argent au « menu peuple, fut celuy qui luy osta son autho- « rité et ruina la chose publique. » Mais ce mal là se coula peu à peu, et gaigna secrettement sans estre de long temps cogneu à Rome : car lon ne sçait pas qui fut le premier qui y achepta et corrompit les voix du peuple par argent, ny les sentences des juges : mais à Athenes on tient, que celuy qui premier donna de l'argent aux juges pour les corrompre, fut Anytus filz d'Anthemion, environ la fin de la guerre Peloponesiaque, estant accusé de trahison pour la reddition du fort de Pyle, lors que l'aage doré impollu et entier regnoit encore ès jugemens à Rome.

XX. Martius donques suyvant ceste coustume, monstroit plusieurs cicatrices sur sa personne des bleceures receuës en plusieurs battailles par l'espace de dixsept ans qu'il avoit continuellement tousjours esté le premier à la guerre : tellement qu'il n'y avoit celuy du peuple, qui n'eust en soy mesme

honte de refuser un si vertueux homme, et s'entredisoyent les uns aux autres, qu'il falloit, comment que ce fust, l'elire consul. Mais quand ce vint au jour de l'election, que Martius descendit en grande magnificence sur la place, accompagné de tout le senat, et ayant tous les plus nobles de la ville à l'entour de luy, qui poursuyvoient de le faire elire consul, avec plus chaude instance que chose qu'ilz eussent onques attentée, adonc l'amour et la bienvueillance de la commune commencea à se tourner en envie et en haine, avec ce qu'ilz craignoyent de mettre ce magistrat de souveraine puissance entre les mains d'un personnage si partial pour la noblesse, et qui avoit tant de credit et d'authorité entre les patriciens, de peur qu'il ne voulust oster au peuple entierement toute sa liberté : pour lesquelles considerations ilz refuzerent à la fin Martius, et furent deux autres poursuyvans declarez consulz : dequoy le senat fut fort desplaisant, et estima la honte de ce refus luy estre plus tost faitte, que non pas à Martius : lequel la prit encore plus aigrement, et la porta plus impatiemment, pource qu'il se laissoit le plus souvent aller à la cholere et à une obstinée opiniastreté, comme si c'eust esté grandeur de courage et magnanimité, n'ayant pas celle gravité, celle froideur et doulceur temperée par le jugement de bonne doctrine et de raison, qui est necessairement requise à un gouverneur d'estat politique, et n'entendant pas que la chose de ce monde, que plus doibt eviter un homme qui se veult mesler du gouvernement d'une chose pu-

blique, et converser entre les hommes, est l'opiniastreté, laquelle, comme dit Platon[1], demeure avec la solitude, c'est à dire, que ceulx qui se aheurtent obstineement à leurs opinions, et ne se veulent jamais accommoder à autruy, demeurent à la fin tous seuls : car il fault que qui veult vivre au monde, se rende amateur de patience, de laquelle aucuns mal advisez se moquent.

XXI. Aussi Martius estant homme ouvert de sa nature et entier, et qui ne fleschissoit jamais, comme celuy qui estimoit que vaincre tousjours et venir au dessus de toutes choses fust acte de magnanimité, non pas d'imbecillité et de foiblesse, laquelle poulse hors de la plus debile et plus passionnée partie de l'ame le courroux, ne plus ne moins que la matiere d'une apostume, il se retira en sa maison plein d'ire, de despit et d'amertume de cholere à l'encontre du peuple, là où tous les jeunes gentilzhommes, mesmement ceulx qui estoyent les plus courageux, et qui avoyent les esprits et les cueurs plus elevez pour la noblesse de leurs maisons, le suyvirent, ayans bien accoustumé de tout temps de l'accompagner et honorer : mais encore plus alors ils se rengerent autour de luy, et luy faisans compagnie mal à propos, luy aigrirent et enflammerent sa cholere encore d'avantage, en se plaignant et se doulant avec luy du tort qu'on luy avoit fait, pource que c'estoit leur capitaine et leur maistre qui les conduisoit à la guerre, et leur enseignoit tout ce qui appartient à la discipline militaire, allumant tout doulcement

[1] Dans sa lettre à Dion, tome III, p. 321.

une contention d'honneur et jalousie de vertu entre eulx, sans envie, en louant ceulx qui faisoyent bien.

XXII. En ces entrefaites arriva grande quantité de bledz à Rome, qui avoyent esté partie acheptez en Italie, et partie envoyez de la Sicile en don par Gelon le tyran de Syracuse, tellement que plusieurs en conceurent bonne esperance, s'attendans que quand et la charté des vivres deust aussi cesser la sedition civile. Si fut incontinent le senat assemblé, et le menu peuple tout aussi tost espandu à l'entour du palais, où le conseil se tenoit, attendant la resolution de ce qui s'y conclurroit, se promettant que ce qui auroit esté achepté, se vendroit à fort bon marché, et que ce qui auroit esté donné, se distribueroit aussi par teste sans en rien faire payer, mesmement pource qu'il y avoit aucuns des senateurs, qui estoyent à ce conseil, qui suadoyent d'ainsi le faire. Mais Martius se dressant en piedz, reprit adonques aigrement ceulx qui en cela vouloyent gratifier à la commune, « les ap-« pellant flatteurs du peuple et traistres à la « noblesse, et disant qu'ilz nourrissoyent et cou-« voyent à l'encontre d'eulx mesmes de mauvaises « semences d'audace et d'insolence, qui ja avoyent « esté jettées parmy le peuple, lesquelles ilz « devoyent plus tost avoir estouffées et suffo-« quées à leur naissance, s'ilz eussent esté bien « conseillez, non pas endurer que le peuple se « fortifiast à leur prejudice par un magistrat de « si grande puissance et authorité, que celuy qu'on « leur avoit concedé, attendu qu'il leur estoit

« desja redoubtable, par ce qu'il obtenoit tout « ce qu'il vouloit, et ne faisoit rien s'il ne luy « plaisoit, et n'obeïssoit plus aux consulz, ains « vivoit en toute licence sans recognoistre aucun « superieur, qui luy commandast, sinon les chefz « mesmes et autheurs de leurs partialitez qu'il « appelloit ses magistrats. Pourtant disoit il, « que ceulx qui conseilloyent et estoyent d'advis « que lon feist des données publiques, et distribu- « tions gratuites de blez à la commune, ainsi « comme lon faisoit ès citez grecques, où le peuple « avoit plus absolue puissance, ne faisoyent autre « chose que nourrir la desobeïssance du commun « populaire, laquelle en fin de compte se termi- « neroit à la ruine totale de la chose publique : « car ja ne penseront ilz pas que ce soit en recom- « pense de leurs services, veu qu'ilz sçavent bien « que tant de fois ilz ont refusé d'aller à la guerre « quand il leur a esté commandé : ny de leurs « mutineries, quand ilz s'en sont allez d'avec nous, « en quoy faisant ilz ont trahy et abandonné leur « païs : ny des calumnies que leurs flatteurs leur « ont mis en avant, et que eulx ont approuvées « et receuës à l'encontre du senat : ains ne fau- « dront pas d'estimer que nous leur donnons et « concedons cela en chalant la voile, pource que « nous les craignons, et que nous les flattons, de « maniere que leur desobeïssance en ira tousjours « augmentant de pis en pis, et ne cesseront jamais « de susciter nouveaux mutinemens et nouvelles « seditions. Pourtant seroit-ce à nous une trop « grande folie d'ainsi le faire : ains, au contraire,

« si nous sommes sages, nous leur devons oster « leur tribunat, qui est tout evidemment la des- « truction du consulat, et la division de ceste « ville, laquelle par ce moyen n'est plus une, « comme elle souloit estre, ains vient à estre « demembrée en deux partialitez, qui entretien- « dront tousjours discorde et dissention entre « nous, et jamais ne permettront que nous re- « tournions en union d'un mesme corps. »

XXIII. En deduisant ces raisons, et plusieurs autres semblables, Martius eschauffa merveilleusement en son opinion tous les jeunes hommes, et presque tous les riches, de maniere qu'ilz crioyent qu'il estoit seul en toute la ville qui ne fleschissoit ny ne flattoit point le menu populaire. Seulement y en avoit il quelques uns des vieux qui luy contredisoyent, se doubtans bien qu'il en pourroit advenir quelque inconvenient, comme il n'en advint aussi rien de bon : pource que les tribuns du peuple, qui estoyent presens à ceste consultation du senat, quant ilz veirent que l'opinion de Martius à la pluralité des voix l'emportoit, se jetterent hors du senat emmy la tourbe de la commune, crians au peuple à l'aide, et que lon s'assemblast pour les secourir. Si se feit incontinent une tumultueuse assemblée de peuple, en laquelle publiquement furent recitez les propos que Martius avoit tenuz au senat : dont la commune se mutina si fort, qu'il s'en fallut bien peu, que sur l'heure mesme elle n'allast en fureur courir sus à tout le senat : mais les tribuns jetterent toute la charge sur Martius seulement, et quand et quand l'en-

voyerent sommer par leurs sergens, qu'il eust à comparoir tout promptement en personne devant le peuple, pour y respondre des paroles qu'il avoit dittes au senat.

XXIV. Martius rechassa fierement les officiers qui luy feirent ceste sommation : et adonc eulx mesmes y allerent en personnes, accompagnez des ædiles pour l'amener par force : et de faict meirent les mains sur luy : mais les nobles patriciens se bendans à l'entour de luy, repoulserent les tribuns arriere, et battirent à bon esciant les ædiles : et pour lors la nuict, qui survint là dessus, appaisa le tumulte. Mais le lendemain au matin les consulz voyans le peuple mutiné accourir de toutes parts en la place, eurent peur que toute la ville n'en tumbast en combustion, et assemblans le senat à grande haste remonstrerent qu'il falloit adviser d'appaiser le peuple par doulces paroles, et l'addoulcir par quelques gracieux decrets en sa faveur : et que s'ilz estoyent sages, ilz devoyent penser qu'il n'estoit pas lors saison de s'opiniastrer, ny de contester et combattre pour l'honneur à l'encontre d'une commune, pource qu'ilz estoyent tumbez en un poinct de temps fort dangereux, et où ilz avoyent besoing de se gouverner discrettement, en y donnant quelque provision amiable, et promptement. La plus grande partie des senateurs qui assisterent à ce conseil trouva ceste opinion la plus saine, et s'y accorda : au moyen dequoy les consulz sortans hors du senat allerent parler au peuple le plus doulcement et le plus gracieusement qu'ilz peurent, et addoulcirent la fureur de

son courroux, en justifiant le senat des calumnies que lon luy mettoit sus à tort, et usant de moderation grande à leur remonstrer et les reprendre des faultes qu'ilz avoyent faittes. Au demourant quant à la vente des bledz, ilz leur promirent que pour le pris ilz n'auroyent point de different avec eulx.

XXV. Ainsi estant la plus part du peuple appaisée, et donnant à cognoistre par le bon silence qu'il faisoit, et la paisible audience qu'il donnoit, qu'il se rendoit, et avoit aggreable ce que les consulz disoyent, les tribuns du peuple se leverent adonc, qui dirent, que puis que le senat se rengeoit à la raison, le peuple aussi de son costé, entant que besoin seroit, reciproquement luy cederoit : mais nonobstant qu'il falloit que Martius vinst en personne respondre sur ces articles, « S'il avoit pas suscité et sollicité le « senat de changer l'estat present de la chose « publique, et oster au peuple l'authorité souve- « raine : Si ayant esté appellé en justice de par « eulx, il avoit pas par contumace desobeï : Si « finablement il avoit pas battu et oultragé les « ædiles sur la place mesme devant tout le monde : « et si en ce faisant il avoit pas, tant qu'en luy « estoit, suscité une guerre civile, et induit ses « citoyens à prendre les armes les uns contre les « autres. » Ce qu'ilz disoyent à l'une de ces deux fins, ou que Martius contre son naturel fust contraint de s'humilier, et abaisser la haultaineté et fierté de son cueur : ou bien, s'il perseveroit en son naturel, qu'il irritast si asprement la fureur

du peuple encontre luy, qu'il n'y eust jamais plus moyen de le reconcilier : ce qu'ilz esperoyent devoir plus tost advenir qu'autrement : et ne falloyent point à bien deviner, veu le naturel du personnage.

XXVI. Car il se presenta comme pour respondre à ce qu'on luy mettoit sus, et le peuple se teut et luy donna coye audience pour ouir ses raisons : mais au lieu qu'il s'attendoit d'ouir des paroles humbles et suppliantes, il commencea, non seulement à user d'une franchise de parler, qui de soy mesme est odieuse, et qui sentoit plus son accusation que sa libre defense, ains avec un ton de voix forte, et un visage rebarbatif monstra une asseurance approchante de mespris et de contemnement : dont le peuple s'aigrit et irrita fort asprement contre luy, monstrant bien qu'il avoit grand despit de l'ouir ainsi bravement parler, et qu'il ne le pouvoit plus souffrir. Et lors Sicinius le plus violent et le plus audacieux des tribuns du peuple, après avoir un peu conferé tout bas avec ses autres compagnons, prononcea tout hault en public, que Martius estoit condemné par les tribuns à mourir : et à l'instant mesme commanda aux ædiles qu'ilz le saisissent au corps, et le menassent tout promptement au chasteau sur la roche Tarpïene, pour de là le precipiter du hault en bas.

XXVII. Quand les ædiles vindrent à mettre les mains sur Martius pour executer le commandement qui leur estoit fait, il y eut plusieurs du peuple mesme à qui le faict sembla trop violent et cruel : mais les nobles ne se pouvans plus contenir, ains

estans par cholere transportez hors d'eulx mesmes, accoururent celle part avec grands cris pour le recourir, et repoulsans ceulx qui le vouloyent saisir au corps, l'enfermerent au milieu d'eulx, et y en eut quelques uns d'entre eulx qui tendirent les mains joinctes à la multitude du peuple, en les suppliant de ne vouloir pas proceder si rigoureusement : mais les paroles ny les cris ne servoyent de rien, tant le tumulte et le desordre estoit grand, jusques à ce que les parents et amis des tribuns, ayans advisé entre eulx qu'il seroit impossible d'emmener Martius pour le punir comme il avoit esté condemné, sans grand meurtre et grande occision des nobles, leur remonstrerent et persuaderent, qu'ilz ne procedassent point à ceste execution ainsi extraordinairement et violentement, en faisant mourir un tel personnage, sans luy faire preallablement son procès, et y garder forme de justice, et qu'ilz en remeissent le jugement aux voix et suffrages du peuple.

XXVIII. Adonc Sicinius s'arrestant un peu sur soy, demanda aux patriciens, pour quelle raison ilz ostoyent Martius d'entre les mains du peuple qui en vouloit faire la punition : et au contraire les patriciens luy demanderent, pour quelle raison ilz vouloyent eulx mesmes faire mourir ainsi cruellement et meschamment l'un des plus hommes de bien et des plus vertueux de la ville, sans y garder forme de justice, ne qu'il eust esté judiciellement ouy et condemné. « Or bien, dit adonc Sicinius, « s'il ne tient qu'à cela, ne prenez point là dessus « occasion ny couleur de querelle et de sedition

« civile à l'encontre du peuple : car il vous ottroye « ce que vous demandez, que son procès luy soit « fait judiciellement. Pourtant nous te donnons « assignation, dit il, en addressant sa parole à « Martius, à comparoir devant le peuple au troi- « sieme jour de marché prochainement venant, « pour te justifier et prouver que tu n'as point « forfait : sur quoy le peuple par ses voix donnera « la sentence. » Les nobles se contenterent pour lors de cest appointement, et leur suffit de pouvoir emmener Martius à sauveté.

XXIX. Ce pendant en l'espace de temps qu'il y avoit jusques au troisieme jour de marché prochain après, pource que le marché se tient à Rome de neuf en neuf jours, et l'appelle lon pour ceste cause en latin Nundinæ, survint la guerre contre les Antiates, laquelle leur donna esperance de faire aller en fumée ceste assignation, pensans que ceste guerre deust si longuement durer, que l'ire du peuple en seroit beaucoup diminuée, ou du tout amortie, pour les affaires et empeschemens de la guerre. Mais au contraire l'appointement fut incontinent fait avec les Antiates, et s'en retourna le peuple à Rome, là où les patriciens s'assemblerent et tindrent conseil par plusieurs fois entre eulx, pour adviser comment ilz feroyent pour n'abandonner point Martius, et ne donner point aussi d'occasion une autre fois aux tribuns de mutiner et soublever le peuple. Là Appius Clodius, qui estoit tenu pour l'un des plus aspres adversaires de la part populaire, leur predit et protesta qu'ilz ruineroyent l'authorité du senat,

et perdroyent la chose publique, s'ilz enduroyent que le peuple eust loy et authorité de pouvoir juger les nobles à la pluralité de ses voix. Au contraire, les plus vieux et plus populaires d'entre les nobles disoyent que le peuple, lors qu'il se verroit la puissance et l'authorité souveraine de mort et de vie en main, ne seroit point severe ny cruel, ains plus tost doulx et humain, et que ce n'estoit point pource qu'il mesprisast les nobles ny le senat, ains pource qu'il pensoit estre luy mesme mesprisé, qu'il vouloit avoir, comme par un reconfort et une prerogative d'honneur, ceste puissance de juger : de maniere qu'au mesme instant que lon cederoit l'authorité de juger par leurs voix, ilz poseroyent toute ire et toute envie de condemner.

XXX. Voyant donques Martius le senat en peine de se resouldre d'un costé pour la bonne affection que les nobles luy portoyent, et de l'autre costé pour la crainte qu'ilz avoyent du peuple, il demanda tout hault aux tribuns dequoy ilz entendoyent le charger et accuser. Les tribuns luy respondirent qu'ilz vouloyent monstrer comme il aspiroit à la tyrannie, et qu'ilz prouveroyent comme ses actions tendoyent à usurper domination tyrannique à Rome. Martius adonc se levant en pieds, dit « qu'il s'en alloit tout de ce pas pre-« senter vouluntairement au peuple pour se justi-« fier de ceste imputation, et s'il estoit trouvé « qu'il y eust seulement pensé, qu'il ne refusoit « aucune sorte de punition : moyenant, dit il, « que vous ne me chargiez que de cela, et que

« vous ne deceviez point le senat ». Ilz promeirent qu'aussi ne feroyent ilz : et soubs ces conditions fut le jugement accordé, et le peuple assemblé : là où tout premierement les tribuns voulurent à toute force, comment qu'il en fust, que le peuple procedast à donner ses voix[1] par les lignées, et non pas par les centenes, pource qu'en ceste maniere, la multitude des pauvres disetteux, et toute telle canaille qui n'a que perdre, et qui n'a regard quelconque de l'honnesteté devant les yeux, venoyent à avoir plus de force (à cause que les voix se comptoyent par teste) que n'avoyent les gens de bien et d'honneur, qui alloyent à la guerre, et qui de leurs biens soustenoyent les charges de la chose publique : et puis laissans le crime de la tyrannie affectée, qu'ilz n'eussent sceu prouver, ilz commencerent de rechef à mettre sus les propos que Martius avoit tenus au senat, empeschant que lon ne distribuast du bled à vil pris au menu peuple, et suadant au contraire de leur oster le tribunat : et pour le tiers le chargerent encore d'un nouveau crime, c'est qu'il n'avoit pas rapporté en commun le butin qu'il avoit gaigné à courir les terres des Antiates, ains l'avoit de son authorité propre distribué entre ceulx qui avoyent esté quand et luy en ceste course.

XXXI. Ce fut, à ce que lon dit, ce dequoy Martius se trouva le plus estonné, pource qu'il n'eust jamais estimé que lon luy eust deu imputer cela comme crime : au moyen dequoy il ne trouva point sur le champ de defense à propos pour s'en

[1] Par tribus, et non par centuries.

justifier, ains se meit à louer ceulx qui avoyent esté avec luy en ceste course : mais ceulx qui n'y avoyent point esté, se trouvans en bien plus grand nombre, crierent tant, et feirent tant de bruit, qu'il ne peut estre ouy. Finablement quant ce vint à recueillir les voix et suffrages des lignées, il s'en trouva trois de plus qui le condemnerent, et fut la peine de leur condemnation, bannissement perpetuel : de laquelle sentence, après qu'elle fut prononcée, le peuple eut si grande joye, que jamais pour battaille qu'il eust gaignée sur ses ennemis il n'avoit esté si aise, ny n'en avoit eu le cueur si elevé, tant il s'en alla de ceste assemblée satisfait et resjouy.

XXXII. Mais au contraire, le senat en demoura fort desplaisant et fort triste : se repentant infiniement, et se passionnant de ce que plus tost il ne s'estoit resolu de faire et souffrir toutes choses, que d'endurer que ce menu peuple abusast ainsi superbement et oultrageusement de son authorité. Si n'estoit point besoing de difference de vestemens, ny d'autres marques exterieures, pour discerner un populaire d'avec un patricien, car on le cognoissoit assez au visage : pource que celuy qui avoit chere joyeuse, estoit de la part du peuple, et celuy qui l'avoit triste et melancholique, estoit de la part de la noblesse : excepté Martius seul, lequel ny en sa contenance, ny en son marcher, ny en son visage, ne se monstra onques estonné ny ravalé de courage, ains entre tous les autres gentilzhommes qui se tourmentoyent de sa fortune, luy seul monstroit au dehors n'en sentir

passion aucune, ny avoir compassion quelconque de soymesme : non que ce fust par discours de raison, ou par tranquillité de meurs qu'il supportast patiemment et modereement son infortune, ains par une vehemence de despit, et d'un appetit de vengeance, qui le transportoit si fort qu'il sembloit ne sentir pas son mal : ce que le commun estime n'estre pas douleur, combien que ce le soit pourtant : car quand ceste douleur s'enflamme par maniere de dire, alors elle se tourne en despit, et perd adonc celle bassesse lasche et langoureuse qui luy est naturelle : et voilà pourquoy celuy qui est choleré semble remuant et actif, ne plus ne moins que celuy qui a la fiebvre semble chaleureux, comme si l'ame quand l'homme est en telle disposition s'enfloit, se grossissoit et s'estendoit.

XXXIII. Et qu'il soit vray que Martius fust ainsi lors affectionné, il le monstra bien tantost après evidemment par ses effects : car retourné qu'il fut en sa maison, après avoir dit adieu à sa mere et à sa femme, qu'il trouva plorantes et lamentantes à haults cris, et les avoir un peu reconfortées et admonestées de porter patiemment son inconvenient, il s'en alla incontinent droit à la porte de la ville accompagné d'un grand nombre de patriciens qui le suyvirent jusques là : et de là sans prendre chose quelconque, et sans requerir personne de rien qui soit, s'en alla avec trois ou quatre de ses adherens seulement, et fut quelques jours en ses maisons aux champs agité ça et là de divers pensemens telz que sa cholere les luy pouvoit subministrer : à la fin ne se pouvant

resoudre à rien qui luy fust honorable ny profitable, ains seulement à se venger des Romains, il proposa de leur susciter quelque grosse et lourde guerre de leurs plus proches voisins : si pensa que le meilleur seroit de tenter premierement et solliciter les Volsques, sachant qu'ilz estoyent encore puissans et d'hommes et de biens, et qu'ès pertes qu'ilz avoyent nagueres receues, ilz n'avoyent pas tant diminué de leurs forces, comme ilz avoyent augmenté leur rancune et leur envie de se venger des Romains.

XXXIV. Or y avoit il en la ville d'Antium un personnage nommé Tullus Aufidius, lequel tant pour ses biens que pour sa prouesse, et pour la noblesse de sa maison, estoit honoré comme un roy entre les Volsques, et sçavoit bien Martius qu'il luy vouloit plus de mal qu'à nul autre des Romains, pource que souventefois ès rencontres où ilz s'estoyent trouvez ilz s'estoyent menacez et desfiez l'un l'autre, et comme deux jeunes hommes courageux, qui avoyent une jalouzie et emulation d'honneur entre eulx, avoyent fait plusieurs bravades l'un à l'autre, de maniere que oultre la querelle publique ilz avoyent encore chargé une haine particuliere l'un contre l'autre. Ce neantmoins considerant que ce Tullus estoit homme de grand cueur, et qui desiroit plus que nul autre des Volsques, trouver quelque moyen de rendre aux Romains la pareille des maulx et dommages qu'ilz leur avoyent faits, il feit un acte qui tesmoigne bien ce que dit un poëte ancien estre veritable,

Difficile est à l'ire resister,
Car si elle a de quelque chose envie,
Elle ozera hardiment l'achepter
De son sang propre au peril de sa vie.

Aussi feit il : car il se desguisa d'une robe, et prit un accoustrement, auquel il pensa que lon ne le cognoistroit jamais pour celuy qu'il estoit, quand on le verroit en cest habit, et, comme dit Homere d'Ulysses,

Ainsi entra en ville d'ennemis [1].

XXXV. Il estoit ja sur le seoir quand il y arriva, et y eut plusieurs gens qui le rencontrerent par les rues, mais personne ne le recogneut. Ains s'en alla il droit à la maison de Tullus, là où de primsault il entra jusques au fouyer, et illec s'asseit sans dire mot à personne, ayant le visage couvert et la teste affublée : dequoy ceulx de la maison furent bien esbahis, et neantmoins ne l'ozerent faire lever : car encore qu'il se cachast, si recognoissoit on ne sçay quoy de dignité en sa contenance et en son silence, et s'en allerent dire à Tullus, qui souppoit, ceste estrange façon de faire. Tullus se leva incontinent de table, et s'en allant devers luy, luy demanda qui il estoit, et quelle chose il demandoit. Alors Martius se deboucha, et après avoir demouré un peu de temps sans respondre, luy dit : « Si tu ne me cognois point encore, Tullus, « et ne crois point à me veoir, que je sois celuy « que je suis, il est force que je me decelle et me « descouvre moymesme. Je suis Caius Martius,

[1] *Odyssée*, v. 246.

« qui ay fait et à toy en particulier, et à tous les
« Volsques en general, beaucoup de maulx, les-
« quelz je ne puis nier pour le surnom de Corio-
« lanus que j'en porte : car je n'ay recueilly autre
« fruict, ny autre recompense de tant de travaux
« que j'ay endurez, ny de tant de dangers ausquelz
« je me suis exposé, que ce surnom, lequel tes-
« moigne la malvueillance que vous devez avoir
« encontre moy : il ne m'est demouré que cela
« seulement, tout le reste m'a esté osté par l'envie
« et l'oultrage du peuple Romain, et par la las-
« cheté de la noblesse et des magistrats qui m'ont
« abandonné, et m'ont souffert dechasser en exil,
« de maniere que j'ay esté contraint de recourir
« comme humble suppliant à ton fouyer, non ja
« pour sauver et asseurer ma vie : car je ne me
« fusse point hazardé de venir icy, si j'eusse eu
« peur de mourir : mais pour le desir que j'ay de me
« venger de ceulx qui m'ont ainsi chassé, ce que
« je commence desja à faire, en mettant ma per-
« sonne entre tes mains. Parquoy si tu as cueur de
« te ressentir jamais des dommages que t'ont fait
« tes ennemis, sers toy maintenant, je te prie, de
« mes calamitez, et fais en sorte que mon adver-
« sité soit la commune prosperité de tous les Vols-
« ques, en t'asseurant que je feray la guerre en-
« core mieulx pour vous, que je ne l'ay jusques
« icy faitte contre vous, d'autant que mieulx
« la peuvent faire ceulx qui cognoissent les affaires
« des ennemis, que ceulx qui n'y cognoissent rien.
« Mais si d'aventure tu te rends et es las de plus
« tenter la fortune, aussi suis je quant à moy

« las de plus vivre : et ne seroit point sagement « fait à toy, de sauver la vie à un qui jadis t'estoit « mortel ennemy, et qui maintenant ne te sçauroit « plus de rien profiter ne servir. »

XXXVI. Tullus ayant ouy ces propos, en fut merveilleusement aise, et luy touchant en la main, luy dit : « Leve toy, Martius, et ayes bon courage : car « tu nous apportes un grand bien en te donnant à « nous : au moyen de quoy tu dois esperer de plus « grandes choses de la communaulté des Vols- « ques. » Si le festoya pour lors, et luy feit bonne chere, sans autrement parler d'affaires : mais aux jours ensuyvans puis après, ilz commencerent à consulter entre eulx des moyens de faire la guerre.

XXXVII. De l'autre costé, la ville de Rome estoit en grande combustion pour l'inimitié d'entre les nobles et la commune, mesmement depuis la condemnation de Martius, et venoyent tous les jours les presbtres, les devins, et jusques aux personnes privées, denoncer au conseil des signes et prodiges celestes, qui meritoyent bien que lon y pensast, et que lon y prouveust soigneusement, entre lesquelz il en advint un tel : Il y avoit un citoyen Romain, nommé Titus Latinus, personnage de petite qualité, mais au demourant, homme de bien, vivant doulcement, sans superstition quelconque, et moins encore de vanité et de mensonge. Cestuy eust une vision en dormant, par laquelle il luy fut advis que Jupiter s'apparut à luy, et luy commanda d'aller signifier au senat, que lon avoit fait marcher devant sa procession un très mauvais et très desplaisant danseur, et disoit que pour la premiere fois que

ceste vision s'estoit representée à sa fantasie, il n'en avoit pas fait compte, et luy estant encore retournée, il ne s'en estoit pas gueres plus soucié : mais qu'à la fin, il avoit veu mourir devant ses yeux un sien filz bien conditionné : et que soudainement il luy estoit pris un relaschement de tous ses membres, de maniere qu'il en estoit demouré tout impotent et perclus : et de faict il recita toute ceste histoire en plein senat dessus un petit grabat, sur lequel il s'estoit fait porter à bras, et ne l'eut pas plus tost achevé de compter, qu'il sentit incontinent son corps avoir recouvré son accoustumée vigueur, de maniere qu'il se leva à l'heure mesme sur ses jambes, et s'en retourna de son pied, sans que personne luy aidast, en sa maison.

XXXVIII. Le senat estonné de ceste merveille, feit diligente inquisition du faict, et trouva que c'estoit une telle chose : Il y avoit eu quelcun qui avoit livré entre les mains d'autres esclaves, un sien serf qui l'avoit offensé, et leur avoit commandé de le passer à travers la place en le fouettant tousjours, et puis après le faire mourir : et ainsi comme ilz estoyent après, et qu'ilz deschiroyent le pauvre homme à coups de fouet, il se tournoit, remuoit et demenoit estrangement pour la douleur qu'il sentoit. La procession par cas d'adventure survint là dessus, et y eut plusieurs des assistans qui en furent scandalizez et marris, disans que ce spectacle là n'estoit point plaisant à veoir, ny telz gestes honnestes à rencontrer : mais pour cela on n'en feit autre chose, que blasmer et maudire celuy qui faisoit ainsi cruellement punir un sien esclave. Car les

Romains usoyent alors de grande equité envers leurs esclaves, pour autant que eulx mesmes travailloyent de leurs propres mains, et vivoyent avec eulx, et de mesme eulx, ce qui estoit cause qu'ilz les en traittoyent plus humainement et plus familierement : car l'une des plus grandes peines qu'ilz feissent endurer à un esclave quand il avoit failly, estoit, qu'ilz luy faisoyent porter sur ses espaules un bois fourchu que lon met soubs le limon d'un chariot pour le soustenir, et le faisoyent ainsi passer par devant tous leurs voisins. Celuy qui avoit une fois souffert cela, et que lon avoit veu en cest estat, estoit decrié en tout le voisinage et toute la contrée, de maniere que lon ne se fioit plus en luy, et l'appelloit on Furcifer, à cause que les Latins appellent ce bois là qui soubstient le limon d'un chariot, Furca, c'est à dire, fourche.

XXXIX. Quand donques Latinus eut fait au senat le recit de la vision qui luy estoit advenue, on fut en doubte qui pouvoit estre ce mauvais et mal plaisant danseur, qui auroit marché devant la procession, et lors il souvint à quelques uns des assistans de ce pauvre esclave que lon avoit ainsi passé fouettant à travers la place, et que puis après on avoit fait mourir : et ce qui leur en feit souvenir, fut l'estrange et non accoustumée maniere de sa punition. Si furent là dessus les presbtres enquis : qui tous d'un accord furent d'advis que c'estoit celuy là, et en fut le maistre de l'esclave puny, et recommencea lon de nouveau la procession et tous les autres spectacles en l'honneur de Jupiter.

XL. En quoy lon peut veoir que le roy Numa

institua sagement toutes autres choses appartenantes au service des dieux, et mesmement ceste coustume qu'il establit pour rendre ses citoyens attentifz aux cerimonies de la religion : car toutefois et quantes que les magistrats, les presbtres et ministres de la religion font quelque chose appartenante au service divin et à l'honneur des dieux, il y a tousjours un herault qui marche devant, criant à haulte voix, Hoc age, qui vault autant à dire comme, fais cecy : et leur est un commandement de vacquer attentifvement aux choses divines, sans y entremesler parmy autre action quelconque, ny entendre ce pendant à autre occupation, comme sachant bien que la pluspart de ce que les hommes font, c'est par une maniere de force et de contrainte. Mais les Romains ont bien accoustumé de recommencer de nouveau les sacrifices, les processions, jeux et autres spectacles qui se font en l'honneur des dieux, non seulement pour telle occasion, ains pour autres aussi encore beaucoup plus legeres, comme pource qu'en une procession, où l'on trainnoit par la ville, des images des dieux, et autres telles reliques sacrées sur des [1] brancars, qui s'appellent Thensæ en latin, l'un des chevaux qui les tiroyent, faillit à tirer, et que d'autre part le chartier prit les renes de la bride avec la main gauche, ilz ordonnerent que toute la procession seroit de nouveau recommencée : et depuis encore de plus fresche memoire ilz refeirent par trente fois un mesme sacrifice, pource qu'il leur sembla qu'il y estoit tousjours survenu quelque default ou quelque

[1] Les *thensæ* étaient des chars et non des brancards.

erreur et empeschement, tant estoyent les Romains religieux et devots envers les dieux.

XLI. Au demourant, Tullus et Martius parlerent l'un devant l'autre secrettement aux principaux hommes de la ville d'Antium, leur remonstrans que l'occasion se presentoit de rompre la guerre contre les Romains, ce pendant qu'ilz estoyent en dissention les uns contre les autres. Ilz respondirent qu'ilz auroyent honte de la rompre, attendu qu'il y avoit trefves jurées entre eulx pour l'espace de deux ans : mais en ces entrefaittes les Romains feirent un acte qui leur en donna bien grande occasion : car un jour de feste, en laquelle il se faisoit à Rome des jeux publiques, pour quelque suspition ou calumnieuse imputation, ilz feirent à son de trompe commandement aux Volsques, qu'ilz eussent à vuider de la ville de Rome avant que le soleil fust couché. Aucuns disent que ce fut par une ruse et tromperie de Martius, qui envoya à Rome devers les magistrats un faulx accusateur attiltré, qui leur donna à entendre que les Volsques avoyent conspiré de leur courir sus pendant qu'ilz seroyent à veoir les jeux, et aussi de mettre le feu dedans la ville. Ce cry public rendit tous les Volsques universellement encore plus indignez à l'encontre des Romains qu'ilz n'estoyent au paravant, et Tullus faisant la chose plus griefve, les irrita tellement, qu'à la fin ilz envoyerent à Rome leurs ambassadeurs sommer les Romains de leur rendre toutes les terres et toutes les villes qu'ilz leur avoyent ostées par le passé. Les Romains ceste sommation ouïe s'en courroucerent, et ne respondirent autre chose,

sinon, que si les Volsques prenoyent les armes les premiers, les Romains les poseroyent les derniers.

XLII. Incontinent que les ambassadeurs furent de retour, et eurent fait leur rapport de ceste response, Tullus feit tenir une assemblée generale de toute la communaulté des Volsques, en laquelle la guerre fut arrestée et conclue contre les Romains. Quoy fait Tullus leur conseilla qu'ilz appellassent Martius à leur service, sans avoir desfiance de luy pour la souvenance du passé, et qu'ilz se fiassent hardiment en luy, pource qu'il leur feroit plus de profit en combattant pour eulx, qu'il ne leur avoit fait de dommage en combattant contre eulx. Ainsi fut Martius appellé qui parla si bien devant toute l'assistance, qu'il en fut estimé non moins eloquent que belliqueux et vaillant, et homme qui entendoit très bien le faict de la guerre, ayant la hardiesse conjoincte avec le bon sens et le bon entendement. Si furent luy et Tullus creez capitaines generaulx de la communaulté des Volsques, avec puissance et authorité souveraine en la conduitte de ceste guerre : et craignant que la longueur du temps qu'il falloit pour mettre sus l'armée entiere, et tout l'equippage des Volsques, ne luy ostast le moyen d'executer ce qu'il avoit deliberé, il laissa commission aux autres magistrats et principaux personnages de la ville, qu'ilz assemblassent le demourant des forces, et donnassent ordre aux provisions necessaires pour le camp, et luy avec les plus deliberez qui s'accorderent de le suyvre promptement sans faire monstre quelconque, entra soudainement à main armée dedans les terres des Romains, avant

que lon s'en doubtast à Rome, tellement que les Volsques trouverent aux champs tant de butin qu'ilz ne pouvoyent pas fournir, et estoyent las d'en serrer, emmener et despendre tant en leur camp : toutefois le moindre effect de ceste course, fut le gain du pillage, et le degast et dommage fait aux terres des Romains. Car le but principal où il visoit, estoit d'augmenter tousjours de plus en plus l'inimitié et la dissention qui estoit entre les nobles et le peuple au moyen dequoy, en faisant destruire, gaster et ruiner tout le demourant, il feit soigneusement contregarder les terres et possessions des nobles, ne permettant pas que lon y feist aucun dommage, ne que lon y prist chose quelconque : qui fut cause qu'ilz entrerent en querelles et seditions, les uns contre les autres, plus grandes que jamais, reprochans les nobles aux populaires qu'ilz avoyent injustement dechassé un si puissant homme, et les populaires accusans les nobles de l'avoir sollicité à leur venir faire la guerre pour se venger d'eulx, à fin d'avoir ce contentement de veoir piller et brusler leurs biens devant leurs yeux, pendant qu'eulx seroyent otieux spectateurs de leurs pertes et malheurs en toute seureté, attendu que ceste guerre ne se faisoit pas contre eulx, et qu'ilz avoyent au dehors l'ennemy mesme qui leur gardoit leurs biens.

XLIII. Ayant donques Martius fait ce premier exploit, qui servoit grandement aux Volsques pour les asseurer, et leur faire moins redoubter les Romains, il les remena à sauveté sans rien perdre en leurs maisons : puis quand toute leur puissance, qui

se trouva très grande, et en bonne devotion de bien faire, fut assemblée en un camp, ilz adviserent d'en laisser une partie au païs pour la garde d'iceluy, et avec l'autre partie aller faire la guerre aux Romains. Si donna Martius le chois à Tullus de prendre de ces deux charges celle qui luy plairoit le plus. Tullus feit response qu'il avoit cogneu par experience, que Martius n'estoit en vaillance de rien moindre que luy, mais qu'en toutes battailles et rencontres il avoit tousjours eu meilleure fortune que luy : et pource, que son advis estoit, qu'il prist la charge de conduire ceulx qui iroyent faire la guerre hors du païs, et que ce pendant luy demoureroit à la maison, pour prouveoir à la seureté des villes de leur païs, et aussi pour fournir au camp, ce qui leur feroit besoing.

XLIV. Ains Martius estant plus fort que devant, tira premierement vers la ville de Circées peuplée par les Romains, laquelle se rendit vouluntairement, et pource ne souffrit aucun dommage : et de là entra sur les terres des Latins, esperant que ce seroit là où les Romains le viendroyent combattre pour defendre les Latins, qui estoyent leurs alliez, et qui par plusieurs fois leur avoyent envoyé demander du secours. Mais d'un costé le peuple estoit mal affectionné à y aller : et d'autre costé les consulz n'ayans plus gueres à estre en leur office, ne se vouloyent pas hazarder pour si peu de temps : de maniere que les ambassadeurs des Latins s'en retournerent sans rien faire. Parquoy Martius adonc s'adressa aux villes, et ayant pris à force celles des Toleriniens, Vicaniens, Pedaniens et

Bolaniens, qui se voulurent defendre, il pilla les biens, et prit les personnes prisonnieres : et au contraire, ceulx qui vouluntairement se rengerent de son costé, il employa toute la diligence qui luy fut possible, à prouveoir qu'ilz ne peussent estre aucunement endommagez, non pas à son desceu mesme, en esloignant son camp le plus qu'il pouvoit de leurs terres. Mais ayant pris d'assault la ville de Boles, qui n'est qu'à six lieuës de Rome, il y gaigna une infinie quantité de butin, et feit mettre à l'espée tous les hommes qui estoyent en aage de porter armes : quoy entendans les autres Volsques, qui avoyent esté ordonnez pour demourer à la defense du païs, ne se peurent plus contenir, ains s'en coururent avec leurs armes au camp de Martius, disans qu'ilz ne recognoissoyent autre superieur ny autre capitaine que luy : au moyen dequoy sa renommée s'alloit espandant par toute l'Italie, et luy donnoit on par tout la louange et la gloire de très excellent capitaine, attendu que sa vertu par la transposition d'une seule personne des uns aux autres avoit apporté un si estrange et si soudain changement aux affaires.

XLV. Ce pendant les choses à Rome alloyent en grande confusion : car de sortir pour combattre l'ennemy, ilz n'en vouloyent ouir parter, ains estoyent tous les jours bendez en picque les uns contre les autres, et n'oyoit on que seditieuses paroles des nobles contre le peuple, et du peuple contre les nobles, jusques à ce que les nouvelles vindrent que les ennemis avoyent mis le siege devant la ville de Lavinium, en laquelle estoyent les temples et

images de leurs dieux tutelaires, et de là où ilz estoyent ancienement issus, pource que ce fut la premiere ville qu'Æneas à son arrivée fonda en Italie. Si prit adonc soudainement au peuple une merveilleuse mutation de voulunté, et encore plus estrange et plus extraordinaire aux nobles, pource que le peuple voulut que lon abolist et cassast la condemnation de Martius, et que lon le rappellast : surquoy le senat estant assemblé, fut de contraire opinion, et empescha qu'il ne se feist, soit ou par une opiniastreté de se vouloit formaliser contre tout ce que le peuple desiroit, ou pource qu'il ne voulust point que ce personnage retournast par la grace et le benefice du peuple, ou bien pource que ja ilz fussent à bon esciant indignez et courroucez contre luy, à cause que n'ayant pas esté offensé de tous, il couroit neantmoins sus à tous, et se monstroit par effect ennemy tout oultre de son païs, combien que la meilleure et plus saine partie d'iceluy fust bien desplaisante et marrie du tort qu'on luy avoit fait, et s'en teint pour oultragée comme luy.

XLVI. Ceste resolution du senat estant publiée, le peuple se trouva lié, pource qu'il ne pouvoit rien authoriser ny confirmer par ses voix, qui n'eust esté premierement proposé et digeré au senat. Mais Martius en ayant entendu la nouvelle, fut encore bien plus irrité et plus indigné que paravant, tellement qu'il leva incontinent son siege de devant la ville de Lavinium, et tirant droit à celle de Rome, en alla loger à deux lieues et demie près, en un lieu qui s'appelle les Fosses Chlœlienes. Ces approches de si près meirent la ville de Rome en grand trouble et

en grand effroy : mais toutefois elles appaiserent aussi pour lors les seditions et dissentions qui estoyent entre les parties : car il n'y eut plus personne, ny des magistrats, ny du senat, qui ozast contredire à l'opinion du peuple, touchant le rappel de Martius, ains voyans les femmes effroyées courir çà et là par la ville, les temples des dieux pleins de vieilles gens qui ploroyent à chauldes larmes en faisant leurs prieres et oraisons, et brief qu'il n'y avoit en toute la ville celuy qui eust le sens rassis, ny la hardiesse de prouveoir à chose aucune salutaire, alors ilz furent tous d'advis que le peuple avoit bonne raison de vouloir rappeller et raccointer Martius, et que le senat au contraire faisoit une grande faulte d'entrer en courroux et en cholere contre luy, alors qu'il estoit plus tost saison d'en sortir. Ainsi furent ilz tous unanimement d'advis, que lon envoyast ambassadeurs devers luy, pour luy faire entendre, comme ses citoyens le rappelloyent et le restituoyent en ses biens, et le supplioyent de les delivrer de ceste guerre.

XLVII. Ceulx qui y furent envoyez de la part du senat, estoyent familiers amis de Martius, lesquelz s'attendoyent bien d'avoir, pour le moins à leur arrivée, un doulx et gracieux recueil de luy, comme de leur parent et familier amy : mais ilz n'y trouverent rien de semblable, ains furent menez à travers le camp jusques au lieu où il estoit assis dedans sa chaire, avec une grandeur et une gravitè insupportable, ayant les principaux hommes des Volsques autour de soy : si leur commanda de dire tout hault la cause de leur venue : ce qu'ilz feirent

ès plus honestes et plus gracieuses paroles qu'il leur fut possible, avec le geste et la contenance de mesme. Puis quand ilz eurent achevé de parler, il leur respondit aigrement et en cholere, quant à ce qui touchoit au tort que lon luy avoit fait : et comme capitaine general des Volsques, leur dit, qu'ilz eussent à rendre et restituer aux Volsques, toutes les villes et les terres qui leur avoyent esté ostées ès guerres precedentes, et au demourant, leur decerner pareil honneur et droit de bourgeoisie à Rome, comme ilz l'avoyent ottroyé aux Latins : pource qu'il n'y avoit autre moyen asseuré pour sortir de la guerre à faict, sinon avec conditions egales et raisonnables, et leur donna terme pour en deliberer, et s'en resouldre, l'espace de trente jours.

XLVIII. Les ambassadeurs s'en retournerent avec ceste response : et luy tout aussi tost retira son armée hors du territoire de Rome. Ce qui fut la premiere charge que luy meirent sus ceulx d'entre les Volsques, qui portoyent envie à sa gloire, et ne pouvoyent supporter son authorité : entre lesquelz Tullus mesme en fut un, non qu'il eust particulierement receu aucun tort ny desplaisir de Martius, ains seulement estant picqué de ceste passion humaine, qu'il luy desplaisoit de veoir sa reputation de tout poinct obscurcie par celle de Martius, et de se veoir en moins de compte envers les Volsques qu'il n'avoit esté au paravant, attendu qu'ilz avoyent en si grande estime Martius, qu'ilz pensoyent en luy seul avoir tout, et vouloyent que leurs autres gouverneurs et capitaines se contentassent du

credit et de l'authorité qu'il luy plairoit leur departir. Delà donques commencerent à sourdre les premieres murmurations et accusations secrettes à l'encontre de luy : pource que les autres particuliers capitaines se bendans ensemble contre luy, s'en courrouceoyent et alloyent disans, que ce delogement estoit une vraye trahison, non point de villes, de places, ny d'armées, ains du temps et de l'occasion, qui estoit perte de plus grande consequence, pource que c'estoit ordinairement ce qui faisoit ou perdre ou conserver cela et toute autre chose.

XLIX. Ayant donné trente jours de surseance d'armes à l'ennemy, expressement pource que la guerre n'a point accoustumé de prendre grandes mutations, en moindre espace de temps que celuy là, toutefois Martius ne laissa pas couler ce temps là sans rien faire, ains alla cependant gaster et destruire les terres des alliez des ennemis, où il prit sept villes grandes et bien peuplées, sans que les Romains ozassent jamais se mettre aux champs pour les aller secourir : tant estoyent leurs cueurs espris de desfiance, et mal affectionnez à la guerre : de maniere qu'ilz ressembloyent proprement aux corps qui sont demourez perclus de leurs membres, et qui par quelque paralysie ont perdu tout mouvement et tout sentiment.

L. Parquoy le temps de la trefve expiré, Martius estant retourné sur leurs terres avec toute sa puissance, ilz renvoyerent de rechef une autre ambassade vers luy, le supplier de vouloir appaiser son courroux et emmener les Volsques hors de leurs terres, pour puis après à loisir mettre en avant telz

partis qu'il verroit estre expedients pour les uns et pour les autres : à cause que les Romains n'estoyent pas pour jamais ceder ny fleschir par crainte : mais s'il luy sembloit que les Volsques eussent raison de leur demander quelques articles et conditions honestes, que tout ce qu'ilz demanderoyent de raisonnable, leur seroit concedé par les Romains, qui d'eulx mesmes se soubmettroyent à la raison, moyenant que premier ilz posassent les armes. A cela respondit Martius, que comme capitaine general des Volsques il ne leur repliqueroit rien, mais que comme encore citoyen Romain il leur conseilloit de rabaisser leur orgueil, et se soubmettre à la raison s'ilz estoyent sages, et que dedans trois jours ilz retournassent avec les articles accordez qu'il leur avoit la premiere fois proposez, autrement qu'il ne leur donnoit plus saufconduit ny seureté de retourner une autre fois en son camp avec paroles inutiles et vaines.

LI. Quand les ambassadeurs furent de retour à Rome, le senat ayant ouy leur rapport jetta l'anchre sacrée, ainsi que lon dit en commun proverbe, comme estant la chose publique en extreme peril de tourmente : car il ordonna que tout tant qu'il y avoit de presbtres, religieux, ministres des dieux et gardes des choses sacrées, et tous les devins, qui par l'observation du vol des oyseaux predisent les choses à advenir, qui est une sorte de prophetie et de divination propre de toute ancienneté aux Romains, allassent devers Martius estans revestus tout en la sorte qu'ilz souloyent estre quand ilz faisoyent leurs sacrifices, pour le prier qu'ilz feist

premierement cesser la guerre, et puis après qu'il parlast à ses citoyens de faire appointement avec les Volsques. Martius les laissa bien entrer dedans son camp, mais pour cela ne leur conceda il rien d'avantage, et ne leur feit ny ne leur dit rien plus gracieusement qu'il avoit fait aux premiers, ains seulement qu'ilz advisassent l'un des deux, ou qu'ilz acceptassent la paix soubs les conditions qu'il avoit premierement proposées, ou qu'ilz receussent la guerre. Quand ces gens de religion furent de retour, il fut arresté au conseil, que lon ne sortiroit point de la ville, et que lon entendroit seulement à defendre les murailles et repoulser les ennemis, s'ilz les venoyent assaillir, en remettant toute leur esperance au temps et aux accidents inopinez de la fortune, pource que d'eulx mesmes ilz ne sçavoyent par quel bout commencer pour faire chose qui leur fust salutaire, ains estoit toute la ville pleine de confusion, de frayeur et de mauvaise opinion de l'advenir, jusques à ce qu'il se feit un cas semblable à ce que dit Homere en plusieurs lieux, que peu de gens neantmoins veulent croire : car en choses grandes, estranges et hors de l'usage commun, il dit et exclame souvent de telz propos :

> Pallas deesse aux beaux yeux immortelle
> Luy meit au cueur une pensée telle.

Et en un autre passage,

> Mais quelque dieu de ce les retira,
> Qui d'un tel bruit la commune inspira.

Et en un autre lieu,

> Il s'en estoit de luy mesme advisé,
> Ou quelque dieu luy avoit devisé.

LII. Plusieurs y en a qui mesprisent ces passages d'Homere [1], comme si son intention fust d'attribuer au discours de la raison humaine, et à l'election de l'arbitre d'un chascun des choses impossibles, et des fables où il n'y a point de verisimilitude : ce qu'il ne fait pas : ains fait dependre de nostre liberal arbitre les choses vray semblables, et qui ordinairement advienent par discours de raison : car il dit bien souvent de telles paroles,

> Je l'ay pensé en mon cueur magnanime.

Et en un autre lieu,

> L'ayant ouy Achilles ainsi dire,
> En eut le cueur d'aspre douleur et d'ire
> En son velu estomac tout bruslant,
> Et entre deux divers vouloirs branlant.

Et de rechef en un autre endroit,

> Elle ne sceut mouvoir par son langage
> Bellerophon, tant fut honeste et sage.

Mais ès choses estranges et extraordinaires, où il y a besoing de quelque inspiration et instigation divine, encore ne fait il pas que dieu oste le franc arbitre à l'homme, ains plus tot qu'il l'incite, non pas qu'il engendre en nous la voulunté, mais bien

[1] Il faut traduire ainsi : « comme si par des choses impossibles, « et des fables incroyables, il detruisait la liberté que chacun a de « se décider d'après sa raison, ce qu'il ne fait pas, etc. »

quelque imagination qui tire et poulse la voulunté : ainsi ne rend il pas par ceste imagination, qu'il offre à la voulunté, l'operation non vouluntaire ny forcée, ains plus tost donne commencement à la voulunté, et luy adjouxte l'asseurance et la bonne esperance. Car ou il fault dire totalement que les dieux n'ont part quelconque aux causes mouvantes et aux principes des operations humaines, ou confesser qu'il n'y a autre moyen, par lequel ilz puissent aider aux hommes, ny cooperer avec eulx : car il est bien certain qu'ilz ne manient pas noz corps, ny ne remuent pas noz mains et noz pieds, ainsi que le besoing le requiert à chasque fois qu'il fault besongner, ains excitent la partie active de nostre ame et nostre liberal arbitre, ou au contraire le destournent et le retienent par quelques imaginations et apprehensions qu'ilz nous inspirent.

LIII. Or alloyent lors les dames Romaines par tous les temples des dieux faire leurs prieres et oraisons : mais la plus grande partie et les plus notables estoyent continuellement à l'entour de l'autel de Jupiter Capitolin, entre lesquelles nommeement se trouva Valeria sœur de Publicola, celuy qui feit tant de services aux Romains, et en paix, et en guerre : il estoit desja mort, quant à luy, quelque temps au paravant, ainsi comme nous avons escrit en sa vie : mais Valeria sa sœur estoit grandement honorée et estimée dedans Rome, se gouvernant si sagement qu'elle ne faisoit point de honte à la maison dont elle estoit issue : si luy prit soudainement une emotion de voulunté pareille à celles dont nous parlions nagueres, et s'advisa.

non sans quelque inspiration divine, comme je croy, d'un bon expedient : car elle se leva, et feit aussi lever les autres dames, et s'en alla avec elles droit à la maison de Volumnia mere de Martius, où elle entra dedans, et la trouva avec la femme de son filz assise, et tenant en son giron les petits enfans de Martius. S'estans donques toutes ces dames arrangées en rond à l'entour d'elles, Valeria commencea la premiere à parler en ceste maniere : « Nous venons devers vous, ô Volumnia et Vergilia, « dames vers autres dames, sans ordonnance du « senat, ny commandement d'aucun magistrat, ains « par inspiration, à mon advis, de quelque dieu, « lequel ayant regardé en pitié noz prieres, nous « a incitées à nous en venir devers vous, pour « vous requerir de faire une chose qui sera salutaire « à nous et à tous les autres citoyens de ceste ville, « mais à vous, si vous me voulez croire, apportera « une gloire plus grande et plus illustre que celle que « les filles des Sabins acquirent jadis, quand au lieu « de guerre mortelle elles meirent la paix entre leurs « peres et leurs maris. Venez vous-en donques avec « nous toutes ensemble devers Martius, pour le sup- « plier qu'il ait pitié de nous, et aussi pour luy por- « ter tesmoignage de verité, comme vous devez en « faveur de voz citoyens, que combien qu'ilz ayent « souffert beaucoup de maulx et de dommages par « luy, jamais toutefois ne vous en ont fait, ne pensé « de vous en faire par vengeance pire traittement, « ains vous rendent saines et sauves entre ses mains, « encore qu'ilz n'en deussent avoir en recompense, « de rien plus gracieuse composition de luy. »

LIV. Ces paroles de Valeria furent approuvées et accompagnées par une commune clameur de toutes les autres dames, et adonc Volumnia luy respondit : « Dames, nous avons part comme vous aux publi- « ques miseres et calamitez de nostre païs, et oultre « cela sommes encore surchargées de ce malheur « propre, que nous avons perdu la gloire et la « vertu de Martius, voyant maintenant sa personne « environnée des armes de noz ennemis, plus tost « pour s'asseurer de luy que pour le garder : mais « encore le plus grief de noz malheurs nous est de « veoir nostre païs reduit à telz termes, que toute « son esperance gise et consiste en nous : pour « autant que je ne sçay quel compte il fera de « nous, puis qu'il n'en fait aucun de sa chose « publique et de son païs, qu'il a par cy devant « tousjours eu plus cher que sa mere, sa femme, « ny ses enfans. Ce neantmoins servez vous de nous « en tout ce que vous voudrez, et nous menez à « luy : car si nous ne pouvons faire autre chose, « à tout le moins pouvons nous bien mourir et « rendre l'esprit en le suppliant pour le bien de « nostre païs. » Cela dit, elle prit sa belle fille et ses enfans quand et elle, et avec toutes les autres dames Romaines s'en alla droit au camp des Volsques, lesquelz eurent eulx mesmes une compassion meslée de reverence quand ilz la veirent, de maniere qu'il n'y eut personne d'eulx qui luy ozast rien dire.

LV. Or estoit lors Martius assis en son tribunal avec les marques de souverain capitaine, et de tout loing qu'il apperceut venir des femmes,

s'esmerveilla que ce pouvoit estre : mais peu après recognoissant sa femme[1] qui marchoit la premiere, il voulut du commencement perseverer en son obstinée et inflexible rigueur : mais à la fin vaincu de l'affection naturelle, et estant tout emeu de les veoir, il ne peut avoir le cueur si dur que de les attendre en son siege, ains en descendant plus viste que le pas leur alla au devant, et baisa sa mere la premiere et la teint assez longuement embrassée, puis sa femme et ses petits enfans, ne se pouvant plus tenir que les chauldes larmes ne luy vinsent aux yeux, ny se garder de leur faire caresses, ains se laissant aller à l'affection du sang, ne plus ne moins qu'à la force d'un impetueux torrent. Mais après qu'il leur eut assez fait d'amiable recueil, et qu'il apperceut que sa mere Volumnia vouloit commencer à luy parler, il appella les principaux du conseil des Volsques, pour ouir ce qu'elle proposeroit, puis elle parla en ceste maniere : « Tu peux « assez cognoistre de toy mesme, mon filz, encore « que nous ne t'en dissions rien, à veoir noz ac- « coustremens, et l'estat auquel sont noz pauvres « corps, quelle a esté nostre vie en la maison de- « puis que tu en es dehors : mais considere encore « maintenant, combien plus malheureuses et plus « infortunées nous sommes icy venues que toutes « les femmes du monde, attendu que ce qui est à « toutes les autres le plus doulx à veoir, la fortune « nous l'a rendu le plus effroyable, faisant veoir à « moy mon filz, et à celle cy son mary assiegeant

[1] Aucuns vieux exemplaires lisent, μητέρα, sa mere. *Amyot.*

« les murailles de son propre païs, tellement que « ce qui est à toutes autres le souverain reconfort « en leurs adversitez, de prier et invoquer les « dieux à leurs secours : c'est ce qui nous met en « plus grande perplexité, pource que nous ne leur « sçaurions demander en noz prieres victoire à « nostre païs et preservation de ta vie tout en- « semble, ains toutes les plus griefves maledictions « que sçauroit imaginer contre nous un ennemy, « sont necessairement encloses en noz oraisons, « pource qu'il est force à ta femme et à tes enfans « qu'ilz soyent privez de l'un des deux, ou de toy, « ou de leur païs : car quant à moy, je ne suis pas « deliberée d'attendre que la fortune, moy vivante, « decide l'issue de ceste guerre : car si je ne te « puis persuader que tu vueilles plus tost bien « faire à toutes les deux parties, que d'en ruiner « et destruire l'une, en preferant amitié et con- « corde aux miseres et calamitez de la guerre, je « veux bien que tu saches, et le tienes pour tout « asseuré, que tu n'iras jamais assaillir ny com- « battre ton païs, que premierement tu ne passes « par dessus le corps de celle qui t'a mis en ce « monde, et ne doy point differer jusques à veoir « le jour, ou que mon filz prisonnier soit mené en « triumphe par ses citoyens, ou que luy mesme « triumphe de son païs. Or si ainsi estoit que je « te requisse de sauver ton païs en destruisant les « Volsques, ce te seroit certainement une delibera- « tion trop malaisée à resouldre : car comme il n'est « point licite de ruiner son païs, aussi n'est il point « juste de trahir ceulx qui se sont fiez en toy. Mais

« ce que je te demande est une delivrance de maulx, « laquelle est egalement profitable et salutaire à « l'un et à l'autre peuple, mais plus honorable aux « Volsques, pource qu'il semblera, qu'ayans la « victoire en la main, ilz nous auront de grace « donné deux souverains biens, la paix et l'amitié, « encore qu'ilz n'en prennent pas moins pour eulx, « duquel bien tu seras principal autheur s'il se fait, « et s'il ne se fait, tu en auras seul le reproche et le « blasme total envers l'une et l'autre des parties : « ainsi estant l'issue de la guerre incertaine, cela « neantmoins est bien tout certain, que si tu en de- « moures vaincueur, il t'en restera ce profit que tu « en seras estimé la peste et la ruine de ton païs : et « si tu es vaincu, on dira que pour un appetit de « venger tes propres injures, tu auras esté cause « de très griefves calamitez à ceulx qui t'avoyent « humainement et amiablement recueilly. »

LVI. Martius escouta ces paroles de Volumnia sa mere sans l'interrompre : et après qu'elle eut achevé de dire demoura long temps tout picqué, sans luy rien respondre. Parquoy elle reprit la parole, et recommencea à luy dire : « Que ne me « respons tu, mon filz ? estimes tu qu'il soit licite « de conceder tout à son ire et à son appetit de « vengeance, et non honeste de condescendre et « incliner aux prieres de sa mere en si grandes « choses ? et cuides tu qu'il soit convenable à un « grand personnage, se souvenir des torts qu'on « luy a faits, et des injures passées, et que ce ne « soit point acte d'homme de bien et de grand « cueur, recognoistre les bienfaicts que reçoyvent

« les enfans de leurs peres et meres, en leur portant « honneur et reverence ? Si n'y a il homme en ce « monde qui deust mieulx observer tous les poincts « de gratitude que toy, veu que tu poursuis si « asprement une ingratitude : et si y a d'avantage, « que tu as ja fait payer à ton païs de grandes « amendes pour les torts que lon t'y a faits, et n'as « encore fait aucune recognoissance à ta mere : « pourtant seroit il plus que honeste, que sans autre « contrainte j'impetrasse de toy une requeste si « juste et si raisonnable : mais puis que par raison « je ne le te puis persuader, à quel besoing epargne- « je plus et differe-je la derniere esperance ? » En disant ces paroles elle se jetta elle mesme, avec sa femme et ses enfans, à ses pieds. Ce que Martius ne pouvant supporter, la releva tout aussi tost en s'escriant : « O mere, que m'as tu fait ? » et en luy serrant estroittement la main droitte : « Ha, dit il, « mere, tu as vaincu une victoire heureuse pour « ton païs, mais bien malheureuse et mortelle pour « ton filz : car je m'en revois vaincu par toy seule. »

LVII. Ces paroles dittes en public, il parla un peu à part à sa mere, et à sa femme, et puis les laissa retourner en la ville : car ainsi l'en prierent elles : et si tost que la nuict fut passée, le lendemain au matin remena les Volsques en leurs maisons, n'estans pas tous d'une mesme opinion, ny d'une mesme affection. Car les uns le blasmoyent et luy et ce qu'il avoit fait : les autres, qui estoyent bien contens que lon feist appointement, disoyent que ny l'un ny l'autre ne meritoit d'estre blasmé ny repris : les autres, encore qu'ilz fussent mal contens de ce

qu'il avoit fait, ne l'en estimoyent pas neantmoins meschant pour cela, ains alloyent disans, qu'il meritoit qu'on luy pardonnast, s'il avoit fleschy à une si violente contrainte : tant y a que personne ne contredit au departement, ains suyvirent tous son commandement, plus pour la reverence de sa vertu, que pour la crainte de son authorité.

LVIII. Mais le peuple de Rome donna bien incontinent à cognoistre en quelle crainte et en quel danger de ceste guerre il avait esté, quand il en fut delivré : car si tost que ceulx qui estoyent sur les murailles de la ville apperceurent les Volsques desloger, il n'y eut temple en toute la ville qui ne fust soudainement ouvert et plein d'hommes portans des chapeaux de fleurs sur leurs testes et sacrifians aux dieux, ne plus ne moins que lon faisoit à la nouvelle de quelque grande victoire gaignée : et se demonstra encore plus clairement ceste rejouissance publique, par les caresses et l'honneur que le senat et tout le peuple ensemble feit aux dames : car il n'y avoit celuy qui ne dist hault et clair, et qui ne creust fermement qu'elles seules estoyent cause du salut et delivrance de la ville : à l'occasion dequoy, le senat ordonna aux magistrats, qu'ilz eussent à leur ottroyer et conceder tout ce qu'elles leur requerroyent, pour leur gratifier et les honorer : et elles ne demanderent autre chose sinon que lon feist edifier un temple de fortune feminine, pour l'edification duquel encore offrirent elles de contribuer l'argent qu'il cousteroit, pourvue que la chose publique prist sur soy la charge des sacrifices, cerimonies et autres services qui appartienent à

l'honneur des dieux : toutefois le senat louant leur bonne voulunté, ordonna que le temple et l'image fussent faits aux despens du public. Ce nonobstant, encore contribuerent elles de l'argent, duquel fut faitte une seconde image de la fortune, laquelle les Romains disent avoir parlé, ainsi comme lon la dedioit au temple, et que lon la posoit en sa place, et si afferment qu'elle prononcea de semblables paroles : « Dames, vous m'avez devotement « donnée » : et, qui plus est, qu'elle les prononcea deux fois : nous voulans faire croire des choses qui ne furent jamais, ou pour le moins, qui sont bien difficiles à croire : car de veoir des images qui semblent suer, ou plorer, ou rendre quelque humeur teinte comme sang, ce n'est pas chose impossible, pource que le bois et la pierre ordinairement reçoyvent une certaine moitteur, dont il s'engendre de l'humeur, et si rendent d'eulx mesmes, ou bien prenent de l'air plusieurs sortes de teintures et de couleurs, par lesquelz signes il n'est pas inconvenient que les dieux n'advertissent aucunefois les hommes de ce qui est à advenir : et si est bien possible que ces images et statues jettent aucunefois quelque son semblable à un souspir ou à un gemissement, quand au profond du dedans il se fait quelque rupture ou separation violente des parties continues : mais que ce soit une voix articulée ny une parole exprimée et exquisement formée en un corps qui n'a point d'ame, il est du tout impossible, attendu que l'ame ny dieu mesme ne sauroyent distinctement parler ny deviser sans un corps accomodé des outilz et

organes, et des parties necessaires à former et exprimer la parole. Mais là où l'histoire nous force d'en croire quelque chose par le recit de plusieurs graves tesmoings dignes de foy, il fault dire que c'est quelque passion differente des cinq sens de nature, laquelle engendrée en la partie imaginative de l'entendement tire à soy l'opinion, ne plus ne moins qu'en dormant, bien souvent il nous semble que nous oyons ce que nous n'oyons pas, et que nous voyons ce que nous ne voyons pas.

LIX. Toutefois ceulx qui par une vehemence d'amour et de devotion envers les dieux sont oultre mesure affectionnez et aheurtez à cela, de sorte qu'ilz ne peuvent rien refuser ne rejetter de ce qui se dit touchant telles choses, ilz ont un grand argument pour se confirmer en ceste creance, c'est la puissance de dieu, qui est admirable, et n'a aucune semblance ny proportion à la nostre, ains est en tout differente, et quant à la nature, quant au mouvement, quant à l'artifice, et quant à la force : et pourtant s'il fait aucune chose qui nous soit impossible, ou qu'il en produise et invente qui transcendent l'entendement des hommes, il ne le fault pourtant trouver estrange : car s'il est ès autres choses different de nous, il est encore plus esloigné et plus divers en ses œuvres qu'en tout le demourant : mais la plus part des faicts de dieu, comme dit Heraclitus, à faulte de foy demeurent incogneuz.

LX. Au demourant, Martius estant retourné de son voyage en la ville d'Antium, Tullus qui le haïssoit, et ne le pouvoit plus endurer pour la crainte

qu'il avoit de son authorité, chercha les moyens de le faire mourir, pensant que s'il y failloit à celle fois il ne recouvreroit jamais une pareille occasion. Parquoy ayant attiltré et suscité plusieurs autres conjurez avec luy, il requit que Martius eust à se deposer de son estat pour rendre compte à la communaulté des Volsques de son gouvernement et administration. Martius craignant de soy trouver homme privé soubs Tullus estant capitaine general, oultre ce que sans cela, il avoit plus grande authorité que nul autre entre les siens, il respondit qu'il se demettroit vouluntiers de la charge et la remettroit entre les mains des seigneurs Volsques, si tous le luy commandoyent, comme par le commandement de tous il l'avoit acceptée : et au reste, qu'il ne refusoit point de rendre compte et raison de son gouvernement dès l'heure mesme, à ceulx de la ville qui y voudroyent assister et l'ouir.

LXI. Le peuple fut assemblé là dessus en conseil, en laquelle assemblée il y eut quelques orateurs appostez qui irriterent et mutinererent la commune à l'encontre de luy, et quand ilz eurent achevé de parler, Martius se leva pour leur respondre : et combien que la commune mutinée menast un fort grand bruit, toutefois quand elle le veit, pour la reverence qu'elle portoit à sa vertu, elle s'appaisa, et luy donna paisible audience pour à loisir deduire ses justifications, et les plus gens de bien des Antiates, et qui plus s'esjouissoyent de la paix, monstroyent à leur contenance qu'ilz l'escouteroyent vouluntiers, et jugeroyent selon leur conscience : à l'occasion dequoy, Tullus eut peur s'il le laissoit

parler, qu'il ne prouvast au peuple son innocence, pource qu'il estoit entre autres choses homme très eloquent, avec ce que les premiers bons services qu'il avoit faits à la communaulté des Volsques, luy apportoyent plus de faveur, que les dernieres imputations ne luy causoyent de defaveur : et qui plus est, cela mesme que lon luy tournoit à crime, estoit tesmoignage de la grace qu'ilz luy devoyent, pource qu'ilz n'eussent point estimé qu'il leur eust fait tort en ce qu'ilz n'avoyent pas pris la ville de Rome, s'ilz n'eussent esté bien près de la prendre par le moyen de sa conduite.

LXII. Pour ces raisons estima Tullus qu'il ne falloit plus dilayer son entreprise, n'y s'amuser à mutiner et susciter la commune contre luy, ains se prirent les plus mutins des conjurez à crier, qu'il ne le falloit point ouir, ny permettre que un traistre usurpast ainsi domination tyrannique sur la ligue des Volsques, ne se voulant pas demettre de son estat et authorité : et en disant telles paroles se ruerent tous à un coup sur luy, et le tuerent sur la place, sans que personne des assistans s'entremeist de le secourir. Mais toutefois que ce meurtre n'ait point esté fait du sceu et consentement de la plus grande partie des Volsques, il appert par ce que de toutes les villes des Volsques accoururent gens pour honorer le corps, lequel ilz inhumerent magnifiquement, et ornerent sa sepulture de force harnois et force despouilles, comme celle d'un vaillant homme et d'un grand capitaine.

LXIII. Les Romains, sa mort ouye, n'en feirent autre demonstration ny d'honneur ny de courroux,

sinon qu'ilz permeirent aux dames ce qu'elles leur requirent, de pouvoir porter le dueil de sa mort l'espace de dix mois, autant comme elles avoyent accoustumé de le porter pour la mort de leurs peres, de leurs freres et de leurs maris, pource que c'estoit le plus long terme de porter dueil que le roy Numa Pompilius eust determiné, ainsi comme nous avons escrit en sa vie.

LXIV. Au demourant, les affaires des Volsques tantost après le decès de Martius feirent fort regretter sa presence : car premierement ilz entrerent en debat contre les Eques, qui estoyent leurs alliez et confederez, touchant la precedence : et proceda ce different entre eulx jusques à s'entrebattre et se tuer les uns les autres : et puis ilz furent desfaits par les Romains en une grosse battaille, en laquelle Tullus demoura mort sur le champ, et la fleur de toute leur puissance fut aussi mise à l'espée, de maniere qu'ilz furent contraints d'accepter de très honteuses conditions de paix, en se rendans subjects aux vaincueurs, et promettans faire tout ce qu'ilz leur commanderoyent.

LA COMPARAISON D'ALCIBIADES AVEC M. CORIOLANUS

Or ayans exposé les faicts de l'un et de l'autre, au moins ceulx qui nous ont semblé plus dignes d'estre mis par memoire, maintenant pouvons nous veoir que, quant aux armes, l'un n'a pas eu fort grand avantage sur l'autre : car tous deux en leurs charges ont egalement fait preuve non seulement de hardiesse et de prouesse de leurs personnes, mais aussi de bon sens, de ruse et de finesse : si ce n'est que lon vueille dire, qu'Alcibiades a esté plus grand et plus excellent capitaine, d'autant qu'il a plus de fois combattu ses ennemis et par mer et par terre, et tousjours vaincu. Car au demourant, ilz ont bien cela de semblable, que là où ilz ont esté tous deux presens, et qu'ilz ont eu loy et authorité de commander, ilz ont notoirement tousjours fait prosperer les affaires de ceulx de leur party, et plus evidemment encore les ont fait empirer, quand ilz se sont tournez du party contraire.

II. Mais quant au faict de gouvernement, les gens de bien et d'honneur haïssoyent la maniere de proceder, dont usoit Alcibiades au maniement des affaires de la chose publique, comme estant pleine

d'affetterie, de dissolution et de flatterie, pource qu'il ne visoit qu'à gaigner par toutes voyes la grace et la bienvueillance du menu populaire : aussi de l'autre costé, le peuple Romain avoit en haine celle de Coriolanus comme trop arrogante, trop superbe et tyrannique, de sorte que ny l'une ny l'autre ne fait à louer. Toutefois encore est moins reprehensible celuy qui cherche à gratifier et complaire au peuple, que celuy qui le mesprise, l'oultrage et l'injurie, de peur qu'il ne semble qu'il le vueille flatter, pour en acquerir plus d'authorité, car il est bien malseant de flatter le commun peuple pour venir en credit : mais aussi, acquerir authorité et credit par se faire craindre, par endommager et forcer autruy, oultre ce qu'il n'est pas honeste, il est injuste. Bien est il certain, que Martius a tousjours esté tenu pour homme rond de sa nature, simple, sans fard ny artifice quelconque : et Alcibiades, au contraire, fin, affetté et peu veritable : mais ce que lon blasme le plus en luy quant à cela, fut la malice et tromperie, par laquelle il abusa les ambassadeurs des Lacedæmoniens, et empescha que la paix ne se feist, ainsi que Thucydides l'a escrit : toutefois cest acte, encore que promptement il ait rejetté la ville d'Athenes en guerre, au moins la rendit il plus puissante et plus redoubtable à ses ennemis par l'adjonction de l'alliance des Mantiniens et des Argiens, qui par l'entremise d'Alcibiades s'allierent et entrerent en ligue avec les Atheniens.

III. Et quant à Martius, l'historien Dionysius a aussi escrit, que ce fut par dol et tromperie qu'il jetta les Romains en guerre contre les Volsques,

ayant malicieusement et à tort fait souspeçonner et calumnier les Volsques, qui estoyent allez à Rome pour y veoir l'esbattement des jeux : mais la cause pour laquelle il le feit, rend l'acte encore plus mauvais : car ce ne fut point par une dissention civile, ny par une jalousie et contention en matiere de gouvernement, comme feit Alcibiades, ains seulement pour servir à une passion cholerique, à laquelle, comme dit Dion, il n'y a rien qui sache gré, qu'il meit en combustion et en trouble plusieurs contrées de l'Italie, et pour le courroux qu'il avoit contre son païs ruina plusieurs autres villes qui n'en pouvoyent mais.

IV. Il est bien vray, qu'Alcibiades aussi par son ire et son despit fut cause de beaucoup de maulx, de miseres et de calamitez à ceulx de son païs, mais soudain qu'il apperceut qu'ilz se repentoyent du tort qu'ilz luy avoyent fait, il se revint aussi : et depuis ayant une autre fois esté dechassé, il ne voulut pas neantmoins favoriser aux erreurs que faisoyent les capitaines Atheniens, ny ne les voulut point laisser perdre en suyvant le mauvais conseil qu'ilz prenoyent, ny les abandonner au peril où ilz se mettoyent, ains feit tout de mesme ce, que jadis avoit fait Aristides envers Themistocles, dont il a esté et est encore tant loué : car il s'en alla devers les capitaines qui lors avoyent la charge de l'armée des Atheniens, encore qu'ilz ne fussent pas ses amis, et leur remonstra en quoy ilz failloyent, et ce qu'ilz avoyent à faire : là où Martius, au contraire, faisoit premierement dommage à toute Rome entierement, encore qu'il

n'eust pas esté offensé par tous ceulx de dedans universellement, et que la meilleure et plus saine partie de la ville eust esté offensée quand et luy, et en eust regret et desplaisir comme luy. D'avantage les Romains essayerent d'appaiser un seul desplaisir et un seul despit qu'ilz luy avoyent fait par plusieurs ambassades, et plusieurs supplications et prieres, ausquelles il ne voulut onques fleschir ny amollir son dur cueur : et par ce monstra qu'il avoit entrepris ceste guerre si aspre, et où il ne vouloit point ouir parler d'appointement, en intention de destruire et ruiner entierement son païs, non pas pour le recouvrer, ne pour y retourner. Il est vray qu'il y a ceste difference, qu'Alcibiades estant espié et aguetté par les Lacedæmoniens pour la haine qu'ilz luy portoyent, et la crainte qu'ilz avoyent de luy, fut contraint de se retourner devers les Atheniens : là où Martius ayant esté si bien recueilly, et si bien traitté par les Volsques, ne pouvoit honestement les abandonner, attendu qu'ilz luy avoyent fait tant d'honneur que de l'elire leur capitaine general, et s'estoyent tant fiez en luy, qu'ilz avoyent mis toutes leurs forces et toute leur puissance en sa main, non pas comme l'autre, duquel les Lacedæmoniens abuserent plus tost qu'ilz n'en userent, en le laissant aller et venir parmy leur ville, et depuis parmy leur camp, sans honneur quelconque, tellement qu'il fut à la fin contraint de soy jetter entre les bras de Tissaphernes : si lon ne veult dire, qu'il alla vouluntairement luy faire la cour, en intention de preserver la cité d'Athenes, qu'elle ne fust

entierement destruitte, pour le desir qu'il avoit d'y retourner.

V. Au reste lon trouve par escript, qu'Alcibiades prenoit souvent des presens peu honestement, et se laissoit corrompre par argent, lequel il despendoit puis après encore plus villainement, en voluptez desordonnées et en toute dissolution : là où, au contraire, Martius ne voulut pas seulement accepter les presens que ses capitaines luy faisoyent legitimement pour honorer sa vertu, et estoit pourquoy le menu populaire luy vouloit encore plus de mal, au different que le peuple eut contre les nobles touchant l'abolition des debtes, à cause que les pauvres et menues gens cognoissoyent bien, que ce n'estoit point pour gaing ne profit qu'il y eust, qu'il leur estoit si fort contraire en cela, et sembloit qu'il le feist par despit d'eulx tant seulement, et pour leur desplaire expressement. Ainsi n'est-ce pas sans occasion qu'Antipater en une siene epistre parlant de la mort du philosophe Aristote, entre les autres bonnes parties qu'il dit avoir esté en luy, fait grand cas de celle là, qu'il sçavoit bien gaigner et attraire les cueurs des hommes. Car les bonnes œuvres et les vertus de Martius, pour n'avoir pas esté accompagnées de ceste grace là, devenoyent odieuses à ceulx mesmes qui en recevoyent du profit, lesquelz ne pouvoyent supporter sa gravité et son opiniastreté, laquelle, comme dit Platon, demeure avec solitude, c'est à dire, qui fait que les hommes sont peu suyvis, ou du tout abandonnez.

VI. Et au contraire, pour autant qu'Alcibiades

sçavoit bien s'entretenir de bonne grace, et se comporter comme il falloit avec toutes gens, il ne se fault pas esmerveiller, si quand il faisoit bien, sa gloire en estoit haultement exaltée, et luy honoré, aimé, et bien voulu du commun, veu que mesme quelques unes de ses faultes estoyent souvent prises en jeu, et en parloit on comme de gentillesses faittes de bonne grace et à plaisir : dont procedoit qu'encore qu'il feist et souvent et de grands dommages à la chose publique, il estoit neantmoins souvent eleu capitaine, et luy commettoit on souvent les principalles charges de la ville : là où Martius poursuyvant un magistrat qui luy estoit deu, à cause de plusieurs grands services qu'il avoit faits à la chose publique, en fut neantmoins debouté. Par ainsi voit on, que ceulx mesmes à qui l'un faisoit mal, ne le pouvoyent haïr : et l'autre ne pouvoit tant faire, qu'il fust aimé de ceulx dont il estoit bien estimé. Aussi ne feit jamais Martius aucun grand exploit estant capitaine des siens, ains les feit estant capitaine des ennemis contre son propre païs : là où Alcibiades estant homme privé, et estant capitaine, feit plusieurs bons services aux Atheniens. Au moyen dequoy, tant qu'il fut present, il vint tousjours au dessus de ses calumniateurs autant qu'il voulut, et n'eurent leurs calumnies aucun effect encontre luy, sinon pendant qu'il fut absent : là où Martius en sa presence fut condemné par les Romains, et en sa personne meurtry et occis par les Volsques : non que je vueille dire qu'ilz ayent en cela bien fait ny justement, mais au moins leur donna il luy mesme quelque

couleur de ce faire, quand il refuza publiquement la paix aux ambassadeurs Romains, qu'il accorda tantost après particulierement, à l'instance et priere des femmes. En quoy faisant il n'ostoit pas l'inimitié qui estoit entre les deux peuples, ains laissant la guerre en son entier, il faisoit perdre à ceulx de qui il avoit charge, l'occasion de bien exploitter : là où il falloit que du consentement et par le conseil de ceulx qui s'estoyent tant fiez en luy, que de le faire leur capitaine general, il retirast son armée, s'il eust voulu faire tel compte comme il devoit de l'obligation dont il leur estoit tenu : ou s'il ne se soucioit point des Volsques en l'entreprise de ceste guerre, ains l'avoit suscitée seulement en intention de soy venger, pour puis après s'en deporter quand il auroit assouvy son courroux, il ne falloit pas que pour l'amour de sa mere il pardonnast à son païs, ains falloit qu'en pardonnant à son païs il espargnast aussi sa mere, pource que sa mere et sa femme faisoyent partie du corps de son païs et de la ville qu'il tenoit assiegée. Car d'avoir inhumainement rejetté toutes publiques supplications, prieres d'ambassadeurs, et oraisons de presbtres et gens de religion, pour gratifier de sa retraitte aux prieres de sa mere, cela n'estoit pas tant honorer sa mere, que deshonorer son païs, lequel fut preservé par pitié, et moyenant l'intercession d'une femme, et non pas pour l'amour de soy mesme, comme s'il n'en eust pas esté digne. Ainsi fut ceste retraitte une grace à la verité fort odieuse, cruelle, et de laquelle ny les uns ny les autres ne sceurent gré à celuy qui la feit : pource

qu'il se retira, non point à la requeste de ceulx à qui il faisoit la guerre, ny du consentement de ceulx aux despens desquelz il la faisoit, de tous lesquelz accidents fut cause la seule austerité de sa nature, et sa trop presumptueuse, haultaine et fiere opiniastreté, laquelle estant de soy mesme odieuse à tout le monde, quand elle est jointe à l'ambition, alors devient encore plus sauvage, plus farouche et plus intolerable : car les hommes qui ont ce vice là de nature, ne veulent point faire la cour au peuple, comme voulans monstrer qu'ilz n'ont que faire d'honneur populaire : et puis quand on ne leur en fait, ilz s'en courroucent, et en sont marris.

VII. Car un Metellus, un Aristides et un Epaminondas avoyent bien ceste maniere de faire, de ne vouloir point flatter la commune, ny rechercher la bonne grace du menu populaire par caresses et paroles flatteresses, mais c'estoit pource que veritablement ilz mesprisoyent ce que le peuple pouvoit ou donner ou oster : pourtant ne se courrouceoyent ilz point à leurs citoyens quand ilz les condemnoyent à quelques amendes, ou qu'ilz les bannissoyent, ou qu'ilz leur faisoyent endurer quelque rebut, ains les aimoyent comme devant tout aussi tost qu'ilz monstroyent se repentir du tort qu'ilz leur avoyent fait, et se reconcilioyent facilement avec eulx incontinent qu'ilz estoyent rappellez : car celuy qui desdaigne de caresser le peuple pour en avoir faveur, doibt aussi moins que tout autre chercher à s'en venger s'il en est rebuté : pource que prendre ainsi aigrement à cueur un rebut et un refus de

quelque honneur, ne procede d'autre chose que de l'avoir trop ardemment desiré.

VIII. Pourtant Alcibiades ne dissimuloit point, qu'il ne fust bien aise de se veoir honoré, et marry de se veoir mesprisé et rebuté de quelque honneur, mais aussi cherchoit il les moyens de se rendre aggreable et bienvoulu de ceulx avec lesquelz il vivoit : là où la fierté et haultaineté de Martius l'empeschoit de caresser ceulx qui le pouvoyent honorer et avancer, et neantmoins son ambition faisoit qu'il se despitoit, courrouceoit et douloit, quand il se sentoit mesprisé. C'est tout ce que lon pourroit avec raison reprendre en luy : car au demourant toutes autres bonnes et louables qualitez estoyent en luy fort apparentes : car en temperance et netteté de mains pour ne se laisser point corrompre par argent, il se peult accomparer aux plus vertueux, plus nets et plus entiers des Grecs, non pas à Alcibiades, qui en cela certainement a tousjours esté trop licencieux et trop dissolu, et a eu peu de regard au devoir de l'honestete.

FIN DU TOME II

UNIVERSITAS O. M. L. OTTAWENSIS

GLOSSAIRE

Accomparer, comparer.
Accoustrer, arranger, disposer ; vêtir.
Adonc, *adonques*, alors.
Adresser (*s'*), aller droit à quelqu'un.
Affection, toute disposition de l'âme : désir, volonté, émotion, animation.
Affectionné, affecté ; désireux.
Affoler, blesser, endommager, léser.
Aggravé, accablé de travail.
Aguetter, dresser une embuscade.
Ains, mais.
Amatoire, amoureux.
Amont, vers la partie haute.
Ancre sacrée, l'ancre de salut, la ressource suprême.
Apertement, évidemment, manifestement.
Apostume, tumeur.
Appareillé, préparé, disposé.
Appeter, désirer.
Appointement, règlement, entente.
Appointer, régler.
Arondelle, hirondelle.
Arre, arrhes.
Artifice, art, métier.
Artillerie, machines de guerre.
Atout, avec.
Attiltrer, soudoyer.
Attraire, attirer.
Aucun, *aucunefois*, *aucunement*, quelque, quelqu'un, parfois, en quelque manière.

Bander (*se*), (1) se raidir contre quelqu'un, lui être contraire ; (2) se mettre en bande.

Batant, tambour battant, sans laisser de répit.
Bellement, doucement.
Besongner, travailler.
Bienvoulu, à qui on veut du bien.
Blasonner, railler.
Bossu. Terrain bossu, terrain accidenté.
Boulut (de *bouillir*), bouillit.
Bourdon, lance à grosse poignée.
Bouteillon, petite bouteille.
Brandon, torche.
Buye, *buire* ou *bue*, urne, vase.

Cabasset, casque.
Carraque, grand vaisseau.
Cault, méfiant.
Celle, cette.
Cestuy, celui.
Chable, câble.
Chaler, caler, baisser la voile, céder.
Chaloir, importer.
Chameleon, caméléon.
Champs. Être aux champs, être à la campagne. *Se mettre aux champs*, se mettre en campagne (en parlant d'une armée).
Chaudement, *sur la chaulde*, sur-le-champ.
Chef, (1) bout. *A chef*, à bout. *Au chef de*, au bout de ; (2) cap, promontoire.
Chere, visage, mine.
Chevance, bien, possession.
Chevir, venir à bout.
Choisir, apercevoir, découvrir.
Cholere, bile (cf. choléra).
Cithre, cistre ou cithare.
Combien que, bien que.
Comment que, de quelque manière que ; quoique.
Commune, foule, le peuple.
Contemner, mépriser.
Contendre, disputer.
Contregarder, sauvegarder.
Contremont, vers le haut, en remontant le cours de l'eau.
Contumelie, injure, outrage.
Convenant, convention.
Convif, repas, festin.

Convindrent, de *convenir*, se rencontrer.
Couleur, apparence favorable, prétexte.
Coulonnelle (*compagnie*), première compagnie.
Couloré, favorable.
Coustaux, coteaux.
Cueur, cœur, courage.
Cuider, penser ; être sur le point de, manquer de, s'efforcer de.
Curieusement, soigneusement.

Davantage, en outre.
Dea, ancienne forme de *da*. Se joint généralement à *oui*, *non*, pour donner plus de force.
Dechasser, chasser.
Defaillir, faire défaut.
Deliberer (*se*), se décider.
Demourance, résidence.
Demourant, reste. *Au demourant*, au reste.
Demourer, rester, tarder.
Departement, départ ; partage.
Departie, départ.
Departir, partager, donner en partage.
Deploration, lamentation.
Deporter (*se*), cesser de se livrer à, se refuser à.
Desceu, insu.
Deslacher, donner, jeter, tirer.
Despendre, dépenser.
Desplaisant, fâché.
Desprouveu (*au*), au dépourvu.
Desrompre, déchirer, mettre en pièces.
Destourbier, obstacle, embarras.
Destroit (*à*), en difficulté.
Detaillé, tailladé.
Detremper (*se*), s'amollir.
Devant, avant, auparavant. *Devant que*, avant que.
Diffamer, défigurer, abîmer. (Blason : *lion diffamé*, sans queue.)
Dilayer, remettre.
Douloir (*se*), s'attrister.
Duire, dresser, élever.

Effusion, libation.
Embesongner (*s'*), s'occuper uniquement de.

Embler, prendre, ravir.
Emmy, au milieu de.
Emorche, amorce.
Emoudre, aiguiser.
Encontre, rencontre.
Enflambé, enflammé.
Enfondrant, mou, qui cède sous la pression.
Engarder, empêcher.
Enhorter, *enhortement*, exhorter, exhortation.
Entendre à, s'occuper de.
Ententif, attentif.
Entremoyens, cloisons intermédiaires.
Entretenement, entretien.
Envis, involontairement, à contre cœur.
Ès, dans.
Esbranlement, balancement, incertitude.
Escharsement, chichement.
Esciant (*à bon*), sérieusement.
Espraindre, presser pour exprimer le jus. *Larmes espraintes de joie*, que faisait couler la joie.
Esquels, dans lesquels.
Ester, comparaître devant le juge.
Estourbillon, tourbillon.
Estrille, peigne.
Estriver, se disputer, rivaliser.
Estroississant, se retrécissant.
Estrousser, trancher, décider.
Esventaux, éventails.
Exercite, armée.
Exerciter, exercer.

Failly. *De cueur failly*, manquant de courage.
Fait, particule affirmative : *si fait*, *non fait*.
Feal, fidèle, intime.
Finablement, finalement.
Forçaire, galérien, forçat.
Fortraire, faire sortir, priver de.
Fouir, fuir.
Foullez, épuisé, accablé.
Fray, piste, trace.
Fuste, navire de bas bord.

Galiot, celui qui monte une galère.
Gaudisserie, plaisanterie.
Gehenne, peine, souci ; torture.
Gouffre, golfe, baie.
Gratifier (*à*), rendre grâces, être agréable à.
Grever, peser, coûter.
Grief (au féminin : *griefve*), grave.
Guette, lieu d'où l'on guette.

Halener, souffler, éventer.
Haulllouer, louer grandement.
Heur, bonheur.

Icelui, *icelle*, *iceulx*, celui, celle, ceux dont on a parlé auparavant.
Illec, là, en ce lieu.
Imageur, sculpteur.
Imbécillité, faiblesse.
Impetrer, obtenir.
Impollu, pur.
Improuveu, imprévu, improviste.
Inconvenient, malheur.
Ire, colère.
Ireux, courroucé, furieux.

Ja, déjà.
Joint que, et, de plus, joignez à cela que.

Leans, là-dedans.
Lebèche, vent du sud-ouest.
Lieure, liure, ligature.
Lignée, tribu.
Loage, louage.

Magistrat, magistrature.
Maltalent, dépit, ressentiment.
Marine, mer.
Marrien, bois de construction.
Mauvaistié, malice, méchanceté.
Mesadvenir, mal réussir.
Meschef, mésaventure.
Mescheoir, arriver malheur.
Mesmement, même, principalement.

Minot, environ trente-neuf litres.
Mommer, se déguiser, jouer la comédie.
Mon (*c'est*), c'est mon avis.
Monstre, spectacle, parade.
Motte, colline.
Moyenner, obtenir (pour quelqu'un d'autre).
Mues, muettes.

Nave, vaisseau.
Navigage, navigation.
Navrer, blesser.
Ne, ni.
Nonchaloir (*mettre à*), tenir peu de compte de.
Nuisance, tort, dommage.

Occire, tuer.
Occision, carnage.
Offertes, offrandes.
Olif, olive.
Onc, *onques*, quelquefois, jamais.
Orroit (de *ouir*), écoutait.
Ost, armée.
Otieux, oisif, paresseux.
Ouvrier, auteur.

Pallis, palis, clôture de pieux.
Pannonceau, petit pennon.
Paoureux, peureux.
Parquoy, pourquoi.
Partement, départ.
Partialité, parti.
Partir, partager.
Paulx (pluriel de *pal*), pieux.
Peculier, particulier.
Peings, pains.
Perforcer (*se*), s'efforcer.
Perfumier, parfumeur.
Petit. Un petit, un peu.
Piéça (*de*), depuis quelque temps.
Piquer, dresser (des chevaux).
Piteux, triste.
Plombée, massue de plomb.

Port, autorité, faveur, crédit, aide, secours.
Porter (*se*), se comporter.
Portraire, représenter, faire le portrait.
Pourautant, parce que.
Pource que, parce que.
Poursuivant, candidat.
Pourtant, pour cela, c'est pourquoi.
Pratiquer, gagner.
Prefix, déterminé, fixé.
Premier, premièrement, d'abord.
Prime, premier. *De prime face*, au premier abord. *De primsault*, aussitôt.
Prochasser, pourchasser, rechercher, solliciter.
Procurer, prendre soin.
Propenser, décider après réflexion.
Propos, raison.
Proprement, précisément, exactement.
Prosterné, abattu.
Prouveu, pourvu.
Prouvoir, pourvoir.
Provident, prévoyant.

Quand et, avec.
Quant et quant (ou *quand et quand*), aussitôt, sur-le-champ.

Raccointer, retrouver, renouveler connaissance.
Ramentever, rappeler.
Randon (*de grand*), avec impétuosité.
Realement, réellement.
Rebailler, remettre.
Rebouter, repousser (rebuter).
Rebras, bord.
Reciter, raconter.
Recouvrer, découvrir, trouver, rencontrer.
Recueil, accueil.
Regard. *Pour le regard*, en ce qui concerne, quant à.
Reliques, restes.
Remonstrer, représenter, exposer.
Rencontre, rapprochement de mots plaisants, facétie.
Respiter, épargner, sauver.
Ressource, relèvement.
Ressourdre, se relever, se rétablir.

Restiver, reculer.
Reume, rhume.
Revois, revais, retourne.
Rez, au niveau de. *Rez pierre rez terre*, de fond en comble.
Robbe. *Tourner sa robbe*, déserter, trahir son parti.
Rompre, battre, mettre en déroute.
Rondelle, bouclier rond.
Rouer, tourner.
Roupte, déroute, défaite (cf. *val*).
Ruer, jeter violemment.

Saltation, danses.
Sauveté, salut. *A sauveté*, hors de danger.
Saye, *sayon*, casaque.
Scintille, étincelle.
Semblance, ressemblance.
Semond, de *semondre*, inviter, solliciter.
Senestre, gauche.
Si, (1) ainsi. (2) *Si*, *et si*, *pourtant si*, pourtant, néanmoins. (3) Équivaut presque à : « Et... ».
Sier, se placer.
Soubastement, soubassement.
Soude, *soulde*, solde.
Souefve, suave.
Souloir, avoir coutume de.
Souventefois, souvent.
Suader, persuader.
Suasion, persuasion.
Subministrer, procurer, fournir.
Substraire, soustraire.
Succeder, réussir.
Superflu, prodigue.
Suraagé, très âgé.
Surseance, trève, sursis.
Sus, dessus. *Mettre sus* (une calomnie), porter contre quelqu'un ; (une armée), mettre sur pied.

Tant (*à*), pour le moment ; à ce point, là-dessus.
Targer, se couvrir de la targe (bouclier carré), s'armer.
Torse, détour.
Toujourmais (toujours plus), désormais.
Tout (*du*), tout à fait.

Toutes et quantes fois que, toutes les fois que.
Traict, durée de temps, temps, moment.
Trefve, trève.
Trousser, enlever.

Usance, habitude, coutume.

Val de roupte, en suivant la route, à toutes jambes.
Venteux, vantard.
Veoit, voyait.
Vergongne, vergogne, honte.
Verisimilitude, vraisemblance.
Viateur, voyageur.
Voire, voirement, en vérité, vraiment, certes.
Voyage, expédition militaire.

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de
250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

Deux volumes par mois.

Les Classiques Français

ÉDITION LUTETIA

Viennent de paraître.

AMYOT. — Les Vies des Hommes illustres de Plutarque. Introduction par ÉMILE FAGUET (*de l'Académie française*).

Tome Ier. Vies parallèles de Theseus et Romulus, Lycurgus et Numa Pompilius, Solon et Publicola. Glossaire.

Tome II. Vies parallèles de Themistocles et Furius Camillus, Pericles et Fabius Maximus, Alcibiades et Coriolanus. Glossaire.

RACINE. — Théâtre. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

Tome Ier. La Thébaïde, Alexandre le Grand, Andromaque, Les Plaideurs, Britannicus, Bérénice.

Pour paraître prochainement.

RACINE.—Théâtre. (Deux volumes.)

Tome II. Bajazet, Mithridate, Iphigénie en Aulide, Phèdre, Esther, Athalie.

CORNEILLE. — Théâtre choisi. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

Tome Ier. La Galerie du Palais, La Place Royale, L'Illusion, Le Cid, Horace, Cinna.

Tome II. Polyeucte, Pompée, Le Menteur, Rodogune, Don Sanche d'Aragon, Nicomède.

LA FONTAINE.—Fables et Épîtres. Introduction par ÉMILE FAGUET.

CHATEAUBRIAND. — Atala, René, Le dernier Abencerage. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MADAME DE LA FAYETTE. — La Princesse de Clèves. Introduction par ÉMILE FAGUET.

ÉDITION LUTETIA

Déjà parus

PERRAULT, etc. — Choix de Contes de Fées. Introduction par Madame FÉLIX-FAURE GOYAU.

MADAME DE STAËL. — Corinne, ou l'Italie. Introduction par ÉMILE FAGUET (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ROUSSEAU. — Émile, ou de l'Éducation. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

PASCAL. — Pensées. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MONTAIGNE. — Essais. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Trois volumes.)

ALFRED DE MUSSET. — Poésies. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MADAME DE SÉVIGNÉ. — Lettres choisies. Introduction par ÉMILE FAGUET.

LES CLASSIQUES FRANÇAIS

ÉDITION LUTETIA

ŒUVRES COMPLÈTES DE

MOLIÈRE

EN SIX VOLUMES ILLUSTRÉS

Avec une Notice sur Molière et une introduction à chaque pièce par ÉMILE FAGUET, de l'Académie française

Tome Ier : Notice sur Molière, La Jalousie du Barbouillé, Le Médecin volant, L'Étourdi, Le Dépit amoureux, Les Précieuses ridicules, Sganarelle, Don Garcie de Navarre.

Tome II : L'École des Maris, Les Fâcheux, L'École des Femmes, La Critique de l'École des Femmes, L'Impromptu de Versailles, Le Mariage forcé, Les Plaisirs de l'Île enchantée, La Princesse d'Élide.

Tome III : Le Tartufte, Don Juan, L'Amour médecin, Le Misanthrope, Le Médecin malgré lui.

Tome IV : Mélicerte, Pastorale comique, Le Sicilien, Amphitryon, George Dandin, L'Avare, Relation de la Fête de Versailles.

Tome V : Monsieur de Pourceaugnac, Les Amants magnifiques, Le Bourgeois Gentilhomme, Psyché.

Tome VI : Les Fourberies de Scapin, La Comtesse d'Escarbagnas, Les Femmes savantes, Le Malade imaginaire, Poésies diverses, La Gloire du Dôme du Val-de-Grâce.

COLLECTION NELSON

Déjà parus.

BALZAC.—La Peau de Chagrin; Le Curé de Tours; Le colonel Chabert. Introduction par Henri Mazel.

GÉNÉRAL Cte PHILIPPE DE SÉGUR.—La Campagne de Russie. Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

S. FRANÇOIS DE SALES. — Introduction à la Vie dévote. Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

ALPHONSE DAUDET. — Lettres de mon Moulin. Introduction par Charles Sarolea.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). **—Les Morts qui parlent.** Introduction par Victor Giraud.

JEAN DE LA BRÈTE.—Mon Oncle et mon Curé. (149e Édition.) Introduction par Mme Félix-Faure Goyau.

LÉON TOLSTOÏ.—Anna Karénine. Introduction par Émile Faguet (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ARTHUR-LÉVY. — Napoléon intime. Introduction par François Coppée.

Vte G. D'AVENEL. — Les Français de mon temps. (8e Édition.) Introduction par Charles Sarolea.

MAURICE MAETERLINCK. — Morceaux choisis. Introduction par Mme Georgette Leblanc.

HENRY BORDEAUX. — Les Roquevillard. Introduction par Firmin Roz.

COLLECTION NELSON

VICTOR CHERBULIEZ (*de l'Académie française*). —**Le comte Kostia.** Introduction par M. Wilmotte.

ANTHOLOGIE des Poètes lyriques français. Introduction par Charles Sarolea.

PAUL BOURGET (*de l'Académie française*).—**Le Disciple.** Introduction par T. de Wyzewa.

EDMOND ABOUT. — Les Mariages de Paris. (89e Édition.) Introduction par Émile Faguet.

IVAN TOURGUÉNEFF.—Fumée.

LOUIS BERTRAND.—L'Invasion.

CLAUDE TILLIER.—Mon Oncle Benjamin.

SAINT-SIMON : La Cour de Louis XIV.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.— Paul et Virginie.

CHATEAUBRIAND.–Mémoires d'Outre-tombe.

BALZAC.—Eugénie Grandet.

Sir WALTER SCOTT.—Ivanhoe.

ANDREW LANG. — La Pucelle de France. Traduit par le Dr Louis Boucher et E.-E. Clarke. Introduction par Mme Félix-Faure Goyau.

GUSTAVE FLAUBERT.—Trois Contes.

ANDRÉ THEURIET.—La Chanoinesse.

LA BRUYÈRE.—Caractères.

F. SARCEY.—Le Siège de Paris.

CHERBULIEZ.—Miss Rovel.

TOURGUÉNEFF.— Une Nichée de Gentilshommes.

Cte ALBERT VANDAL (*de l'Académie française*). — **L'Avènement de Bonaparte.** Introduction par Lord Rosebery. (Deux volumes.)

ERNEST RENAN (*de l'Académie française*).— **Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.**

RENÉ BAZIN (*de l'Académie française*). — **De toute son Âme.**

PIERRE DE COULEVAIN.—**Ève Victorieuse.**

PROSPER MÉRIMÉE (*de l'Académie française*).— **Chronique du Règne de Charles IX.**

ANATOLE FRANCE (*de l'Académie française*).— **Jocaste** et **Le Chat Maigre.**

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*).— **Jean d'Agrève.**

EDGAR POE (trad. Ch. Baudelaire).—**Histoires extraordinaires.**

LABICHE ET MARTIN.—**Le Voyage de M. Perrichon et autres Comédies.**

BULWER LYTTON.—**Les Derniers Jours de Pompéi.**

HENRI CONSCIENCE.— **Le Gentilhomme pauvre.**

BARRETT WENDELL. — **La France d'Aujourd'hui.**

JULES LEMAÎTRE (*de l'Académie française*).— **Les Rois.**

RUDYARD KIPLING (trad. A. Savine).—**Simples Contes des Collines.**

ALEXANDRE DUMAS. — **Les Trois Mousquetaires.** (Deux volumes.)

NORMAN ANGELL.—**La Grande Illusion.**

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Lib
University
Date D

03 DEC. 1995
NOV 0 8 1995
FEB 1 5 2006
0016 FEV 2006

a39003 002084316b

CE

CE PQ 1601
.A6T4 V002
C02 PLUTARCHUS. LES VIES DES
ACC# 1215642

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 05 14 07 15 03 2